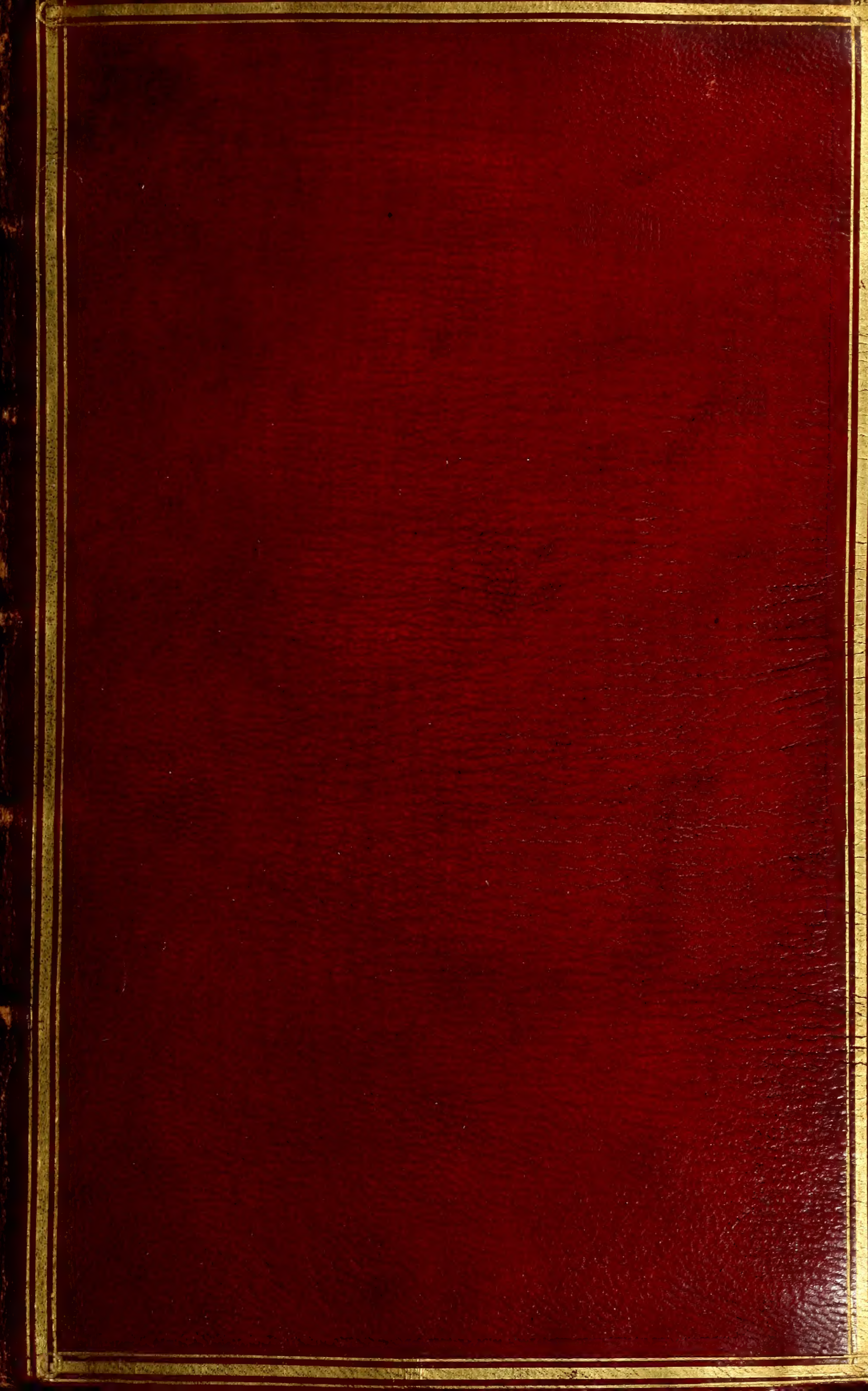






ABRÉGÉ

DE LA VIE

DES

PLUS FAMEUX PEINTRES.

TOME QUATRIEME.

ABRÉGÉ
DE LA VIE
DES
PLUS FAMEUX PEINTRES,
AVEC
LEURS PORTRAITS GRAVÉS
en Taille-douce,
LES INDICATIONS DE LEURS PRINCIPAUX OUVRAGES.
Quelques Réflexions sur leurs caractères,
ET
LA MANIERE DE CONNOÎTRE
LES DESSEINS ET LES TABLEAUX
DES GRANDS MAÎTRES.

*Par M*** des Sociétés Royales des Sciences de Londres & de Montpellier.*

TOME QUATRIEME.

Nouvelle Edition, revûe corrigée & augmentée de la Vie de plusieurs Peintres.



A PARIS,
Chez DE BURE l'Aîné, Quai des Augustins, du côté du Pont Saint Michel, à Saint Paul.

M. DCC. LXII.
AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.



AVANT-PROPOS.

QUE ne peut point l'émulation & l'encouragement dans les arts ? La protection que leur a accordée Louis XIV, dans le ſiécle paſſé, ne l'a pas rendu moins grand que ſes victoires ; & l'attention que Louis XV fait paroître aujourd'hui à former de nouvelles Académies & des écoles de deſſein, ne lui acquerera pas moins de gloire qu'à ſon auguſte prédeceſſeur.

Ce ſont ces encouragemens qui étendent les connoiſſances, & qui font paroître de tems en tems des génies ſupérieurs, ſeuls capables d'exécuter ce que la nature étale de plus beau dans tous les genres.

Cette carriere eſt immenſe. Que d'aſpects différens pour les enviſager comme

il faut ! Que de ſoins pour les perfectionner ! L'eſprit eſt ſouvent effrayé des qualités néceſſaires à former un grand artiſte, & nous n'en connoiſſons preſque aucun qui les ait réünies parfaitement.

Au reſte, les beaux arts ſe tiennent par la main ; c'eſt le goût qui les guide. Les arts utiles ſatisfont nos beſoins ; les agréables ne contribuent qu'à nos plaiſirs : ne ſçait-on pas que leur principal but eſt d'imiter & de plaire ? Mais quelles difficultés ſe préſentent pour ſaiſir tous les tons de la nature ! Il n'eſt pas moins difficile de plaire univerſellement. Quintilien diſoit qu'il n'avoit point vû d'homme aſſez accompli, pour plaire à tout le monde ; c'eſt pour cela qu'il doutoit qu'aucun fût encore arrivé à ce point de perfection.

Que ne fait point cependant un véritable artiſte pour y parvenir ? La lecture ſe joint à la pratique ; elle l'ébauche ; il étudie le coſtume, il parcourt la façon d'opérer des grands maîtres ; ſes recherches, ſes ſoins ſont infinis ; cependant il ne peut guere voir les beaux effets de la nature que par les lumieres de l'ame, qui ſe figurent les objets tels qu'ils devroient être pour être parfaits : ainſi l'imitation a une marche particuliere que le ſentiment qui la dirige peut ſeul perfectionner. Par

cette heureuſe exagération (ſans cependant ſortir du vraiſemblable) un peintre peut plaire aux gens d'eſprit & de goût.

C'eſt ainſi que les arts ſe ſont perfectionnés en France, & que l'Académie Royale de peinture eſt parvenue au point, qu'elle peut aujourd'hui diſputer de primauté avec toutes les Académies de l'Europe. Elle fournit préſentement des artiſtes aux Princes (*a*) étrangers, qui lui en demandent ſouvent ; c'étoit en quelque ſorte un tribut qu'ils payoient ci-devant à l'Italie : les Romains modernes déchûs de l'ancienne ſplendeur de leurs ancêtres, ont auſſi dégénéré du côté des talens ; depuis *Carlo Maratti*, François Solimene, & Camille *Ruſconi*, aucun peintre, aucun ſculpteur ne s'eſt diſtingué parfaitement dans ce pays. La France, au contraire, après avoir perdu depuis peu d'années d'auſſi grands peintres que Jouvenet & le Moine ; d'auſſi fameux ſculpteurs que Coyzevox & les Couſtous, peut encore compter pluſieurs peintres vivans du premier ordre, & quantité d'excellens ſculpteurs.

Il y a même lieu d'eſpérer que les écoles de deſſein établies à Lyon, à Rouen, à Reims, à Bourdeaux, à Toulouſe, à

(*a*) Les Princes du Nord commencent à envoyer des Penſionnaires étudier à Paris, comme ils faiſoient autrefois à Rome.

Marſeille, & dans les grandes villes du Royaume, fourniront dans quelques années des hommes diſtingués dans les arts; avantage qu'on ne pouvoit attendre autrefois que de la capitale. On pourra y voir auſſi des expoſitions publiques (*a*) dans le goût de celles qui ſe font au Louvre, où la peinture, la ſculpture, la gravure, la miniature, balancent les ſuffrages des connoiſſeurs & des étrangers.

Quoique ce Volume ne traite que des peintres François, il a cependant plus coûté de travail à l'Auteur, que les autres; on aura ſans doute peine à le croire, ſi on ne fait attention qu'avec le ſecours des mémoires & des indications des peintres contemporains, il eſt difficile de conſerver l'impartialité en parlant des avantages de ſa nation. Celle d'un Ecrivain fait ſouvent illuſion à ſon eſprit; & quelqu'effort qu'il faſſe pour ſe garantir de cette ſéduction, on le croit toujours le jouet des préjugés. *Vaſari*, *Ridolfi* & *Malvaſia* qui ont écrit la vie des peintres Florentins, Vénitiens & Bolonnois, ne ſont-ils pas avec raiſon ſoupçonnés de prévention?

(*a*) La ville de Marſeille a déja imité cet exemple, & l'Académie de peinture de cette ville a fait la premiere expoſition publique de ſes tableaux le 10 Août 1761.

C'eſt au Public à décider ſi l'Auteur en eſt exempt, lorſqu'il loue les productions des artiſtes François : il oſe ſe flatter de n'avoir point perdu de vûe le plan de ſon ouvrage, qui n'eſt point de faire des éloges, mais d'écrire la vie des grands artiſtes, où doivent entrer également leurs défauts & leurs talens. Que lui ſerviroit-il de les trop élever? L'impartiale poſtérité le démentiroit un jour, ſuivant ce mot de Tacite: *Suum cuique decus poſteritas repandit.* Depuis la publication de cet ouvrage, en 1745, il ne s'eſt trouvé que cinq peintres François, qui méritaſſent d'augmenter le nombre des grands Artiſtes. Leurs portraits ont été deſſinés d'après les originaux conſervés dans les ſalles de l'Académie de peinture. Le premier eſt Robert Tourniere, diſtingué par ſa maniere ſinguliere & rare de peindre à l'huile en petit; le ſecond eſt Jean-François de Troy, directeur de l'Académie de Rome; Pierre-Jacques Cazes eſt le troiſiéme; le quatriéme eſt Jean-Baptiſte Oudry, fort connu chez l'étranger par ſes tableaux d'animaux; Charles Parrocel eſt le cinquiéme : tout le monde a rendu juſtice à ſon habileté à peindre des batailles, & ſurtout des chevaux.

Les portraits de Freminet & de le Févre ſont dûs à d'heureux hazards; on n'a

pas eu le même bonheur pour ceux de Perrier, du Valentin, de J. B. Mola & de Rousseau.

L'ÉCOLE FRANÇOISE pourroit encore être augmentée de la vie de plusieurs Professeurs de l'Académie, tels que Vernansal, Jean Cotelle, Alexandre Ubelesqui, la Platte Montagne, Marot, Charles-François Person, Directeur de l'Académie de Rome; Houasse, aussi Directeur; Vignon, Louis & Antoine le Nain, Patel pere & fils, Pesne le pere, Michel Dorigny, Ranc le pere, Sylvestre, Jean-Baptiste Feret, Michel Boyer, Favanne, Verdot, Courtin, Christophe, d'Ulin, le chevalier Vleughels, Directeur à Rome; Charles Coypel, premier peintre du Roi; Jacques de la Joue, Collin de Vermont, & Louis Galloche, mort Chancelier de l'Académie. Ces peintres, ont souvent mérité, par leurs ouvrages, les suffrages du public; ils auroient sans doute eu leur place dans un ouvrage plus étendu que celui-ci. Le seul titre d'*Abrégé* ne nous a permis que d'employer les grands artistes, tels que le Poussin, le Sueur, le Brun, Bourdon, Jouvenet, & le Moine, qui conservent après leur mort, l'estime qu'ils ont acquise si justement pendant leur vie.

TABLE

Des noms des Peintres François dont les vies & les portraits ſe trouvent dans le quatriéme Volume de cet Ouvrage.

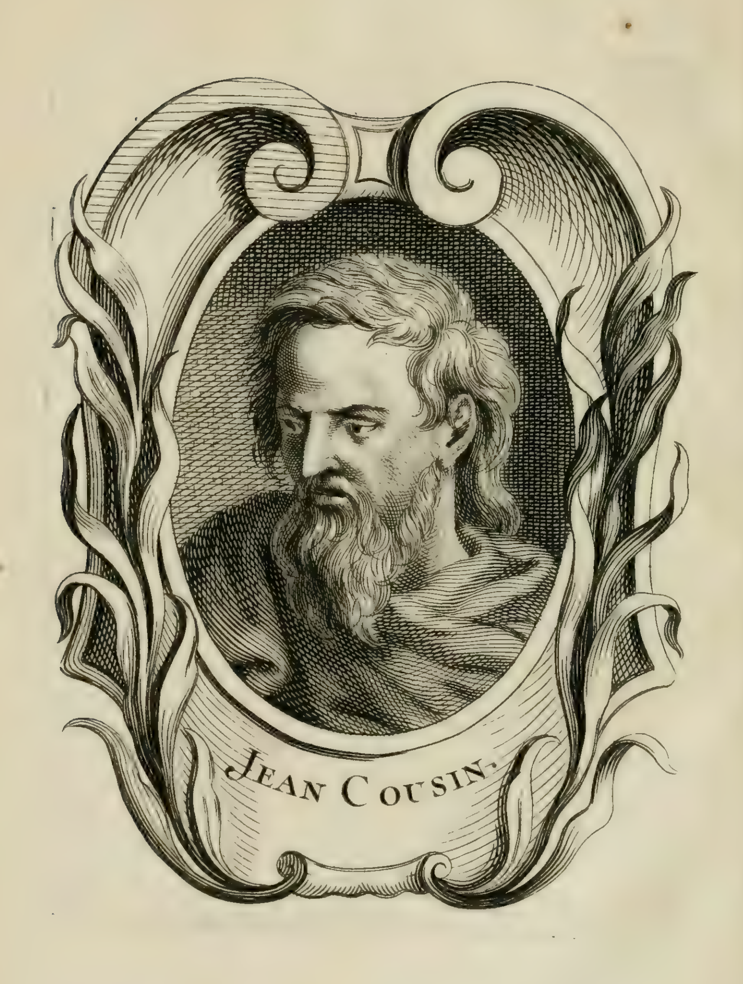
ÉCOLE DE FRANCE.

Fin de la Table des Noms.

ÉCOLE

DE

FRANCE.


JEAN COUSIN.



FRANÇOIS.

JEAN COUSIN.

LORSQUE Maître Roux & le Primatice furent mandés en France par François I, il y avoit déja de bons peintres dans ce Royaume : on y connoissoit Charles & Thomas Dorigny, Charmoy, Louis François, Dubreuil, Bunel, Jannet, Corneille de Lion, du Moutier, & autres. La plûpart de ces artistes étoient bornés au portrait ; ainsi l'on peut regarder Jean Cousin, comme le premier peintre François qui se soit distingué dans l'histoire. Natif de Soucy près de Sens, il vivoit en 1589. Sa premiere occupation fut de peindre sur verre. Il alla à Sens, s'y maria avec la fille du Lieutenant Général, & vint ensuite s'établir à Paris. Une partie de l'année se passoit dans cette capitale, & l'autre à Sens.

JEAN COUSIN.

Jean Cousin dessinoit bien, il mettoit beaucoup d'expression dans ses têtes, beaucoup de noblesse dans ses pensees,& le tour de ses figures tiennent du Parmesan ; la perspective, l'architecture, l'anatomie, faisoient partie de ses talens : il fut plus occupé

JEAN COUSIN.

à peindre des vitrages que des tableaux. Son plus fameux ouvrage eſt le jugement univerſel, placé chez les Minimes de Vincennes ; l'ordonnance en eſt belle, la penſée élevée, & l'on y trouve des têtes d'un caractère & d'une expreſſion admirables, principalement celles des anges diſpoſés entre les figures. Son habileté & ſa correction paroiſſent dans le nombre des figures nues que ce ſujet demande, & ſon portrait ſe voit dans un des coins du tableau. Il étoit placé dans l'Egliſe de ces religieux, qui eſt aſſez déſerte : quelqu'un profitant de cette ſituation, le coupa tout autour de la bordure, & l'alloit enlever, lorſqu'un religieux qui ſurvint empêcha le vol : on fit recoudre & raccommoder le tableau, & on le tranſporta, pour plus grande ſûreté, dans la ſacriſtie.

La réputation de Jean Couſin fut brillante ſous les régnes de Henri II, François II, Charles IX, & Henri III, dont il fut fort conſidéré. La ſculpture l'occupoit quelquefois, & le tombeau de l'Amiral Chabot, qu'on voit aux Céleſtins, dans la chapelle d'Orléans, eſt de ſa main.

Jean Couſin a donné beaucoup de deſſeins, d'après leſquels on a peint les vitres de pluſieurs Egliſes de Paris, & des provinces de France ; ſon habileté, prouvée par tant d'ouvrages, le fait connoître pour un de nos grands peintres. A ces heureux talens pour ſa profeſſion, il a joint l'art d'écrire ſur pluſieurs matieres, qui ne l'ont pas moins illuſtré ; la géométrie, la perſpective, & un petit livre des proportions du corps humain, orné de planches en bois, ſont entre les mains de tout le monde ; la quantité d'impreſſions qu'on en a faites en prouvent ſuffiſamment l'utilité.

JEAN COUSIN.

On croit que ce peintre étoit de la religion prétendue réformée, sur ce qu'il a représenté le Pape en enfer, dans un vitrage de l'Eglise de St Romain de Sens, où il a peint le jugement universel. La régularité de ses mœurs & une probité reconnue, lui gagnerent l'estime de tous ceux qui le connoissoient. Il mourut fort âgé, & l'on ignore précisément l'année de sa naissance, & celle de sa mort. Il ne paroît pas qu'il ait fait aucun élève.

Ses desseins, qui sont fort recherchés, sont arrêtés à la plume, & lavés au bistre, ou au bleu d'Inde, avec quelques hachures à la plume très-peu croisées. Malgré la correction de son dessein, l'expression de ses têtes, & l'imitation du Parmesan & des anciens maîtres, Jean Cousin a contracté une maniere des plus séches, avec un certain goût gothique qui le fera toujours distinguer parmi les autres maîtres de son tems.

Le jugement universel se conserve dans la sacristie des Minimes de Vincennes, & les vitres de la chapelle du château sont peintes de sa main.

On voit à Sens le tableau d'une femme nue, & couchée dans une grotte, appuyée sur une tête de mort; dans l'Eglise de saint Romain, le jugement universel est sur les vitres; & aux Cordeliers, Jesus-Christ en croix, le serpent d'airain, & un miracle arrivé par l'intercession de la Vierge.

Le portrait du Chanoine Jean Bouvier, & celui de Marie Cousin sa fille, sont de sa main.

Sur les vitres du chœur de saint Gervais à Paris, on voit le martyre de saint Laurent, la Samaritaine, & le paralytique.

On ne connoît de gravé d'après ce maître, que

le jugement universel, en plusieurs feuilles, par Pierre de Jode, Flamand; & le serpent d'airain, gravé par maître Etienne de Laulne. Son livre des proportions est rempli de figures en bois d'après ses desseins.



FREMINET.

FREMINET. MARTIN Freminet, né à Paris en 1567, eut pour pere un peintre assez médiocre, qui l'éleva dans son art. Des compositions ingénieuses, des idées garanties par les succès, firent connoître qu'il étoit né peintre, & supléerent à la foiblesse du maître. Après avoir fait plusieurs tableaux, entr'autres, un saint Sébastien pour l'Eglise de saint Josse à Paris, il partit, à l'âge de vingt-cinq ans, pour l'Italie. Les peintres y étoient dans une grande division; les uns prenoient le parti de Michel-Ange de Caravage; les autres celui du cavalier Josepin. Il lia une étroite amitié avec ce dernier, sans imiter sa maniere: celle du Caravage lui plut davantage. Le caractère fier de Michel-Ange *Buonarota*, & sa maniere de dessiner, faisoient ses plus cheres délices: d'autres personnes croyent, avec autant de raison, qu'il a cherché le goût du Parmesan dans le contour de ses figures, & dans le caractère de ses têtes.

Freminet demeura quinze ou seize ans tant à Rome qu'à Venise, & dans les autres villes d'Italie. De grandes études y fortifierent son goût &


FREMINET.

multiplierent ses connoissances. Il passa de-là en Savoye, où le Duc l'employa à peindre dans son palais plusieurs morceaux considérables, & allégoriques ; c'est ainsi que les peintres empruntent ordinairement avec le pinceau de la vérité, les charmes de la fiction pour mieux séduire le spectateur.

FREMINET.

Les belles qualités de ce peintre le firent estimer de chacun, & sa réputation augmentant tous les jours, le bruit de ses ouvrages parvint à la Cour d'Henri IV, qui le choisit, après la mort de du Breuil, pour son premier peintre, & lui donna la conduite de sa chapelle de Fontainebleau. A peine eut-il commencé à y donner des preuves de sa capacité, que le Roi vint à mourir ; il continua son ouvrage sous Louis XIII, qui, pour couronner son mérite, le fit chevalier de saint Michel.

Freminet étoit ami du fameux Regnier, dont nous avons des satyres, & la Xme. lui est adressée, dans l'édition qu'en a donné M. Brossette, qui parle de lui.

Ce maître excelloit dans la composition d'un tableau. Instruit de l'anatomie, de la perspective, de l'architecture, il donnoit à ses figures des contours extraordinaires, dans le goût de Michel-Ange & du Parmesan. Sa maniere fiere & terrible ne plaisoit pas à tout le monde ; les mouvemens trop forts de ses figures, les muscles & les nerfs rrop marqués, qui paroissoient même à travers les draperies ; les actions de ses personnages trop recherchées, sentent le goût Florentin : on n'y voit point la belle nature, & son goût de peinture est trop dur.

FREMINET. Ce qu'on trouve de ſingulier dans la maniere de Freminet, c'eſt qu'il faiſoit un portrait ou une figure entiere par parties, ſans eſquiſſer le tout auparavant; il étoit même ſi sûr de ſon travail, que joignant aux autres parties la main ou le pied qu'il avoit fait, il en compoſoit une figure bien deſſinée & bien proportionnée. Dans le tems qu'il achevoit la chapelle de Fontainebleau, il tomba malade, & s'étant fait conduire à Paris, il y mourut en 1619, âgé de cinquante-deux ans. On l'enterra dans l'Egliſe de l'abbaye de Barbeau à trois lieues de Melun. Il a laiſſé, ſuivant le *Supplément de Moréry*, un fils du même nom, aſſez bon peintre; mais on ne connoît point d'auteur qui en ait parlé, non-plus qu'il ait formé des élèves capables de ſoutenir ſon nom.

Quoique Freminet ait cherché dans ſon goût de deſſiner celui du Parmeſan & de Michel-Ange, ſa maniere eſt infiniment plus lourde. Ses deſſeins ſont très-finis; ils ſont arrêtés à la plume & lavés à l'encre de la Chine; d'autres ſont lavés à la ſanguine, rehauſſés de blanc au pinceau, dont il a ſouvent travaillé les clairs par de petites hachures: les attitudes de ſes figures, leurs mouvemens, leurs muſcles trop chargés, ſont les marques les plus certaines de la main de Freminet.

L'ouvrage le plus conſidérable de ce maître eſt le plafond de la chapelle de Fontainebleau; il eſt cintré, & ſéparé en pluſieurs compartimens, dont cinq grands tableaux occupent le milieu & les deux bouts: on voit, vers la porte, Noé qui fait entrer les animaux dans l'arche. Dans le ſecond, c'eſt la chûte des anges; le troiſiéme eſt la repréſentation du Seigneur environné des puiſſances cé-

leſtes, avec un temple orné de colonnes, entre leſquelles ſont les Vertus qui intercédent pour le genre humain. On voit dans le quatriéme un rayon de lumiere qui tombe ſur l'ange Gabriël; le cinquieme enfin répréſente la création, qui eſt un des plus eſtimés, ainſi que l'arche de Noé. Sous l'arcade, derriere l'autel, le peintre a repréſenté l'annonciation, dans le goût du Parmeſan. Il eſt fâcheux que l'architecture du maître-autel empêche d'en jouir autant que ce morceau le mérite. On compte dans ce plafond vingt-deux tableaux ovales, & ſeize quarrés, entourés de bordures de ſtuc. Ces tableaux ſont compoſés de Sibylles, d'Anges, de Chérubins, & de figures ſymboliques. Les principaux Rois d'Iſraël & de Juda y ſont repréſentés, tels que Saül, David, Salomon, Roboam; & en camayeu, les Patriarches Noé, Abraham, Iſaac, Jacob, Job & les prophètes Samuel, Natham, Jérémie, Jonas; les Elémens y paroiſſent avec pluſieurs Vertus théologales. Au-deſſus de la corniche qui ſoutient la voûte, quelques actions de la vie de J. C. ſont encore repréſentées dans de petits ovales entourés de bordure de ſtuc doré, & ſurmontés de têtes de chérubins au milieu de feſtons & de pampres dorés.

Nous n'avons d'après ce maître que neuf eſtampes, gravées par Philippe Thomaſſin & Criſpin de Paſſe: ce ſont des ſujets de l'hiſtoire ſainte.



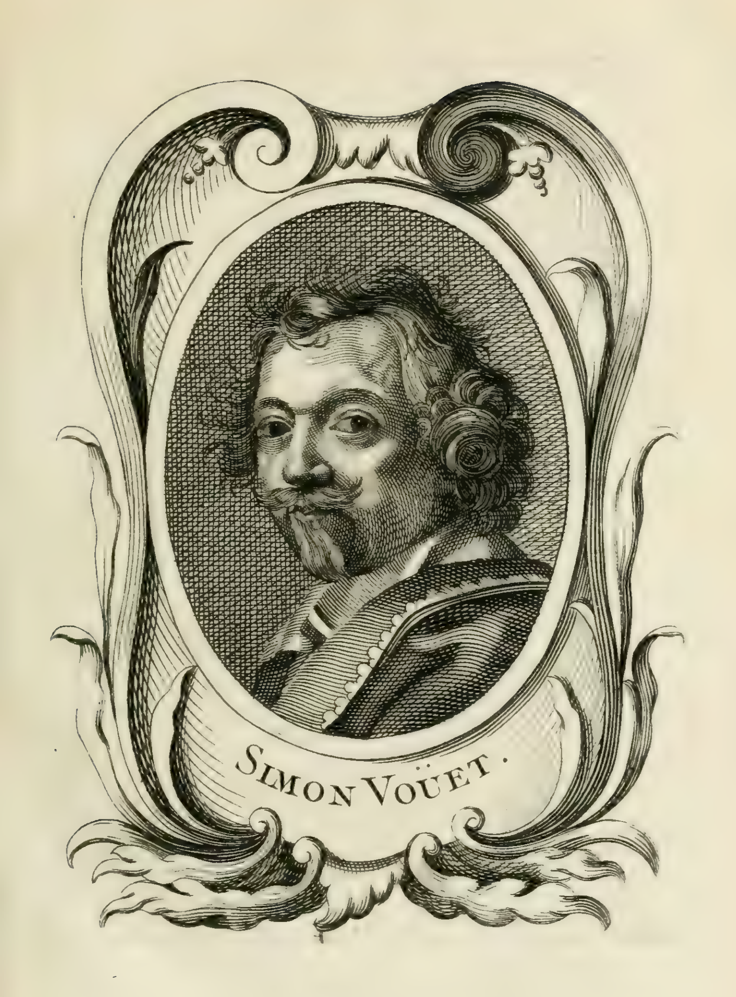


SIMON VOUET.

SIMON VOUET.

LE retour du bon goût de la peinture en France, eſt certainement dû à Simon Voüet, né à Paris en 1582. Ses premieres études ſe firent ſous ſon pere Laurent, peu diſtingué dans cette profeſſion: c'étoit à la nature, c'étoit aux ouvrages des grands maîtres qui ſont à Paris, qu'il étoit réſervé de rendre en peu de tems ce peintre habile & gracieux. On le choiſit à quatorze ans, pour aller peindre une Dame de qualité qui s'étoit refugiée en Angleterre : il y fit encore d'autres ouvrages pendant quelques années, après leſquels il revint à Paris pour s'attacher plus que jamais à ce bel art. M. de Harlay, Baron de Sancy, le mena enſuite avec lui dans ſon ambaſſade de Turquie en 1611. Voüet y peignit parfaitement de mémoire le grand Seigneur Achmet I qu'il n'avoit vu qu'une fois, & de profil, pendant l'audience qu'il avoit donnée à cet Ambaſſadeur. Après quelques mois de ſéjour en Turquie, l'ennui le prit de n'avoir rien à faire ; & après avoir pris congé de ce miniſtre, il s'embarqua pour Veniſe, où parmi les fameux ouvrages de peinture qu'on y voit, ceux de Paul Veronèſe le charmerent au point qu'il en fit pluſieurs copies. Rome enſuite le poſſéda en 1613; ce fut-là que le goût du Caravage & du Valentin lui ſervirent long-tems de modéles.

D'heureuſes études, des ſuccès ſuivis de quelque


SIMON VOÜET.

réputation, lui donnerent dès-lors un rang distingué parmi les peintres de son tems. Louis XIII, informé de sa capacité, lui accorda une pension pendant le long séjour qu'il fit en Italie, où il demeura quatorze ans. Le Duc de *Braciano*, qui devoit épouser la Princesse de *Piombino* qui demeuroit à Gênes, connoissant le talent de Voüet pour peindre le portrait, l'envoya exprès dans cette ville : il y fit plusieurs ouvrages publics, & travailla pour le Prince Doria. De retour à Rome, attiré par le cardinal Barberin devenu Pape, il fut élu en 1624, Prince de l'académie de saint Luc. Ce Pontife dont il fit le portrait l'aimoit beaucoup, ainsi que les cardinaux ses neveux. Tant de protections l'engagerent à prolonger son séjour dans cette capitale, & il se maria à Virginie de *Vezzo*, qui dans la suite eut souvent l'honneur de peindre en présence de Louis XIII. Voüet en eut plusieurs enfans ; & après sa mort il reprit une seconde femme.

SIMON VOUET.

Un ordre du Roi le fit revenir d'Italie en 1627, après y avoir séjourné près de quinze ans. Sa Majesté le nomma son premier peintre, & le logea aux galeries du Louvre; on l'employa d'abord à décorer le Louvre, le Luxembourg, saint Germain en Laye où il fit plusieurs ouvrages. Il donna ensuite des desseins de tapisseries, & le Roi prenoit plaisir à lui voir peindre des portraits au pastel. Voüet eut même l'avantage de montrer à Sa Majesté à dessiner & à se servir de cette maniere expéditive de peindre, où le Roi réussit parfaitement, surtout pour la ressemblance. Ce travail étoit une occasion d'être continuellement avec Sa Majesté, qui le combla de biens & de faveurs.

SIMON VOUET.

Voüet rendit les honneurs qu'il reçut du Prince, utiles au public, par l'usage de ses talens. On peut dire que la peinture en France lui doit ce que le théâtre doit à Corneille. Les Ministres s'empressèrent tour à tour d'avoir de ses tableaux. Le cardinal de Richelieu lui fit peindre en 1632, la chapelle & la galerie du palais Royal; quelque tems après, il peignit celle de l'hôtel de Bullion, celle du château de Ruel, celle du château de Chilly au Maréchal Deffiat, la chapelle Seguier, & un plafond à l'hôtel Bretonvilliers. Son talent particulier de bien peindre des Vierges, étoit soutenu de la fraîcheur du pinceau. Voüet inventoit facilement, consultoit le naturel, étoit correct, & cherchoit Paul *Veronèse*; ses dispositions étoient fort agréables, sans être magnifiques. Son premier goût tenoit du Valentin, & avoit beaucoup de force : il tomba ensuite dans (*a*) le gris.

Le Roi d'Angleterre le voulut avoir à son service; mais Voüet lui représenta ses obligations de servir son Prince le premier.

Pour contenter tous ceux qui lui demandoient des tableaux, une maniere expéditive vint à son secours; ses élèves les peignoient sur ses desseins, & il les retouchoit ensuite. Il laissoit ignorer la supériorité de ses connoissances, & les communiquoit à ses disciples, sans leur faire sentir combien il lui en avoit coûté pour les acquérir. Ce qui a beaucoup nuit à la réputation de ce grand peintre, ce sont plusieurs ouvrages dont on l'accabloit de tous

---

(*a*) Ce que les peintres modernes appellent tomber dans la farine.

SIMON VOUET.

côtés, & qu'il n'avoit que le tems de conduire, ſans preſque y donner un coup de pinceau : mais les grands ouvrages qui ſont ſortis de ſa main, font bien voir quelle étoit l'excellence de ſon génie, & combien il étoit différent de lui-même en ces occaſions.

Sa facon de peindre au premier coup, quoique légère, eſt un peu manierée dans les doigts de ſes figures & dans ſes airs de têtes peu expreſſives, qu'on ne voit ſouvent que de profil avec de petits nez retrouſſés ; il réuſſiſſoit parfaitement à peindre les enfans.

Perſonne n'a tant travaillé en France que ce peintre ; on connoît de ſa main pluſieurs galeries, quantité de plafonds, des appartemens entiers, dont il peignoit juſqu'aux lambris & aux panneaux de menuiſerie, ſans compter un grand nombre de chapelles & de tableaux d'autel.

Voüet peut ſe vanter d'avoir formé tous les peintres qui ſe ſont diſtingués dans le dernier ſiécle. Parmi tous ſes élèves, le Sueur & le Brun tiennent le premier rang ; Jean-Baptiſte Mole, Aubin & Claude Voüet, ſes freres qui moururent avant lui : François Perrier, Pierre Mignart, Nicolas Chaperon, Charles Poërſon, Dorigny le pere, Louis & Henri Teſtelin, & Alfonſe du Freſnoy, ſe diſtinguent de ſes autres diſciples. La gloire d'avoir formé ces grands artiſtes, l'a fait autant connoître que ſes propres ouvrages : il aimoit mieux les ramener à force de raiſons, qu'à force de reprimandes. Il mourut à Paris en 1641, âgé de cinquante-neuf ans, & fut enterré dans l'Egliſe de St Jean en Grêve, laiſſant deux filles, qui épouſerent Dorigny & Tortebat peintres de l'académie.

SIMON VOUET.

Les desseins de Simon Voüet ne sont pas rares : la liberté qui y régne, accompagnée d'une maniere vague, annonce son génie. Ils sont ordinairement faits à la pierre noire, hachés négligemment, quelquefois croisés & rehaussés de blanc de craie ; souvent un petit lavis d'encre de la Chine ou de bistre, forme les premieres ombres. Il y en a d'arrêtés d'un trait de plume, d'autres sont entierement à la mine de plomb. Le goût de Voüet est des plus aisés à distinguer.

On voyoit à Rome, dans la chapelle des chanoines de saint Pierre, saint Chrysostome, saint François & saint Antoine de Padoue à genoux à côté du crucifix dans le même tableau. On y voit encore à *san Lorenzo in Lucina*, dans la chapelle *Alaleoni*, les faits de saint François sur les côtés de la chapelle ; les lunettes & les angles de la coupole où sont réprésentées plusieurs actions de la Vierge, avec des anges qui jouent de plusieurs instrumens de musique : à côté de l'autel, il a peint saint Pierre & saint Paul, & divers autres saints.

A *san Francesco à Ripa*, une nativité à côté du tableau de Martin de Vos.

A notre Dame de Lorette, est une cêne dans la chapelle du saint Sacrement.

A Gênes, à la chapelle *Raggi* dans l'Eglise du Jesus, un Christ mourant sur la croix avec la Vierge, la Madeleine & saint Jean.

A Dusseldorp chez l'Electeur Palatin, sainte Catherine à qui un ange apporte la couronne du martyre.

A Toulouse, le serpent d'airain, & l'invention de la vraie croix dans la chapelle des Pénitens noirs.

Dans la ville d'Eu en Normandie, un tableau qui représente une aſſomption au maître-autel des Jésuites.

SIMON VOUET.

Ses principaux ouvrages à Paris ſont, la chapelle de l'hôtel Seguier (aujourd'hui l'hôtel des fermes), où il a peint un grand plafond dont l'adoration des Mages fait le ſujet ; les Rois d'Arabie & de Saba chargés de préſent, & accompagnés d'une nombreuſe ſuite, y ſont repréſentés derriere une baluſtrade qui couronne la corniche de cette chapelle : le tableau d'autel eſt un Chriſt en croix, & ſur les lambris, onze ſujets de la vie de Notre-Seigneur, & onze autres plus petits au-deſſous, peints ſur ſes deſſeins. Dans les ſalles d'en bas, on voit une aſſomption, & dans une autre piéce, Minerve & Bellone avec des enfans compartis dans le plafond. Une galerie au premier étage à l'hôtel de Bullion, expoſe les travaux d'Ulyſſe en quinze tableaux ſur les murs, & en dix-neuf au plafond qui eſt en plein cintre ; les trois du milieu ſont les plus grands, on y voit l'aſſemblée des Dieux auxquels le Soleil ſe plaint de ce que les compagnons d'Ulyſſe avoient tué les bœufs qui lui étoient conſacrés : cette galerie eſt précédée d'un cabinet où ſont dans les lambris neuf ſujets de l'hiſtoire de Diane, & au plafond Vénus avec les Amours qui tirent des fléches. Dans la galerie du palais Royal, qu'on a en partie détruite, étoient repréſentés en pied les hommes illuſtres du dernier ſiécle : la chapelle du même palais eſt circulaire ; on voit à l'autel une annonciation, & une gloire d'anges au-deſſus, quatre ovales ornent les pendentifs ; ce ſont les apôtres formant des grouppes : le plafond eſt en compartiment, & repréſente

SIMON VOUET.

le pere éternel au milieu des anges qui jouent des instrumens, avec quatre petits ronds en camayeu où sont les Vertus. Le fond est occupé par une tribune qui avance en trompe avec des anges dans son cintre; tout est doré, avec de petits anges en grisaille dans les panneaux : le pavé de marbre est comparti de très-bon goût.

Une galerie au château de Chilly, bâtie par M. Deffiat Sécretaire d'Etat sous Louis XIII. Le plafond est à compartiment de stuc avec de grosses bordures autour des tableaux peints à fresque : au milieu, c'est l'assemblée des Dieux, figures de demi nature. Deux grands morceaux, sçavoir, le lever du soleil & celui de la lune, se voient à chaque bout : quatorze autres pratiqués en divers compartimens, exposent l'histoire des Dieux avec deux figures à chacun. Les murs entre les croisées sont ornés de cariatides & de grouppes d'enfans, avec des panneaux quarrés & ovales peints sur toile & à l'huile, au nombre de onze de chaque côté, & un sur la cheminée. On y voit Diane & Endimion, Neptune & Amphitrite, Andromede, Europe, Pan & Syrinx; au-dessous, ce sont de petits paysages & des vues de châteaux peints dans la maniere de Paul Bril, & remplissant les panneaux dorés d'une menuiserie ancienne : Voüet a fait plusieurs tableaux pour le Président de Fourcy en sa maison de Chessy.

Les tableaux du grand autel de saint Eustache représentent le martyre du saint, & le pere éternel au-dessus; celui de saint Nicolas des-champs, est la mort de la Vierge au bas, & son assomption au-dessus; à saint Médéric, la répréséntation du saint; aux Carmélites de la rue Chapon, une nativité : on remarque un très-beau tableau de saint François

SIMON VOUET.

çois de Paule qui reſſuſcite un enfant que lui préſente une femme à genoux, dans la chapelle du même nom aux Minimes de la place Royale ; l'hiſtoire de ce Saint en neuf morceaux ſur les lambris, eſt d'après ſes deſſeins ; on voit au noviciat des Jéſuites, la Vierge qui prend ſous ſa protection les religieux de la ſociété, & quatre grands tableaux dans la croiſée de l'Egliſe de leur maiſon profeſſe, qui ſont relatifs à la vie de S. Louis ; le même S. qui eſt au maître-autel, & l'aſſomption de la Vierge qui eſt au-deſſus, ſont encore de ſa main. Les Bernardins, ont un S. Michel qui chaſſe du ciel les anges rebelles.

Un ovale repréſentant le jugement dernier, au milieu d'un plafond rempli d'ornemens dorés, eſt à la troiſiéme Chambre des Enquêtes du Palais. Un autre plafond où eſt la Juſtice aſſiſe accompagnée de pluſieurs figures avec des génies, décore la troiſiéme Chambre de la Cour des Aides.

Le Roi poſſède dix-ſept tableaux de ce maître ; la flagellation de Notre-Seigneur, & une ſainte famille à Verſailles ; Jupiter armé d'un foudre ſuivi d'Eole, Junon & Iris, Neptune & Amphitrite ; Cérès accompagnée de deux enfans, dans le château de Fontainebleau ; on voit à ſaint Germain en Laye, la ſainte Trinité, une victoire aſſiſe ſur un faiſceau d'armes, une autre armée d'une palme, la Renommée avec une couronne de lauriers, Vénus eſſayant un dard, l'Amour lançant une fléche à Vénus, dans le château de la Muette ; dans le garde-meuble de Paris, Notre-Seigneur en croix, avec la Vierge, la Madeleine & ſaint Jean ; Jeſus-Chriſt au jardin des oliviers, une Victoire ayant un drapeau à la main, dans la galerie d'Apollon ; la Renommée couronnée de lauriers tenant entre

SIMON VOUET.

ſes bras Louis XIII encore enfant ; au Luxembourg, Hercule & Omphale.

Voüet a peint ſix morceaux dans l'ancienne maiſon du Préſident Perault à Paris, ils ſont dans une ſalle qui précéde le ſalon de Blanchart : on y trouve l'hiſtoire de Vénus & d'Adonis, Adonis né de Myrrha changée en arbre ; elle eſt debout, & le ſujet eſt traité avec beaucoup de décence : Adonis pourſuivant le ſanglier, la toilette de Vénus, Adonis à la chaſſe avec des levriers, & Vénus qui le ſuit : la mort d'Adonis & Vénus déſolée, le corps d'Adonis entouré de Nymphes & métamorphoſé en fleur. Ces tableaux ſont reputés être de Voüet.

Voüet a fait un grand plafond dans un ſalon d'une maiſon qu'Henriette de France, Reine d'Angleterre, avoit fait bâtir au village de Colombes, près de Paris ; il y a repréſenté l'union des amours avec Bacchus & Vénus : la compoſition eſt portée par des cariatides ; & il ſe trouve des lunettes vis-à-vis les croiſées.

Il y a du même peintre un Chriſt au tombeau dans la chapelle de la même maiſon.

On a gravé d'après Voüet quantité d'eſtampes. Dorigny & Tortebat ſes gendres en ont fait la plus grande partie. Michel Laſne, Meſlan, Pierre de Jode, Troſchel, Greuter, Boulanger, Karle Audran, Daret, Couvay, ont gravé d'après lui ; & *Smith* a fait une piéce noire. On peut compter dans ſon œuvre environ deux cens piéces.




PERRIER.



FRANÇOIS PERRIER.

FRANÇOIS Perrier, fils d'un orfévre de (*a*) Macon en Bourgogne, prit naissance en cette ville environ l'an 1590. Une facilité surprenante de manier le crayon, un génie heureux, ne le tinrent pas long-tems dans l'incertitude du choix d'une profession. Il se livra à la peinture, & quitta ses parens fort jeune pour se rendre à Lyon, où il peignit quelques tableaux pour les Chartreux; ensuite il projetta le voyage d'Italie. La difficulté de pouvoir subsister lui fit conduire un aveugle qui faisoit le même voyage; par cette industrie, il fut nourri jusqu'à Rome.

FRANÇOIS PERRIER.

A son arrivée, il se mit chez un peintre qui vendoit des tableaux, & qui lui faisoit copier ceux des meilleurs maîtres. Il dessinoit aussi pour de jeunes gens dont il retouchoit les desseins. Lanfranc qui connoissoit ce marchand prit du goût pour Perrier, & lui donna des instructions qui le mirent en état de peindre avec la même facilité qu'il manioit le crayon.

Après un assez long séjour à Rome, il reprit le chemin de la France; la ville de Lyon le fixa pendant quelque tems; & le petit cloître des Chartreux peint d'une maniere sçavante & facile, fut

(*a*) Felibien & Guerin le font naître à saint Jean de Laune, ou à Salins, dans la Franche-Comté. Tome II. page 477. Le livre de la bibliothéque des auteurs de Bourgogne dit qu'il est né à Macon.

FRANÇOIS PERRIER.

le commencement de sa célébrité. La ville de Macon où il avoit deux freres, l'un peintre, l'autre sculpteur, l'engagea d'y faire aussi quelque séjour; plusieurs tableaux pour cette ville, ainsi que pour la Province de Bresse, l'occuperent quelque tems, & il grava des planches à l'eau forte.

Peu content de briller dans ces villes, Perrier essaya dans la Capitale d'y accroître sa réputation; il y reçut une somme d'argent qu'il avoit chargé le Procureur des Chartreux de lui faire tenir à Paris, où il arriva en 1630. Voüet qui travailloit au château de Chilly, lui en fit peindre la chapelle sur ses desseins. Perrier entreprit plusieurs tableaux, entr'autres, ceux qui se voyent dans l'Eglise des Filles de la Visitation de la rue saint Antoine. La fécondité de son génie lui faisoit traiter toutes sortes de sujets également bien, mais sa maniere dure & peu gracieuse ne plaisoit pas à tout le monde. Quintilien dit, & on l'a déja remarqué, qu'il n'a pu voir encore un homme assez accompli pour plaire à tout le monde, c'est pour cela qu'il doute qu'aucun soit encore arrivé à la derniere perfection d'un art; ce qui vient de la différence du goût & du discernement de ceux qui en jugent. De Piles est du même sentiment dans sa *Balance des peintres*, où le point de perfection étant le nombre vingt, il n'admet Raphaël qu'au nombre dix-huit.

Perrier s'étoit flatté d'être plus employé à Paris, mais Voüet l'emportoit sur tous les peintres, & on lui confioit tous les grands ouvrages; ce qui engagea Perrier à retourner en Italie en 1635. Ce fut durant ce second séjour, qu'il grava plusieurs antiques, ouvrages exécutés avec beaucoup

d'eſprit, & qui l'ont immortaliſé encore plus que ſes tableaux.

François Perrier.

On ne peut diſconvenir qu'il n'y ait du goût dans la maniere de deſſiner de Perrier. Il avoit un grand génie, beaucoup de feu & d'imagination, un pinceau délicat; on le trouve ſouvent peu correct; ſes airs de têtes ſont communs & peu gracieux, & ſon coloris trop noir. Il faiſoit le payſage dans le goût des Carraches; mais il ſçavoit peu la perſpective.

Perrier eut la lâche complaiſance pour Lanfranc de graver à l'eau forte, le tableau de la communion de ſaint Jérôme, peint à Bologne par Auguſtin Carrache, & que Lanfranc diſtribua malicieuſement dans toute l'Europe, pour faire croire que le Dominiquin avoit copié la même penſée. Ce fait a été rapporté plus amplement dans la vie de ce peintre.

Après un ſéjour de dix années de ſuite à Rome, il revint à Paris en 1645. On lui fit peindre la galerie de l'hôtel de la Vrilliere (aujourd'hui de Toulouſe), où il donna des preuves de ſon habileté; il fut reçu profeſſeur de l'académie, & pluſieurs particuliers lui demanderent des tableaux de chevalet. Perrier mourut à Paris en 1650, âgé d'environ ſoixante ans, ſans que l'on ſçache s'il a été marié, ni s'il a formé quelques élèves, autres que ſon neveu.

Ce dernier qui ſe nommoit Guillaume, peignoit aſſez dans la maniere de ſon oncle. On voit dans la ſacriſtie des Minimes de Lyon pluſieurs morceaux de ſa main, qui ſont eſtimés, entr'autres, un crucifiement dans un confeſſional; on prétend que cette ſacriſtie eſt retouchée par ſon oncle:

FRANÇOIS PERRIER.

on en juge par plusieurs autres tableaux d'autel que ce maître a fait de lui-même, & qui sont bien inférieurs à ceux de la sacristie. Il s'étoit retiré chez ces Peres, ayant tué un homme, & il y mourut en 1655.

Les desseins de François Perrier sont touchés en habile homme : le trait est à la plume avec un lavis d'encre de la Chine ou de bistre, relevés de blanc au pinceau ; d'autres sont au trait de pierre noire soutenu d'un petit lavis : ses études sont au même crayon, ou à la sanguine, relevés de blanc de craie : une grande facilité, le même goût de Voüet, des figures un peu roides, des têtes peu gracieuses doivent indiquer la main qui les a faites.

Les ouvrages de ce maître que l'on voit à Paris, sont les quatre Evangélistes dans le sanctuaire de l'Eglise des religieuses de la Visitation de Ste Marie, rue St Antoine, & une assomption de la Vierge dans la lanterne au-dessus du maître-autel ; dans la chapelle des Incurables, une annonciation au maître-autel ; la galerie de l'hôtel de la Vrilliere (aujourd'hui de Toulouse) peinte à fresque, est son morceau le plus considérable : il y a représenté en cinq grands morceaux entourés d'ornemens, Apollon, dans le milieu, précédé de l'Aurore, avec de petits Zéphirs occupés à verser la rosée du matin ; la Nuit paroît dans un coin du tableau, & se reveille à mesure qu'elle sent l'approche du Soleil ; les quatre élémens sont figurés par des sujets tirés de la fable, tels que Jupiter qui va voir Semelé, l'enlevement de Proserpine, Neptune & Thetis, Junon qui prie Eole de déchaîner les vents, & de submerger la flotte Troyenne. A l'hôtel Lambert dans l'Isle, on voit dans la frise du plafond du cabinet des Muses, quatre petits sujets ; le Parnasse, le jugement de

Midas, Apollon & Daphné, & la chûte de Phaëton.

FRANÇOIS PERRIER.

On trouve dans le ſalon du château de Rincy, aujourd'hui Livry près de Paris, dans la partie la plus élevée du plafond, Médée ſur ſon char tiré par des dragons, tableau de forme longue; & au-deſſous, dans ſeize panneaux de griſailles peintes à freſque, les principaux traits de ſon hiſtoire; au-deſſous ſont encore deux tableaux longs, où ſont des tribunes pour les muſiciens, avec des figures hiſtoriées relatives à la muſique. En face de la cheminée, eſt une figure qui repréſente la Paix tenant un flambeau dont elle brûle un faiſceau d'armes. La piéce ſuivante qui eſt l'antichambre appellée la Bacchanale, fait voir l'hiſtoire de Bacchus en quatre morceaux qui occupent tout le plafond : on y voit Silene avec des gens occupés à jetter le raiſin dans la cuve; ſon entrevue avec Ariane fait le deuxiéme tableau; le triomphe de ce Dieu, avec beaucoup de figures, eſt le troiſiéme, & le quatriéme eſt ſa noce, dans lequel on le voit aſſis avec Ariane. Ces morceaux ſont ſéparés par des piéces de bois feintes, entourées de pampres en forme de berceau.

Le plafond de la chambre à coucher du Roi, repréſente Vénus dans ſon char, précédée des Graces & des Amours : morceau à pans qui occupe le milieu du plafond.

Perrier a peint dans la chapelle du château de Chilly près de Longumeau, l'hiſtoire de S. Antoine Hermite. Le tableau d'autel qui eſt le meilleur des dix qui ornent les murs, repréſente ce ſaint qui voit en ſonge la Vierge & l'enfant Jeſus, peints au haut du tableau. Le plus grand morceau eſt la tentation de ſaint Antoine, mais il paroît retou-

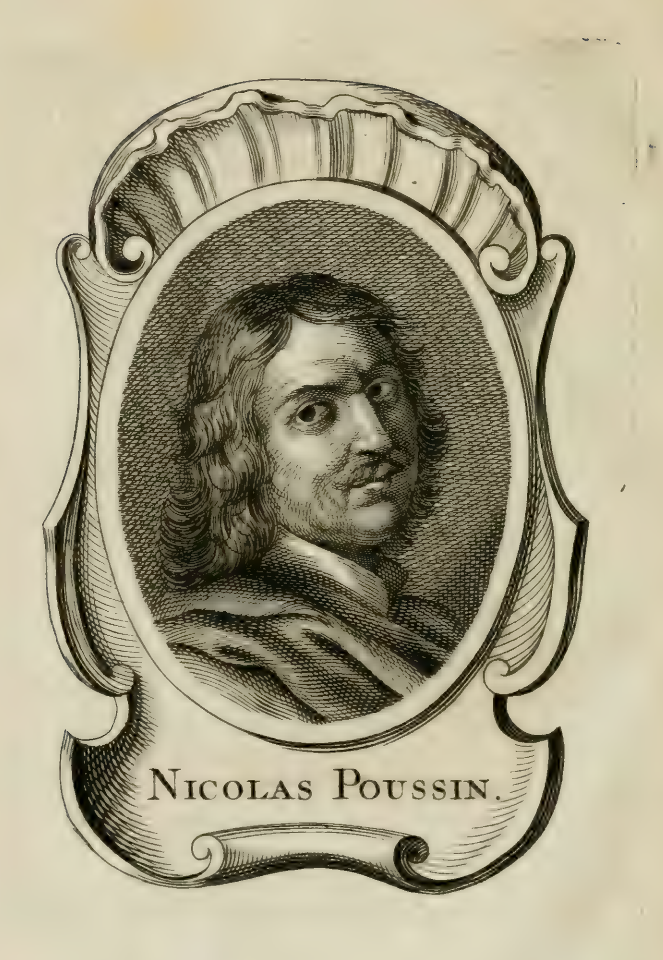
FRANÇOIS PERRIER.

ché. Voüet a peint cinq morceaux dans les compartimens du plafond ; celui du milieu est l'apotéoie du saint ; le reste est orné d'enfans très-beaux, entourés des stucs du fameux Sarazin.

On voit à Lyon, dans la sacristie des Chartreux, trois tableaux de Perrier ; une décollation de St. Jean-Baptiste, une sainte famille, & Notre-Seigneur dans le jardin des oliviers ; dans la chapelle du chapitre, un Christ en croix ayant à ses côtés la Vierge & saint Jean ; dans le réfectoire, il a peint une grande cêne qui est très-estimée ; le petit cloître de ces mêmes peres est orné de quatre grands tableaux peints à fresque, qui représentent la vie de saint Bruno : mais ayant été gâtés par les écoliers, ils ont été retouchés par de moins habiles gens que Perrier : dans l'Eglise des peres Cordeliers, on voit au maître-autel une adoration des Mages.

Le Roi posséde dans son château de Versailles un seul tableau de ce maître, c'est la fable d'Acis & Galathée.

Perrier a gravé quelques antiques, & cinq ou six autres sujets de son invention, dans une maniere nommée clair-obscur, sur un fond de demi-teinte rehaussée de blanc ; mais il n'est nullement l'inventeur de cette gravure, qui étoit pratiquée dès le tems du Parmesan. Il y a encore un livre d'antiques gravées de sa main à l'eau forte, composé de cent planches ; un autre de cinquante feuilles, qui sont des bas-reliefs : l'histoire de Psyché du petit Farnése est aussi de sa main en deux grandes piéces, & tous les angles ; un crucifix, une décollation de saint Jean, deux fuites en Egypte. Rousselet, Couvay, & autres, ont gravé d'après lui environ cinquante piéces.


Nicolas Poussin.



NICOLAS POUSSIN.

POUSSIN.

LA Normandie a donné de tous tems de très-grands (*a*) hommes en différens genres : elle vit naître Nicolas Pouſſin en 1594, dans la ville d'Andely, de parens nobles, originaires de Soiſſons, mais appauvris par le ſervice militaire. Les grands talens ſortent rarement du ſein de l'abondance : une ſituation auſſi triſte détermina le Pouſſin à embraſſer une profeſſion qui pût le mettre en état de ſubſiſter honnêtement. La peinture fut la Muſe qui ſe préſenta à ſon imagination, & Quintin (*b*) Varin fut ſon premier maître. Ce jeune artiſte ſortit de la maiſon paternelle à l'âge de dix-huit ans, & avec le ſecours d'un jeune Gentilhomme de Poitou, il vint à Paris étudier, premierement ſous Noël Jouvenet ayeul du fameux Jean Jouvenet, ſecondement ſous Ferdinand Elle peintre Flamand, enſuite chez un nommé Lalleman : l'incapacité de ces deux derniers maîtres, obligea le Pouſſin à les quitter pour aller demeurer au Louvre chez un mathématicien du Roi, qui ſçavoit deſſiner & qui avoit un beau recueil d'eſtampes. La facilité de

(*a*) Malherbe, les deux Corneilles, les deux freres Anguier, Jouvenet, Fontenelle, & autres.

(*b*) On voit de ce maître, au grand autel des Carmes déchauſſés de Paris, une préſentation au Temple ; & au grand autel de l'Egliſe de ſaint Louis à Fontainebleau, le paralytique ſur le bord de la Piſcine.

copier celles de Raphaël, de Jules Romain & de deſſiner d'après la boſſe, lui ouvrit la vraie route du beau. Il fit preſque mentir le bon mot de M. de Fontenelle, *que chaque âge a ſon hochet.*

Le Pouſſin, parcourant enſuite les provinces, ſe rendit en Poitou avec le même Gentilhomme qui l'avoit ſecouru dans ſon voyage de Paris. Cet homme voulant enſuite le faire travailler à décorer ſon château, ſes parens en empêcherent l'exécution. Le Pouſſin ſe voyant inutile, & ſans argent pour revenir, ſe rendit à pied chez les Capucins de Blois, où il fit quelques tableaux, ainſi que des Bacchanales pour le château de Chiverny. Une maladie qui lui ſurvint en arrivant à Paris, l'obligea d'aller chez ſon pere reſpirer l'air natal. Revenu enſuite à Paris, il ne ſongea plus qu'au voyage d'Italie; Florence fut ſon terme, pour des raiſons ſecrettes qui l'obligerent de revenir promptement en France. Il s'arrêta à Lyon, où le voyage de Rome fut encore tenté inutilement, ayant été obligé de payer à un marchand un billet qui conſommoit tout l'argent deſtiné à ce voyage. Le voilà de nouveau à Paris, & admis dans l'ouvrage que les Jéſuites faiſoient faire pour la canoniſation des ſaints Ignace & Xavier. Six jours ſuffirent pour ſix tableaux à détrempe, qui firent connoître l'étendue de ſon génie. Le cavalier *Marini* en fut frappé comme les autres; & étant tombé malade, le Pouſſin alloit deſſiner près de ſon lit, quelques traits du poëme d'Adonis, dont ce cavalier étoit l'auteur.

Les épargnes du Pouſſin devoient ſervir au voyage d'Italie, où le *Marini*, ſans ſa maladie, l'eût mené gratuitement; enfin, ayant peint un

POUSSIN.

tableau pour Notre-Dame de Paris, il partit, quelques mois après, en 1623, & à l'âge de trente ans, il rejoignit à Rome le cavalier *Marini*. Ce poëte ne contribua pas peu à l'inſtruire de la poëtique de la peinture, & à lui donner le goût de l'allégorie. La mort du *Marini*, qui arriva quelque tems après, & le cardinal *Barberin*, à qui ce cavalier avoit recommandé le Pouſſin, étant partit pour ſes ambaſſades, celui-ci ſe trouva à Rome ſans patrons, ſans ſecours & ſans argent.

L'Algarde & François Flamand, dit le Quenoy, célebres ſculpteurs, qui n'étoient pas plus à leur aiſe, & qui demeuroient avec le Pouſſin, l'invitoient à modéler des antiques: ces ouvrages, qu'ils donnoient à vil prix, pouvoient à peine les faire ſubſiſter.

Le Pouſſin aimoit ſi fort le travail, qu'il quittoit ſouvent ſes amis à la promenade, pour aller deſſiner aux environs de Rome. Il s'appliqua à la géométrie, à la perſpective, à l'architecture & à l'anatomie qu'il ſçut parfaitement. Le Titien le tenta le premier pour ſes études, enſuite Raphaël; mais le Dominiquin fut ſon maître favori; il le préféroit au Guide, & perſuadoit au jeunes gens qui ſuivoient ce dernier, de s'attacher au Dominiquin. Comme il étoit contemporain du Valentin, il fut pendant un tems ſon imitateur. Il fit en ce tems-là quelques ſujets de bataille, dont on ne lui donnoit que ſept écus Romains pour chacun.

Le cardinal Barberin, au retour de ſon ambaſſade, lui demanda la priſe de Jéruſalem & la mort de Germanicus; le cavalier *del Pozzo* qui

POUSSIN. l'aidoit de ses bons conseils, l'occupa une partie de sa vie. On lui donna, en ce tems-là, à faire le tableau de saint Erasme qui est dans St Pierre, celui de la peste que Dieu envoye aux Philistins; les sept sacremens, & autres.

La réputation du Poussin qui croissoit de jour en jour en Italie, engagea le cardinal de Richelieu (dont le but étoit de faire fleurir les beaux arts en France) à presser Louis XIII de le rappeller de Rome, en 1640, pour peindre la galerie du Louvre. Les honneurs & les récompenses, chez un tel Prince, couroient au-devant du mérite. On auroit eu assez de peine à faire sortir le Poussin de cette ville, sans M. de Chantelou qui, par ordre du Ministre, fut exprès le chercher. M. du Noyer envoya au-devant de lui à Fontainebleau un carosse du Roi qui l'amena à Paris, où on le logea au Louvre. Quelques jours après, il se rendit à Saint Germain-en-Laye. On dit que le Roi se mêla avec ses courtisans, pour voir si le Poussin le reconnoîtroit; ce qu'il fit en se jettant à ses genoux. Sa Majesté, en se retournant vers eux, dit : *Voilà Voüet bien attrappé.* Sa Majesté fit au Poussin un accueil des plus gracieux, ainsi que le cardinal de Richelieu, pour qui il peignit quatre bacchanales; le triomphe de Bacchus, celui de Neptune entouré de Tritons & de Néréides. Le Roi lui confirma, par un brevet en 1641, la qualité de premier peintre, avec une pension de trois mille livres, & son logement au Louvre.

La galerie de ce palais devoit représenter les travaux d'Hercule; mais il trouva trois envieux

POUSSIN.

à combattre (*a*) ; le Mercier, premier architecte du Roi ; Voüet, qui étoit en grande réputation ; & Fouquieres, fameux peintre Flamand. Il fit des mémoires pour se défendre de leurs calomnies, & pour justifier son ouvrage. Enfin, las de toutes ses disputes, après avoir peint le tableau de la cêne pour la chapelle du château de saint Germain, un autre pour Fontainebleau, & celui du noviciat des Jésuites, il s'en retourna à Rome en 1642, sous prétexte de faire venir sa femme en France. La vie tranquille qu'on mene en Italie convenoit mieux à sa profession : cependant il devoit revenir à Paris, & le Roi le lui avoit fait promettre ; mais la mort du cardinal de Richelieu, arrivée en 1643, & celle du Roi qui suivit cinq mois après, rompirent ces projets : ainsi le Poussin resta tranquillement à Rome pendant vingt-trois ans. Louis XIV lui conserva le titre de son premier peintre, avec les mêmes appointemens, & lui fit payer ses pensions.

Sa conversation étoit sçavante & élevée ; estimé de tous les honnêtes gens, le Poussin en avoit le caractère. Chacun le recherchoit quand il se promenoit sur l'esplanade de la Trinité du Mont, qui étoit proche de sa maison, & où il alloit passer une heure ou deux le matin après avoir travaillé : son art, & quelquefois la philosophie, étoient les sujets ordinaires de la conversation, & ses grandes lectures lui fournissoient le moyen de bien

(*a*) Le Mercier avoit déja commençé à décorer la galerie ; Vouet prétendoit la peindre, & Fouquieres devoit faire, entre les croisées, les vûes de toutes les villes de France.

POUSSIN. parler. Il retournoit enſuite à ſon attelier juſqu'à l'heure de ſon dîner; & après quelques heures de travail, il retrouvoit le ſoir ſes amis dans le même endroit. On lui demanda un jour, quel plus grand profit il avoit tiré de ſes lectures, & ce qu'il avoit appris de principal : *C'eſt*, dit-il, *à bien vivre avec tout le monde.*

Sa coutume étoit d'écrire & de deſſiner dans un livre qu'il portoit avec lui, tout ce qu'il remarquoit ; &, avant que de peindre un ſujet d'hiſtoire, il le liſoit ; & l'exécution de la penſée étoit le fruit d'une mûre méditation. Prompt à concevoir, habile à bien choiſir, le Pouſſin ne pouvoit manquer de bien réuſſir dans ſes entrepriſes. On l'appelloit le peintre des gens d'eſprit ; il s'attira en effet l'eſtime des génies du premier ordre. Son pinceau libre & hardi dans ſa touche, retranchoit, ajoutoit à ſon gré, & même corrigeoit l'antique.

Comme un peintre ſçavant, il annobliſſoit, par la ſublimité de ſes penſées, les ſujets les plus communs ; il les traitoit avec beaucoup d'élégance ; un jugement ſolide accompagnoit tout ce qu'il faiſoit. Excellent deſſinateur, grand hiſtorien, grand poëte, ſage compoſiteur, ne mettant pas une ſeule figure qu'il n'en connût la néceſſité ; grand payſagiſte ; perſonne n'a mieux exprimé les différentes affections de l'ame, & les divers effets de la nature. Il inventoit auſſi facilement qu'heureuſement ; la ſage ordonnance de ſes tableaux étoit ſoutenue par de beaux fonds d'architecture & de payſage. Toutes ſes figures avoient la contenance qu'elles devoient avoir ; le *coſtume* des anciens & de chaque pays, les âges, les conve-

nances des nations, des ſexes, des conditions, étoient exactement obſervés. Quand il a voulu repréſenter la vie humaine, ça été par la danſe de quatre femmes, qui ont quelque rapport aux ſaiſons & aux quatre âges de l'homme; le Tems, ſous la figure d'un vieillard, joue de la lyre & les fait danſer : peut-on employer la morale avec plus d'élégance & de grace ?

Lorſque le Pouſſin vouloit traiter un ſujet d'hiſtoire, ſon uſage étoit d'en faire un léger crayon; enſuite il diſpoſoit ſur une table des manequins & de petits modéles de figures de cire, qu'il habilloit de linge mouillé, dans les attitudes qui pouvoient convenir à ſon tableau. C'étoit par ce moyen qu'il connoiſſoit les effets de lumiere & les ombres des corps; enſuite il prenoit des modéles plus grands, qu'il habilloit de toile très-fine pour conſerver le nu.

Ce grand génie, ſans s'attacher particulierement à aucun maître, a été ſon maître à lui-même, & l'auteur de toutes ſes grandes productions : ſans avoir jamais rien appris des (*a*) peintres de ſon tems, ſinon d'être en garde contre leurs défauts; il critiquoit très-librement leurs ouvrages. Aucun ne l'a aidé dans ſes tableaux, & il faiſoit tout de ſa main; il pouſſoit même cette délicateſſe ſi loin, qu'il ne pouvoit ſouffrir qu'on le copiât, aimant mieux faire de ſeconds originaux des ſept ſacremens, que de permettre qu'on copiât ceux qu'il avoit faits pour le cavalier *del Pozzo*. Toujours ſeul dans ſon cabinet, perſonne ne pouvoit le

(*a*) Selon Félibien, dans la vie du Pouſſin.

POUSSIN.

voir peindre. Il crut que, pour contenter tous ceux qui lui demandoient quelqu'ouvrage les figures de demi-nature convenoient mieux ; & il en a fait peu de grandes, quoiqu'à en juger par ses tableaux d'autel, il en fût très-capable. Comme il vouloit travailler de caprice, les portraits ne furent jamais de son goût.

Le Poussin copioit peu les bons tableaux ; c'étoit selon lui, du tems perdu, il se contentoit de les bien examiner, pour se les mieux imprimer dans l'esprit : c'est ainsi qu'il regardoit les ouvrages du Titien, de Raphaël, de Jules Romain & du Dominiquin. Aussi opposé qu'il l'étoit à la maniere du Caravage, il disoit de lui qu'il étoit venu au monde pour détruire la peinture.

La nature étoit rarement consultée par ce grand peintre, excepté pour le paysage, auquel il s'est fort attaché, & qu'il a peint parfaitement. Tous les divers effets de l'air, des orages, des tempêtes y sont représentés ; le matin, le soir, les saisons, les différens arbres & les belles fabriques, dont il faisoit en se promenant de légères esquisses. Persuadé que les modéles étoient trop imparfaits, il a peu étudié la figure d'après (*a*) nature. Il remarquoit seulement les différentes attitudes des hommes, & en dessinoit dans son livre ce qui lui étoit nécessaire. Il modeloit les belles figures & les bas-reliefs antiques, & s'en acquittoit si bien, que, s'il eût sçû manier le marbre, il seroit devenu un très-grand sculpteur. C'est à lui qu'on doit quelques Termes qu'on

(*a*) Cet usage du Poussin a été confirmé à l'Auteur par les héritiers du cavalier *del Pozzo*, chez qui le Poussin a toujours demeuré pendant son séjour à Rome.

voit

POUSSIN.

voit à Verſailles, & qui ſont gravés dans un des volumes d'eſtampes du cabinet du Roi.

Le Pouſſin avoit pris pluſieurs modes des anciens Grecs, par le moyen deſquelles ils produiſoient les effets merveilleux qu'on remarque dans leurs ouvrages. On appelle *mode* la raiſon, la meſure ou la forme dont on ſe ſert pour demeurer dans de juſtes bornes, & pour travailler avec ordre dans tout ce que l'on fait; il en naît une ſecrette puiſſance d'exciter l'ame à différentes paſſions : c'eſt ce qu'on nomme convenance. On peut dire que ce peintre a répandu un grand intérêt dans tout ce qu'il a fait, & que ſes tableaux le rappellent également au cœur & à l'eſprit, de même qu'aux yeux des amateurs : on ſuit aiſément la marche de ſes idées.

Cette étude particuliere des figures & des bas-reliefs antiques, en lui acquérant un deſſein très-correct & de beaux contours, lui avoit donné en même tems un coloris foible, & une maniere dure & ſeche, qui tenoit encore (*a*) du marbre. Ses draperies à peine couvroient le nu; enſorte que les connoiſſeurs diſoient, en voyant ſes figures: celle-ci eſt d'après la Vénus de Médicis; celle-là d'après l'Antinoüs, le Laocoon, l'Apollon, l'Hercule, &c.

On rapporte que le Pouſſin, dans ſes commencemens, lorſqu'il copioit les ouvrages du Titien, trouva la partie du coloris trop dangereuſe pour s'y attacher,

(*a*) De Piles rapporte, dans la deuxiéme converſation ſur la peinture, page 261, que Raphaël dans le tems que la mort le ſurprit, travailloit à abandonner le marbre, pour ſe livrer entiérement à la nature.

POUSSIN.

& qu'il craignit de négliger le dessein : *Le charme de l'un*, disoit-il, *pourroit faire oublier la nécessité de l'autre.* A l'exemple de Timanthe, qui a sçu couvrir le visage d'Agamemnon, dans le sacrifice d'Iphigénie, n'osant pas outrer les ressources de l'art, en essayant d'exprimer sur la toile l'excès de la douleur & de la joye de ce pere ; le Poussin, dans la mort de Germanicus, a sçu de même couvrir le visage d'Agrippine sa femme, comme il a déja été remarqué (*a*). Ces deux hommes célébres se sont frustrés l'un & l'autre d'atteindre à la perfection de pouvoir exprimer les grandes passions. Ces fameux peintres sçavoient cependant que ce n'est pas par des gardes, par des habits, par une couronne, qu'on doit distinguer un Roi ; mais en écrivant sur son front la clémence, la sagesse, la valeur dans ses yeux, & dans son port la majesté qui l'environne. Au surplus, la colere d'un Roi, ainsi que sa douleur, doivent s'exprimer autrement que celle d'un homme du commun. Cette passion doit être bien plus modérée ; & c'est la remarque qu'on a déja faite dans l'Avertissement du Tome premier de cet Ouvrage.

Ce célebre artiste se faisoit aimer de tout le monde. Peu intéressé, il renvoyoit l'argent qu'on lui donnoit au-dessus du prix qu'il avoit marqué derriere la toile. Rarement livroit-il un tableau, qu'il ne l'accompagnât d'une lettre, où il rendoit raison de tout ce qu'il avoit employé dans la composition de son sujet.

On pourroit souhaiter que le Poussin eût moins

(*a*) Tome I. page 113.

POUSSIN.

négligé la partie du clair-obſcur & du coloris. La nature, ſouvent conſultée, auroit donné à ſes figures cet air de vérité & de vivacité qui y manque. On les trouve ſouvent plus dures que délicates : ſes draperies ſont toutes d'une même étoffe, avec trop de plis. Pouvoit-il ignorer que l'objet de la peinture, qui différe de celui de la ſculpture, eſt de ne pas ſuivre ſi ſervilement l'antique, & de ſortir enfin du marbre ? Si au lieu de regarder ſimplement les tableaux du Titien, du Giorgion, du Corrége, il les eût copié pluſieurs fois de ſuite, ſon coloris ſeroit devenu meilleur, & il auroit profité des avantages que donne à un tableau un clair-obſcur bien entendu.

Le Pouſſin avoit épouſé une Romaine, ſœur du Guaſpre qui devint dans la ſuite un grand payſagiſte, & prit le nom de Pouſſin ; il vivoit avec ſa famille fort ſimplement, ſans avoir un valet pour le ſervir ; ce que lui reprochant un jour le cardinal *Maſſimi*, qu'il reconduiſoit le ſoir, la lampe à la main, il lui répondit : *& moi, Monſeigneur, je vous plains bien davantage d'en avoir tant.* Il lui prit dans les dernieres années de ſa vie, un tremblement de tous ſes membres, qui ne lui permettant plus de travailler, l'obligea à garder le lit ; & il mourut paralytique à Rome en 1665, âgé de ſoixante-onze ans, ſans enfans, ſans élèves & ſans domeſtiques. On l'enterra dans l'Egliſe de ſaint Laurent *in Lucina.*

Ce fameux peintre a bien mérité les vers ſuivans.

Pouſſin, dont le grand art fut d'abord reveré
Par l'Italique école, & partout admiré.

POUSSIN.

Tes traits ingénieux, ta ſcience ſublime,
Qui peint des paſſions les mouvemens ſecrets,
Des grands compoſiteurs t'ont merité l'eſtime,
Et ſur ta perte encor excitent des regrets;
Ton payſage enchante, & ſon ſite énergiqne
Nous peint les lieux, les tems, enfin tout l'hiſtorique
Des grands événemens reproduits ſous tes traits.
Heureux, ſi trop d'amour des antiques ſculptures,
N'eût ſouvent refroidi tes ſçavantes peintures;
La France eût à ton nom dreſſé plus d'un autel,
Et l'eût mis à côté du nom de Raphaël.

Son deſſein avoit été de recueillir toutes ſes réflexions ſur la peinture, & d'en compoſer un traité; mais il reſervoit cette occupation pour le tems où l'âge ne lui permettroit plus de travailler : c'étoit, ſelon lui, le meilleur parti que pouvoit prendre un artiſte dans ſa vieilleſſe, plutôt que de ſe fatiguer à peindre quand l'eſprit n'y pouvoit plus fournir. Ce malheur arrive quelquefois aux habiles gens, qui ſurvivent à leur réputation.

Les peintres qui n'ont travaillé que pour l'eſprit, comme le Pouſſin, ſont extrêmement recommandables : cette inſpiration divine n'eſt dûe qu'à leur heureux génie. L'élévation de la penſée & l'expreſſion des paſſions étoient les parties qu'il avoit le plus conſidérées dans Raphaël & le Dominiquin : le grand coloris de ce dernier lui avoit cependant échappé; trop épris de la ſculpture, il en avoit pris la rondeur & la lourdeur. S'il eût été plus grand coloriſte, la couleur & le clair-obſcur, ſi néceſſaires à cet art, auroient toujours été ſes fidéles compagnes.

POUSSIN.

Quoiqu'on eſtime infiniment le Pouſſin, peu de peintres ont imité ſa maniere ; & ceux qui l'ont ſuivi, tel que Perrier, Loir, Stella & Columbel, n'y ont point réuſſi ; ſon coloris les a peut-être dégoûtés ; ou bien ils ont trouvé ſa maniere de penſer inacceſſible. Les Romains ne font tant de cas du Pouſſin, que parce que négligeant eux-même le coloris, ils n'ont en vûe, pour réuſſir, que les mêmes parties qui ont animé ce grand Peintre.

L'auteur des mêlanges d'hiſtoire & de littérature, ſous le nom de *Vigneul de Marville*, rapporte, Tome II, page 140, que, pendant ſon ſéjour à Rome, il avoit trouvé le Pouſſin, quoiqu'âgé, deſſinant dans la campagne ſur le bord du Tibre, ce qu'il trouvoit le plus de ſon goût ; & qu'il rapportoit, dans ſon mouchoir, des cailloux, de la mouſſe, des fleurs, & d'autres choſes ſemblables, qu'il vouloit peindre exactement d'après nature. Un jour, lui ayant demandé par quelle voie il étoit arrivé à ce haut point d'élévation parmi les peintres Italiens, le Pouſſin lui répondit modeſtement : *Je n'ai rien négligé.* Dans un grand paſſage Latin qu'il rapporte au ſujet de ce peintre, on lit : *Credas ab illo pictas fluere undas, germinare terras, eventilari ſylvas, ipſas vivere animantes, ædes urbeſque habitari, &c.*

Nous n'avons preſque point de deſſeins arrêtés de ſa main ; un ſimple trait à la plume, ſoutenu d'un lavis au biſtre ou à l'encre de la Chine, exprime ſa penſée, ſans chercher aucune proportion, ni même deſſiner les têtes, qui ſouvent ne ſont que des ovales. Il n'y a point d'académies du Pouſſin, ni de parties deſſinées en grand, parce qu'il ne faiſoit d'après nature que le payſage,

POUSSIN. qu'il manioit d'un trait fin & ſpirituel, avec quelques coups de lavis : on voit encore des deſſeins tout à la plume ſur du papier biſtré, avec des hachures légères & croiſées ; d'autres avec un trait de mine de plomb lavé à l'encre de la Chine ; enfin, ſon imagination riche & pleine de feu, doit ſe manifeſter au premier coup d'œil, malgré la médiocrité de l'exécution de ſa main, qui, depuis ſa paralyſie devint tremblante.

On fait l'éloge des ouvrages du Pouſſin en nommant l'auteur. On voit à Rome le martyre de St Eraſme, dans ſaint Pierre ; la mort de Germanicus, dans le palais Barberin ; la priſe de Jéruſalem, Titus triomphant, & la nation Juive chaſſée ; les ſept ſacremens pour le cavalier *del Pozzo*, dont il a répeté les mêmes ſujets, qui ſont ſupérieurs aux premiers ; le maſſacre des Innocens, pour le Prince *Juſtiniani* ; la peſte des Philiſtins ; le baptême de ſaint Jean-Baptiſte ; le paſſage de la mer rouge ; l'adoration du veau d'or ; le miracle de l'eau dans le déſert ; le triomphe de Bacchus & celui de Neptune ; le buiſſon ardent ; & un autre frappement de roche.

Pour le Roi d'Eſpagne, à *Buen retiro*, il y a ſaint Jérôme dans le déſert, & le Samaritain, tous deux peints ſur toile, dont les figures ſont de demi-nature.

Dans la galerie du Duc de Parme, ce ſont des ſoldats à cheval dans une bataille, petit morceau précieux ; des Bacchanales avec de beaux payſages.

A Duſſeldorp, chez l'Electeur Palatin, ſaint André crucifié, avec un grand nombre de ſpectateurs ; un payſage où eſt le *Ponte mole* ; ſaint Léonard recevant l'Ordre des mains de la Vierge ; le triomphe de Bacchus & d'Ariane.

On voit en France, dans la chapelle du château de ſaint Germain-en-Laye, une très-belle cêne; à Paris, dans une chapelle de l'Egliſe de Notre-Dame, le trépas de la Vierge; au noviciat des Jéſuites, ſaint François Xavier qui reſſuſcite une fille morte au Japon; il y a en tout quatorze figures, compris celle de Dieu le pere & les deux anges qui l'accompagnent; l'aſſomption de la Vierge, le veau d'or, la chûte de Phaëton, Neptune domptant les flots de la mer; Daphné & Apollon, un Chriſt dans le Jardin des oliviers, une Madeleine au déſert, le baptême de ſaint Jean, un crucifiement, une fuite en Egypte, le triomphe de David, Ariane & Bacchus, Renaud & Armide, Vénus qui donne des armes à Enée, l'Aurore & Céphale, Achille caché dans l'iſle de Scyros, la naiſſance de Bacchus & la mort de Narciſſe, Pyrame & Thiſbé, Coriolan, Médée, quatre Nymphes danſant, qui imitent les quatre ſaiſons; ces tableaux ſont répandus en différens lieux.

Le Roi poſſéde le triomphe de Flore, l'enlevement des Sabines, le jugement de Salomon, un payſage où l'on voit Diogéne, le raviſſement de ſaint Paul, Notre-Seigneur qui guérit les aveugles de Jéricho, Rebecca au puits, deux Moyſe tiré des eaux, le miracle de la manne, la mort de Saphire, la femme adultére, le Vierge apparoiſſant à ſaint Jacques, ou Notre-Dame *del Pilar*, tableau qu'il avoit peint pour les Pays-bas, une ſainte famille, les Philiſtins attaqués de la peſte; les paſteurs d'Arcadie, l'enlevement du petit Pyrrhus, deux Bacchanales, dont une où l'on voit une femme couchée & endormie; Moyſe changeant la verge en ſerpent, le même foulant aux pieds la

POUSSIN.

couronne de Pharaon, la Vierge, l'enfant Jesus, S. Jean & saint Joseph, l'assomption de la Vierge, le baptême de saint Jean, Mars & Vénus, les quatre saisons, grands paysages avec des sujets tirés de l'écriture sainte; huit autres grands paysages historiés faisant des dessus de porte; Orphée & Euridice, Jesus-Christ qui communie les apôtres, la mort d'Adonis, celle de Narcisse : le Tems qui délivre la Vérité du joug de la Colere & de l'Envie, étoit dans le plafond d'une des salles de l'académie de peinture, il est présentement dans la galerie d'Apollon; quelques commencemens des travaux d'Hercule, dans la grande galerie du Louvre.

M. le Duc d'Orléans a les sept *(a)* Sacremens, d'une extrême beauté, Moyse marchant sur la couronne de Pharaon, le frappement de roche, le ravissement de saint Paul, Moyse exposé sur les eaux, & la naissance de Bacchus.

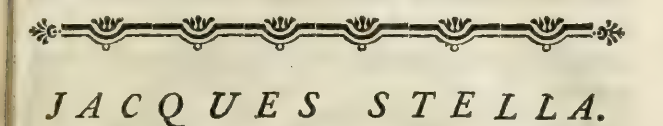
On voit dans la galerie de l'hôtel de Toulouse, le dictateur Furius Camille qui fait fouetter le maître d'école de la ville des Faleriens par ses propres écoliers.

Plusieurs graveurs ont travaillé d'après le Poussin; & son œuvre est composé de plus de trois cens piéces; Pesne a gravé les sept Sacremens, plusieurs sujets, & son livre à dessiner. Claudine *Stella*, Cl. Mellan, G. Audran, C. Bloemaert, Coëlemans, *Pietro del Po*, Et. Baudet, Jean Dughet, Chauveau, Picart le Romain, Château, Rousselet, le

(a) Ces Sacremens sont ceux qu'il avoit peints une seconde fois pour le sieur de Chantelou, ne voulant pas permettre qu'on copiât les premiers faits pour le cavalier *del Pozzo*.


JACQUES STELLA.

Pautre ont fait plusieurs morceaux; huit grands paysages par Etienne Baudet, les quatre saisons par Jean Audran, six paysages par Châtillon, M. Pool, Perelle & autres.



JACQUES STELLA.

JACQUES STELLA.

JACQUES *Stella*, d'une famille de peintres de pere en fils, né a Lyon en 1596, étoit originaire de Flandre. Il n'avoit que neuf ans quand son pere François *Stella*, au retour d'Italie, vint s'établir à Lyon & y mourut fort jeune; son fils commençoit dès-lors à bien dessiner & à donner de grandes espérances. Jacques *Stella*, âgé de vingt ans, fit le voyage d'Italie, & passant par Florence, le grand Duc Côme II, qui sçavoit distinguer le mérite, ne le mesura point à son âge, & l'employa à étaler son sçavoir dans les fêtes qui se préparoient pour les noces du Prince Ferdinand son fils. *Stella* fit ensuite plusieurs tableaux pour Côme, & beaucoup de desseins. Pour l'attacher davantage à sa Cour, ce Prince lui donna un logement, & une pension pareille à celle qu'il donnoit à Jacques Callot, fameux graveur. *Stella* sçut mériter par ses talens les faveurs du Prince, & après un séjour de sept ans, il se rendit à Rome en 1623, avec son frere François *Stella*, aussi peintre, mais moins habile que lui.

Jacques *Stella* également propre aux grands ouvrages & aux petits, peignoit avec tout le soin

JACQUES STELLA.

poſſible, & ſe fit beaucoup de réputation à Rome où il reſta onze ans. Ses occupations ne diminuerent point ſes études particulieres d'après les grands maîtres & les figures antiques, & elles lui acquirent un excellent goût : l'amitié du Pouſſin, ſa fréquentation, ſes ſçavantes converſations, le porterent à ſuivre ſa maniere de peindre dont il s'eſt peu écarté.

Sur de fauſſes accuſations, on mit *Stella* en priſon ; ſon bon eſprit lui fut d'un grand ſecours en ce moment, perdant le ſouvenir de ſes diſgraces par la comparaiſon de celle des autres ; il y deſſina ſi parfaitement ſur le mur avec du charbon une Vierge tenant l'enfant Jeſus, que le cardinal Barberin la vint voir : depuis ce tems-là, les priſonniers y tiennent une lampe allumée, & viennent y faire leurs prieres. Ses amis lui procurerent la liberté. Le Maréchal de Créquy le ramena en France en 1634, & lui fit auparavant parcourir l'Etat de Veniſe & la Lombardie, où de nouvelles études le perfectionnerent conſidérablement. On voulut à Milan le faire directeur de l'académie de peinture ; mais le projet qu'il avoit formé de paſſer par la France pour ſe rendre en Eſpagne, & répondre à l'empreſſement du Monarque, lui fit refuſer cet honneur. Il apporta d'Italie de bons tableaux & pluſieurs curioſités. Comme il comptoit reſter peu de tems à Paris, le cardinal de Richelieu rompit ſon voyage & le fit nommer peintre du Roi, avec une penſion de mille livres, & un logement aux galeries du Louvre. Pluſieurs grands tableaux pour leurs Majeſtés chrétienne & catholique, & pour le cardinal avec le portrait du Dauphin, lui valurent en 1644 la croix de ſaint Michel

& un brevet de premier peintre du Roi. La fortune mise dans son tort, récompense le vertueux, & le paye avec usure de tout ce qu'il a souffert. JACQUES STELLA.

Sa maniere de peindre étoit agréable & finie, cherchant toujours le Poussin; il a excellé dans les jeux d'enfans, dans les pastorales, dans la perspective & dans l'architecture. Quoiqu'il consultât peu la nature, son dessein est cependant correct, son coloris est de pratique & quelquefois un peu rouge : s'il avoit mis plus de feu dans ses ouvrages, ils seroient encore plus estimables. On peint souvent son caractére dans ses propres ouvrages, le sien étoit froid & languissant.

Stella aimoit si fort son métier, que pendant les soirées de l'hyver, il dessinoit des suites entieres de la vie de la Vierge; plusieurs jeux d'enfans, des pastorales, des vases, des ouvrages d'orfévrerie, des ornemens; la passion du Sauveur qu'il a faite en trente morceaux; une frise d'aprés J. Romain, & plusieurs sujets concernant les arts, dont il y a une partie de gravée.

Le peu de santé & la complexion délicate de *Stella* lui causoient de fréquentes maladies; sa derniere fut de six mois, & termina ses jours à Paris en 1657, âgé de soixante-un ans. On voit sa tombe à saint Germain l'Auxerrois.

George Charmeton de Lyon fut son élève, ainsi qu'Antoine Bouzonnet *Stella* son neveu, qui suivit entierement sa maniere. Il étoit de Lyon où il a fait quantité de bons ouvrages; sa mort arriva en cette ville en 1682, âgé de quarante-huit ans. Il fut reçu académicien en 1666, ensuite adjoint professeur. ANTOINE BOUZONNET STELLA.

Les desseins de Jacques *Stella* sont recommandables pour leur fini; ils sont arrêtés à la plume,

JACQUES STELLA.

lavés au biſtre ou à l'encre de la Chine, & rehauſſés très-proprement de blanc au pinceau. On en voit dont le trait eſt à la pierre noire, lavés de même; d'autres ſont à la ſanguine relevés de blanc; le froid qui regne dans toutes les têtes, & des figures peu contraſtées & ſouvent roides, ſuffiſent pour faire reconnoître *Stella*, qui d'ailleurs poſſédoit bien des parties de la peinture.

Stella peignit à Rome des tableaux pour la canoniſation de pluſieurs ſaints; ſes deſſeins furent gravés en bois par Paul Maupain d'Abbeville; il fit encore des deſſeins pour des theſes, des deviſes, & pour le bréviaire de Grégoire VIII : il peignit pluſieurs ſujets ſur la pierre de touche, & ſur une bague le jugement de Paris, excellent morceau.

Ses ouvrages à Paris ſe voyent au noviciat des Jéſuites; c'eſt Notre-Seigneur qui diſpute contre les docteurs, avec la Vierge & ſaint Joſeph qui viennent le trouver; dans l'Egliſe de ſaint Germain le vieux, ſaint Jean qui baptiſe Notre-Seigneur; aux Carmélites du Fauxbourg ſaint Jacques, le miracle des cinq pains & la Samaritaine; on voit dans l'Egliſe des religieuſes de l'aſſomption, une belle annonciation dans un des trumeaux des croiſées du dôme.

Pour les Cordeliers de Provins, Notre-Seigneur qui diſpute dans le Temple.

A Lyon, chez les religieuſes de ſainte Eliſabeth de bellecour, un Pere éternel dans la gloire, la Vierge tenant l'enfant Jeſus, & plus bas ſainte Eliſabeth, ſaint Jean l'évangéliſte, & ſaint François d'Aſſiſe; aux Jacobins, un ſaint Eloi; & aux Jéſuites du petit collége, Notre-Seigneur dans le

JACQUES STELLA.

désert servi par les anges, ainsi que deux ovales, sainte Cecile & une Madeleine.

A Abbeville chez les Minimes, une assomption de la Vierge au fond du chœur; dans l'Église des Dames d'Espagne ordre de Cîteaux, il y a au maître-autel trois tableaux, dont l'un représente une annonciation qui occupe le milieu; à droite, S. Bernard est représenté donnant la communion à Guillaume Duc d'Aquitaine, & à gauche, est sainte Luitegarde abbesse de l'ordre de Cîteaux, à qui le Seigneur apparoît.

Le Roi a trois tableaux de ce maître, sainte Anne qui mene la Vierge au Temple, saint Louis donnant l'aumône à plusieurs pauvres, tous deux à saint Germain-en-Laye; le troisieme à la Ménagerie de Versailles représente Minerve avec les Muses.

Ceux qui ont gravé d'après *Stella*, sont *Edelinck*, les Poilly, Goyrand, Couvay, Daret, Rousselet, Greutter, Audran, Paul Bosse, Melan; Claudine *Stella* sa niéce a gravé nombre de ses desseins, entre autres les pastorales en quinze feuilles, les jeux d'enfans en cinquante-deux, & trois livres d'ornemens; la vie de saint Philippe de *Neri* en quarante-cinq morceaux, est faite par Chrétien Sas, & les piéces gravées en bois vont à cent planches. Elles sont exécutées par Paul Maupain d'Abbeville.



LE VALENTIN.

LE VALENTIN.

ENFANT de la fortune, il eſt un de ces hommes rares qui paroiſſent ſur la ſcène comme par une eſpéce d'enchantement. La France peut ſe vanter d'avoir produit un habile peintre dans le (*a*) Valentin. La petite ville de Colomiers, en Brie, le vit naître en 1600. Le génie qui avoit préſidé à cette naiſſance, étoit un sûr garant des progrès éclatans de ce jeune homme. L'école de Voüet ébaucha en peu de tems ce peintre qui étoit dans la ſaiſon des fleurs : l'Italie le perfectionna ; un déſir violent de voir ce pays l'entraîna ; il s'y établit & y mourut fort jeune.

La maniere forte de Michel-Ange de Caravage fut tellement de ſon goût, qu'en retenant ſon ſtyle outré dans les ombres grandes, qui font de l'effet dans un tableau, il fut toujours ſon imitateur. Il ignoroit ſûrement que les vaſtes génies inventent un nouveau chemin pour aller au grand : ils croyent que l'imitation eſt un manque d'eſprit. Le choix des ſujets de ſes tableaux n'étoit pas plus noble que celui du Caravage & du *Manfredi*. C'étoient toujours des aſſemblées de joueurs, de ſoldats, des tabagies, des concerts, des retraites de Bohémiens ; rarement il a peint

(*a*) On l'appelle Moyſe Valentin, dans un manuſcrit Napolitain que l'auteur poſſéde.


LE VALENTIN

LE VALENTIN.

des ſujets d'hiſtoire & de dévotion. Le cardinal Barberin neveu d'Urbain VIII, qui le prit en amitié, l'employa pendant du tems & le chargea de peindre un grand tableau dans ſaint Pierre, c'eſt le martyre des ſaints Proceſſe & Martinian; tableau qu'il a traité avec tant de force & d'élégance, qu'il y paroît ſupérieur à lui-même.

Le Valentin fut contemporain & ami du Pouſſin, qui l'a même ſouvent imité dans ſes ouvrages. On diſoit à Rome que le Pouſſin ſaiſiſſoit mieux les affections de l'ame, & que le Valentin repréſentoit mieux la nature. En effet, il l'a toujours conſultée, & il diſpoſoit bien ſes figures: ſon pinceau eſt léger, & ſes tableaux ont beaucoup de force & de couleur, ſans être auſſi noirs & auſſi outrés que ceux du Caravage. Comme ce peintre, il a peu recherché l'élégance des formes, les vraies graces, le grand goût du deſſein, ne s'attachant qu'à l'effet de ſes tableaux: on peut croire que ſi le Valentin eût vécu plus longtems, il auroit, à l'exemple du Guide, adouci ſon pinceau, & l'auroit rendu plus gracieux; la nature n'eſt point noire, & c'eſt la voir par un mauvais côté, que de la repréſenter ainſi.

On ne ſera pas ſurpris de la rareté des tableaux & des deſſeins de ce maître, ſi l'on conſidere que ſa mort, arrivée à la fleur de ſon âge, l'avoit empêché d'en faire un grand nombre & de former des élèves. On en connoît cependant un nommé Tournier, peintre de Toulouſe, qui a fait la chapelle des Pénitens noirs de cette ville, ainſi qu'une deſcente de croix à ſaint Etienne, & un tableau au mauſolée de ſaint Thomas.

Un jour après avoir bû avec ſes amis aux envi-

LE VALENTIN.

rons de Rome, comme il faisoit fort chaud, le Valentin se baigna dans la fontaine *del Babouino* qui est dans la place d'Espagne; son sang se glaça, & peu de tems après il mourut en 1632. dans la trente-deuxieme année de son âge.

On peut reprocher au Valentin de n'avoir pas toujours été correct; entraîné par la facilité de sa main, il s'abandonnoit à lui-même: son extrême vivacité lui faisoit d'abord rencontrer ce qui ne vient aux autres que par de longues reflexions. La grande réputation du Poussin le piquoit infiniment; rien n'inspire plus d'émulation que le bruit de la renommée d'un habile homme; ce qui étouffe l'envie, anime la vertu: il dut à cet aiguillon le haut dégré ou il est monté dans son art.

On voit à Paris, dans l'Eglise du Collége de Cluny, au-dessus de la porte d'entrée de leur Eglise, un reniement de saint Pierre; les valets de Pilate y sont peints jouant aux cartes & la servante reçoit la principale lumiere: c'est un très-beau tableau.

Le Roi a fait placer les quatre tableaux des évangélistes dans sa chambre à coucher, & dans les autres appartemens on voit le Christ à la monoye, Judith tenant la tête d'Holoferne, une Bohémienne disant la bonne avanture à un Espagnol, le jugement de Salomon, Susanne & les vieillards, saint François soutenu par des anges, deux concerts, & deux autres tableaux représentant des joueurs de cartes.

On voit au palais Royal, une femme qui joue de la guittare, un concert de musique, & les quatre âges de l'homme en un seul tableau.

Dans la galerie de l'hôtel de Toulouse, un Seigneur


JACQUES BLANCHARD.

gneur en robe de chambre qui reçoit la visite d'un guerrier.

LE VALENTIN.

Gilles Rousselet a gravé les quatre planches des évangélistes qui sont chez le Roi ; Coelemans un saint Sébastien ; Ganieres deux sujets de joueurs ; Boulanger l'accusation de Susanne ; Baudet a gravé le Christ à la monnoye, quatre tableaux dans le cabinet de l'Archiduc Léopold sont de la main de *Lisibetten*, N. *Souttef*, Q. Boel, & *Vansteen.* On y voit un Moyse assis & le tribut de César.



JACQUES BLANCHARD.

JACQUES BLANCHARD.

LA France compte parmi ses peintres un Titien ainsi qu'un Raphaël. Elle n'a guére eu de plus grand coloriste que Jacques Blanchart, qui naquit à Paris en 1600, & que l'on nommoit communément le Titien. Son pere Gabriël Blanchart, député à Paris pour les affaires de la ville de Coindrieux dont il étoit natif, y épousa la fille de Nicolas Bollery peintre du Roi, chez lequel il étoit logé : trois fils vinrent de ce mariage, dont Jacques fut l'aîné ; ce fut ce Nicolas Bollery son grand pere, qui lui apprit les premieres régles de la peinture. L'envie de voir l'Italie le fit sortir de Paris à vingt ans ; & il étudia quelque tems à Lyon sous Horace le Blanc, peintre assez estimé dans ces tems-là.

Blanchart, de compagnie avec son frere Jean qui avoit embrassé la même profession, arriva à

JACQUES BLANCHARD.

Rome en 1624; deux ans de séjour aiderent à le perfectionner. En paſſant par Veniſe, les ouvrages du Titien, du Tintoret & de Paul *Veronèſe* le charmerent tellement, qu'il y demeura encore deux ans : quelques nobles Vénitiens goûterent ſon pinceau, & ne le laiſſerent pas oiſif.

Ce peintre paſſa par Turin, où le Duc de Savoye l'occupa aſſez long-tems, à peindre les amours de Vénus & d'Adonis en huit morceaux ; il ſe rendit enſuite à Lyon, où pluſieurs tableaux firent connoître toute l'étendue de ſa capacité. Chacun à ſon retour à Paris s'empreſſa de l'employer ; la deſcente du Saint-Eſprit, & le ſaint André à genoux devant la croix qu'on voit dans l'Egliſe de Notre-Dame, accrurent infiniment ſa gloire. On aimoit ſa maniere ; & il avoit un talent particulier pour peindre des Vierges à demi-corps, & des femmes nues, auxquelles, outre le beau coloris, il donnoit beaucoup d'expreſſion. Sa facilité de deſſiner n'étoit pas moindre ; en deux ou trois heures, il finiſſoit une figure grande comme nature. Le coloris qu'il avoit beaucoup étudié à Veniſe, étoit ſa principale partie ; il ſçavoit mieux que perſonne le mêlange des couleurs, ce que Pline appelle (*a*) *commixtura & tranſitus colorum* ; auſſi ne peut-on lui diſputer d'avoir établi le bon goût de la couleur en France, de même que Vouet y avoit fait renaître le vrai goût du deſſein.

Blanchart eut occaſion de peindre deux galeries à Paris, dont une ſubſiſte encore, qui eſt celle de l'hôtel de Bullion ; il en ſera parlé à la fin de

(*a*) *Lib.* 35.

cette vie. Il a montré dans ces ouvrages & dans les tableaux de Notre Dame, qu'il avoit beaucoup de génie. Il joignoit agréablement les graces aux talens qu'il avoit reçus de la nature. Si l'on voit peu de grandes compoſitions de ſa main, c'eſt que les occaſions ne s'en ſont pas préſentées ; on ne lui demandoit ordinairement que des Vierges, des ſaintes familles, & de petits tableaux de chevalet. Ce peintre fut marié deux fois, & eut un fils qui ſuivit ſa profeſſion. JACQUES BLANCHARD.

Il étoit de l'académie de ſaint Luc, l'académie Royale de peinture n'ayant été établie qu'en 1648 ; ſon tableau de réception dans cette premiere académie, eſt un ſaint Jean dans l'Iſle de Patmos qui eſt un beau morceau.

Son tempérament tout de feu, & la vivacité avec laquelle il travailloit, le conſumerent à la fleur de ſon âge. Attaqué d'une fluxion de poitrine, il mourut à Paris en 1638, âgé de trente-huit ans.

GABRIEL BLANCHARD.

Il eut pour élève ſon fils Gabriël, qui ſoutint long-tems la réputation de ſon pere : il fut reçu académicien en 1663, ſur un tableau qui repréſente allégoriquement la naiſſance de Louis XIV, après vingt-deux ans d'attente. On le nomma enſuite profeſſeur & tréſorier de l'académie ; ſa mort eſt marquée en 1704, âgé de ſoixante-quatorze ans.

JACQUES BLANCHARD.

Les deſſeins de Blanchard ſont entiérement heurtés ; la plûpart ſont arrêtés à la pierre noire, d'autres à la ſanguine lavés au biſtre & hachés de différentes hachures irrégulières avec des traits reſſentis ; il y en a d'autres à la plume lavés à l'encre de la Chine. Le caractere particulier de ce

JACQUES BLANCHARD.

maître, ſon goût de draper un peu coupé, ſes têtes qui ſe reſſemblent conduiront l'amateur à le reconnoître facilement : il n'a pas répandu dans ſes deſſeins le même clair-obſcur que dans ſes tableaux.

On peut quelquefois reprocher à ce grand peintre des figures un peu lourdes & ſouvent peu correctes ; mais où eſt l'artiſte parfait ? Il eſt bon même d'avoir de petits défauts ; Quintilien le dit expreſſément : *In quibuſdam vitia ipſa delectant* : & le galant (*a*) Ovide ajoute, que ſouvent les défauts donnent de la grace au reſte de l'ouvrage :

In vitio decor eſt quædam malè reddere verba.

Le pinceau de Blanchard a du feu, & eſt guidé par un beau génie ; mais toutes les têtes de ſes tableaux ont un air de famille, nulle variété ne s'y trouve.

Ses principaux ouvrages à Paris ſont, une galerie à l'hôtel de Bullion, où ſont repréſentés en figures grandes comme nature, dans treize tableaux peints à l'huile ſur le mur, Saturne qui mange ſes enfans, & ſa femme Rhéa qui ſauve Jupiter ; un payſage avec une figure dans un nuage ; Diane ayant l'Amour derriére elle, vient voir Endimion aſſis & dormant ſur une pierre ; Vertumne & Pomone ; Silene ſoutenu de deux figures avec un Satyre ; Cérès & Flore qui aſſiſtent au défi de Pan & d'Apollon ; Jupiter pourſuivant deux Nymphes ; Ixion parle d'amour à Junon, & Jupiter

(*a*) *De arte amandi. Lib. III.*

JACQUES BLANCHARD.

dans le haut du ciel eſt prêt à l'en punir, Flore environnée de quatre figures ; Diane à la chaſſe ; Mars & Vénus avec l'Amour au-deſſus ; Neptune & Amphitrite, tableau du fond de la galerie qui eſt trois fois long comme les autres. En retour, Apollon eſt au milieu de deux Nymphes dans un grand payſage avec une figure à l'autre bout.

La galerie faite pour le ſieur. Barbier ſur le quay des Théatins, maiſon qui a appartenu au Préſident Perrault, enſuite à la Ducheſſe de Porſmouth & à M. de ſaint Port : cette galerie a été coupée en une ſalle & un ſalon boiſés, où parmi les menuiſeries on voyoit vingt-un morceaux, ſçavoir, Jupiter & Semelé ; Venus en Satyre & l'Amour avec un brandon ; Vertumne & Pomone ; Renaud & Armide ; Jupiter & Ganimede ; Venus & Adonis ; Borée & Orythie ; Vénus qui commande à Vulcain des armes pour ſon fils ; ces huit tableaux ſont de même grandeur & preſque quarrés. Six autres de même grandeur ſont en hauteur ; Apollon & Daphné ; Léda & le Cygne ; Vénus & Adonis ; Angélique & Medor ; l'enlevement d'Europe ; Diane & Endimion ; Vénus paroiſſant au plafond dans ſon char, tableau rond, & huit enfans dans huit petites cartouches : en tout vingt-trois tableaux, la plûpart de ces morceaux ont été enlevés.

A Lyon, il y a de ce maître pluſieurs portraits auſſi beaux que ceux de *Vandick*, & quantité d'autres tableaux de chevalet ; ce ſont la plûpart des ſujets de métamorphoſes.

Pour les religieuſes de la ville de Cognac, l'aſſomption de la Vierge.

A Toulouſe, il a peint une purification dans la

JACQUES BLANCHARD.

chapelle de Notre-Dame du Mont-Carmel, qui est située dans l'Eglise des Carmes.

On trouve dans les appartemens de Versailles, dans une des piéces d'enfilade, un plafond qui fait voir la lune sous la figure de Diane dans son char & accompagnée des Heures, avec une femme qui tient le gouvernail d'un vaisseau, & des enfans qui portent les instrumens nécessaires à la navigation; une Charité environnée de plusieurs enfans, dessus de porte admirable: il y a à Trianon, deux danses de Nymphes de sa main.

Plusieurs graveurs se sont exercés d'après Blanchard, tels que C. Bloemaert, J. Couvay, Daret, Rousselet, Renesson, Gasniere, Garnier, les Poilly. Il a aussi gravé quelque chose de sa main; il y a en tout soixante-dix piéces.



CLAUDE GELÉE.

CLAUDE LE LORRAIN.

C'EST un prodige dans la nature, que l'élévation où elle a porté le fameux Claude le Lorrain qui s'appelloit Gelée: il naquit en 1600 en Lorraine, au château de Chamagne, situé dans le Diocèse de Toul. Ses parens nés dans l'obscurité, voyant qu'il n'apprenoit rien à l'école, le mirent chez un patissier. Il les perdit à l'âge de douze ans; & se trouvant dénué de tout secours, il fut à pied à Fribourg trouver son frere aîné Jean Gelée qui gravoit en bois, & qui lui apprit à dessiner. Un parent qui le vit griffonner le de-


CLAUDE
GELÉE

CLAUDE LE LORRAIN.

manda à ſon frere pour le mener à Rome, où il alloit négocier des dentelles. Claude y arriva avec ſon parent qui n'y fut pas long-tems, & qui le laiſſa ſans maître, ſans protection & avec très-peu d'argent. Abandonné de tout côté, il ſervit d'abord chez Auguſtin *Taſſi* élève de Paul Bril, à préparer à manger & à broyer ſes couleurs. *Taſſi* lui donna quelques principes de la peinture, & pendant un an il deſſina des groteſques & des arabeſques. Quelques tableaux de perſpective & de payſage expoſés dans une fête, & qu'avoit envoyés de Naples *Goffredi Wals*, lui plûrent extrêmement & lui firent naître l'envie d'aller à Naples : ſon embarquement ſe fit ſans aucun ſecours. Il voyageoit ainſi ſur le revenu de ſon talent. Deux années dans cette ville furent employées chez *Goffredi*, qui lui apprit à peindre le payſage, l'architecture & la (*a*) perſpective ; il revint enſuite à Rome chez Auguſtin *Taſſi*, qui le reçut avec plaiſir & le retint chez lui, le faiſant ſouvent manger à ſa table.

Claude ne dut point ſon habileté à ſes maîtres ; ils ne firent que débrouiller ſon imagination ; après de longues ténébres, elle commença de lui faire entrevoir où étoit le beau ; il mettoit ſous ſes yeux toute la nature : fidéle interpréte de ſes beautés, il n'eut jamais d'autre maître. Ce peintre qui ſçavoit à peine écrire ſon nom, pouvoit diſputer d'ignorance avec Rembrant ; tous deux n'ont conſulté

(*a*) *Baldinucci* dit, page 359. ſiécle V. que Claude le Lorrain ſçavoit bien la perſpective ; il faut entendre la perſpective aërienne, ſes tableaux font juger qu'il ignoroit la linéale.

CLAUDE LE LORRAIN.

que la nature ſans s'embarraſſer des régles, & ſans ſe ſoucier de lire aucun livre.

Le Lorrain devenu en peu de tems un grand peintre, peignoit pour quantité de Seigneurs & menoit une vie ſédentaire qui l'ennuyoit beaucoup : pour ſe diſſiper, il réſolut de faire le tour de l'Italie en commençant par Lorette; ce fut alors que les beaux payſages du Giorgion & du Titien qui ſont à Veniſe fortifierent ſon coloris, & l'on s'en apperçut bien dans ſes ouvrages : au lieu de retourner à Rome, il paſſa par l'Allemagne pour ſe rendre en Lorraine. Ce voyage ne fut pas heureux; une maladie le retint à Munich, & il fut enſuite volé dans la route. Arrivé à Nancy, il trouva un de ſes parens qui peignoit pour le Duc de Lorraine, & qui l'invita à demeurer chez lui. Claude l'aida pendant une année à peindre l'architecture & la perſpective de la voûte de l'Egliſe des Carmes, & de pluſieurs autres endroits; le gain de ce travail trop modique, le manque d'occaſion de ſe perfectionner (objet qu'il a eu toujours en vue) la chûte d'un échaffaut qui penſa le faire mourir, lui firent abandonner ſur le champ l'ouvrage : il partit & joignit à Lyon des peintres François qui alloient à Rome. Une fiévre violente le retint à Marſeille, & le mit aux portes du tombeau. Une longue convaleſcence en fut la ſuite, & diſſipa tout ſon argent. Le Lorrain qui ne ſe trouvoit plus qu'une piſtole, voulut inſulter à ſa mauvaiſe fortune, il la dépenſa le ſoir avec ſes camarades. Le lendemain matin, il alla trouver un riche marchand qui aimoit la peinture & s'y amuſoit quelquefois : deux tableaux qu'il lui porta le ſatisfirent tant, qu'il lui en

demanda deux autres : l'envie de voyager lui servit d'excuse, & il pensa périr à *Civita Vecchia.* Enfin il s'en tira heureusement ; & l'argent des deux tableaux paya son voyage : il en eut même assez pour le loyer d'une maison qu'il prit à lui seul en arrivant à Rome.

CLAUDE LE LORRAIN.

Les Princes, les cardinaux & le Pape Urbain VIII le voulurent connoître aussitôt, & lui donnerent des marques de leur considération : quoiqu'il n'eut que trente ans, son pinceau étoit celui d'un maître consommé dans son art : Claude ne pouvoit suffire à toutes les commissions qu'on lui donnoit, malgré le haut prix où il avoit fait monter ses ouvrages. Les Papes Urbain VIII & Clément IX l'aimerent beaucoup ; ce dernier voulut couvrir de pistoles la représentation du bois de la vigne Madame ; il la refusa au Pape sous prétexte que ce morceau lui servoit d'étude : on aimoit à l'entendre discourir de son art, & à raconter les disgraces de sa jeunesse, & les périls qu'il avoit courus. La jalousie des peintres, & leur adresse à copier ses tableaux & à lui dérober ses pensées, ne se peut concevoir : chacun lui apportoit des tableaux pour sçavoir s'ils étoient de lui ; ce qui lui fit entreprendre son livre de desseins, dont il sera parlé dans la suite.

Claude contracta une amitié fort étroite avec le fameux Poussin, qui estimoit beaucoup son talent. Ce grand paysagiste ne faisoit pas bien les figures, quoiqu'il allât tous les jours à l'académie de Rome pour les dessiner : souvent il les faisoit peindre par Philippe *Lauri* & par le Courtois. Quand il les faisoit lui-même, il disoit en plaisantant qu'il vendoit le paysage & donnoit les figures. Ces tableaux

CLAUDE LE LORRAIN.

ſont ſi parfaits, qu'ils demandent ce qu'on ne peut leur refuſer, c'eſt l'admiration : ils parlent encore à tous les âges.

Sa coutume étoit de faire & d'effacer continuellement; il glaçoit tous ſes fonds, & couvroit l'ouvrage de la veille ſans qu'il y parût aucune touche; tout eſt fondu, tout eſt d'un accord admirable, & perſonne n'a mieux entendu la dégradation des lointains. Il ne peignoit point dans la campagne, les jours & les nuits s'y paſſoient à obſerver les divers accidens de l'aurore, du lever & du coucher du ſoleil; les tems de pluye, de tonnere & autres effets de la nature ne lui échappoient pas : il revenoit enſuite chez lui confier à la toile tout ce qu'il avoit remarqué de plus conſidérable.

Quand Claude peignoit des arbres en grand, on en diſtinguoit chaque eſpéce; un (*a*) auteur contemporain dit que les feuilles en paroiſſent agitées & bruyantes : ſi c'eſt un lever de l'aurore, on diſtingue facilement comment la lumiere du ſoleil, paroiſſant comme élevée pendant deux heures au-deſſus de l'horiſon, perce à travers les nuages, les diſſipe, tire des fleuves la roſée, & s'étend inſenſiblement dans la campagne avec tant de ménagement, que les herbes & les arbres jouiſſent d'une lumiére naiſſante. Tous les objets, par le moyen des nuages & des demi-teintes, partagent cette lumiére, ſoit en la recevant directement, ſoit par réflexion ſuivant l'éloignement.

Dans un ſoleil levant qui diſſipe la roſée, on en

(*a*) *Ut vento movente perſtrepere videantur.* Sandrart, *Acad. pict.* page 329.

CLAUDE LE LORRAIN.

voit tomber les gouttes : les champs & les arbres ſemblent ſe réjouir de l'arrivée du jour, exprimée par une fraîcheur de couleur & une dégradation qui approchent du vrai : ſi c'eſt un coucher du ſoleil, il eſt rendu par une ſplendeur rougeâtre ſur l'horiſon, un air plein de feu qui ſe répand ſur tous les objets d'alentour, avec une ſéchereſſe ſur les montagnes, ſur la terre & ſur les arbres, cauſée par la grande chaleur du jour. C'eſt ainſi que le Lorrain ſaiſiſſoit heureuſement tous les effets de la nature avec laquelle il ſembloit diſputer de vérité ; auſſi eſt-il regardé comme le plus parfait modéle des payſagiſtes : perſonne n'a mieux exprimé les différentes heures du jour & des dégradations des ſites ; perſonne n'a été plus frais, plus vrai dans ſes teintes. Claude a fait auſſi très-bien les marines, & il en a peint à Rome de grandes ſur les murs de pluſieurs palais.

Le coloris de ſes arbres, de ſes ciels, de ſes lointains eſt vrai, & l'on ne penſe pas de ſes tableaux comme on fait de ceux du Guaſpre, de Roland *Savery*, des Breugels, & des deux Paul Bril dont les arbres ſont trop verds ou trop bleus. On peut dire que le Lorrain devoit tous ſes agrémens aux (*a*) mains de la nature.

Sa coutume étoit de copier dans un livre tous les tableaux qu'il envoyoit dans les pays étrangers, afin de ne ſe point répéter, & auſſi pour diſtinguer les copies que ſes ennemis faiſoient de ſes ouvrages, & qu'ils vendoient pour des originaux : pluſieurs différences échappées au copiſte en décou-

(*a*) Henriade.

CLAUDE LE LORRAIN.

vroient la vérité. Le nom de celui pour qui le tableau avoit été fait, étoit écrit derriere le deſſein. Ce livre intitulé *libro di verità*, étoit rempli d'environ deux cens deſſeins au biſtre rehauſſés de blanc au pinceau. J'ai vu ce beau recueil à Rome chez ſa niéce, à Paris chez un marchand joaillier, & à Londres chez le feu Duc de *Deſvonshire*, où il eſt actuellement.

Ce livre avoit été ſubſtitué par Claude à ſes neveux & niéces, qui n'ont pu le vendre à Louis XIV, quelques inſtances qu'ait faites le cardinal d'Eſtrées ſon Ambaſſadeur à Rome. La ſubſtitution finie, il a été vendu pour être envoyé au Duc de *Deſvonshire*.

Claude le Lorrain homme ſimple, de bonnes mœurs, aimoit la paix, & donnoit volontiers des conſeils ſur ſon art à ceux qui lui en demandoient. La goutte qu'il a eue pendant quarante ans, le fit périr à Rome en 1682, âgé de quatre-vingt-deux ans : on l'enterra à la Trinité du Mont, avec une épitaphe de marbre blanc. Il eſt mort dans le célibat, & a laiſſé à ſes héritiers beaucoup de biens, & ſix volumes de deſſeins compris celui dont il vient d'être parlé.

On connoît pour ſes diſciples Jean-Dominique Romain, le Courtois, *Angeluccio*, & Herman Swanefeld.

Ses deſſeins ſont ſurprenans pour le clair-obſcur : on y trouve la couleur & l'effet de la nature, l'air paroît paſſer à travers de ſes payſages ; les belles formes d'arbres, des terraſſes variées & ornées de plantes & de broſſailles, ſont des choſes qu'on ne peut ſe laſſer d'admirer pour la belle intelligence des plans. Claude arrêtoit toujours le

CLAUDE LE LORRAIN.

trait de ses desseins à la plume; sa maniere de feuiller est souvent pointillée & assez irréguliere, il se servoit de bistre ou d'encre de la Chine dans les ombres; quelquefois, pour éviter de mettre du blanc au pinceau, il épargnoit le fond du papier, sujétion peu ordinaire chez les grands peintres. Sa plume n'est pas belle & très-souvent pochée; ses figures & ses animaux suffisent pour le faire connoître; quelquefois il mettoit son nom qu'à peine pouvoit-il écrire.

On voit à Rome quatre tableaux que Claude a faits pour Urbain VIII, une pastorale, une marine avec beaucoup de vaisseaux, le port de *Marinella* sur les côtes de Rome, & un bal: il fit pour Alexandre VII l'enlevement d'Europe & une bataille sur un pont, une vue du palais Médicis situé à la Trinité du Mont; huit autres tableaux pour le connétable *Colonna*, dont est une Psyché sur le rivage de la mer, & une Esther qui demande la protection d'Assuérus pour le peuple Hébreu.

Pour le Roi d'Espagne, Claude a fait huit tableaux, tous tirés de l'ancien & du nouveau Testament renfermés dans des paysages; on voit dans le palais de *Buen retiro* l'embarquement de sainte Helene, dont les figures ont un pied de haut, ce tableau est peint sur toile.

Le Roi possède plusieurs tableaux de ce maître; il y en a six à Versailles, le siége de la Rochelle, la prise du pas de Suze, une marine, un paysage avec des animaux, un port de mer avec un soleil couchant, une fête de village: sept tableaux à Trianon, le débarquement de Cléopatre, un palais où Samuël oint David, un autre palais sur le bord de la mer, un paysage où des vaches &

CLAUDE LE LORRAIN.

des moutons traversent une riviere, un morceau d'architecture & dans le lointain un port de mer Jesus-Christ tenté dans le désert, un paysage où l'on voit une femme, des vaches & des chévres.

Il n'y en a qu'un dans la collection du palais Royal, c'est un soleil couchant avec des soldats sur le devant, peint sur cuivre, de la derniere beauté.

On fait à Paris beaucoup de cas de deux grands tableaux de ce maître qui sont à l'hôtel de Bouillon ; ce sont deux paysages qui par leur fraîcheur, leur vaguesse, & leur grand ton de couleur, peuvent entrer en lice avec tous les tableaux des grands maîtres : l'un représente un beau site très-frais, avec quantité d'animaux & de figures qui dansent : l'autre est un port de mer avec un portique d'architecture extrêmement beau & très-estimé, par un beau reflet dans l'eau. On peut dire que les figures qui sont dans ces deux tableaux (si elles sont de Claude,) font honneur à son pinceau.

Claude a gravé de sa main à l'eau forte, une suite de paysages de vingt-huit feuilles, où il a conservé le même clair-obscur que dans ses tableaux. D. Barriere a gravé cinq paysages d'après lui; Morin & Moyreau en ont fait chacun un : il y en a seize gravés par Vivarès, Major & autres, dans une suite de paysages de différens maîtres, publiée en Angleterre, & une autre suite de neuf feuilles gravée en clair-obscur dans le même pays, publiée par Arth. Pond.




LAURENT de la HIRE.



LAURENT DE LA HIRE.

LAURENT DE LA HIRE.

LAURENT de la Hire, né à Paris en 1606, fut élève de son pere Etienne de la Hire, qui avoit peint d'assez belles choses en Pologne : il ne destina pas d'abord son fils à la peinture; ce ne fut qu'après l'avoir trouvé le crayon à la main, qu'il crut devoir suivre de si heureuses dispositions. Son fils répondit à ses soins, prit une route toute différente de celle de Voüet, qu'on lui avoit donné pour maître, & devint habile en peude tems : celle qu'il suivit, quoique plus recherchée, plus fine & plus naturelle, étoit néanmoins manierée.

La Hire peignoit légèrement & assez correctement, mais avec une mollesse qui ne se ressent point de l'étude des grands maîtres. Habile dans l'architecture & dans la perspective qu'il avoit apprises du fameux Desargues, il s'étoit fait un principe de fondre & de noyer toutes les teintes des fonds de ses tableaux, de maniere qu'il y paroissoit une vapeur répandue partout. La nature entroit peu dans ses études ; ce qui se remarque dans les contours & les airs de têtes de ses figures, dans leurs doigts crochus & allongés qui s'éloignent infiniment de ce que prescrit cette grande maîtresse ; ses ouvrages néanmoins faits avec amour & extrêmement finis, trouvent place dans les meilleurs cabinets.

Son paysage, quoique d'une touche légère, est peu conforme au naturel qui apparemment se

LAURENT DE LA HIRE.

cachoit à ses yeux; la fraîcheur de son pinceau, un style fini & recherché, des compositions sages & bien entendues, lui acquirent beaucoup de réputation : la singularité même de s'éloigner du goût de Voüet ne laissa pas que d'y contribuer. Il fut reçu à l'académie en 1648 parmi les anciens, & les places ayant été tirées au sort, il eut le quatriéme rang.

Il ne paroît pas que la Hire ait été en Italie; ses études se bornerent aux ouvrages du Primatice & de maître Roux qui sont à Fontainebleau, aussi ses premieres productions se ressentent-elles du goût de ces maîtres : il chercha dans la suite celui de Paul *Veronèse*, & voulut imiter les tours de ses figures, dont cependant il a été toujours bien éloigné.

Le cardinal de Richelieu, le chancelier Seguier & plusieurs personnes de la Cour rechercherent ses ouvrages. Il réussissoit fort bien au portrait; & l'on voit de lui à l'hôtel de ville de Paris, un grand tableau où sont représentés le Prévôt des marchands, les Echevins & autres officiers.

Laurent étoit fort laborieux, & son imagination féconde lui fournissoit des desseins pour des tapisseries, des paysages, des sujets d'histoires, mais toujours foibles de couleur, &c. Il se maria à trente-trois ans & eut plusieurs enfans.

PHILIPPE DE LA HIRE LE PERE.

L'aîné Philippe, né en 1640, fut son élève; mais ayant quitté de bonne heure la peinture pour s'attacher à l'astronomie, il s'y distingua beaucoup. Informé de sa haute capacité en ce genre, Louis XIV le logea à l'observatoire & lui donna une grosse pension. Il fut nommé professeur royal, & dans la suite reçu à l'académie des sciences. Il est mort en

1718,

1718, âgé de ſoixante-dix-huit ans. Son petit-fils Philippe, qui étoit médecin, fut auſſi de la même académie; il étoit né peintre; & les momens que ſa profeſſion lui laiſſoit libres, étoient employés à peindre à gouache du payſage & des figures dans la maniere de Wateau. Sa mort eſt marquée en 1719, âgé de quarante-deux ans. PHILIPPE DE LA HIRE, LE FILS.

LAURENT DE LA HIRE.

Laurent de la Hire, ſur la fin de ſa vie, ne faiſoit plus que des tableaux de chevalet très finis, & qui plairont toujours à ceux qui préférent la beauté du pinceau aux autres parties de la peinture. Il mourut à Paris en 1656, âgé de cinquante-un ans.

Rien n'eſt ſi fini que les deſſeins de Laurent de la Hire : ils vont même quelquefois juſqu'au froid ; mais les beaux, par un ton ſuave, par des caractéres de têtes recherchés & expreſſifs, ſont exempts de ce défaut. La plûpart de ſes deſſeins ſont à la pierre noire, ſoutenue d'un petit lavis d'encre de la Chine, recouvert de hachures au même crayon; les plus finis ſont tout au pinceau, & lui ont ſervi à graver. Les plis de ſes draperies dans le goût antique, ſes caractéres de têtes la plûpart ſans front, le feuiller de ſes arbres qui imitent les verges, dénotent ſuffiſamment Laurent de la Hire.

Ses ouvrages ſont répandus en différens lieux de la ville de Paris. L'Egliſe des Carmélites du fauxbourg ſaint Jacques, poſſéde deux de ſes plus beaux tableaux; l'un eſt l'entrée de J. C. dans Jéruſalem; l'autre eſt ſon apparition aux trois Maries, qui eſt encore au-deſſus du premier pour la couleur & l'intelligence du clair-obſcur; dans l'Egliſe de ſaint Jacques du haut pas, on voit le martyre de ſaint Barthelemi, très-beau tableau; aux Capucins du marais, trois ſujets, Nicolas V qui viſite dans la

LAURENT DE LA HIRE.

ville d'Assise avec son clergé, le corps de saint François, qui se trouva entier plus de deux cens ans après sa mort, une adoration des bergers au maître-autel, & sainte Anne qui donne l'aumône: il a fait deux tableaux appellés (a) *Mais*, pour Notre-Dame, saint Pierre dont l'ombre guérit les malades, & la conversion de saint Paul; dans l'Eglise du Sépulchre, est saint Jérôme dans le désert; une Trinité aux Minimes de la place Royale; aux Capucins de la rue saint Honoré, on voit au maître-autel une assomption; & le rond au-dessus représente Jesus-Christ portant sa croix; la salle des marguilliers de saint Etienne du Mont, est ornée de dix-huit desseins à l'encre de la Chine, qui représentent l'histoire du saint faits pour des tapisseries, ces desseins par leur beauté, feront toujours connoître le mérite de leur auteur.

A Rouen, dans l'Eglise des Capucins, il a peint une belle descente de croix; sept grands tableaux représentant les sept arts libéraux, avec des fonds enrichis d'architecture pour la même ville.

On voit à l'hôtel de ville de Paris, un grand tableau qui offre les Prévôt & Echevins de ce tems-là, avec une renommée dans le haut.

Le Roi a dans son château de Vincennes, un beau crucifix de la main de la Hire.

Ce maître a gravé à l'eau forte plusieurs de ses tableaux ou de ses desseins; & les graveurs de son tems ont travaillé d'après lui, tels que Chauveau, Rousselet, Boulanger, Daret, Lasne, de

(a) On appelle *Mais* les tableaux que les Orfévres ont présentés à la Vierge, pendant plusieurs années, le premier jour de Mai. Cette coutume est abolie.


NICOLAS
MIGNARD.
M. Aubert Sc.

la Court, Faitorne : ſon œuvre ſe monte à quatre-vingt piéces.



NICOLAS MIGNARD.

NICOLAS MIGNARD.

SI quelque choſe a pu balancer la réputation de Nicolas Mignard, c'eſt le grand nom que s'étoit acquis, tant en France qu'en Italie, ſon illuſtre frere Pierre Mignard, dont la vie va ſuivre.

Nicolas né à Troyes en Champagne vers 1608 étoit l'aîné. Leur pere qui s'appelloit Pierre More, avoit, ainſi que tous ſes freres, ſervi long-tems dans nos armées. On ne peut paſſer ſous ſilence ce qui donna occaſion au nom de Mignard. Henri IV voyant leur pere qui s'appelloit More, avec ſix de ſes freres, tous Officiers bienfaits, dit : *Ce ne ſont pas là des Mores, ce ſont des Mignards*; le nom, depuis ce tems-là, en eſt reſté à cette famille.

Les heureuſes diſpoſitions de Nicolas pour la peinture, dicterent à ſon pere le choix de ſa profeſſion. On peut dire des peintres ainſi que des poétes, *naſcuntur, non fiunt.* Le meilleur maître de la ville de Troyes fut choiſi pour ſon inſtruction, & fut en peu de tems devancé par le diſciple. Les antiques & les peintures de Freminet, du Primatice, de maître Roux & des autres peintres d'Italie qui ont travaillé à Fontainebleau, lui ſervirent d'étude pendant pluſieurs années; l'envie de ſe perfectionner le détermina enfin à voir l'Italie. En

NICOLAS MIGNARD.

paſſant à Lyon, ſes eſſais plurent aux gens de goût; & lui procurerent pluſieurs ouvrages : il fut enſuite à Avignon, où il peignit dans une galerie le Roman de Theagene & de Chariclée. Son cœur ſenſible aux belles choſes, le fut aux charmes d'une jeune perſonne de cette ville; il s'y livra entierement : enfin l'attrait de la peinture & ſes reflexions le rappellerent à lui, & il partit pour l'Italie après avoir promis à la Demoiſelle de l'épouſer à ſon retour. Les attachemens de cœur ne deshonorent point les grands hommes, lorſqu'ils les quittent avec courage dès que leur devoir les appelle ailleurs; ils ne font, pour ainſi dire, que s'y prêter.

Le cardinal de Lyon, frere du cardinal de Richelieu, en paſſant à Avignon pour ſe rendre à Rome, vint loger chez l'amateur qui avoit employé dans ſa galerie le pinceau de Nicolas; l'ouvrage plut à l'Eminence, qui lui accorda ſon eſtime, & la permiſſion de le ſuivre à Rome.

Les grandes paſſions, pour l'ordinaire, ne nous laiſſent de loiſir que pour nous occuper de l'objet qui les fait naître. Mignard fit voir le contraire à Rome, il dévoroit tout ce qu'il voyoit de beau; & le tems qu'il déroboit à l'amour, fut employé avec uſure à ſe perfectionner dans ſon art. Dans la vue de s'élever aux premiers rangs, ſes études augmenterent la délicateſſe de ſon goût, & ajouterent de nouveaux charmes à ſon eſprit. Enfin, deux années de ſéjour à Rome furent le terme de ſes études; & l'amour qui le rapella à Avignon, joignit ſon flambeau à celui de l'hymen, pour le réunir à l'objet de ſes vœux.

Son ſéjour à Avignon chez ſon beau-pere, le

NICOLAS MIGNARD.

fit connoître dans la ſuite ſous le nom de Mignard d'Avignon, pour le diſtinguer de ſon frere que l'on appelloit Mignard le Romain. Quand en 1660 Louis XIV paſſa par cette ville pour aller à ſaint Jean de Luz épouſer l'Infante d'Eſpagne, fille de Philipe IV, le cardinal Mazarin qui étoit du voyage, envoya chercher Mignard qu'il connoiſſoit depuis long tems. Son Eminence jugea aſſez avantageuſement de ſes progrès pour ſe laiſſer peindre une ſeconde fois. Mignard y employa tout ſon ſçavoir ; & le plaiſir qu'il prit à faire ce portrait, ne contribua pas peu à ſon ſuccès. Ce tableau lui fit un honneur ſi diſtingué, qu'il le dédommagea abondamment de ſes peines. Le Roi & la Reine ne pouvoient ſe laſſer de l'admirer, & ſouhaiterent que Nicolas vînt à la Cour. Pluſieurs Seigneurs ſuivirent l'exemple du cardinal ; mais Mignard n'eut le tems que de peindre leurs têtes.

Le cardinal de retour à la Cour, non-ſeulement ne l'oublia pas, mais il eut ſoin d'en rappeller le ſouvenir à leurs Majeſtés. On lui fit toucher de l'argent pour ſon voyage ; & Mignard préſenté par ſon Eminence eut l'honneur de ſaluer le Roi à Fontainebleau. Un tel protecteur eût bien-tôt aſſuré une fortune brillante à ce peintre, ſi la mort de ce miniſtre ne l'en eût privé preſque (*a*) auſſi-tôt. Notre artiſte commença le portrait du Roi à ſon retour à Paris, & celui de la Reine, dont il fit quelques copies pour les pays étrangers. Ce fut alors que ſon nom s'étendit de tous côtés ; il paſſa pluſieurs années à faire des portraits, parmi leſ-

(*a*) En 1661.

NICOLAS MIGNARD.

quels on diſtinguoit celui de la Princeſſe d'Elbœuf en ſainte Cecile. Le genre de l'hiſtoire n'en ſouffrit point, puiſqu'il fit pour les Chartreux de Grenoble, deux grands tableaux repréſentant pluſieurs religieux qui ſouffrirent le martyre ſous Henri VIII Roi d'Angleterre. Ce fut à peu près dans ce tems qu'on le reçut à l'Académie de peinture, dont il devint enſuite profeſſeur & recteur. Le Roi l'employa à peindre ſon petit appartement bas des Tuileries. L'hiſtoire d'Apollon ſous la figure du Soleil, emblême du Roi, y paroît dans tout ſon éclat; Sa Majeſté en fut ſi contente, qu'elle lui commanda d'orner ſa grande chambre de parade, dont il fit tous les deſſeins. L'application violente & continuelle qu'il donnoit à ces ouvrages, où il a toujours mis de la dignité & de l'élévation, lui cauſa une hydropiſie dont il mourut en 1668, âgé de plus de ſoixante ans. (*a*) Son corps fut porté aux petits Auguſtins du fauxbourg ſaint Germain, où il fut enterré; & on lui fit un Service dans l'Egliſe des Feuillans, où tous les académiciens & les amateurs aſſiſterent. On regrettoit autant en lui l'honnête homme que l'habile peintre; quel éloge! il eſt digne des plus grands hommes.

Nicolas Mignard a laiſſé deux fils, l'un architecte du Roi, qui s'appelloit Pierre, & qui fut d'abord peintre de Marie-Thérèſe d'Autriche, Chevalier de l'Ordre de Chriſt, & de l'académie d'architecture, ayant exercé l'un & l'autre talent avec réputation; il eſt mort à Avignon âgé de trente-

(*a*) Suivant une liſte dreſſée par Reyner, Concierge de l'académie, Nicolas Mignard avoit 63 ans au jour de ſon décès en 1668.

NICOLAS MIGNARD.

cinq ans. Le ſecond nommé Paul, étoit auſſi peintre, & mourut à Lyon à l'âge de cinquante-deux ans; c'eſt lui qui avoit peint le portrait de ſon pere qu'on voyoit dans les ſalles de l'académie de peinture, mais que des arrangemens nouveaux en ont exclu. Sa famille qui eſt à Avignon, a fourni le portrait que l'on voit gravé à la tête de ſa vie. Un illuſtre Moderne a fait ces vers à la louange de Nicolas Mignard.

Prendre le ton de la nature,
En ſentir les beautés, en ſauver les défauts,
Faire aimer des portraits l'innocente impoſture,
Furent les fruits de tes travaux.
A la Cour, au Miniſtre, aux Princes tu ſçus plaire:
Tu ſçais nous plaire encore; & tes tableaux charmans,
Du palais de nos Rois précieux ornemens,
Font voir l'heureux rival de ton illuſtre frere.

Ce peintre, dont les élèves ne ſont point connus, inventoit facilement & peignoit avec grace. Son pinceau frais & coulant, propre à faire des portraits, nous en a plus laiſſé que de tableaux d'hiſtoire. Comme il ne ſe ſentoit pas un génie aſſez élevé pour entreprendre de grands ſujets, ou pour exprimer de fortes paſſions, il ſe renferma, à l'exemple de l'Albane, dans des compoſitions ſimples, dans des ſujets tendres & modérés, qu'il a traités avec beaucoup de fraîcheur, de correction, & d'un très-bon ton de couleur; ſes têtes gracieuſes & charmantes, n'ont point aſſez d'ame

NICOLAS MIGNARD.

ni de chaleur pour émouvoir le ſpectateur : peut-on inſpirer aux autres ce que l'on ne ſent pas ſoi-même ? Une choſe ſinguliere en lui, étoit d'avoir toujours peint de la main gauche, & de tirer fort adroitement de la même main à la chaſſe. Tout ce qui s'offroit à ſes yeux, digne de remarque, étoit recueilli ſur des tablettes qu'il groſſiſſoit chaque jour ; & il rentroit rarement chez lui ſans avoir fait quelque récolte. Sa femme lui voyant un jour les mains vuides au retour de la chaſſe, lui demanda où étoit ſon gibier : *J'en apporte*, dit-il, *d'une nature à le diſputer à tout ce qu'il y a de meilleur au monde* ; il ouvrit ſes tablettes, & montra pluſieurs feuilles remplies de très-excellentes études. C'eſt ainſi qu'il étendoit, pour les amateurs, la carriere des beaux Arts & la ſphère de leurs plaiſirs.

Ses deſſeins ſont peu connus, & apparemment confondus avec ceux de ſon frere. Ce que l'on voit de plus conſidérable de ſa main à Avignon, eſt, comme nous l'avons dit, la galerie où il a repréſenté, en pluſieurs morceaux, le roman de Théagene & de Chariclée.

Le palais des Tuileries à Paris, eſt plein de ſes ouvrages. On voit au plafond de la chambre du Roi, dans un grand ovale, un ciel ouvert, où Apollon, repreſentant le ſoleil, eſt aſſis ſur des nuages ; il a ſa lyre dans les mains, & les quatre ſaiſons dans l'éloignement tiennent ſes chevaux ; aux deux côtés du même plafond, ſur un fond d'or, ce Dieu, armé d'un arc, tire ſur des Cyclopes ; de l'autre côté il exerce avec Diane ſa vengeance ſur les enfans de Niobé. Le ſupplice de Marſias ſe voit ſur les panneaux de l'alcove, & le plafond repré-

NICOLAS MIGNARD.

ſente la Nuit ſous la figure d'une femme enveloppée d'une draperie ſemée d'étoiles ; elle tient deux enfans endormis entre ſes bras. Dans le cabinet ſuivant, Apollon y paroît tenant d'une main ſa lyre, & de l'autre il répand des couronnes de laurier ſur les trois Muſes de la Poëſie, de la Peinture & de la Muſique. Les payſages au-deſſus des portes de ce cabinet ſont, l'un le lever du ſoleil, & ſur le devant on voit la fleur du giraſol, qui regarde ſans ceſſe le ſoleil ; l'autre payſage repréſente ſon coucher. Il y a ſur le devant un manteau de couleur de pourpre avec du ſang répandu, d'où naît une fleur violette, pour exprimer que c'eſt le ſang de l'infortuné Hyacinthe qu'Apollon changea en fleur après l'avoir tué involontairement. Ce même Dieu paroît aſſis dans une autre piéce, recevant une lyre de la main de Mercure ; & dans une autre il pourſuit Daphné.

Nicolas Mignard a gravé cinq piéces à l'eau forte d'après Annibal Carrache, c'eſt le cabinet du palais Farnèſe. On a gravé d'après lui cinquante morceaux, dont les principaux ſont, le beau portrait du Comte d'Harcourt, appellé le Cadet à la perle ; celui de Briſacier ; d'Emanuel-Theodore de la Tour d'Auvergne, Duc d'Albret ; de Pierre Dupuis, peintre du Roi, tous par Antoine Maſſon ; differens portraits de Louis XIV étant jeune, gravés par Vanſchuppen ; un ſujet de Thèſe, où eſt le portrait de Louis XIV, gravé par le même ; une ſainte famille, par Antoine Maſſon. Boulanger a gravé un portement de croix, piéce en hauteur.



PIERRE MIGNARD.

PIERRE MIGNARD.

VOICI un artiste très-distingué dans la peinture. C'est Pierre Mignard le Romain, né à Troyes en Champagne en 1610, de Pierre More, Officier dans nos armées.

Pierre Mignard, frere du précédent, destiné à la médecine, surprit infiniment son pere quand il le vit dessiner à onze ans des portraits très-ressemblans. Lorsqu'il accompagnoit le médecin chez qui on l'avoit mis, au lieu de l'écouter, il dessinoit les attitudes des malades & de ceux qui les servoient. Il fit à douze ans un tableau de la famille du médecin, qui le représentoit avec sa femme, ses enfans & ses domestiques, ce qui étonna tout le monde. Pour seconder cette noble inclination, on l'envoya chez un nommé Boucher, peintre de Bourges, & il vint étudier à Fontainebleau, pendant deux ans, les antiques & les peintures du Primatice, de Maître Roux, de *Nicolo* & de Freminet.

De retour à Troyes, le Maréchal de Vitry le trouva si avancé, qu'il l'emmena avec lui pour peindre la chapelle de son château de Coubert en Brie; la satisfaction du Maréchal parut par l'attention qu'il eut de conduire Mignard à Paris dans l'école de Voüet; il ne tarda pas d'égaler son maître, à qui tant de facilité pour l'art fit naître l'idée d'en faire son gendre.

Le jeune Mignard, épris de la beauté des ta-


PIERRE MIGNART.

PIERRE MIGNARD.

bleaux Italiens que le Maréchal de Créqui venoit d'apporter de ſon ambaſſade, connut qu'il y avoit un meilleur goût de peinture à ſuivre que celui de Voüet : il projetta ſur le champ le voyage d'Italie, & arriva à Rome en 1636, ſous le Pontificat d'Urbain VIII. Du Freſnoy, qui avoit été ſon camarade chez Voüet, ſe préſenta d'abord à ſa vûe ; ce fut le commencement d'une amitié qui dura juſqu'à la mort. Une même maiſon, une inclination naturelle pour la peinture, & tous les petits ſecours de la vie furent communs entr'eux ; ſouvent ils ſe contentoient, pendant la journée, de pain & d'eau, & ils venoient ſouper le ſoir à la maiſon.

Mignard eut le bonheur de réuſſir également en grand & en petit, (talent aſſez rare chez les plus grands peintres) ; il fit pluſieurs portraits qui le mirent en réputation. Quoiqu'il ait bien peint l'hiſtoire & l'allégorie, il excelloit ſurtout dans les portraits, où l'on eſt obligé d'épier les graces fugitives qui dépendent des différens mouvemens de l'ame ; il les peignoit, en fixant ſur le viſage juſqu'au ſentiment qui les fait naître. Urbain VIII le voulut voir, & ſe fit peindre par une main auſſi élégante. Mignard, à l'exemple des abeilles, puiſoit un grand goût de deſſein dans Raphaël, dans Michel-Ange & dans Annibal Carrache : ſon idée fut de prendre de tous ces maîtres ce qu'ils avoient de plus exquis, & le convertir en ſa propre ſubſtance. Son ami du Freſnoy, qui compoſoit pendant ce tems-là ſon excellent poëme ſur la peinture, lui en fourniſſoit tous les principes dont ils s'entretenoient enſemble. Comme il ne deſſinoit pas auſſi facilement que Mignard, il lui liſoit quelqu'Ode

PIERRE MIGNARD.

d'Anacréon ou des passages de l'Iliade, de l'Enéïde, ou de la Jérusalem délivrée, dont il lui faisoit faire plusieurs esquisses différentes. L'invention du sujet, après cette épreuve, ne coûtoit plus rien à notre jeune peintre.

On dit que Mignard ayant besoin, pour le tableau de saint Charles, du modéle d'un corps mort, un Capucin lui promit de l'introduire la nuit dans leur Eglise, où devoit être exposé un de leur peres à visage découvert. Le Capucin lui tint compagnie jusqu'au son d'une cloche qui l'appelloit à un exercice. Il le quitta, le billot qui tenoit le mort vint à tomber, la lumiere s'éteignit, Mignard eut grand peur, & cherchoit à gagner la porte, lorsque le Capucin reparut avec de la lumiere. On rit de l'avanture, & le peintre acheva son dessein.

Lorsque le cardinal du Plessis, frere du cardinal de Richelieu, vint à Rome, il fit copier à Pierre Mignard la galerie Farnèse, qui faisoit partie de son logement; cet ouvrage, ainsi que plusieurs portraits des premiers Seigneurs Romains, le fit passer pour un excellent homme. Du Fresnoy qui étoit à Venise l'engagea à y venir chercher le bon coloris; Mignard s'y rendit; il y fit le portrait du Doge & de plusieurs nobles, & fit copier, par un de ses élèves, tout ce qui se trouva de beau à Lorette, à *Fano*, à *Rimini* & à Bologne où il vit l'Albane. Les cardinaux, les Princes & Princesses qui étoient sur sa route, tels que le Duc de Modène & sa fille, le Duc & la Duchesse de Parme, furent peints de sa main.

Il examina, à Mantoue & au palais du T, les ouvrages de Jules Romain, qui étoient encore dans

leur fraîcheur. Ces peintures, animées du beau feu de la poësie, étoient une grande leçon pour un génie aussi froid que celui de Mignard.

Cet habile homme se sépara enfin de son ami du Fresnoy, qui retournoit en France, & rejoignit la ville de Rome; en passant par Florence, la maison de Médicis le combla d'honneur & de présens. Revenu à Rome, il fit le portrait d'Alexandre VII, nouvellement élu.

Après vingt-deux ans de séjour en Italie, Louis XIV lui ordonna de se rendre à Paris. Mignard venoit d'épouser la fille d'un architecte Romain, qui étant belle & jeune, lui procuroit un excellent modéle. Ayant donc quitté à regret Rome & son ami Poussin, il s'arrêta plus d'un an à Avignon chez son frere qui avoit beaucoup de réputation. Quoiqu'il y fut tombé malade, il ne laissa pas de peindre un grand tableau pour la ville de Cavaillon. Celle de Lyon le retint encore quelque tems pour y peindre quelques portraits, entr'autres celui de M. de Villeroy, Archevêque de cette ville. Enfin, il arriva à Fontainebleau, où le cardinal Mazarin le présenta au Roi & à la Reine mere, dont il fit les portraits, ainsi que ceux de toute la Cour. Ce Ministre qui aimoit les gens de lettres & les grands artistes, faisoit répandre sur eux les bienfaits du Roi, à qui il inspira de bonne heure le goût des beaux arts.

Le Brun, qui n'aimoit pas Mignard, ne voulut pas peindre en concurrence avec lui la chapelle des fonts à saint Eustache, se croyant supérieur à ce grand artiste; il n'opposa à son ouvrage que celui de la Fosse son élève. Mignard peignit ensuite des plafonds à l'hôtel d'Herval, à l'hôtel de Lon-

PIERRE MIGNARD.

gueville, à l'Arſenal & les portraits du Roi, de la Reine mere, du cardinal Mazarin, du Duc d'Epernon, & autres.

Ce fut en ce tems-là que Mignard peignit à freſque la coupole du Val-de-Grace, où la grande compoſition égale la belle touche. Moliere a fait ſur ce ſujet un poëme François fort eſtimé, qu'il préſenta à la Reine mere en 1669. Ce fut pour remercier Mignard de ſon portrait peint en grand, dont il lui avoit fait préſent. Mignard partit après cet ouvrage, pour aller chercher ſa femme & ſes enfans, qu'il avoit laiſſés à Avignon. On l'élut, à ſon retour, chef de l'académie de ſaint Luc, qu'il avoit préférée à l'académie Royale de peinture ; parce que le Brun en étoit directeur, & qu'il ne vouloit pas en être le ſecond membre.

Tromper les connoiſſeurs en peinture, en prenant les différens goûts des plus grands maîtres, eſt un talent que notre peintre a fait voir en pluſieurs occaſions. Un brocanteur, par ſon ordre, annonça à Paris qu'il lui étoit arrivé d'Italie une fameuſe Madeleine du Guide ; les Curieux s'empreſſerent de la venir voir, & elle fut vendue deux mille livres ; quelque tems après on dit à l'acheteur qu'il avoit été trompé, & que le tableau étoit de Mignard. Le Curieux l'alla trouver : Mignard s'en défendit, & ajoûta, que le Brun en pouvoit juger mieux qu'un autre. On leur donna à dîner, & le Brun aſſura après un long examen, que cette Madeleine etoit du Guide. Alors Mignard, pour le confondre, dit hautement qu'il étoit le pere de cet ouvrage, & que ſous les cheveux de la Madeleine il y avoit la barette d'un cardinal. Avec un pinceau détrempé d'huile il frotta les cheveux,

PIERRE MIGNARD.

& l'on découvrit la calotte; l'assemblée fut alors convaincue de la vérité. Pour consoler l'acquéreur, Mignard lui voulut rendre son argent, en disant que celui qui avoit fait le tableau sçauroit bien le raccommoder.

Lorsque Mignard peignit le Comte de Toulouse en Amour qui dort, dans l'envoi qu'il en fit à l'Abesse de Fontevrault sœur du Comte : il l'accompagna de ce quatrain :

Vierges, ne craignez rien de l'Amour qui sommeille,
Il n'est point dangereux quand il est endormi :
Mais souvenez-vous bien que lorsqu'il se reveille,
Il n'est peut-être pas de plus grand ennemi.

Il peignit une galerie, un cabinet & un salon à saint Cloud, chez Philippe Duc d'Orleans frere unique du Roi, qui le nomma son premier peintre, & qui l'honoroit souvent de ses visites pendant son travail; le cabinet de Monseigneur & la petite galerie de Versailles étoient aussi décorés de ses ouvrages; il les avoit peints en 1683, pendant la vie de le Brun, & malgré sa jalousie : les estampes qui en ont été gravées, font infiniment regretter la perte de ces beaux (*a*) morceaux. Louis XIV reconnut le mérite de Mignard en l'annoblissant en 1687; il le nomma, après la mort de le Brun, en 1690, son premier peintre & directeur des manufactures : il fut reçu le même jour à l'académie, académicien, professeur, recteur, directeur, & chancellier, qui étoient toutes les charges de Charles le Brun.

(*a*) Ces piéces ont été abbattues, l'une par néceſſité, l'autre pour former de nouveaux appartemens.

PIERRE MIGNARD.

Lorſqu'il fit de nouveau & pour la dixiéme fois le portrait de Louis XIV : *Vous me trouvez vieilli*, dit le Monarque à Mignard qui le regardoit avec attention, *Sire, il eſt vrai*, répondit ce peintre, *que je vois quelques campagnes de plus tracées ſur le front de votre Majeſté*. Il peignit enſuite la famille Royale d'Angleterre, qu'il commença à ſaint Germain-en-Laye ; mais l'air étant trop vif pour un homme de quatre vingt-cinq ans, le Roi Jacques & la Reine ſon épouſe vinrent à Paris chez ce peintre, pour faire achever leurs portraits. Sa mort arriva quelque tems après en cette ville en 1695, à l'âge d'environ quatre-vingt-cinq ans. Son tombeau ſe voit en marbre dans l'Egliſe des Jacobins de la rue ſaint Honoré. La Comteſſe de Feuquieres ſa fille, morte dans un âge très-avancé, y paroît à genoux au-deſſous du buſte de ſon pere, qui eſt de la main de Desjardins ; le reſte du tombeau ſort du ſçavant ciſeau de M. le Moine le fils.

Mignard étoit conſtamment grand coloriſte ; ſes carnations ſont vraies, & ſes ordonnances riches & gracieuſes ; une penſée élevée, une grande harmonie, un pinceau moëlleux & léger le diſtingueront toujours parmi les connoiſſeurs. Il lui manquoit un peu plus de feu ; à force de finir, il devenoit froid, & quelquefois il a manqué dans la correction & l'expreſſion des paſſions. Ses qualités perſonnelles le faiſoient aimer de tout le monde ; il étoit lié avec les beaux eſprits, tels que Racine, Boileau, Scarron, la Chapelle, Moliere ; & ſon bon cœur s'eſt manifeſté dans la perſonne de du Freſnoy qu'il a aſſiſté juſqu'à la mort.

Il sçavoit artistement opposer de riches couleurs les unes aux autres, & leur contraste harmonieux flatte infiniment les yeux connoisseurs. On dit qu'il a donné le dessein de la place des Victoires, & de plusieurs termes & statues de Versailles.

PIERRE MIGNARD.

Mignard, né naturellement ambitieux, ne négligeoit aucune occasion de contre-balancer Charles le Brun dont il se flattoit d'avoir un jour la place. M. Colbert toujours attentif à protéger le mérite, lui avoit fait faire des propositions d'accommodement avec le Brun, & n'en pouvant venir à bout, lui fit dire par Peraut qu'il recevroit à la fin ordre de se retirer. Mais le changement de ministére qui arriva en 1683, en la personne de M. de Louvois, avança beaucoup les projets de Mignard; ses intrigues, enfin, & ses partisans firent mourir de chagrin le Brun dont il eut la place & les revenus, sans posséder toutes ses lumieres & sa facilité d'inventer & de composer de grands sujets.

On ne lui connoît d'autres éléves que Sorlay.

Nous avons vu paroître de nos jours deux éloges de Pierre Mignard si différens, que le lecteur ne sçait auquel des deux il doit ajouter foi : dans l'un, il est représenté comme le premier peintre de sa nation; le second ne l'éleve pas à beaucoup près si haut; il convient cependant que ses ouvrages lui ont acquis beaucoup de gloire; mais s'il ne dit pas expressément, au moins insinue-t-il avec art qu'il fut moins redevable de sa grande réputation à la supériorité de ses talens, qu'aux heureux succès de son ambition démesurée. Quel contraste dans ces deux éloges! La postérité qui ne flatte personne, sçaura décider un jour du mérite de ces deux écrits.

PIERRE MIGNARD.

Les deſſeins de Pierre Mignard ſont aſſez heur tés pour un homme qui finiſſoit beaucoup en pei- gnant; la plûpart ſont faits à la pierre noire ſan lavis & ſans ombres, excepté quelques coups reſ ſentis; il en a arrêté d'autres à la plume, ave un lavis d'encre de la Chine ou de biſtre, ſur le quel il s'eſt ſervi de hachures longues & croiſées On en voit encore qui ſont relevés de blanc, & pluſieurs portraits faits aux trois crayons qui n ſont pas les moins beaux; les ſeuls caractéres de têtes, des emmanchemens & des draperies, déſi gnent ſuffiſamment Pierre Mignard.

Ce peintre a fait à Rome, une annonciation frefque ſur la porte de *ſan-Carlo alle quattro fonta ne*; une Trinité au maître-autel & quelques ſaint peints à l'huile ſur la muraille; dans l'Egliſe d ſainte Marie *in campitelli*, une ſainte famille; dan celle de ſaint Antoine *dei Franceſi*, le ſaint qui eſ une demi-figure admirable; il avoit fait pour l maître-autel de *ſan-Carlo dei catenari*, le ſain communiant les peſtiférés; mais ce tableau n'y point été placé. Il y a encore de lui pluſieurs Vier ges qu'on appelle des *Mignardes*.

On voit à Paris la coupole de l'Egliſe du Val de-Grace qui eſt peinte à freſque; il y a repré ſenté le paradis avec tous les ſaints au nombre d plus de deux cens figures diſtinguées par ordre dont les plus grandes ſont de ſeize à dix-ſept pied de proportion; la Reine Anne d'Autriche fonda trice de ce couvent, y paroît conduite par ſaint Anne & ſaint Louis; ce peintre a retouché depu au paſtel cette coupole, ce qui a changé le ton d couleur qui tire ſur le violet: au noviciat de Jéſuites, dans la chapelle de la retraite, on voi

PIERRE MIGNARD.

saint Ignace assis, qui, inspiré par la Vierge, écrit ses exercices spirituels ; la (*a*) chapelle des fonts à saint Eustache, représentoit à fresque le baptême de Notre-Seigneur par saint Jean ; de l'autre côté une circoncision, & dans le plafond le pere éternel que soutiennent plusieurs anges ; une visitation aux filles de sainte Marie rue du Bac.

A Aix en Provence, dans l'Eglise des peres de l'Oratoire, ainsi que dans la chapelle des pénitens blancs, on trouve de belles productions de sa main.

A Orléans, le maître-autel des filles de sainte Marie, offre une très-belle visitation dans laquelle il s'est servi de la tête de sa femme pour celle de sainte Elisabeth, & de la tête de sa fille pour celle de la Vierge. Il avoit commencé ce tableau à Rome, l'avoit continué à Avignon, & l'a fini à Paris.

A Troyes, le baptême de Notre-Seigneur pour la paroisse de saint Jean.

A Cavaillon ville de Provence, pour l'Evêque du lieu, un grand tableau dont le sujet est le miracle de saint Veran faisant lier un dragon qui, après avoir ravagé le pays, se retiroit à la fontaine de Vaucluse.

Le Roi avoit, à Versailles, un ouvrage considérable de Mignard qui a été détruit ; c'étoit la petite galerie où Apollon & Minerve accompagnés de génies & de plusieures figures allégoriques, distribuoient des récompenses & couronnoient le Génie de la France, pour marquer la protection que

(*a*) On a abbattu cette chapelle dans la reconstruction de la façade de cette Eglise.

PIERRE MIGNARD.

Louis XIV a toujours accordée aux arts & au: ſciences ; les deux ſalons qui précédoient la galeri où dans l'un le Soleil étoit repréſenté accompa gné des Heures, & dans l'autre Jupiter avec le divinités du ciel, occupé à perfectionner l'ouvrag de Vulcain, étoient de ſa main : chaque ſalo compoſé d'un grand morceau & de trois lunettes terminoit cette galerie, qui eſt gravée en troi planches par Gerard Audran, ſans y comprendr les deux ſalons.

Le Roi ayant fait abbattre, en 1736, ce pla fond pour pratiquer au-deſſus de petits apparte mens, a fait conſerver des grouppes & les pl belles têtes de la galerie, que le ſieur Picaut a er levé de deſſus le plâtre pour les remettre ſur toil Mignard y avoit peint ſa fille, qu'il aimoit ſi fort qu'il la peignoit dans tous ſes ouvrages.

L'ancien cabinet de Monſeigneur étoit enco peint par Mignard, à freſque, où ce Prince éto repréſenté en Héros au milieu de trente figures dont celles qui étoient ſur le devant paroiſſoie grandes comme nature. Comme il menaçoit ruir il fut abbattu en 1728. On le dit gravé par G rard Audran.

On voit en tableaux de chevalet, dans les a partemens de Verſailles, le portement de croi l'Eſpérance avec trois enfans ; la Foi accompagn de même, ſainte Cécile, une ſainte famille, Samaritaine, la Vierge couverte d'un voile blan un *Ecce-Homo* ; au château de Trianon, ſai Matthieu l'Evangéliſte, & ſaint Luc peignant Vierge, où l'on voit le portrait de Mignard tena une palette & des pinceaux ; comme c'eſt ſon de nier ouvrage, il y a un bout de tapis qui n' point achevé ; le portrait du Comte de Toulou:

PIERRE MIGNARD.

au château de Compiegne, Neptune offrant ses richesses à la France; au garde-meuble de Versailles, le portrait de Madame de Fontanges; à Paris dans la galerie d'Apollon, la famille de Monseigneur, le portrait de Louis XIV, en pied, le même à cheval; la famille de Darius, grand tableau; quatre sujets de Muses, dans le goût du Guide; quatre autres sujets allégoriques, dont les figures sont plus grandes que nature; un saint François dans le désert, demi-figure, traité de deux manieres différentes.

La galerie du château de saint Cloud, qui représente Apollon dans son char, & en différentes autres attitudes, avec quatre tableaux des saisons; le cabinet de Diane qui termine la galerie, est composé de quatre tableaux; une chasse, un bain, un sommeil, & la toilette de la Déesse; l'Aurore est peinte au plafond avec Morphée, & autres figures: le grand salon représente l'Olympe partagé en cinq parties, Mars & Vénus enveloppés dans les retz, & les Cyclopes; il est gravé en douze planches: il y a encore une grande descente de croix; au tableau de la chapelle de ce château, c'est une Vierge qui contemple le Christ mort, avec une gloire d'anges qui expriment leur douleur.

A Paris, il a représenté l'Aurore dans un plafond de l'hôtel de Longueville; & à l'hôtel d'Hervart (aujourdhui d'Armenonville) dans le plafond d'un salon, l'apothéose de Psychée; il a fait dans un enfoncement ovale la figure d'Apollon qui instruit les Muses, avec quatre camayeux, qui viennent d'être détruits dans la reconstruction de cet hôtel pour les Postes. On voit son portrait peint

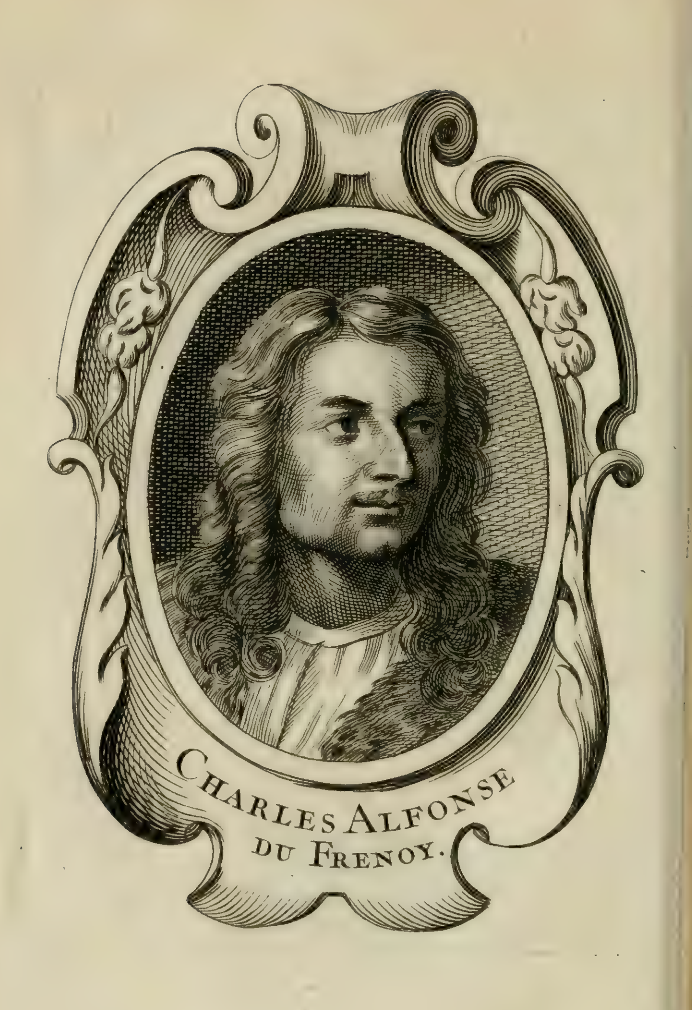
PIERRE MIGNARD.

de sa main dans la salle de l'académie de sai: Luc.

Mignard a décoré la maison de feu M. Massard de six plafonds, Junon qui prie Eole de d-chaîner les vents sur la flotte des Troyens; l Parnasse ; la Victoire & la Renommée animés par la présence de Junon accompagnée de pl-sieurs génies ; Junon, par ses caresses envers J-piter, fait rire Momus grouppé avec l'amour ; a frise est ornée de jeux d'enfans tenant les attrib :s de ces divinités ; Cérès accompagnée de Bacc!s & d'autres Déesses, ordonne aux génies de rép:1-dre des fleurs ; l'assemblée des Dieux se voit p:-tagée en trois morceaux, dans le sixieme plafo l; & dans les lambris, les Sciences & les Arts qui s-tiennent le portrait de M. Colbert, avec Apol n qui ordonne à un Génie de terrasser l'Ignoranc.

Les meilleurs graveurs de Mignard sont, G. A-dran, les Poilly, Roullet, Nanteuil, Masson, Mi-chel Lasne, Vanschuppen, Scotin, A. Loir, Chu-veau, Drevet, Jaurat, & l'on compte cent qa-rante-sept piéces dans son œuvre ; il y a une sa te Scolastique aux pieds de la Vierge, gravée de sa main.




CHARLES ALFONSE
DU FRENOY.



CHARLES-ALFONSE DU FRESNOY.

L'ÉRUDITION & la belle littérature ont fait autant connoître Charles-Alfonse du Fresnoy, que ses tableaux. Son pere, Apotiquaire à Paris, le vit naître en 1611, & voulut d'abord l'appliquer à la médecine. La nature en avoit décidé autrement, elle en vouloit faire un peintre & un poëte. Il sçavoit le grec, la géométrie, l'anatomie la perspective, l'architecture, & entendoit parfaitement tous les poëtes. Perrier & Voüet furent ses guides pendant deux ans. A l'âge de vingt-un ans, il partit pour l'Italie, dans l'année 1633. On ne peut avoir plus de peine qu'il en eut à subsister à Rome, où il peignoit des ruines & des morceaux d'architecture.

DU FRESNOY.

Mignard, qui avoit été son camarade chez Voüet, arriva en cette ville deux ans après: comme ils étoient grands amis, ils logerent ensemble, & tout fut commun entr'eux. Une estime réciproque soutenoit une amitié assortie par la simpathie des inclinations & du travail. Le cardinal de Lyon leur fit copier tous les beaux tableaux du palais Farnèse. Mais leur principale étude furent les ouvrages de Raphaël, ceux des autres grands maîtres & les antiques; ils alloient même tous les soirs dans les académies dessiner d'après le modèle.

DU FRESNOY.

Mignard étoit plus praticien ; mais du Fresnoy mieux instruit des préceptes & plus sçavant dans l'histoire, apprit en perfection la théorie de la peinture. Ces deux amis se communiquoient réciproquement leurs pensées & leurs observations ; du Fresnoy fournissoit à Mignard de belles idées, & celui-ci lui apprenoit à peindre plus vîte. On les appelloit, à Rome, *les inséparables.*

La poësie & la peinture partageoient tout le tems de du Fresnoy ; à mesure qu'il travailloit, il écrivoit ses remarques, ce qui ralentissoit son pinceau & le rendoit très-long à opérer. C'est ainsi qu'il composa son poëme sur la peinture, qu'il n'acheva que plusieurs années après, lorsqu'il eut consulté les meilleurs auteurs, & qu'il eut solidement examiné les plus fameux tableaux d'Italie.

Aucun peintre n'a tant approché du Titien que du Fresnoy ; il le cherchoit pour le coloris, & le Carrache pour le dessein. Obligé, en 1653, de quitter son ami à Rome pour retourner en France, il passa par Venise, où il resta dix-huit mois. Mignard, pressé par ses lettres, le vint trouver, & ils travaillerent ensemble sept à huit mois, après lesquels du Fresnoy revint en France, & Mignard retourna à Rome.

Arrivé à Paris en 1656, du Fresnoy fut loger chez un ami (*a*) qui l'occupa à peindre un petit cabinet. Pour reconnoître sa bonne réception, il lui fit présent, à son choix, des deux meilleurs

(*a*) M. Potel, Sécretaire du Conseil.

tableaux qu'il avoit faits en Italie; l'ami, peu connoisseur, fut fort embarrassé dans le choix: que ne suivoit-il l'adresse de Phryné, fameuse courtisane Grecque, à qui Praxitele avoit promis un de ses plus beaux ouvrages; elle lui fit dire adroitement, par un domestique affidé, que le feu venoit de prendre chez lui, qu'il ordonna lesquels de ses ouvrages il falloit retirer les premiers; Praxitele s'écria : *Sauvez le Satyre & le Cupidon*. Cette femme connut par-là que c'étoient les meilleurs; elle le calma ensuite sur cette fausse nouvelle, lui avoua sa petite ruse, & choisit le Cupidon, qu'il ne put refuser à ses charmes. Du Fresnoy fit quelques tableaux d'autel, & peignit un salon au château de Raincy, & quatre paysages dans un plafond à l'hôtel d'Hervart, aujourd'hui l'hôtel des Postes. Quand Mignard fut de retour à Paris, en 1658, du Fresnoy quitta cet ami pour aller demeurer avec Mignard; & ces deux artistes ne se séparérent qu'à la mort. La fortune n'avoit pas favorisé du Fresnoy, son ami le sçavoit : rien ne soulage tant la douleur que la liberté de se plaindre. Plus occupé de la poësie que de la peinture, du Fresnoy a fait peu de tableaux, & l'on peut dire de lui, que le poëte a éclipsé le peintre. Mignard, qui le secourut toujours, soit à Rome, soit à Paris, a procuré au public son fameux poëme latin, intitulé : *De arte graphicâ*; il a été traduit en Italien, en Anglois & en François; on pourroit même le comparer à l'art poëtique d'Horace; & tout ce qu'on a fait depuis, ne sert qu'à l'illustrer de plus en plus, malgré la médiocrité de quelques-uns de ses vers.

DU FRESNOY.

Ce peintre, qui avoit communiqué son poëme à l'Albane & au Guerchin à Bologne, après avoir consulté les gens de lettres, vouloit lui-même le traduire en François. Le long séjour qu'il avoit fait en Italie, auroit pu faire tort aux graces de sa langue naturelle; ainsi il pria M. de Piles son ami de s'en charger. C'est lui qui nous en a donné une excellente traduction avec des notes fort sçavantes.

Du Fresnoy devoit encore travailler à un commentaire, pour éclaircir les endroits les plus difficiles de son Poëme, lorsqu'il fut attaqué d'apoplexie, dont il demeura paralytique le reste de ses jours. Retiré chez son frere dans le village de Villiers-le-bel, à quatre lieues de Paris, il y mourut en 1665, âgé de cinquante-quatre ans. Il ne paroît pas qu'il ait été marié, ni qu'il ait formé aucun élève.

Les desseins de du Fresnoy sont rares; à en juger par deux ou trois que l'on a vûs, on y reconnoît un homme qui pense, & qui posséde toutes les regles de son art. Ces desseins sont faits à la pierre noire, avec un lavis d'encre de la Chine, sur lequel il passoit très-proprement des hachures différentes au même crayon; ses figures, ses ciels, & les fonds d'architecture & de paysage qu'on y voit; une belle ordonnance, l'expression des têtes, un peu de goût du Poussin & de le Sueur, & des draperies très-légères, sont les vraies marques qui caractérisent du Fresnoy.

Ses ouvrages de peinture sont peu considérables; il a peint pour un noble Vénitien, une Vierge, demi-figure, & une Vénus couchée. Le

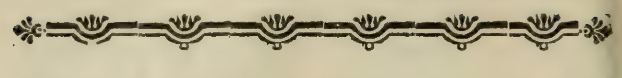
cabinet du château de Livry, autrefois de Raincy, eſt tout de lui, c'eſt l'embraſement de Troye : Vénus accompagnée de l'Amour, montre à Paris cette ville en priſe aux flâmes ; les Déeſſes ſes rivales, mécontentes de ſon jugement, s'envolent dans les airs. Il a placé ſur le devant le fleuve Scamandre, qui promenoit ſes eaux autour de cette ville : c'eſt le plus eſtimé des ouvrages de du Freſnoy, pour le coloris & pour l'ordonnance.

A Paris, dans l'Egliſe de ſainte Marguerite, derriere le maître autel, le tableau de la Sainte ; à l'hôtel d'Hervart (aujourd'hui l'hôtel des Poſtes) (*a*) quatre payſages dans un plafond, dont Mignard a peint les figures. On compte de du Freſnoy environ cinquante tableaux de chevalet, tant hiſtoire, payſage, architecture, ruines de Rome, que copies d'après le Titien & autres maîtres.

On ne connoît qu'une eſtampe gravée par François Poilly, d'après un deſſein de du Freſnoy : elle repréſente Léandre traverſant l'Helleſpont à la nage, pour aller trouver ſa maîtreſſe Héro.

(*a*) Ces morceaux ſont preſque tous détruits.





SÉBASTIEN BOURDON.

BOURDON. LES habiles peintres rempliſſent le catalogue de la Renommée, & Sébaſtien Bourdon peut paſſer pour être un des premiers de la France ; pluſieurs grandes parties de la peinture ſont réunies dans ſa perſonne. La ville de Montpellier le vit naître en 1616. Son pere, qui peignoit ſur verre, lui donna les premiers élemens de l'art. Un de ſes oncles l'amena à Paris à l'âge de ſept ans, & le plaça chez un peintre médiocre ; mais ſa diſpoſition naturelle y ſuppléa. L'impulſion du genie détermine à être peintre celui qui l'apporte en naiſſant ; on a beau forcer ſon naturel, on y revient toujours. Horace le dit ſi bien :

Naturam expellas furca, tamen uſque recurret. (*a*)

Revenu à Bordeaux à l'âge de quatorze ans, il peignit à freſque le plafond d'un château voiſin de cette ville. Toulouſe le poſſéda enſuite, où ne trouvant point d'ouvrage, il prit le parti de s'engager dans les troupes. Son capitaine, né avec quelque goût, jugea ſur ſes deſſeins qu'il deviendroit un grand peintre, & lui accorda ſon congé.

Il entreprit le voyage d'Italie à dix-huit ans ;

(*a*) *Epiſt. Lib. 1.*


SEBASTIEN
BOURDON.

il y fit connoissance avec Claude le Lorrain, dont il copia de mémoire un tableau; les connoisseurs qui le virent exposé à une fête, n'en furent pas moins étonnés que le Lorrain. Bourdon contrefit de même André *Sacchi*; il faisoit des corps-de-garde comme Michel-Ange de Caravage, & de petites figures comme le Bamboche. Son séjour en Italie ne fut que de trois ans. Ayant eu un différend avec un peintre qui vouloit le dénoncer comme Calviniste, il passa très-rapidement à Venise. De retour en France, il fit à l'âge de vingt-sept ans pour l'Eglise de Notre-Dame de Paris, le fameux crucifiement de saint Pierre. Du Guernier, peintre en miniature, qui étoit fort occupé à la cour, & dont il avoit épousé la sœur, lui donnoit des conseils & lui procuroit de l'ouvrage.

Ces occupations étant interrompues par les guerres civiles, il se détermina à faire en 1652 le voyage de Suéde, où la Reine Christine le nomma son premier peintre; il commença par faire les desseins de la pompe funébre du grand Gustave II pere de la Reine; cet ouvrage fut suivi des portraits de Christine, du Prince Charles Gustave son cousin, & de ceux de tous les généraux d'armée de ce Royaume. Ce que font de grand les illustres artistes doit passer à la postérité, de même que leurs ouvrages; voici un trait de sa générosité. En faisant le portrait de la Reine représentée à cheval, elle lui parla des tableaux que le Roi son pere avoit trouvés en prenant la ville de Prague; ils étoient encore embalés, & elle lui ordonna de les examiner. Bourdon lui en ayant fait un récit très-avantageux, surtout de ceux du Corrége; cette généreuse Princesse lui dit qu'elle les lui donnoit:

BOURDON. mais Bourdon lui repréſenta que c'étoient les plus beaux tableaux de l'Europe, & qu'elle ne devoit pas s'en défaiſir. La Reine les garda & les porta à Rome lorſqu'elle eut abdiqué la couronne, & en augmenta encore la collection. Après ſa mort, les héritiers de Dom *Livio Odeſcalchi* qui les avoit achetés, les vendirent au Duc d'Orléans régent de France, dans le cabinet duquel on les voit aujourd'hui.

L'imagination vive de Bourdon ne trouvant pas en Suéde de quoi s'exercer, & la Reine Chriſtine s'étant fait catholique après avoir renoncé au trône, il revint en France où les affaires étant un peu plus calmes que lorſqu'il en étoit parti, le goût des ſciences & des arts avoit pris le deſſus. Les ouvrages ſe préſenterent à lui en grand nombre, & ce fut alors que le Chriſt mort & la femme adultére, tableaux excellens, ſortirent de ſon pinceau.

Quelques affaires l'appellerent à Montpellier, & pendant ſon peu de ſéjour, Bourdon exécuta pluſieurs grands tableaux & nombre de portraits de famille. Un tailleur d'habits de cette ville, ayant de l'eſtime pour cet artiſte qu'il ſçavoit n'être pas riche, lui envoya par un peintre nommé François, un habit complet avec un manteau & un bonnet rouge. Bourdon lui fit préſent de ſon propre portrait habillé du même habit avec le bonnet, & peignit François à côté de lui. Celui-ci le trouvant très-beau, en fit une copie qu'il porta au tailleur & garda l'original.

Ne pouvant réſiſter aux inſtances de ſes amis, il revint à Paris en 1663, & entreprit dans ce tems-là la belle galerie de l'hôtel de Bretonvilliers, ouvrage digne des premiers tems.

Bourdon avoit un génie des plus féconds, beaucoup de feu, de la facilité, une grande liberté de

pinceau, mais ne refléchiſſant pas aſſez aux parties les plus eſſentielles de ſon art : il ſçavoit cependant que dans la peinture il faut parler à l'eſprit & paſſer au cœur par l'organe de la vue. Grand coloriſte, mais peu correct dans les extrémités de ſes figures ; ſa touche étoit extrêmement légère, & ſa couleur très-fraîche. Ce peintre n'avoit aucune maniere arrêtée, il ne ſuivoit que ſon caprice : ſouvent le Titien, le Pouſſin, le *Benedette*, paroiſſoient avoir été ſes modéles, mais ſes beaux payſages font connoître ſon goût pour le premier. Ses compoſitions extraordinaires, ſes expreſſions animées, les belles têtes de ſes Vierges, dont les attitudes ſont auſſi variées que gracieuſes, ont toujours été eſtimées : ſes payſages ſont un peu ſauvages & biſarres ; ce peintre ne cherchoit que l'effet de la couleur ; moins ſes tableaux ſont finis, meilleurs ils ſont. BOURDON.

Bourdon peignoit en tous genres, l'hiſtoire, le portrait, le payſage, le groteſque ; dans quelque genre qu'il s'exerçât, c'étoit toujours celui où il réuſſiſſoit le mieux. Il croyoit qu'un peintre devoit de tems en tems renaître en réputation, en expoſant toujours de nouvelles beautés. En effet, on s'accoutume à ce qu'un habile homme a fait de beau; on ceſſe d'admirer, & pour ainſi dire on s'y apprivoiſe. Il faut abſolument du nouveau pour reveiller le ſpectateur.

Il aimoit les paſtorales, les corps-de-gardes, les Bambochades, le payſage & les grands ſujets de l'hiſtoire ſainte, qu'il ornoit d'une grande quantité de figures & d'animaux. On voit encore pluſieurs piéces à l'eau forte gravées de ſa main. Comme il étoit extrêmement laborieux, il paſſoit ſouvent un mois ſans ſortir d'un grenier qui lui ſervoit d'attelier.

BOURDON. Dans le tems qu'on lui commanda six granc tableaux pour les tapisseries de saint Gervais, parla assez mal des miracles de ce saint dans u caffé où les peintres s'assembloient ordinairemen les marguilliers, qui en furent avertis, craignai qu'un Calviniste tel que lui, ne tournât en ridicu dans ses tableaux l'histoire de leur Saint, e donnerent deux à faire à le Sueur, & trois à Chan pagne; de sorte qu'il ne lui en resta plus qu'u Bourdon, pour se venger, ne termina point so tableau autant qu'il auroit dû faire, disant qu étoit assez bien pour un modéle de tapisserie.

Ce peintre fut l'un des douze anciens qui con mencerent, en 1648, l'établissement de l'acad mie Royale de peinture, dont il fut élu le premi Recteur. A peine eut-il projetté le dessein d'un pl fond qu'il devoit peindre dans l'appartement b des Tuilleries, qu'il fut surpris d'une fiévre vi lente, dont il mourut à Paris en 1671, âgé c cinquante-cinq ans, laissant des filles qui pe gnoient en miniature.

Guillerot, grand paysagiste, Monier & Friqu de Vaurose, qui l'aiderent à la galerie de Breton villiers, ont été ses élèves, ainsi que Nicol Loir.

Les desseins de Bourdon sont pleins de feu, d'une liberté qui enchante; le trait est souvent fa à la mine de plomb, quelquefois à la sanguine rarement à la plume avec un léger lavis d'enc de la Chine, de bistre, de bleu d'Inde, ou de sar guine, relevés de blanc au pinceau; il a quelqu fois travaillé sur le lavis avec de la pierre noire & c blanc de craie. On voit des paysages à gouache trè heurtés, qui font un grand effet. Ce peintre reconno

reconnoît facilement à ses caractères des têtes, à leurs coëffures singulieres, & aux extrémités lourdes & négligées de ses figures. BOURDON.

Bourdon n'a fait que des études à Rome, & y a peint peu de tableaux. On voit de lui *Albinus*, qui rencontrant à pied les Vestales chargées de vases sacrés, fait descendre sa famille de son char pour les y faire monter ; la représentation d'un four à chaux ; un paysage, dans le goût de Claude le Lorrain ; & des corps-de-garde dans la maniere de Michel-Ange des batailles.

On trouve à Paris, dans l'Eglise de Notre-Dame le crucifiement de saint Pierre, qui est le plus beau tableau qu'il ait fait ; à saint Gervais, le martyre de saint Protais, grand tableau admirable ; une descente de croix dans l'Eglise de saint Benoît ; dans celle des peres de la Mercy, saint Pierre Nolasque, guerrier, recevant l'habit de l'Ordre des mains de saint Raymond Evêque, en présence d'un Roi d'Arragon & de toute sa cour.

A Chartres dans l'Eglise de saint André ; le martyre du saint, au maître-autel ; une Vierge tenant l'enfant Jesus, dans une chapelle basse de la même Eglise.

A Montpellier, il peignit pour des tapisseries, six grands (*a*) tableaux de l'histoire de Moyse ; la chûte de Simon le magicien, au grand autel de la Cathédrale, où il s'est peint lui même ; un grand tableau à l'hôtel de ville de Montpellier, représente les Consuls au nombre de six, qui rendent hommage à Louis XIII assis dans un grand fau-

(*a*) Ces tableaux sont présentement à Paris chez les Peres de la place des Victoires.

BOURDON.

teuil, les têtes en sont admirables; les sept œuvres de miséricorde, pour un particulier, & le mariage de sainte Catherine, tableau de chevalet.

A l'hôtel de Toulouse, il a peint Salomon qui sacrifie aux Idoles, dessus de porte; un Crucifix avec une Madeleine & plusieurs figures, dans la salle des correcteurs de la chambre des Comptes de Paris; la femme adultère, grand tableau de chevalet, pour la troisieme chambre des Enquêtes du Parlement; la galerie de l'hôtel de Bretonvilliers dans l'Isle Notre-Dame, offre une voûte compartie en neuf grands morceaux de l'histoire de Phaëton, il s'y est montré un très-grand peintre; les quatorze petits tableaux des vertus & sciences peints sur les côtés, sont de ses élèves d'après ses desseins; on voit sur la cheminée d'une piéce de cet hôtel, la continence de Scipion, qui est de sa main.

Le Roi a, dans sa petite galerie de Versailles, le portrait d'un homme tenant une lettre, & saint Sébastien armé d'une fléche.

Bourdon a gravé de sa main, à l'eau forte, environ quarante piéces, telles que les sept œuvres de miséricorde, douze grands paysages, une sainte famille en grand, l'eunuque de Candace, le voyage de Jacob en hauteur, six marches en Egypte, huit autres de différentes formes avec quelques Vierges, une annonciation, deux Bambochades, une annonce aux bergers.

Plusieurs graveurs ont copié de ses tableaux: son œuvre est de plus de soixante morceaux, indépendamment de ce qu'il a gravé lui-même. Ses principaux graveurs sont, Vanschuppen, Hainzelman, Pitau, Boulanger, Poilly, Rousselet, *Natalis*, Samuel Bernard, Nanteuil, le portrait de la Reine Christine; Couvay, Baudet, Prou & Friquet de Vaurose


LOUIS
TESTELIN.
Aubert sculp.

ces deux derniers ont gravé vingt-un payſages; Coëlemans a gravé huit piéces, dont il y a pluſieurs payſages dans le cabinet d'Aix.



LOUIS TESTELIN.

LOUIS Teſtelin, ainſi que Daniel de Volterre, doit ſa réputation à un très petit nombre de tableaux excellens. Quelques perſonnes prétendent qu'un homme qui n'auroit peint que deux ou trois bons tableaux, n'en ſeroit redevable qu'au haſard, & ne mériteroit par conſéquent ni un nom diſtingué, ni beaucoup d'eſtime. Cette regle ſouffre cependant des exceptions que nous ferons en faveur de ces deux peintres. Daniel a partagé ſon tems entre la peinture & la ſculpture, dont il a fait un plus grand uſage par les beaux morceaux que nous connoiſſons de ſa main. Teſtelin, que la mort a enlevé de bonne heure, a prouvé par un petit nombre de tableaux, combien il ſeroit ſorti de chefs-d'œuvres de ſon pinceau, s'il eût fourni une plus longue carriere. On ne peut donc diſconvenir que ces deux grands artiſtes ne méritent un rang diſtingué dans les faſtes qui triomphent du tems & de l'oubli. LOUIS TESTELIN.

Louis Teſtelin naquit à Paris en 1615. Son pere voyant ſon goût décidé pour la peinture, le mit chez le fameux Voüet; c'étoit la premiere école de France, c'étoit celle qui nous a donné de ſi grands élèves. Teſtelin y fit voir en peu de tems

LOUIS TESTELIN.

de quoi eſt capable un génie conduit par la nature & doué de tous les talens qui forment les célébre peintres. Des prix gagnés chez ſon maître, un grande facilité de deſſiner, un goût de couleu tendre & moëlleux, lui acquirent des amis & de protecteurs.

Comme les académies de peinture de Paris & de Rome n'étoient pas encore établies, on n'étoi pas en uſage de faire le voyage d'Italie. Teſteli fut réduit à copier & à étudier les tableaux de grands maîtres qui ſe trouvoient à Fontainebleau & à Paris. Avec ces ſeuls ſecours, notre jeun élève acquit le bon goût, le grand ſtyle de s'exprimer ſur la toile, & parvint à ſe diſtinguer parm ſes confreres.

On le reçut à l'académie lors de ſon établiſſement en 1648, à l'âge de trente-trois ans; ſon tableau de réception eſt un grand portrait hiſtorié de Loui XIV, âgé de dix ans. On le nomma Sécretair en 1649; il fut enſuite nommé profeſſeur en 1650 & le nombre de ſes partiſans devint très conſidérable; chacun faiſoit cas de ſon ſçavoir. L'élévation & la nobleſſe des penſées, une compoſitio méditée, accompagnée des graces néceſſaires, un expreſſion variée & qui rendoit le ſentiment dan toutes ſes nuances, tel que Sallufte & Tacite l'ont obſervé dans les beaux portraits qu'ils nous ont donné de leurs héros, faiſoient le caractère de ſes ouvrages. Teſtelin, avec un eſprit vif, avoit beaucou lû; il ſçavoit très-bien les règles de ſon art & il employa heureuſement les réflexions qu'i avoit faites ſur les ouvrages des plus grands peintres.

L'envie, qui n'avoit pas épargné les fameux l

Louis Testelin.

Sueur & le Brun, fit naître des jaloux de la gloire de Testelin : *Urit (a) enim fulgore suo, qui prægravat artes infra se positas* ; celui qui s'élève au-dessus des autres irrite par son éclat. Ces envieux furent si frappés de l'excellence du tableau de la résurrection de Tabithe par saint Pierre, qu'ils donnerent à le Brun toute la conduite de ce beau morceau, & même une partie de l'exécution : rien n'étoit si faux que cette accusation. Louis Testelin à la vérité avoit toujours marché sur les traces de ce grand homme ; mais il l'avoit imité en peintre habile, sans le copier servilement. Ceux cependant qui examineront ce tableau, le trouveront plus dans le goût de le Sueur, que dans celui de le Brun : un coloris tendre, moëlleux, des teintes fraîches, une touche hardie, des draperies simples, l'expression noble des figures, approchent plus du premier maître que du dernier, & l'on n'a pas hésité de le placer dans l'Eglise de Notre-Dame à côté des *brûleurs* de Livres de le Sueur.

Ce qui avoit donné lieu à l'accusation dont on vient de parler, étoit sans doute la grande amitié qui regnoit entre ce peintre & Charles le Brun. Ils discouroient sans cesse de leur art. Le Brun proposoit les difficultés, Testelin les discutoit avec esprit. Un jour qu'ils étoient à table, la dispute s'échauffa : le Brun y soutint que l'école Romaine, par ses belles compositions, ses contrastes heureux, & la correction de son dessein, l'emportoit sur toutes les autres ; Testelin, au contraire, exaltoit le clair-obscur admirable de l'école Vénitienne,

(a) *Horat. Epist. 1. lib. 2.*

LOUIS TESTELIN.

& ſes grands coups de lumiere qui l'avoient tou-jours frappé. On entra de part & d'autre dan tous les details néceſſaires pour ſoutenir ce que l'on avançoit ; il ſe dit des choſes excellentes qu'o ſeroit trop heureux d'avoir par écrit. Enfin, cett diſpute fut pouſſée bien avant dans la nuit, & ell ſe termina par ces paroles de le Brun : *Ami vous m'avez charmé par votre ſcience profonde ; l victoire eſt à vous ; perſonne aſſurément n'eſt mieu inſtruit des grandes maximes de ſon art.*

Le Brun n'étoit occupé que de ſon ami : i le ſçavoit peu à ſon aiſe, & cherchoit toute les occaſions de le ſervir & d'adoucir la rigueu de ſon ſort ; on peut en juger par le trait qu'o va rapporter. Ils étoient enſemble à ſa bell maiſon de Montmorency, dans une grotte a pied de la caſcade, lorſque le Brun fit habille en Amour le plus beau des enfans de ſon Jar-dinier, qui avoit environ dix ans ; il parut ſuiv de deux autres Amours, & préſenta, de la par de Vénus, des vers & une bague de mille écus Teſtelin. Celui-ci fut ſurpris d'une façon de don ner auſſi galante ; elle voiloit avec delicateſſe, e même tems qu'elle embelliſſoit la générosité de ſo bienfaicteur.

Louis ſe mit à graver pluſieurs ſuites d'enfan qui jouent enſemble, au nombre de cinquant piéces : la récolte de la manne dans le déſert à l'eau forte, d'après le Pouſſin ; & pluſieurs vi-gnettes pour le livre des *Sentimens des plus habile Peintres ſur la pratique de l'Art*, composé par ſo frere. Il parloit aſſez volontiers de ſes bonnes qua-lités, & on pouvoit lui appliquer ce bon mo

LOUIS TESTELIN.

d'un (*a*) Eſpagnol : *Celui qui ſe loue trop, médit du meilleur de ſes amis.* Une mort prompte dans la force de ſon âge, nous a privés des beaux morceaux qu'auroit produits ſon ſçavant pinceau.

Nous ne connoiſſons, à Paris, que trois tableaux de Teſtelin, dont deux ſont dans l'Egliſe de Notre-Dame ; l'un eſt la réſurrection de Tabithe par ſaint Pierre, dont il vient d'être parlé ; l'autre eſt la flagellation de ſaint Paul & de Silas, placé du côté de l'archevêché ; le troiſiéme tableau décore une des ſalles de l'hôpital de la Charité, il repréſente ſaint Louis qui panſe un malade, entouré de pluſieurs figures. La touche, la correction & l'expreſſion qu'on y admire, mettent ce tableau au rang de ceux des plus grands maîtres. Riche dans ſes inventions, Teſtelin à ſçu allier un génie élevé, une imagination forte à la légèreté du pinceau, & l'élégance de l'antique au vrai de la nature. En donnant l'eſſor à ſon génie, il a animé ſes ouvrages par des idées brillantes & vives.

Louis, ainſi que les grands hommes, n'a triomphé de l'envie qu'après ſa mort : *vivis* (*b*) *quod fama negatur.* On accorde aux artiſtes tout ce qu'ils méritent ſitôt qu'ils ne ſont plus. Il mourut à Paris en 1655, à l'âge de quarante ans, ſans qu'on ſçache s'il a été marié, & s'il a formé quelques élèves.

Ses deſſeins ſont aſſez rares, & renfermés dans une province, où ſon beau-frere les porta pour s'acquitter envers un ami de ce qu'il lui devoit : ce

(*a*) Juan Rufo, Apophtegmes.

(*b*) Martial, lib. 5. Epig. 10.

LOUIS TESTELIN. sont presque tous des jeux d'enfans, des académies, des sujets de thèses, des tombeaux, & peu de pensées de tableaux. Le crayon de sanguine y est employé d'une maniere un peu trop seche & froide; le contour des figures est régulier; les enfans dans la maniere de le Brun se ressemblent presque tous; les ornemens sont de bon goût, & les académies moëlleuses. La propreté & une certaine touche uniforme, suffisent pour faire distinguer ce maître.

HENRI TESTELIN. Son frere cadet Henri, né en 1616, étoit aussi élève de Voüet, & montra beaucoup de disposition pour son art. On le reçut académicien dans la premiere assemblée de 1648, & il fut nommé Sécretaire à la place de son frere, en 1650. Il travailla, par ordre du Roi, à plusieurs ouvrages, & obtint un logement aux Gobelins : c'est lui qui a donné les *Conferences de l'Académie*, avec les *Sentimens des plus habiles Peintres sur la Peinture*; on le nomma Professeur en 1656. Testelin donna pour son tableau de réception le grand portrait de Louis XIV séant en son lit de justice; un autre du même Prince à l'âge de douze ans; & le portrait du Chancelier Seguier. Ce peintre mourut à la Haye en 1695, âgé de près de quatre-vingts ans.

LOUIS TESTELIN. On a gravé d'après Louis Testelin, plusieurs titres de livres, & des suites d'enfans, environ cinquante morceaux. Gerard Audran a gravé, dans une forme circulaire, la Vérité de la peinture pour le livre des *Sentimens des plus habiles Peintres*, composé par son frere Henri. Michel Mosin, Gilles Rousselet, Louis Ferdinand, fils du fameux Ferdinand Elle; Rousselet, Landry & Garnier, ont gravé d'après lui.


EUSTACHE LE SUEUR.



EUSTACHE LE SUEUR.

DANS quelque genre que ce ſoit, les grands hommes ont toujours été formés par de grands hommes : Euſtache le Sueur étudia ſous Simon Voüet, peintre en grande réputation de ſon tems. Un ſculpteur originaire de Mont-Didier, en lui donnant naiſſance à Paris en 1617, fit naître en lui dès ſa plus tendre jeuneſſe, une diſpoſition naturelle à l'étude de la peinture. Des progrès étonnans le mirent en peu de tems au-deſſus de ſon maître, & il peignit dans ſa maniere huit grands tableaux du ſonge de Poliphile, pour être exécutés en tapiſſeries. Cette école cependant, bien loin de lui être avantageuſe, lui nuiſit beaucoup dans la ſuite, particulierement dans la partie du coloris. LE SUEUR.

Un génie heureux & fertile, un deſſein correct, de ſages ordonnances bien dirigées, des penſées très-élevées ont ſuppléé à la force du coloris, & l'ont ſouvent fait nommer le *Raphaël* de la France. Le Sueur en effet, a toujours cherché dans ce grand maître la haute penſée, la ſimplicité des draperies, ſes airs de têtes, ſon deſſein, ſon expreſſion. Il avoit en partage ces graces nobles & élevées, qui ſans contrainte & ſans ſervitude ont tous les ornemens de l'art. On le reçut dans l'académie de ſaint Luc avant l'établiſſement de l'académie Royale; on le nomma enſuite l'un des douze anciens qui commencerent l'établiſſement de l'académie Royale de peinture en 1648.

LE SUEUR. Le Sueur copioit la belle nature ; amateur de l'antique, il corrigeoit & embelliſſoit, à l'exemple de Raphaël, cette nature quand elle ne lui préſentoit pas un beau réel conforme au beau idéal qu'il s'étoit formé. L'étude des bas reliefs & des morceaux antiques, n'avoit cependant apporté à ſa maniere de peindre aucune dureté ni aucune ſéchereſſe. Son pinceau facile avoit du moëlleux & rien d'affecté ; il quitta de bonne heure la maniere de Voüet, & n'étant nullement maniéré comme lui, le Sueur joignoit dans ſes ouvrages beaucoup de nobleſſe & de caractére à toute l'adreſſe & à tout le jugement poſſible ; il alla même plus loin, il voulut s'aſſurer les ſuffrages de la poſtérité.

On peut croire que ce maître, avec d'auſſi grands avantages, ſe diſtingua en peu de tems des autres peintres : ſes mœurs douces lui attiroient l'eſtime de tout le monde ; ſon extrême probité lui a toujours fait traiter ſes ſujets avec toute la décence qui convient à l'honnête homme. Il ſe maria en 1642, à l'âge de vingt-cinq ans, & trois années après il entreprit le petit cloître des Chartreux, où il repréſenta en vingt-deux tableaux la vie de ſaint Bruno : cet admirable ouvrage terminé en trois années, fit connoître toute l'étendue de ſon génie.

Sa ſimplicité dans les expreſſions, dans la compoſition, dans les draperies eſt inimitable ; marchant continuellement avec la nature & l'antique la vie, la dignité, la grace ſe diſputent le pas dans ſes figures : ſes attitudes ſont ſimples, nobles naturelles ; la vraiſemblance eſt obſervée partout & ſon raiſonnement eſt juſte & élevé. Sous cette

LE SUEUR.

ſimplicité cependant, il a ſçu rendre les traits de la divinité infiniment plus difficiles à ſaiſir, que ceux de l'héroïſme. Son imagination ne fut ſecondée par aucun poéte, ni par tous les fameux tableaux de Rome; ſon ſeul génie fut ſon guide : ſa peinture faite au premier coup, avoit cette franchiſe de touche & cette fraîcheur admirable, qu'on remarque ſi rarement chez les autres peintres : au lieu d'un goût maniéré, on ne trouve chez le Sueur que le ſublime : évitant de ſuivre l'exemple du Pouſſin, il n'a pris que le grand, le gracieux & les belles proportions dans les figures & les bas reliefs antiques, en abandonnant leur ſéchereſſe & leur dureté. Le Pouſſin en a tout pris juſqu'à la roideur. A toute cette étude de l'antique, le Sueur y a joint ce qu'il croyoit y manquer, c'eſt la vie & l'action qu'il a cherchées dans la nature.

Il eſt étonnant qu'un peintre ait pouſſé auſſi loin la peinture & le goût de l'antique qu'a fait ce grand artiſte, ſans jamais être ſorti de ſon pays, ſans avoir vu l'Italie; preuve évidente qui doit faire revenir pluſieurs perſonnes de la prévention où elles ſont, qu'on ne peut devenir habile en peinture ſans aller en ce pays-là. Ce grand homme qui n'avoit vu que de loin les ſources de l'Italie pour la peinture, en avoit mieux profité que ceux qui y ont fait un long ſéjour; c'eſt le fruit du génie avec lequel on regarde ces belles choſes. Un jeune poéte étudie de même Virgile & Horace, ſuivant la portée de ſon eſprit.

Il y a tant de belles antiques en France, & tant de tableaux des fameux maîtres d'Italie, qu'ils ſuffiſent pour former un grand peintre, quand il tiendra de la nature une heureuſe diſpoſition & l'a-

LE SUEUR. mour de ſon art. Les (*a*) grands génies naiſſent ce qu'ils ſont ; l'Italie ne fait que les perfectionner. Quand les Italiens me parloient du Pouſſin, du Bourdon, de le Brun, comme des trois plus excellens peintres que la France eût produits, je leur nommois le Sueur qu'ils affectoient de ne pas connoître ; les éloges que je lui donnois les étonnoient d'autant plus, qu'ils n'eſtimoient les autres que parce qu'ils les avoient vûs ſe former dans leur pays.

Les ennemis de le Sueur lui ont reproché qu'il n'avoit jamais connu la magie du clair-obſcur ; ce qu'il a de commun avec les plus grands peintres Romains. Il y avoit en cela plus de la faute de ſon maître que de la ſienne; mais toutes les autres belles parties de ſon art qu'il a poſſédées au ſuprême degré, lui ont mérité avec juſtice la réputation d'un des plus habiles peintres qu'il y ait eu. Son coloris, il eſt vrai, n'a pas été bien fort ; cependant ſes derniers (*b*) tableaux ſont très-différens du cloître des Chartreux, où la correction, la ſimplicité des draperies, la belle touche, le grand caractére & l'élévation de la penſée, ſurpaſſent infiniment la partie du coloris.

Ce grand homme peignit en 1649, le fameux (*c*) tableau de ſaint Paul qui prêche à Epheſe & convertit les Gentils ; il fit auſſi une petite cha-

(*a*) La Hire, Jouvenet, Santerre, Rigaud, de Troy le pere, Hallé, Coypel l'oncle, Largilliere, Cazes, n'ont jamais été en Italie.

(*b*) La chapelle de ſaint Gervais, & la maiſon du Préſident Lambert.

(*c*) Le Sueur a fait deux différens tableaux du même ſujet, & ils ſont gravés.

LE SUEUR.

celle à ſaint Gervais & pluſieurs autres ouvrages; mais le plus conſidérable fut le cabinet des Muſes, le ſalon de l'Amour & l'appartement des bains dans la maiſon du Préſident Lambert; ces peintures ſont à Paris dans l'Iſle Notre-Dame, & ont occupé le Sueur pendant neuf ans. Une application auſſi aſſidue le fit tomber malade, & le Brun l'étant venu voir dans les derniers momens de ſa vie, dit en s'en allant: *Que la mort alloit lui tirer une groſſe épine du pied*; tant le mérite de ce peintre lui faiſoit ombrage! Eſchine Athénien rendit autrefois plus de juſtice à ſon rival. On ſçait qu'après que Demoſthene l'eut ſurpaſſé par ſon éloquence, il ſe retira chez les Rhodiens, qui, charmés de ſes diſcours & ſurpris de ſa défaite, reçurent cette belle réponſe de lui: *Si vous aviez entendu les harangues de Demoſthene, vous ne ſeriez pas ſi ſurpris de le ſçavoir mon vainqueur.* Qu'il eſt glorieux de rendre ainſi juſtice à un grand adverſaire!

On rapporte à ce ſujet, que des Italiens qui viſitoient la galerie de le Brun dans la maiſon du Préſident Lambert, où eſt le ſalon des Muſes peint par le Sueur, avoient dit à le Brun qui s'y trouva par hazard & qu'ils ne connoiſſoient pas, en parlant de ſa galerie: *Queſto è una coglioneria, mà quello è dal maeſtro Italiano*, & que c'étoit dommage que ces deux morceaux ne fuſſent pas de la même main. Il eſt encore à propos d'ajouter ce que m'a dit Charles Simonneau fameux graveur; que ſe trouvant un jour dans le cloître des Chartreux, il vit arriver le Brun, & que s'etant mis à l'écart pour entendre ce que diroit ce rival de le Sueur, le Brun qui ſe croyoit ſeul, s'écrioit à chaque ta-

LE SUEUR.

bleau. Que cela eſt beau ! que cela eſt bien penſé que cela eſt admirable !

Ces beaux morceaux & cette préférence des Ita liens mirent le Brun au déſeſpoir : ils ont ſans dou te fait inventer la fable qu'on débite, qu'un fa meux peintre contemporain de le Sueur, jalou de ſa gloire, l'avoit fait empoiſonner. Il y a plu lieu de croire que les grands travaux de le Sueu l'épuiſerent en peu de tems. La France a perdu c rare génie en 1655, à l'âge de 38 ans, & il fu inhumé à Paris dans l'Egliſe de ſaint Etienne d Mont.

Les vers ſuivans raſſemblent la plus grande pa tie de ſes talens :

Le Sueur unit au ſimple & le noble & le grand,
Et l'antique élégance à ce vrai qui ſurprend ;
Nous peint-il d'un tyran la cruauté barbare,
On croit voir ſur ſon front les tourmens qu'il prépar
Un martyr, au contraire, expirant dans les feux,
En brave les ardeurs d'un air majeſtueux :
S'il trace le portrait de l'auguſte Marie,
Par ſa noble pudeur on a l'ame attendrie.
Le Ciel ſemble inſpirer ſon aimable pinceau,
Pour offrir les objets ſous un aſpect nouveau :
Enfin de (a) ſes rivaux il enleva l'eſtime,
Il les ſurpaſſa tous & parvint au ſublime.

Les ouvrages de le Sueur exciterent tant de ja

(a) Charles le Brun.

LE SUEUR.

ousie, même après sa mort, qu'on a eu la méchanceté d'en effacer les plus grandes beautés. C'est ce qui a obligé les Chartreux de Paris, de couvrir les tableaux de leur cloître avec des volets fermans à clef. Le Sueur disoit que ces tableaux n'étoient que des esquisses, dans lesquelles Thomas (a) Goulai son beau-frere & son élève l'avoit beaucoup aidé. Patel faisoit le paysage de ses tableaux; ses trois freres Pierre, Philippe & Antoine le Sueur l'ont aussi secondé; & Nicolas Colombel a été un de ses disciples, ainsi que le fameux le Févre.

On connoît par les desseins de le Sueur répandus en grand nombre chez les curieux, l'étendue de son génie, & combien il travailloit à se perfectionner. Si une plus longue carriére lui eût permis de prendre la couleur Vénitienne, il seroit devenu un peintre parfait. Les habiles connoisseurs, frappés des beautés qui brillent dans les desseins de Raphaël, les retrouvent dans ceux de le Sueur. Il dessinoit ordinairement sur du papier gris à la pierre noire avec un léger lavis d'encre de la Chine, recouvert de petites hachures en long & relevé de blanc de craie, qui se trouve presque toujours effacé : ses contours élégans, tant il étoit sûr de son trait, sont d'une facilité surprenante : il y a des pensées jettées à la mine de plomb, d'autres à la pierre noire, à la sanguine, avec des hachures serrées l'une contre l'autre, & des études de figures & de têtes aux trois crayons : on voit des esquisses à gouache & à l'huile qui sont de la derniere beauté : le tour des figures, le ca-

(a) Félibien l'appelle Gousse. Tome II. page 475.

LE SUEUR. ractére des têtes, leur expreſſion, une noble ſimplicité, une maniere de draper belle & légere, & la façon de penſer, ne peuvent jamais faire méconnoître le Sueur.

Ses ouvrages les plus conſidérables à Paris ſont, le petit cloître des Chartreux, où il a peint ſur bois en vingt-deux morceaux la vie de St Bruno, ſçavoir: un docteur de ſes amis qui prêche; la mort de ce docteur; ſa condamnation déclarée par lui-même au milieu de l'Egliſe; cauſe de la converſion de ſaint Bruno; le même ſaint prêchant; ſa retraite avec ſix de ſes amis; le ſonge de ſaint Bruno; il diſtribue ſon bien aux pauvres; ſaint Hugues Evêque de Grenoble reçoit ſaint Bruno; le ſaint avec ſaint Hugues & ſes compagnons à cheval, allant au lieu où eſt la grande Chartreuſe; il ſe bâtit une retraite au milieu des rochers; ſaint Hugues donne l'habit à ſaint Bruno & à ſes compagnons; le Pape Victor III confirme l'ordre des Chartreux; le ſaint donne l'habit à quelques religieux; il reçoit une lettre du Pape Urbain II qui avoit été un de ſes diſciples; ſaint Bruno baiſe les pieds du Pape; il refuſe l'archevêché de *Regio*; St Bruno en prieres dans les déſerts de la Calabre; Roger Comte de Sicile & de Calabre, trouve à la chaſſe S. Bruno dans ſa ſolitude; ce ſaint apparoit en ſonge à Roger, & l'avertit d'une trahiſon; la mort de ſaint Bruno; ſon apothéoſe. Les payſages & les ornemens ſont encore du deſſein de le Sueur, qui a fait un *Noli me tangere* dans le chapitre.

Dans l'Egliſe de Notre-Dame, ſaint Paul qui prêche & convertit à Epheſe les Gentils qui brûlent leurs livres; grand tableau admirable; aux Capucins

LE SUEUR.

Capucins de la rue saint Honoré, un Christ mourant; à saint Germain l'Auxerrois, (*a*) Notre-Seigneur chez Marthe & Marie, & le martyre de saint Laurent; à saint Etienne du mont, dans une chapelle, la mort de Tabithe; l'Eglise de S. Gervais, offre dans une petite chapelle secrette, une descente de croix en rond, un portement de croix peint sur le devant d'autel, deux sujets aux vitrages, le martyre de saint Gervais & celui de S. Protais peints sur verre par Perrin d'après ses desseins; deux grands tableaux faits pour des modèles de tapisseries, ornent la nef de cette Eglise, l'un est le martyre de saint Gervais achevé par Goulai son beau-frere; l'autre les deux saints que l'on veut forcer d'adorer les idoles devant le consul Astase; ce dernier est tout de sa main. On voit dans la chapelle de la petite communauté du séminaire de saint Sulpice, une présentation au Temple composée de dix figures principales & d'une gloire en haut; c'est un de ses plus beaux ouvrages.

L'Abbaye de Marmoutier-lez-Tours posséde sept tableaux de sa main; ils sont placés dans un salon près le réfectoire: on y voit une annonciation en hauteur; une descente de croix; deux sujets de l'histoire de saint Martin; l'un saint Martin disant la messe, qui est dans une chapelle à côté; l'autre est une apparition de plusieurs saints à St. Martin; saint Sébastien, après son martyre, sou-

(*a*) Ces deux tableaux sont de belles copies des originaux qui ont été enlevés par surprise, & vendus à l'inventaire de M. de Pontchartrain, & que possédent des amateurs à Paris.

LE SUEUR. tenu par des anges ; ſaint Louis panſant des ma lades ; ſaint Benoît & ſainte Scolaſtique en regar font le ſeptieme tableau.

Dans la ville de la Rochelle, on voit au maî tre-autel des peres de l'Oratoire, l'adoration de bergers.

Dans la maiſon du Préſident Lambert, l'ap partement au deuxiéme étage appellé les Bains repréſente dans les angles de ſon plafond les di vinités de la mer & des eaux, accompagnées d'en fans qui badinent avec des branches de corail; o y voit quatre bas-reliefs feints de ſculpture, ſça voir, le triomphe de Neptune, celui d'Amphi trite, Actéon dans les bains de Diane, & la fa ble de Caliſto; en bas, dans le cabinet des Mu ſes, cinq morceaux dans les lambris; deux quar rés, qui ſont Melpoméne avec Polymnie & Erato l'autre eſt Clio, Euterpe & Thalie; Calliope, Terp ſicore & Uranie ſont les ſujets des trois autres ta bleaux de forme ovale : on voit dans le plafond Apollon qui accorde à Phaëton la conduite de ſo char; dans un cabinet de plain pied, il a pein le cours de la lune au plafond; dans l'appartemen au rez de chauſſée appellé le cabinet de l'Amou cinq ſujets de ſon hiſtoire au plafond, ſa naiſſan ce, Vénus qui le préſente à Jupiter, ce Dieu, qu pour éviter la colere de ſa mere, ſe réfugie entr les bras de Cérès, l'Amour aſſis ſur un nuage re cevant les hommages des Dieux; le même aſſu de ſon pouvoir, qui ordonne à Mercure d'en in truire l'univers; un tableau au-deſſus de la che minée repréſentant l'Amour, qui après avoir de ſarmé Jupiter, deſcend pour embraſer le monde un autre au-deſſus de la porte, qui eſt l'enlévemen de Ganiméde.

LE SUEUR.

On voyoit dans un plafond de l'hôtel de Bouillon avant la reconstruction, dix-huit morceaux de Le Sueur peints à l'huile, dont quatorze représentoient l'histoire de Médée & de Jason, sçavoir, Jason qui arrive à la cour d'Aetas Roi de Colchos, pere de Médée; Médée en conversation avec Jason; son repas avec Médée & son pere; Jason partant pour la conquête de la toison d'or avec les Argonautes; Médée aux pieds de son pere avec Jason; Junon accompagnée de l'Amour, donnant ses ordres à Iris; Jason offrant la toison à Médée; Jupiter qui envoye Mercure; Junon dans le ciel qui envoye Iris; Jason infidele qui répudie Médée, & épouse Creuse fille de Creon Roi de Corinthe; Médée furieuse fait ses conjurations; l'Hymen & trois Génies représentent un des mariages de Jason; Médée tue les deux enfans qu'elle avoit eus de Jason; Médée sortant de Corinthe dans son char traîné par des dragons aîlés, est accompagnée des Zéphirs & des Amours, & se sauve à Colchos; c'est le plus grand de tous ces tableaux. Le Sueur les a peints dans son premier tems; cependant il y a de très belles choses; ils étoient dans des compartimens dorés, & le sieur *Riario* Italien les a enlevés de dessus ce plâtre pour les remettre sur toile: il y a encore quatre paysages Flamans.

Dans la salle de l'académie de saint Luc, il y a un beau tableau de sa main, qui représente saint Paul entouré de plusieurs malades lequel guérit un possédé.

Dans le plafond de la troisiéme chambre de la Cour des aides à Paris, se trouvent quatre bas-reliefs peints en camayeu; l'un est le jugement de la femme adultére, celui de Susanne & des deux

LE SUEUR.

vieillards ; le jugement de Salomon & l'aveugle de Jéricho.

La chapelle de M. Turgot, Conseiller d'Etat, rue Portefoin, est entiérement peinte par le Sueur : une annonciation est le sujet du tableau d'autel, saint Guillaume & sainte Marguerite sont représentés sur les panneaux du devant d'autel : les huit béatitudes se voyent en petit dans les lambris sur des fonds dorés ; & dans des camayeux au-dessus, le Sueur a peint la naissance de la Vierge, la visitation, la nativité, la présentation & la purification. Ces beaux morceaux font regretter la ruine du plafond de l'ancienne chapelle, où l'on voyoit l'assomption de la Vierge soutenue par trois anges, des grouppes d'enfans ornoient le haut du plafond, & il y avoit quatre têtes de Chérubins dans le bas. On peut mettre au nombre de ces pertes ce qu'il avoit peint dans une maison, place Royale, où l'on voyoit Diane dans un grand plafond, deux paysages, un Moyse (a) retiré des eaux & Alexandre malade qui reçoit un breuvage de la main de son médecin ; la plûpart sur des cheminées : il avoit encore peint dans les bains de la Reine au vieux Louvre.

On voyoit autrefois dans une grotte des jardins de Conflans, une Junon dans le plafond.

Le Roi posséde quatre tableaux de ce maître : une figure couronnée tenant d'une main une corne d'abondance, & de l'autre un plan d'architecture ; l'Histoire est à côté d'elle sous la figure d'une femme qui écrit dans un livre que Saturne tient devant elle.

(a) Ce tableau est en Angleterre.

Le second tableau eſt Hercule qui s'appuye ſur la Vertu & foule la Volupté aux pieds : le Mérite couronné par la Vertu, eſt le ſujet du troiſiéme tableau : le quatriéme eſt un Chriſt que les bourreaux attachent à la colonne, moyen tableau en hauteur expoſé dans les appartemens du Luxembourg.

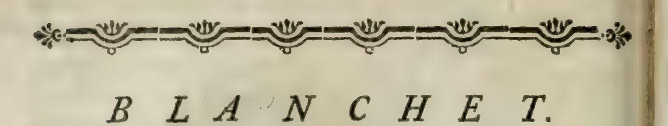
LE SUEUR.

On ne voit qu'un ſeul tableau de le Sueur au palais Royal, c'eſt Alexandre qui prend une coupe de ſon médecin Philippe, en lui donnant à lire une lettre qui l'accuſoit d'avoir empoiſonné cette coupe : ce tableau qui n'eſt pas grand, forme un rond de la derniere beauté.

Le Sueur a gravé à l'eau forte une ſainte famille ; le cloître des Chartreux a été exécuté en vingt-deux feuilles par Chauveau dont le Clerc en a gravé trois : deux habiles graveurs (*a*) avoient entrepris nouvellement de donner ce même cloître en plus grande forme, mais cela n'a pas réuſſi. L'hôtel Lambert eſt exécuté en dix-neuf planches par B. Picart & autres, & l'on compte en tout ſoixante-ſix piéces d'après le Sueur : les graveurs ſont Audran, Picart le Romain, B. Picart ſon fils, Duflos, Daret, Couvay, Dorigny, Chauveau, S. le Clerc, Coëlemans, Deſplaces, Duchange, Dupuis & Beauvais.

(*a*) Les ſieurs Soubeyrand & Liotard.





BLANCHET.

BLANCHET.

ON ne connoît pas assez Thomas Blanchet à Paris, pour lui rendre la justice qui lui est due : il naquit en cette ville en 1617. Son génie le porta d'abord à la sculpture que Sarrazin, à cause de la foiblesse de son tempérament, lui conseilla de quitter pour s'attacher à la peinture. Ce dernier art lui réussit assez bien ; & ses succès l'enhardirent à entreprendre le voyage d'Italie, où il peignit d'abord des perspectives ; il s'étoit fort appliqué à cet art, ainsi qu'à l'architecture. Le Poussin & l'Algarde devinrent ses amis ; & les conseils de ces grands hommes furent pour lui des régles les plus certaines de son art. André *Sacchi*, qu'il consultoit encore, le porta à peindre l'histoire en grand. Encouragé par de si grands artistes, il fit des ouvrages qui justifierent la favorable opinion qu'on avoit conçue de ses talens. Sa maxime étoit en copiant les grands maîtres, de suivre l'avis d'un (*a*) ancien : *Si vous ne surpassez pas les plus habiles, vous aurez au moins la gloire de les suivre.* Pantot Lyonnois, habile peintre de portraits, se trouvant pour lors à Rome, fit connoissance avec Blanchet : cet homme lui procura dans la suite les ouvrages de l'hôtel de ville de Lyon.

(*a*) *Verùm si transeundi spes non est, tamen est dignitas subsequendi.* Quintilien.


BLANCHET.

BLANCHET.

De retour à Paris, Blanchet peignit plusieurs morceaux en concurrence avec le Maire & nous avons de lui un beau tableau à Notre-Dame, de ceux que l'on appelle des *Mais*. Enfin il vint s'établir à Lyon, où il fut dans la suite directeur d'une école académique; il avoit écrit auparavant à l'académie de peinture pour y être admis : sa réputation fit passer par-dessus les formalités; & quoiqu'absent on le reçut en 1676. On lui laissa même le choix de son tableau de réception qu'il fit présenter en 1681, par Charles le Brun son ami, avec lequel il étoit revenu d'Italie. Ses ouvrages rendirent son nom célébre, & lui en procurerent de plus considérables, tels que ceux de l'hôtel de ville de Lyon, & plusieurs tableaux d'histoire pour les Eglises de saint Nizier, des Jésuites, des Dames de saint Pierre, des religieuses de sainte Marie, des Dames de saint Benoît, & des pénitens blancs dits Gonfalons : il a fait voir dans tous ces morceaux, qu'il tenoit son pinceau de la main des Graces; il pensoit avec tant de noblesse, son style étoit si élevé, qu'il auroit été un grand poëte, s'il n'eût préféré d'être un peintre distingué.

On est surpris que cet habile homme soit échappé à la connoissance de la plûpart des auteurs, & que de Piles n'en ait fait aucune mention dans la vie des peintres François, parmi lesquels ses grands ouvrages auroient dû le placer.

Blanchet, avec un génie facile & un dessein correct, saisissoit parfaitement la belle nature; il possédoit l'architecture & la perspective; d'heureuses convenances, des expressions touchantes, une richesse de composition, une belle touche,

BLANCHET.

caractérisent ses tableaux, & son ton de couleur approche de la vérité : il dessinoit les enfans avec beaucoup d'art; & s'il n'a pas toujours été aussi correct qu'on le pourroit souhaiter, on ne doit l'imputer qu'à la fougue & à la vivacité de son génie.

L'incendie qui arriva dans l'hôtel de ville de Lyon en 1674, consuma le plafond de la grande salle, qui passoit pour son chef-d'œuvre. Il représentoit en trois grands morceaux le fameux Temple d'Auguste bâti dans la ville de Lyon; le soleil y paroissoit au signe du lion accompagné des douze signes du Zodiaque; les deux autres tableaux à l'extrémité du plafond, étoient la fondation ou le rétablissement de Lyon par Plancus, & la réunion de cette ville à la couronne de France par Louis Hutin; quatre tableaux sur les murs représentoient les principales actions d'Alexandre le grand, faisant allusion à Auguste qui avoit affecté d'imiter ce héros, & à Louis XIV, qui dès sa jeunesse avoit réuni les vertus de ces deux Princes.

La ruine de cet ouvrage lui fut extrêmement sensible, & pensa le faire mourir. Il vint à Paris en l'année 1682, pour remercier l'académie de peinture; il y prit séance & fut admis professeur, comme voulant établir une école à Lyon. Toute la jeunesse, à son retour en cette ville, profitant de cet avantage, se mit sous sa conduite, & il est sorti de cette école publique des peintres qui ont eu de la réputation.

Blanchet, après avoir terminé les excellens ouvrages de l'hôtel de ville de Lyon, présenta aux Echevins, qui lui demandoient un état du déboursé

BLANCHET.

des couleurs qu'il avoit employées, un mémoire dans lequel il mit pour cent mille francs de blanc & de noir ; les Echevins pénétrerent ſa penſée, lui firent un payement proportionné à ſon ouvrage, & lui accorderent une penſion honorable, & un logement ſa vie durant à l'hôtel de ville. Son caractère étoit ſi aimable, qu'il ſe faiſoit rechercher dans toutes les ſociétés ; la vivacité même de ſon eſprit répandoit beaucoup d'agrément dans ſa converſation. Tant de diſtinctions le fixerent toute ſa vie à Lyon, où il mourut en 1689, à l'âge de ſoixante-douze ans, & ſans qu'il paroiſſe avoir formé d'élèves auſſi diſtingués que lui. On aſſure qu'il avoit épouſé une femme d'une humeur ſi bizarre, qu'elle diminua beaucoup les agrémens de ſa vie : elle ne lui a point donné d'enfans.

Ses deſſeins ne ſont pas beaucoup répandus ; cependant, ſi l'on en juge par ceux qu'on poſſede, il en arrêtoit le trait à la plume, mêlé d'un lavis d'encre de la Chine & d'un peu de ſanguine ; d'autres ſont pochés à l'encre avec un lavis de biſtre recouvert de groſſes tailles faites à la plume en différens ſens. Ses études ſont à la ſanguine relevée de blanc de craie avec des hachures croiſées ; la correction, la belle penſée, des draperies bien jettées & des têtes variées, annoncent Thomas Blanchet.

On connoît à Paris de ſa main le raviſſement de S. Philippe, après le baptême de l'eunuque de Candace, dans l'Egliſe de Notre-Dame ; Cadmus qui tue le dragon, & en ſeme les dents par ordre de Pallas, ſe conſerve dans les ſalles de l'académie.

On voit à Lyon, outre les ouvrages qui ornent l'hôtel de ville, à l'abbaye Royale des Dames de

BLANCHET.

saint Pierre-les-nonains, dans le sanctuaire, cinq tableaux relatifs à l'histoire de ce Saint, Notre-Seigneur qui lui donne les clefs; S. Pierre marchant sur les eaux, lorsqu'il se trouve dans une tempête avec Jesus-Christ & les douze Apôtres, & son crucifiement; l'ovale qui est au milieu offre sa prison, & est estimé le plus beau : dans le chœur de l'Eglise collégiale de saint Nizier, Blanchet a peint les aveugles de Jéricho, la multiplication des pains, Jesus-Christ qui appelle à lui de petits enfans; & la femme adultère; dans l'Eglise des Dames de saint Benoît, au maître-autel, il a représenté le Saint qui reçoit le viatique : tout est digne d'attention dans ce bel ouvrage, qui est, sans contredit, un des plus beaux qu'il ait faits. Il a encore orné de ses tableaux l'Eglise des Jésuites, & celles des religieuses de sainte Marie.

A l'hôtel de ville de Lyon, il y avoit quatre salles : celle qui a été brûlée, dont on a parlé ci-dessus; celle des Portraits, celle de la Conservation, & la salle du Consulat : on voit dans celle de la Conservation, un plafond représentant une figure voilée, tenant de la main droite un sceptre avec un œil, & de la gauche une lampe ardente; à côté est une autre figure couronnée, tenant un glaive d'une main & un bouclier de l'autre, sur lequel est un soleil qui par ses rayons foudroye les Vices, tels que la Chicane, la Fraude, le Mensonge & l'Envie; des génies qui tiennent des balances, des palmes, des miroirs, accompagnent cette grande figure; & la Rage, toujours prête à se repaître du sang humain, est armée d'un poignard : aux quatre coins du plafond sont placés dans des ronds, la Justice, la Fidélité,

BLANCHET.

l'Abondance & l'Agriculture; on voit dans la même ſalle un Chriſt en croix, très-eſtimé. La ſalle du Conſulat eſt ornée d'un plafond qui repréſente la dédicace de cette ville; dans la ſalle des Portraits, on remarque au plafond une figure couronnée aſſiſe ſur un lion, elle tient un ſceptre de la main droite, & de l'autre un lys; elle eſt groupée de figures ſymboliques qui déſignent les Vertus cardinales: le peintre, par une ingénieuſe allégorie, a peint au bas de ce plafond, une femme jettant des rayons de gloire & tenant un cercle d'or: à ſes pieds paroît Saturne qui dévore ſes enfans; les Arts ſeuls & la Vertu ne ſont point ſujets au ravage du tems. On conſerve encore dans cette ſalle le portrait d'Henri IV, qu'il a peint en pied & en habit de guerre, couronné par la Victoire. L'eſcalier principal composé de trois rampes, eſt entiérement peint à l'huile, & repréſente l'embraſement de Lyon; dans le plafond ſe voyent les Dieux & les hommes qui s'intéreſſent au rétabliſſement de cette grande ville; il commence un peu à ſe gâter. Blanchet a traité les mêmes ſujets dans la ſalle d'audience & la chambre criminelle du palais, avec une variété qui prouve la fertilité de ſon genie, & ſa ſcience dans l'hiſtoire & l'allégorie; la ſalle d'audience eſt ſon plus bel ouvrage: la Juſtice & l'Equité en ſont l'objet; on voit dans la chambre criminelle huit tableaux emblématiques, qui repréſentent pluſieurs célèbres jugemens.

Le plus beau portrait qu'il ait fait, après celui d'Henri IV placé dans l'hôtel de ville, eſt celui de Camille de Neuville, Archevêque de Lyon, qui eſt dans le veſtibule de la chapelle des pénitens blancs, dits Gonfalons, proche les Cordeliers du

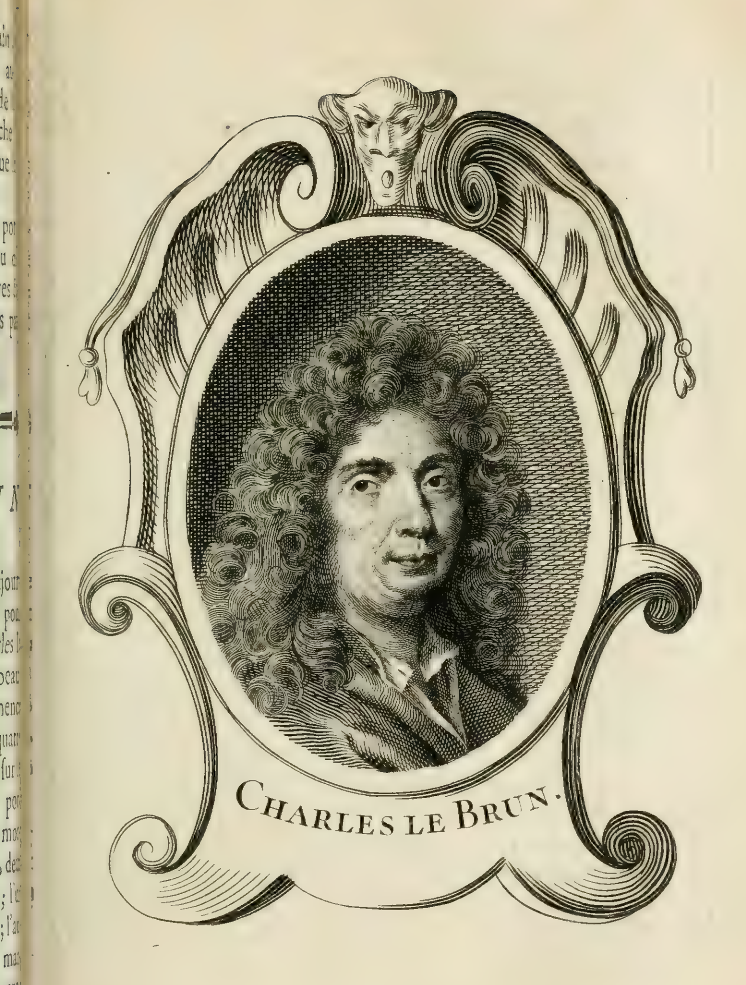
BLANCHET. grand couvent, où il y a encore de ſa main ; parmi les grands tableaux placés autour & au-deſſus des ſtales, qui repréſentent l'hiſtoire de la Vierge, une adoration des bergers à la crêche, dont la beauté n'eſt pas moins à conſidérer que la ſingularité de la compoſition.

On connoît de gravé, d'après Blanchet, le portrait de Charrier, par Maſſon ; ſon tableau de Notre-Dame, par Tardieu ; & pluſieurs titres & vignettes de livres imprimés à Lyon, gravés par Tournheiſen.



CHARLES LE BRUN.

CHARLES LE BRUN. LA gloire des grands hommes ſe doit toujours meſurer ſur les moyens dont ils ſe ſont ſervis pour l'acquérir. Les belles connoiſſances de Charles le Brun formerent un célèbre artiſte qui a fait beaucoup d'honneur à la France : elles ont commencé dès ſa plus tendre jeuneſſe, puiſqu'à l'âge de quatre ans il tiroit les charbons du feu pour deſſiner ſur le plancher ; & qu'à celui de douze ans il fit le portrait de ſon ayeul, qui paſſe pour un beau morceau : l'on voit même de lui, au palais Royal, deux bons tableaux peints à l'âge de quinze ans ; l'un Hercule aſſommant les chevaux de Dioméde ; l'autre ce héros en ſacrificateur. Sa naiſſance eſt marquée en 1619, dans la ville de Paris. Son pere, qui étoit ſculpteur, tiroit ſon origine de parens diſtingués dans l'Ecoſſe. Pendant qu'il travailloit à une figure dans le jardin de l'hôtel Seguier, ſon


CHARLES LE BRUN.

CHARLES LE BRUN.

fils, qu'il menoit avec lui, fut regardé de bon œil par le Chancelier de ce nom, qui à l'aſpect de quelques-uns de ſes deſſeins, entr'autres d'une tête de vieillard, d'après un nommé le Bé ſon ayeul, le mit à onze ans dans l'école de Voüet : ſon grand avancement dans l'art ſurprit ce célèbre peintre.

On l'envoya enſuite à Fontainebleau, où il copia parfaitement en petit la ſainte famille de Raphaël. Le Brun entra quelque tems après en 1642, dans la communauté de ſaint Luc, & donna pour tableau de réception Saint Jean jetté dans l'huile bouillante. Des ouvrages ſi rares dans un âge auſſi peu avancé, éleverent infiniment ce jeune peintre, & engagerent le chancelier Seguier à l'envoyer en Italie en 1642. Il y fut entretenu par ce grand protecteur pendant l'eſpace de ſix (*a*) années, & mis en penſion à Rome chez le fameux Pouſſin.

Le Brun fut aſſez heureux de joindre à Lyon ce grand homme qui retournoit à Rome. Charmé de la pénétration d'eſprit de ce jeune peintre à qui il ne manquoit qu'un pinceau plus exercé, le Pouſſin lui dévoila ces myſtéres de l'art qui ne ſont connus que des grands génies. Il ſe forma entr'eux une de ces amitiés fondées ſur l'eſtime du vrai mérite, qui durent éternellement, & dont le Brun fit éclater les effets dans l'occaſion. Les antiques & les beaux ouvrages qui ſe voyent en Italie, furent la ſource de ſes grandes lumieres : l'étude des habillemens,

(*a*) De Piles s'eſt trompé, en diſant que le Brun n'a été que trois ans en Italie. Ce peintre a déclaré lui-même qu'il y avoit reſté ſix années, ainſi qu'il eſt porté ſur les regiſtres de l'académie.

CHARLES LE BRUN.

& des armes de différens pays jointe à une lecture assidue de l'histoire & de la fable, lui acquit une connoissance si parfaite des mœurs & des caractéres des hommes, que personne n'a mérité à plus juste titre le nom de sçavant peintre. Il fit à Rome plusieurs tableaux dans le goût du Poussin, dont quelques-uns même parurent être de sa main : tels sont la déification d'Enée, *Mutius Scevola*, & un Crucifix pour le Grand-Maître de Malthe. Dans l'exposition publique qu'il fit du tableau d'*Horatius Cocles*, les connoisseurs le trouverent si beau, qu'ils en marquerent leur surprise au Poussin, qui les assura qu'il n'y avoit aucune part, & qu'il étoit entiérement de la main de le Brun.

Ce peintre négligea malheureusement de voir Venise, pour revenir plus promptement à Paris vers la fin de 1648; (quel progrès n'eût-il pas fait dans le coloris!) apres s'être arrêté à Lyon à peindre plusieurs tableaux. Les premiers qu'il exposa à Paris fut le crucifiement de saint André qui est dans l'Eglise de Notre-Dame, Moyse qui frappe le rocher, & plusieurs autres morceaux qui firent connoître l'étendue de ses talens, & combien il avoit profité dans son voyage d'Italie. Reçu à l'académie en 1648, il y tint le premier rang, que la justice & la reconnoissance lui donnoient de droit, ayant le plus contribué à son établissement. Une petite esquisse du serpent d'airain, exécutée en grand, l'an 1650 dans le réfectoire des peres de Picpus, accrut infiniment sa renommée; l'année suivante, ce qu'il peignit pour Notre-Dame, ne le distingua pas moins; la facilité du pinceau, le beau ton de couleur y égalent la grande composition.

Charles le Brun.

Le Brun avoit l'esprit pénétrant, bon historien, grand dans ses ordonnances, possédant la poétique de son art, sçavant dans l'allégorie & dans toutes les parties de la peinture, étudiant continuellement la nature, & ne faisant rien sans elle : un beau génie se joignoit à beaucoup de correction & d'élégance ; ses airs de têtes sont gracieux, entendant mieux que personne à donner le caractére convenable à ses figures, & à exprimer les passions de l'ame auxquelles il s'étoit beaucoup attaché. Nous avons de lui deux traités, l'un sur la physionomie, & l'autre sur les caractéres des passions, avec des figures qui les rendent parfaitement : l'un & l'autre furent lus par l'auteur même dans les conférences de l'académie.

Si ce peintre traitoit un sujet, c'étoit avec toute la bienséance convenable, & l'on ne pouvoit mieux observer le *Costume*. Il s'instruisoit à fond de sa matiere, soit par la lecture, soit en consultant les sçavans ; son esprit élevé & son jugement solide exécutoient ensuite facilement ce qu'il avoit entrepris. Il ne s'agissoit que de connoître toutes les ressources & les hardiesses de son génie sublime, qui annonçoit des vérités sous l'écorce de l'allégorie. Le Brun ne laissoit échapper aucune occasion de se signaler, & les plus grands ouvrages étoient ceux qui lui convenoient le mieux ; il entreprit à la place Royale le plafond de l'Abbé de la Riviere Sécretaire du cardinal Mazarin, qui représentoit le point du jour ; à l'hôtel de Bouillon, deux plafonds, l'un l'histoire de Pandore & celle des neuf Muses dans la grande salle ; il peignit ensuite la galerie du Président Lambert, & le pla-

CHARLES LE BRUN.

fond du séminaire de saint Sulpice : morceaux qui manifestent l'élévation de sa pensée & la belle exécution de sa main. L'histoire & la chronologie étoient ses compagnes ordinaires ; on sçait qu'elles ne doivent point se diviser, la vérité & la fidélité sont leurs boussoles ; ses figures étoient peintes toutes nues pour être plus sûr de la correction de leurs parties ; ensuite il faisoit jetter des draperies dessus, & par ce moyen ces morceaux étoient parfaitement ensemble. Il prenoit pour modéle de ses belles têtes celle de la femme de Sylvestre graveur, dont on le disoit amoureux, & dont il a fait le portrait peint sur le marbre de son tombeau à S. Germain l'Auxerrois, placé près des fonts baptismaux.

M. Fouquet surintendant des finances, sçachant de quoi le Brun étoit capable, lui confia les ouvrages de son château de Vaux-le-Vicomte (aujourd'hui nommé Vaux-le-Villars ;) il y fit connoissance avec le cardinal Mazarin qui aimoit à le voir travailler, & qui pour l'éprouver lui montra la bataille de Constantin que Raphaël avoit traitée, & lui demanda un dessein du même sujet ; ce qui lui fut aisé d'exposer à son Eminence dans le morceau qu'il avoit peint par ordre du surintendant, pour servir de modèle aux tapisseries du Roi. Le cardinal convaincu de sa grande capacité, le présenta au Roi, & ce fut le premier pas de le Brun vers la fortune. La Reine mere lui demanda un crucifix entouré d'anges pour son oratoire ; & tous les arcs de triomphe pour le mariage de Louis XIV sont dûs à son grand génie : on ne peut oublier le beau catafalque dont il donna le dessein, pour le service que fit chanter l'académie en 1672 pour son

CHARLES LE BRUN.

son bienfaicteur le Chancelier Seguier, dans l'Eglise des peres de l'Oratoire de la rue saint Honoré.

Pour prouver sa facilité à dessiner & à saisir la nature, lors de l'exécution de la Brinvilliers, le Brun demanda à l'exécuteur des hautes œuvres, d'arrêter un moment la charette sous prétexte d'une roue rompue. En quatre coups de craion il la fit parfaitement ressembler (*a*). Elle avoit les mains jointes tenant une torche, & le confesseur à côté d'elle.

M. Colbert qui succéda à M. Fouquet dans la surintendance des finances, n'estima pas moins ce grand artiste. Il le fit nommer par Louis XIV premier peintre, & annoblir en 1662. Le Roi, dans la suite, lui donna des armes distinguées, & son portrait enrichi de diamans de prix, qu'il portoit à sa boutoniere comme un ordre de chevalerie. Quelle gloire, quand la faveur n'ajoute rien à la réputation, ou ne diminue point celle qu'on s'est acquise!

C'est de ce Monarque & de ce grand Ministre que Despréaux a dit au sujet des graces accordées aux sçavans:

On doit tout espérer d'un Monarque si juste,
Mais sans un Mécènas à quoi sert un Auguste?

Boileau dit dans un autre endroit:

Un Auguste aisément peut faire des Virgiles.

(*a*) J'ai vû ce beau dessein, & j'en ai fait faire une belle copie par un Académicien.

CHARLES LE BRUN.

Le Brun entreprit dans le même tems les cin grands morceaux de l'histoire (*a*) d'Alexandre seuls capables de faire son éloge. Les actions d ce fameux conquérant sont plus frappantes sur l toile de le Brun, que sur le papier de Quinte Curce. Le Brun, qui possedoit la poëtique de so art au suprême dégré, pour ne pas manquer a *costume*, eut l'attention, quand il peignit les ba tailles d'Alexandre, de faire (*b*) dessiner, à Alep des chevaux de Perse, qui sont plus minces d corps que les nôtres. La famille de Darius se di tingue surtout par les beaux airs de têtes de Sis gambis mere du Prince, de Statira sa femme & de sa fille Parysatis; par ses grands caractéres & par les habillemens dessinés sur l'antique, q marquent les différens pays des personnages q y sont représentés, au nombre de dix-huit. O fera un jour tout le cas que méritent ces bell productions d'un génie François. Je ne puis passe sous silence les paroles d'un (*c*) Moderne à ce suje » On peut espérer, dit-il, que quelque soit la pr » vention où l'on est pour tout ce qui vient d'Itali » & le peu d'estime que les François font des ou » vrages de leur siécle, & surtout de ceux de leu » compatriotes, on leur rendra la justice qui le » est due, lorsque le tems y aura ajouté la bea

(*a*) Ces batailles ont été gravées par G. Audran, & si bien exéc tées, qu'on peut dire que le Brun a été aussi heureux en grave que Raphaël & Rubens.

(*b*) Reflexions sur la poësie par l'Abbé du Bos, Tome I. page 257

(*c*) Perault, vies des hommes illustres, Tome I. page 91.

CHARLES LE BRUN.

» té, &, si cela se peut dire, le vernis qu'il donne » toujours aux excellens tableaux. «

Louis XIV, lorsque le Brun peignoit à Fontainebleau la famille de Darius, le venoit voir tous les jours travailler pendant deux heures. Ce Prince lui ordonna de peindre sur le champ la tête de Parysatis, la plus jeune personne qui soit dans la composition de ce tableau : il le fit avec tant de succès, que le Bernin qui ne l'aimoit pas, selon ce que dit Perault, fut frappé de ce morceau, & dit au Roi, à Versailles, qu'il falloit que le Brun eût un fond inépuisable de belles pensées & de science, pour faire au premier coup ce qui coutoit aux autres tant de tems & de réflexions. Il décora ensuite la galerie d'Apollon, où sont les figures de ce Dieu, de Neptune & de Thétis dans leur triomphe, pour faire allusion à la devise du Roi. Le grand escalier de Versailles n'étoit pas moins beau; l'on y voyoit les Muses attentives à célébrer les actions de Louis XIV. Quel regret qu'il ait été abbattu pour faire un appartement à Madame Adelaïde! Son dernier ouvrage est la grande galerie, qui l'occupa pendant quatorze ans; il y a représenté l'histoire de ce Prince d'une maniere allégorique & sçavante, depuis que ce Monarque eut pris lui-même la conduite de ses états, jusqu'à la paix de Nimégue. Ces sujets étoient plutôt du ressort de la poësie que de celui de la peinture; mais l'iconologie, ou plutôt l'allégorie, peut faciliter la représentation de plusieurs actions dans un même tableau. Que de choses exprimées tout à la fois dans Homere qui étoit le pere des grandes images! Le Brun, à son imitation, a trouvé moyen

CHARLES LE BRUN.

d'écrire ſur le bouclier d'un Héros, les noms de plu ſieurs villes qu'il avoit priſes ; une autre fois c'éto une Victoire qui tient les écuſſons de ces ville Par ces fictions on repréſente des choſes qu'il n'e pas permis de rendre en même tems dans un ſe tableau, & qu'un hiſtorien ne pourroit même e primer qu'en pluſieurs pages.

M. Colbert employa le Brun à peindre la ch pelle & le pavillon de l'Aurore, dans ſon châte de Sceaux ; ouvrage qui auroit ſuffi pour lui pr curer l'immortalité, ſi les précédens ne la lui eu ſent aſſurée. Le même miniſtre lui fit donner direction générale de tous les ouvrages qui ſe fa ſoient chez le Roi, & ſurtout de la manufactu royale des Gobelins, où il avoit ſon logeme avec une penſion conſidérable. On y exécuta ſ ſes deſſeins, dont ſes élèves peignirent les carton les quatre ſaiſons & les quatre élémens, gravés p (*a*) S. le Clerc. Son génie univerſel ſe portoit tout ; ſujets de dévotion, ſujets profanes, po traits, ornemens, tapiſſeries, ouvrages d'orf vrerie, de ſerrurerie, de menuiſerie, fontaine décorations, arcs de triomphe, fêtes, thèſes, to beaux ; tout ſe faiſoit ſur ſes deſſeins, tout public ſon goût & ſon vaſte génie.

Le Brun fut nommé Recteur, Chancelier Directeur de l'académie, & quelque tems après le fit Prince de celle de S. Luc à Rome, quoiqu'a

(*a*) Le Brun fut ſi content des planches de S. le Clerc, qu'il dit que ſes tableaux avoient gagné entre ſes mains : il en avoit autant au célèbre Gerard Audran, qui a gravé ſes batailles d'A xandre.

ent & étranger. Ce fut sur ses mémoires que le Roi voulut bien donner un nouveau lustre à l'académie royale de peinture, & en augmenter les revenus ; ce fut encore par son moyen que fut fait en 1666 l'établissement d'une nouvelle académie à Rome, où l'on entretient, aux dépens de Sa Majesté, les jeunes gens qui ont de la disposition pour les arts, & dont les ouvrages ont mérité, à Paris, les prix de l'académie.

CHARLES LE BRUN.

Personne n'avoit plus de zéle pour faire fleurir les beaux arts en France, que leur favori le Brun : secondé d'un grand Ministre, il en trouvoit chaque jour de favorables occasions. Les soins qu'il prenoit pour les affaires générales, ne le détournoient point de ses études particulieres : la peinture qui ne laisse point en repos ceux dont elle a une fois pris possession, le poursuivoit au milieu de tant d'affaires ; aucun ouvrage n'étoit négligé, il y donnoit toute l'application qu'il méritoit ; cet habile homme né pour les grandes machines, se prêtoit également aux tableaux de chevalet, dont plusieurs ornent le cabinet du Roi.

Il peignit encore dans la tribune de l'Eglise de la Sorbone, une gloire céleste qu'on peut regarder comme un de ses plus beaux ouvrages.

Le Brun, grand partisan de l'école Romaine, a néanmoins suivi le goût des Carraches. Quoique très-correct, ses figures sont quelquefois un peu courtes, & leur expression est souvent la même : ses attitudes & ses draperies se ressemblent aussi presque toutes : la nature si variée en tant d'occasions, devoit mieux inspirer ce grand génie.

A l'égard de son coloris, il est infiniment su-

CHARLES LE BRUN.

périeur à celui de ſon maître; ſon pinceau eſt coulant, on y trouve une grande facilité, une exactitude ſurprenante, des compoſitions magnifiques & bien digérées. Il eût été à ſouhaiter, & c'eſt le reproche qu'on (*a*) lui fait, que le Brun eût été à Veniſe conſidérer les Titien & les Paul *Veronèſe*; ſa maniere auroit été plus variée, plus naturelle & plus vigoureuſe. Il ſe réforma bien dans la ſuite, ſurtout dans les batailles d'Alexandre.

Le même auteur attaque ſes couleurs locales, & dit que n'obſervant pas les reflets, il n'a pas donné la force & la rondeur néceſſaires aux objets qu'il a repréſentés; ce qui en ôte l'union & la vérité de l'imitation. Cela pourroit être vrai à l'égard de ſes premiers ouvrages; mais dans les batailles d'Alexandre, dans le ſaint Charles, la Madeleine, & le ſerpent d'airain, ce reproche tombe de lui-même.

Qui peut être à l'abri de ces injuſtes critiques, enfans de la jalouſie & des plus bas ſentimens?

Les peintres modernes qui critiquent le Brun, reſſemblent à ceux qui n'entendant point le Grec oſent attaquer Homere: ne pourroit-on pas leur appliquer ces vers?

Peintres déconcertés par ſon grand caractère,
N'en parlez point comme d'Homere
Parlent les poëtes du tems.

Ce rare & ſublime peintre ſe fit aimer de toute

(*a*) De Piles, dans la vie de Charles le Brun, page 512. Edition de 1699.

Charles le Brun.

la cour par ses manieres nobles & gracieuses; il faisoit une belle figure, & tenoit une grosse maison. Les Princes étrangers recherchoient ses ouvrages, & le grand Duc par distinction lui demanda son portrait, pour le placer dans sa galerie de Florence.

M. de Louvois Ministre de la guerre qui succéda au grand Colbert dans la charge de surintendant des bâtimens, n'avoit pu après sa mort éteindre la jalousie qu'il avoit toujours conçue contre ce Ministre. Cette passion le portoit encore à détruire tout ce qu'avoit fait son prédécesseur, au point même de persécuter ses favoris dont le Brun étoit un des principaux. Ce Ministre excité par le sieur de la Chapelle son Sécretaire & par d'autres gens qui aimoient Mignard, cherchoit à chagriner le Brun en toute occasion : Mignard de son côté qui envioit encore plus les talens que la faveur de son rival, appuyé d'ailleurs par ce Ministre, ne le ménageoit presque plus. Ses partisans attaquoient hautement les nouveaux ouvrages de le Brun; c'étoit autant de coups de poignard qu'il portoit à son rival. Enfin, quoique Louis XIV soutînt le Brun en toute occasion, qu'il le reçût toujours avec bonté, qu'il lui donnât souvent de nouvelles gratifications, il n'alloit plus à la Cour qu'il ne reçût quelque nouveau chagrin de la part de ses ennemis; le moyen de résister à toutes ses traverses; il tomba dans une maladie de langueur à sa maison de Monmorency, d'où on le ramena à Paris aux Gobelins, où il mourut sans postérité en 1690, âgé de près de soixante-onze ans. Le Brun, de son vivant, avoit fait ériger dans l'Eglise de saint Nicolas du Chardonet, un tombeau de marbre à l'honneur de sa mere : c'est dans la même chapelle que sa veuve

CHARLES LE BRUN.

lui en a fait conſtruire un d'une grande magnificence, avec ſon buſte, de la main de Coyſevox.

Un grand peintre tel que le Brun, mérite bien quelque hommage de la poëſie.

Le Brun peint à nos yeux le fier & le terrible,
Il étonne, il inſtruit, tout nous paroît ſenſible;
L'heureuſe allégorie illuſtra ſes travaux;
On croiroit que Pallas dirige ſes pinceaux.
Ce ſublime génie à qui tout eſt poſſible,
De ſon ſçavant flambeau éclaire tous les arts,
Palais, temples, tombeaux lui doivent nos regards.
La faveur qu'un grand Roi ſur lui daigna répandre,
Lui fit par ſon ſçavoir reſſuſciter la cendre.

Ses diſciples ont été, ſon frere Gabriel, Claude Audran, Verdier, Houaſſe, Vernanſal, *Viviani*, le Févre, Joſeph Vivien, Charles de la Foſſe, & autres.

Nous parlerons ici de trois de ſes élèves, ſans compter Claude le Fevre, Charles de la Foſſe, & Joſeph Vivien, dont la vie ſe trouvera dans la ſuite de cet ouvrage.

CLAUDE AUDRAN.

Claude Audran naquit à Lyon en 1641, d'un pere nommé Claude, qui étoit graveur. Il ſe mit ſous la conduite de Perrier, enſuite ſous celle de Vairix, où il fit des progrès conſidérables. Sa grande application & ſes réflexions lui acquirent un bon goût de deſſein, & beaucoup de facilité de pinceau. Ce fut avec de ſi heureuſes diſpoſitions qu'il vint à Paris en 1658; & ſous la conduite d'Errard, il fit dans l'appartement de la Reine, de grandes

figures rehaussées d'or, dont Charles le Brun fut très-content, & l'employa aux ébauches des grands tableaux du Granite, & de la bataille d'Arbelles. Il entroit si bien dans le goût de ce maître, qu'on n'y voyoit que le même style. Il fit, à fresque, la chapelle du château de Sceaux, la galerie des Tuilleries, le grand escalier de Versailles, plusieurs bas-reliefs & trophées couleur de bronze, dans la salle des Gardes, sous la conduite de Charles le Brun; on le reçut à l'Académie en 1675, & son tableau de réception est l'institution de l'Eucharistie; enfin, en 1681, on le fit Professeur. Le cardinal de Furstemberg lui ordonna de grands tableaux de génie pour son salon de Saverne. Il fit pour le *Mai* de Notre-Dame la décollation de saint Jean, & pour les deux chapelles d'entrée dans l'Eglise des Chartreux de Paris, saint Denis & saint Louis donnant la sépulture aux martyrs de la Foi, & le miracle des cinq pains pour le chœur. La mort le surprit dans le célibat, à Paris en 1684, âgé de quarante-trois ans, fort regretté pour son bon caractère & sa charité envers les pauvres.

CLAUDE AUDRAN.

René-Antoine Hoüasse, natif de Paris en 1645, travailla d'abord sous Charles le Brun aux ouvrages de Versailles, & fut reçu à l'académie en 1673, & donna, pour son tableau de réception, la défaite de l'Hydre à sept têtes du marais de Lerne; c'est un des douze travaux d'Hercule. On le nomma ensuite Directeur de l'académie de Rome en 1699, & il y resta pendant cinq ans, & épousa la sœur de Pierre le Gros, fameux sculpteur François. A son retour à Paris, en 1704, on le nomma Recteur & Trésorier de l'académie de Paris. On voit de sa main, à Versailles, le plafond de la salle

RENÉ-ANTOINE HOUASSE.

RENÉ-ANTOINE HOUASSE.

de l'Abondance, celui de celle de Vénus, le morceau de la Terreur dans la ſalle de Mars, & le triomphe de Conſtantin. Apollon & Daphné ſont dans une autre piéce. Il a peint, à Trianon, Diane & Endimion, Mercure qui endort Argus, Narciſſe, Cianée en fontaine, Alphée & Arétuſe; le voyage de la ſainte Vierge, dans la chapelle du Mont-Carmel, chez les Carmes, dont le deſſein eſt de M. le Brun. Il travailla long-tems en Eſpagne pour le Roi, & il mourut à Paris en 1710, âgé de ſoixante-cinq ans; ſon fils Michel-Ange qui étoit ſon diſciple, fut reçu à l'académie en 1707, & donna pour ſon tableau de réception Hercule qui jette dans la mer Lychas, valet de ſa femme, pour lui avoir endoſſé la chemiſe du Centaure Neſſus. Il a demeuré long-tems en Eſpagne avec la penſion, & y eſt mort.

FRANÇOIS VERDIER.

François Verdier, dont la naiſſance eſt marquée à Paris en 1651, a beaucoup travaillé ſous Charles le Brun à Verſailles, à Trianon, & à la galerie d'Apollon. On le reçut à l'académie en 1678, avec une diſtinction particuliere, par rapport à M. le Brun, ſur la conſtante rapidité de ſes progrès dans le tems de ſes études. On le fit Profeſſeur en 1684; ſon morceau de réception eſt le fameux exploit d'Hercules contre Gérion. Perſonne n'a tant deſſiné que lui. Borée & Orithye, à Trianon, ſont de ſa main; Junon qui ſe conſole des infidélités de Jupiter avec Thétis & l'Océan; cette même Déeſſe qui menace Io en préſence de Jupiter; Mercure qui coupe la tête à Argus; la réſurrection de Lazare, à la chapelle de l'Hôtel-Dieu de Paris; un *Mai* à Notre-Dame, & la vie de Samſon, en quarante morceaux qui ſont gravés en petit. La

FRANÇOIS VERDIER.

fortune n'avoit pas ſecondé tant de travaux, étant mort à Paris en 1730, âgé de ſoixante-dix-neuf ans, dans une ſi grande indigence, qu'il alloit chaque jour vendre ſes deſſeins ſous le manteau. Boileau nous peint ſi bien cet état, lorſqu'il devint poëte :

Dès lors à la richeſſe il fallut renoncer ;
Ne pouvant l'acquerir, j'appris à m'en paſſer.

CHARLES LE BRUN.

Les deſſeins de Charles le Brun ſont à la pierre noire ou à la ſanguine ſans lavis, & hachés légèrement de droit à gauche avec un peu de blanc de craie ; ceux qui ſont ſoutenus d'un lavis d'encre de la Chine ou de biſtre, ſont plus d'effet, & le trait eſt fortifié & reſſenti à la pierre noire, & haché dans les ombres, & pluſieurs ſont ſans être croiſés. La maniere de deſſiner de Charles le Brun eſt fort aiſée à diſtinguer, pour peu qu'on ait vu de ſes ouvrages. Le grand homme doit toujours s'y trouver dans la penſée, dans la compoſition, dans l'expreſſion & dans le tout enſemble.

Les ouvrages de Charles le Brun à Paris, ſont la tribune au-deſſus du maître-autel de l'Egliſe de la Sorbonne, dans laquelle il a repréſenté Dieu le pere entouré de huit grandes figures d'anges, ſans compter pluſieurs Chérubins répandus dans la gloire ; dans l'Egliſe de Notre-Dame, le martyre de S. Etienne & celui de S. André, grands tableaux du *Mai* ; aux Carmélites du fauxbourg ſaint Jacques, la Madeleine aux pieds du Sauveur chez Simon le Phariſien, Jeſus-Chriſt ſervi dans le déſert par pluſieurs anges, deux grands tableaux admirables ; on voit dans la chapelle de ſaint Charles, une Ma-

CHARLES LE BRUN.

deleine pénitente, qui eſt un chef-d'œuvre de l'art pour l'expreſſion & le coloris; & dans une autre chapelle ſainte Génevieve; les principales actions de ces deux ſaintes ſont peintes dans les lambris par les élèves de le Brun & ſur ſes deſſeins : l'Egliſe de S. Paul offre le *Benedicite*, petit tableau excellent; dans celle du Sépulchre, il a repréſenté au maître-autel une réſurrection du Sauveur, donnée par M. Colbert, qui y eſt peint à genoux; aux Capucins du fauxbourg ſaint Jacques, dans une chapelle, une préſentation au Temple, (*a*) l'aſſomption & la conception, tableaux ſur toile placés ſur les côtés; dans la chapelle du Séminaire de ſaint Sulpice, on voit un ſuperbe plafond de ſa main, la Vierge à qui le pere Eternel tend les bras, eſt ſoutenue de douze anges dont le grouppe fort rembruni ſert de repouſſoir aux figures qui ſont placées dans le pourtour du plafond; ces figures au nombre de quatorze, ſont les peres du concile d'Ephèſe & de l'Egliſe Latine, qui, dans des attitudes d'admiration & d'humilité, préſentent leurs ouvrages à la Vierge; ſix autres anges ſont répandus dans le plafond : le tableau d'autel, qui eſt une deſcente du ſaint Eſprit, eſt encore de la main de Charles le Brun, qui s'y eſt peint lui-même dans un coin. On voit dans l'Egliſe de ſaint Nicolas du Chardonnet, ſaint Charles à l'autel de la chapelle qui ſert de ſépulture à le Brun; il s'eſt ſurpaſſé en repré-

(*a*) Ces tableaux, qu'on dit copies, ont peut-être eu le même ſort que ceux de le Sueur qui étoient à ſaint Germain l'Auxerrois; les propriétaires des chapelles qui renfermoient ces tableaux, ont cru que leur appartenant ils en pouvoient diſpoſer; ainſi ils les ont fait enlever, & y ont mis des copies à leur place.

ſentant ſon patron remerciant Dieu à cauſe de la ceſſation de la peſte dans la ville de Milan; l'ange qui eſt peint au plafond, & qui remet ſon épée dans le fourreau, a rapport au ſujet de l'autel: à S. Germain l'Auxerrois, dans une chapelle, un S. Jacques en pied; dans la chapelle du collége de Beauvais, ſaint Jean dans l'iſle de Pathmos; dans le couvent des religieux de Picpus, le Brun a peint dans le refectoire, le fameux ſerpent d'airain, morceau ſeul capable d'immortaliſer un peintre; on voit dans les ſalles de l'hôpital de la Charité, cette vertu perſonnifiée ſous la figure d'une femme qui verſe de l'eau ſur une flamme; mais il eſt de ſa premiere maniere; dans la troiſieme chambre des Enquêtes à Paris, on voit dans le lambris l'accuſation de Suſanne devant le juge, & le jeune Daniel qui la juſtifie; Tomiris faiſant plonger la tête de Cyrus; ce tableau eſt dans la ſalle haute des Jéſuites de la rue ſaint Antoine.

Dans la maiſon de feu M. Manſart, on voit au rez de chauſſée un plafond, où il a repréſenté l'aſſemblée des Dieux qui envoyent ſur la terre Pandore portée par Mercure; on y voit dans les lambris deux grands tableaux, l'un eſt Priam qui redemande le corps de ſon fils Hector à Achille; l'autre eſt le medaillon de Louis XIV. ſoutenu par la Renommée, la Gloire & pluſieurs Génies.

Le Roi a deux galeries peintes de la main de le Brun, la grande de Verſailles, dont le plafond en plein ceintre, eſt peint à l'huile ſur toile marouflé: *(a)*

(a) Marouffer, ſe dit d'une toile ſéparée, ſur laquelle eſt peint un ſujet à l'huile, & que l'on cole enſuite avec de la colle forte, ou des couleurs graſſes, en l'appliquant ſur du bois, ou ſur l'enduit de plâtre d'un plafond.

CHARLES LE BRUN.

cette galerie eſt diviſée en neuf grands morceaux, où l'hiſtoire de Louis XIV, depuis la paix des Pirenées juſqu'à celle de Nimégue, eſt repréſentée d'une maniere allégorique, ainſi que dans dix-huit petits; les uns peints de couleur de lapis, en maniere de bas-reliefs ſur des fonds dorés; les autres ſont ovales, & ſe trouvent logés entre les termes & les ornemens du plafond, avec des inſcriptions qui en expliquent les ſujets : les deux ſalons de la guerre & de la paix qui terminent cette galerie, ont chacun quatre lunettes avec un plafond ceintré, & ne lui ſont pas inférieurs; le plafond du grand eſcalier, peint à freſque, qu'on a détruit depuis peu, faiſoit voir les Muſes occupées à célébrer les actions du même Monarque; ſur les murs étoient quatre de ſes conquêtes, & les différens peuples des quatre parties du monde qui venoient l'admirer; les tapiſſeries des ſaiſons & des élémens ont été faites ſur des cartons peints par ſes élèves; les quatre grands morceaux de l'hiſtoire d'Alexandre, ſont le paſſage du Granique, la bataille d'Arbelle, l'entrée dans Babylone, la défaite de Porus; la famille de Darius fait le cinquieme, & elle eſt placée à Verſailles; les quatre autres occupent un des côtés de la galerie d'Apollon à Paris; le grand tableau de Porus ſur un élephant n'a pas été achevé de ſa main; la bataille & le triomphe de Conſtantin ſont encore de lui, mais ils n'ont été que deſſinés : le portrait de Louis XIV en grand & à cheval eſt encore de lui.

La deuxiéme galerie de le Brun s'appelle la galerie d'Apollon, & eſt ſituée au vieux Louvre à Paris; il n'y a que quatre morceaux dans le pla-

fond, dont un eſt le triomphe de Neptune & d'Amphitrite, montés ſur un char tiré par des chevaux marins, & ſuivis de Tritons & de Nereïdes ; les autres repréſentent le triomphe de Flore, celui de Diane, le Someil & ſa ſuite, avec un voile noir qui s'étend ſur un vieillard ; cette galerie ſert de magaſin aux tableaux du Roi qui ne ſont pas placés : on y voit de la main de le Brun, une grande deſcente de croix, l'entrée dans Jéruſalem, une nativité, ſaint Michel foudroyant les anges rebelles & un portement de croix ; les appartemens de Verſailles offrent le fameux Crucifix aux anges, l'eſquiſſe de la Franche-Comté, le Silence, une nativité en petit, les filles de Jéthro, le mariage de Moyſe avec Séphora, la priere au jardin, l'élévation en croix, la flagellation, le Roi recevant les ambaſſadeurs de Siam ; & dans le château de Trianon ſaint Jean l'évangéliſte.

CHARLES LE BRUN.

M. le Duc d'Orléans n'a que deux tableaux de ce maître, l'un eſt Hercule aſſommant les chevaux de Dioméde ; l'autre eſt le maſſacre des Innocens, tableau bien ſupérieur au premier, & fait dans ſon meilleur tems : il a fait pour ce Prince l'hiſtoire de Méléagre en pluſieurs tableaux exécutés en tapiſſeries ; ils ont été vendus chez M. Jabac.

La galerie du Préſident Lambert dans l'Iſle Notre-Dame, eſt compoſée de ſix grands morceaux qui repréſentent quelques travaux d'Hercule, ſon mariage avec Hebé, ſon apothéoſe & un grand buffet au-deſſus de la porte d'entrée, préparé pour les noces de ce héros.

La chapelle du château de Sceaux repréſente le pere éternel entouré d'anges, & eſt gravée en

CHARLES LE BRUN.

cinq piéces ; le pavillon de l'Aurore qui eſt au milieu des jardins potagers du même château, fait voir cette Déeſſe qui ſe léve au milieu de ſa ſuite, en attendant Céphale pour commencer ſon cours; la Nature perſonnifiée & endormie, ſe reveille ainſi que pluſieurs autres figures; on y voit une femme appuyée ſur ſon mari ayant ſes enfans à côté d'elle : ce plafond eſt gravé en quatre piéces.

On voit au château de Vaux-le-Vicomte (aujourd'hui Vaux le-Villars) un plafond commencé appellé la chambre des Muſes, où ſont repréſentés le cours du ſoleil & les quatre heures du jour, gravés en quatre morceaux par Gerard Audran. La déification d'Hercule, la Chambre du Secret & le plafond des quatre ſaiſons, n'ont point été achevés; on y voit ſeulement quelques morceaux deſſinés ſur le lieu, & quelques camayeux ; il faut paſſer ſous ſilence le détail du grand eſcalier de Verſailles qui n'exiſte plus, ainſi que les plafonds de l'hôtel de Bouillon, de l'hôtel d'Aumont, de l'Abbé de la Riviere à la place Royale.

La chapelle du château de Villeneuve-le-Roi près Choiſy, étoit ornée à l'autel d'un tableau de ſaint Louis proſterné devant un Crucifix; ce morceau a été enlevé de cette chapelle lors de ſa deſtruction.

Saint Jean que l'on éléve pour être plongé dans l'huile bouillante, ſe voit dans la ſalle de l'académie de ſaint Luc.

Il y a à Rennes ſur la cheminée de la ſalle d'audience du Parlement, le portrait de Louis XIV aſſis avec ſes ornemens royaux ; & dans la grande ſalle du Collége des Jéſuites, Jeſus-Chriſt dans

dans le désert, servi par les anges, belle esquisse qui n'est pas terminée.

CHARLES LE BRUN.

On voit dans la croisée de l'Eglise des peres de Nazareth, rue du Temple, une annonciation que le Brun avoit peinte en considération du Chancelier Seguier fondateur de ces peres: on regrette fort que ce ne soit qu'une esquisse.

Plusieurs excellens hommes ont gravé d'après Charles le Brun : G. Audran, Edelinck, Simoneau; Rousselet, les Poilly, Daret, Michel Lasne, Pitau, Picart le Romain, Bernard son fils, Sébastien le Clerc, Masson, Châtillon, Jean Boulanger, Chauveau, Lenfant, Regnesson, Vanschuppen, saint André & autres : Surugue, Desplaces, Mathys Pool & B. Picart ont gravé la galerie de Lambert en treize piéces.

On a gravé depuis peu de tems la grande galerie de Versailles, sous la conduite & d'après les desseins du sieur Malcé, peintre de l'académie, consistant en cinquante-cinq morceaux, compris les deux sallons de la Paix& de la Guerre,avec tous les angles chargés d'ornemens, exécutés par les meilleurs graveurs du tems. Son œuvre en tout, avec les quarante-six piéces de la galerie d'Apollon, gravées à l'eau forte par saint André, est de plus de quatre cens piéces, sans compter plusieurs copies qu'on a faites des grands morceaux.

Charles le Brun a gravé lui-même saint Charles en ovale, les quatre Heures du jour, piéces moyennes en travers, & un enfant à genoux sur une croix.

On assure que le Brun a fait quelques modèles de sculpture; Gabriël a gravé d'après les desseins de son frere, les douze apôtres & plusieurs autres morceaux.



JEAN-BAPTISTE MOLA.

JEAN-BAPTISTE MOLA.

C'EST sur le témoignage de plusieurs (*a*) Auteurs, que nous attribuons à la France la naissance de Jean-Baptiste Mola environ en 1620, sans sçavoir précisément le nom de la ville où est né cet artiste. Malvasia l'appelle (*b*) un *Mola di Francia*, pour le distinguer de Pierre-François Mola, qu'il nomme un *Mola di Roma*, quoiqu'il fût né à *Coldré*, Diocèse de Côme dans le Milanois. Un autre (*c*) Auteur dit que ces deux peintres étoient freres, dans la Table qu'il a donnée à la fin de sa Description de Versailles. Ce qui est cependant certain, c'est que ce sont deux hommes du même nom, sans être parens ni compatriotes, tous deux peintres contemporains, tous deux habiles & tous deux élèves de l'Albane.

Jean-Baptiste Mola, après avoir étudié quelque tems en France chez Voüet, en partit pour se rendre à Bologne en 1650. Il se mit aussi-tôt sous la discipline du fameux Albane, qui étoit le plus gracieux peintre de son tems : ce maître lui trouva d'heureuses dispositions, sur-tout pour le paysage. Mola s'attacha cependant à l'histoire, consulta les

(*a*) *Abecedario Pittorico del Padre Orlandi*, page 234.
Le recueil de Crozat.

(*b*) *Felsina Pittrice*, Tome I. pages 3 & 493.

(*c*) *Piganiol*, édition de 1738.


JEAN
BATISTE
MOLA.
P. Villebois delin.
M Aubert Sc

JEAN - BAPTISTE MOLA.

plus fameux modèles, & fit de grandes études; l'Albane dans la ſuite l'employa dans tous ſes travaux, & lui donna des appointemens.

L'Albane fut appellé dans ce tems à Rome, pour y peindre la galerie du palais *Veroſpi*, & d'autres ouvrages qui l'y retinrent quelque tems. Le Mola qui brûloit du deſir de faire ce voyage, ſaiſit l'occaſion d'y accompagner ſon maître. Celui-ci lui donna non-ſeulement le tems d'y étudier les meilleurs ouvrages qui pouvoient former un grand peintre; il voulut encore lui en indiquer les beautés & les défauts. Quel progrès un élève ne fait-il point avec de pareils ſecours?

La galerie Farnèſe & les autres ouvrages d'Annibal Carrache le piquerent infiniment; il ſouhaita encore pour ſes études d'avoir une belle copie du ſaint Jean prêchant dans le déſert, que Louis Carrache a peint à la Chartreuſe de Bologne, & qu'il n'avoit pas eu le tems de faire lui même: il arriva heureuſement pour lui que le *Cignani* qui peignoit à ſaint André *della Valle* deux grands tableaux de l'hiſtoire de ce ſaint, s'engagea à ſon retour à Bologne d'en faire une copie de ſa main, & de la lui envoyer. Le Mola, de ſon côté, lui en promit une du ſaint Jérôme du Dominiquin que le *Cignani* deſiroit depuis long-tems; c'eſt ainſi que les habiles gens ſe prêtent des ſecours mutuels dans la pratique de leur art.

Quand les occupations de ſon maître furent finies, le Mola s'en retourna avec lui à Bologne, & ſe mit à peindre d'après nature. On le voyoit ſouvent dans les fameux Jardins de Mirabel, ou dans celui des poëtes, chercher des vues enchantées, des côteaux charmans, enfin la belle verdure,

JEAN-BAPTISTE MOLA.

qui y régne continuellement. C'eſt de cette ma niere que les richeſſes de la nature ſe rangeoien ſous ſon pinceau ſans effort, ſans confuſion. S'i n'a pas égalé ſon maître dans le gracieux des figu res, il l'a ſurpaſſé dans les beaux payſages, dan la dégradation des terraſſes, des lointains, & dan une excellente maniere de feuiller les arbres : c'e de quoi l'Albane convenoit lui même.

Les louanges que ce grand homme lui donna & l'empreſſement qu'on marquoit pour ſes ouvra ges, enflerent ſon orgueil à un point, qu'il o s'égaler à lui. L'homme eſt naturellement préven en faveur de ſes connoiſſances :

> Nul (a) n'eſt content de ſa fortune ;
> Ni mécontent de ſon eſprit.

Il s'aveugla ſi fort, qu'il mépriſoit les conſe de l'Albane ſur ſon art ; & outré de colere, il l répondit un jour, qu'il étoit plus habile que l Il s'en faut bien cependant qu'il ait approché la beauté & de la fraîcheur du coloris de l'A bane, de ces graces enchantereſſes qu'il mett dans le caractére de ſes figures, & du ton moi leux & brillant qui ſortoit de ſon pinceau.

On ne peut jamais confondre les ouvrages d deux Mola, ſi l'on conſidére que Pierre-Franç eſt bien ſupérieur dans ſes compoſitions & dans maniere de traiter un ſujet : ſes figures ont grand, du noble, une excellente touche, des d peries ſimples, mais jettées d'une grande manie

(a) Madame Deshoulieres.

JEAN-BAPTISTE MOLA.

on ton de couleurs rembruni tient de l'école Vénitienne ou de celle des Carraches. Jean-Baptiste est out opposé par son coloris clair ; ses figures sont lures & séches : il n'y a donc que l'excellence de on paysage qui ait pu lui donner la réputation u'il s'est acquise en France & en Italie.

On voit fort peu de tableaux de ce maître en rance ; on parle seulement de quatre grands payages qui sont à Rome dans le palais *Salviati* qu'on onne à l'Albane, quoiqu'ils soient dûs au pinceau e Jean-Baptiste Mola. Le Roi a deux tableaux u'on croit être de lui, sçavoir, une Fée qui garde des noutons, & écrit sur un tronc d'arbre ; une femne qui panse un blessé qu'un homme soutient, & ont le cheval se voit dans le lointain.

On ne sçait aucune particularité sur la vie de ce eintre, ni l'année de sa naissance, ni celle de sa nort ; le peu que nous en avons recueilli ici, est : fruit de bien des recherches ; mais nous n'aons pû découvrir s'il a été marié, s'il a eu des nfans, & des élèves.

Les desseins de ce maître ne sont pas plus diffiles à distinguer d'avec ceux de Pierre-François, ue le sont leurs tableaux. Nous avons déja renarqué dans la vie de Pierre-François, que le oût des figures peut décider dans cette occasion. elles qui sont dessinées dans le goût Vénitien, ans celui des Carraches ou du Guerchin, doivent re données à Pierre-François Mola ; au contrai:, les figures qui tiennent de la maniere de l'Alane, & qui approchent de son coloris, sont sûment de la main de Jean-Baptiste : il aimoit op cette maniere, & l'avoit suivie trop servinent, pour pouvoir jamais s'en écarter.

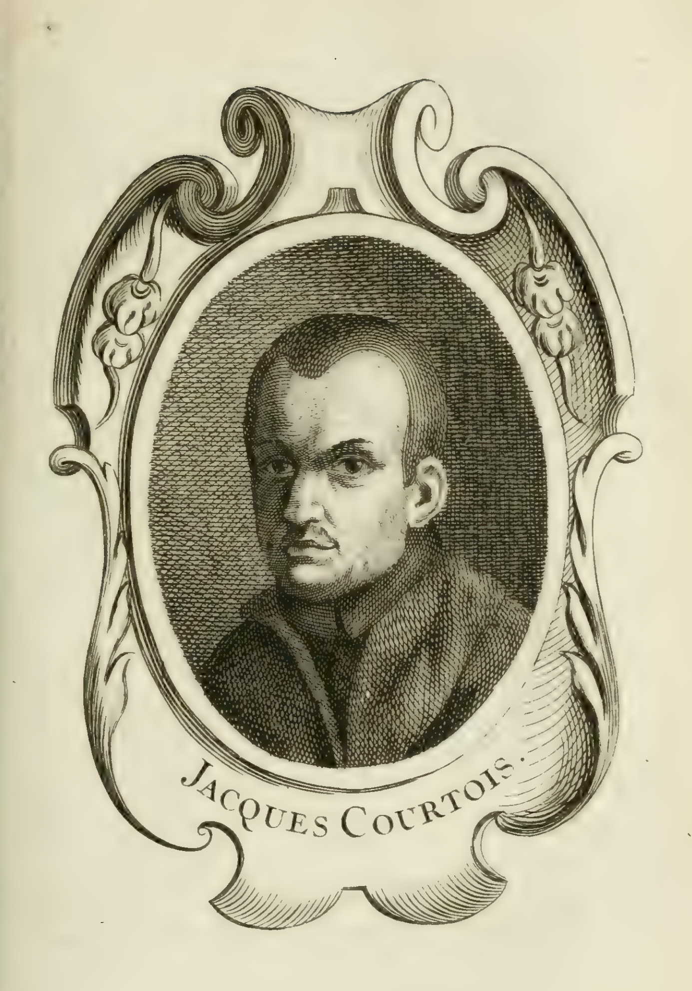
JACQUES COURTOIS.

JACQUES COURTOIS.

LE pere de Jacques Courtois s'appelloit Jean & étoit peintre; il eut ce fils en 1621, dans la ville de ſaint Hypolite en Franche-Comté, & il n'eut pas de peine à lui inſpirer le goût de ſa profeſſion. La nature l'y avoit deſtiné d'elle-même, & il ne fit dans la ſuite que développer cet heureux penchant. Son nom en Italien eſt *Giacomo Corteſe detto il Borgognone*, & on l'appelle communément le Bourguignon.

A l'âge de quinze ans, Courtois vint à Milan, où ayant fait connoiſſance avec un Officier François, il ſuivit l'armée pendant trois ans, & il deſſina les marches, les ſiéges, les eſcarmouches, les batailles dont il put être témoin. Il ſe mit enſuite chez un nommé Jérôme, peintre Lorrain, qui le fit travailler dans ſon attelier, où le Guide voyant un payſage de Courtois deſira d'en connoître l'auteur, & l'amena chez lui à Bologne, où il lia amitié avec l'Albane. Ces deux grands peintres ne lui cacherent rien des préceptes de leur art, préceptes que le Bourguignon ſçut bien mettre en uſage dans ſes batailles.

Florence excita ſes deſirs; enfin Rome termina ſes courſes, ainſi que celles de deux peintres Hollandois qui avoient été ſes camarades & dont il prit le goût. Les peres de Cîteaux le reçurent dans leur couvent de ſainte croix en Jéruſalem; il y peignit pluſieurs tableaux d'hiſtoire qu'il montra à


JACQUES COURTOIS.

Pe
rant
& le
le B
comp
qu'
toute
Le
voit
rice
s que
ule
Roma
ment.
leurs
ui et
moitre
Il
cheur
ryle
ui d
Princ
pour
ion d
Sienn
face
ment
canto
tourn
ville
rateu
les ba
Ap
enfa

JACQUES COURTOIS.

Pietre de Cortone & au Bamboche, qui le voulurent voir peindre. L'amitié qui se forma entre lui & le Cortone, lui procura d'utiles connoissances. Le Bamboche & les autres peintres lui servirent de compagnons pour aller étudier les belles choses qui sont à Rome. Il regna parmi eux cette heureuse rivalité qui forme les grands hommes.

Le Bourguignon, muni de quelque argent qu'il avoit amassé, prit une maison à lui, & peignit de caprice quelques batailles, sans sçavoir précisément à quel genre de peinture il s'attacheroit; la vue seule de la bataille de Constantin peinte par Jules Romain dans le Vatican, le détermina entiérement. Le Comte Carpeigne lui en commanda plusieurs sur le rapport de Michel-Ange des batailles, qui étant venu voir Bourguignon sans se faire connoître, publia partout son mérite.

Il donnoit à ses couleurs un éclat & une fraîcheur qui en rehaussoient la beauté naturelle; son style étoit mâle, & son feu paroissoit dans les sujets qui demandoient de la force & de la vigueur. Le Prince *Mattia* de Médicis gouverneur de Sienne, pour qui il a beaucoup travaillé dans sa belle maison de *Lappeggio*, le fit venir à Florence & à Sienne; il se maria en ce pays avec la fille d'Horace *Vajani*, peintre Florentin, & devint extrêmement jaloux de sa femme. Il passa ensuite par les cantons Suisses, vint dans sa patrie & s'en retourna par Venise, où la peste qui affligeoit la ville de Rome le retint pendant un an. Le procurateur *Sagredo* lui fit représenter dans une galerie les batailles les plus sanglantes de l'écriture sainte.

Après sept ans de mariage, devenu veuf sans enfans, on le soupçonna d'avoir empoisonné sa

JACQUES COURTOIS.

femme ; ce qui le fit retirer chez les Jésuites où il prit l'habit de frere laïque : Courtois ne leur fut pas inutile en peignant plusieurs tableaux pour le couvent : il vint ensuite à Rome où sa réputation l'avoit devancé.

Rien n'est si recherché que ses ouvrages ; l'on y apperçoit un feu & une intelligence qu'on ne trouve point dans les autres peintres de batailles. Rarement le Courtois faisoit-il des esquisses & des desseins ; la hante de son pinceau qu'il éguisoit, lui servoit à tracer sa pensée sur la toile, & il peignoit ensuite le tableau sans le quitter.

Le Grand Duc voulant avoir le portrait du Bourguignon pour sa galerie, le manda à sa maison de campagne *di Castello*, à deux milles de Florence. Il se peignit en habit de religieux les mains dans ses manches, & dans le lointain une bataille admirable. A son retour à Rome, il s'appliqua à donner les desseins de la tribune du Jesus, où devoit être représenté Josué qui arrête le soleil, & en fit un dessein colorié pour exécuter ce morceau avec son frere Guillaume, lorsqu'il tomba malade & fut quelque tems au lit. Le pere général voulant le faire changer d'air, le mena à Castelgandolfe, où au lieu de se rétablir il empiroit de jour en jour : on prit le parti de le ramener en caleche à Rome. Il se trouva très-mal en y arrivant, de maniere qu'on le fit descendre au noviciat, où les médecins jugerent qu'il étoit frappé d'une apoplexie & qu'il n'y avoit aucun remede. Sa mort arriva à Rome en 1676, à l'âge de cinquante-cinq ans.

Le Courtois avoit encore un frere outre Guillaume, lequel étoit Capucin & bon peintre ; mais les auteurs n'en parlent point ; on sçait seulement

qu'il a peint plusieurs tableaux dans les maisons de son ordre.

JACQUES COURTOIS.

Il n'est point dit que le Bourguignon ait formé d'autres élèves que Parrocel le pere.

Ses desseins ne sont pas communs : le feu qui y éclate de toutes parts, le mouvement qu'il donne à ses figures, à ses chevaux, l'intelligence de la lumiere, sont de sûrs garans de la main du Bourguignon ; au surplus, il s'est servi de pierre noire, de mine de plomb hachée tout d'un côté & peu croisée ; quelquefois il a lavé à la sanguine rehaussée de blanc au pinceau, mais ordinairement il arrêtoit le trait de ses desseins à la plume & les lavoit au bistre ou à l'encre de la Chine, avec un esprit qu'on ne peut méconnoître.

Ses ouvrages à Rome sont, le miracle des cinq pains dans le réfectoire de sainte Croix en Jérusalem ; à sainte Praxede, un plafond où l'on voit le pere éternel ; au maître autel de *santa Marta*, la Madeleine aux pieds du Sauveur, & sainte Marthe debout ; au Jesus, dans le corridor de la chapelle de saint Ignace, il a peint à gouache la vie du saint entre les croisées ; le massacre des Innocens, l'adoration des mages, une résurrection, & les mêmes sujets en petit ornent une salle de la maison ; dans la chambre de la congrégation au Collége Romain, on voit dans les six lunettes les femmes illustres de l'ancien Testament, & chez le cardinal de Médicis, le passage de la mer rouge ; le martyre de quarante Jésuites aux Indes du tems de S. François *Borgia*, & sous la conduite du pere Ignace *Azzevedo*.

A Fribourg en Suisse, sainte Ursule avec les

JACQUES COURTOIS.

Vierges ſes compagnes, pour le maître autel du couvent de ſainte Urſule.

Dans la galerie du Grand Duc, quatre grandes batailles qui ſe ſont données dans l'Allemagne & dans la Toſcane par un Prince de ce nom.

A Veniſe chez le procurateur *Sagredo*, une galerie où ſont les ſujets de l'ancien Teſtament, & où il y a des batailles peintes ſur des cuirs dorés.

A Duſſeldorp chez l'Electeur Palatin, la bataille de Joſué, celle de Conſtantin contre Maxence, deux payſages & une marche de cavalerie.

Le Roi poſſéde Joſué qui fait arrêter le ſoleil, Moyſe qui prie pendant le combat des Amalécites : ces deux tableaux ſont ſur bois.

Gerard Audran a fait un morceau des croiſades d'après ce maître; il a gravé de ſa main quatre batailles avec quelques planches d'action militaire pour l'hiſtoire des guerres de Flandres de Strada.

On a gravé un payſage d'après lui dans la ſuite d'Angleterre par A. Pond. L'on connoît auſſi une eſtampe repréſentant le martyre de quarante Jéſuites Portugais que Birckaert a fait d'après un de ſes tableaux.




JACQUES
ROUSSEAU.
P. Villebois delin.
M. Aubert Sc.



JACQUES ROUSSEAU.

Jacques Rousseau.

Le nom de Rousseau, commun à deux hommes célebres, l'un dans la poésie, l'autre dans la peinture, passera à la postérité la plus reculée. Si le premier, par l'élévation de ses pensées, le sublime de son genie & la force de ses expressions, a mérité un des premiers rangs parmi les plus fameux poétes, le second ne s'est pas moins distingué par ses belles ordonnances, son grand ton de couleur, sa belle touche & l'imitation parfaite de la nature,

Jacques Rousseau naquit à Paris en 1630 d'un pere protestant, qui l'éleva dans sa religion. Il y a beaucoup d'apparence que la profession de son pere avoit du rapport aux arts auxquels il destina son fils de bonne heure. Tous les genres de peinture parurent au jeune Rousseau du ressort de son génie, & il sçut employer heureusement la figure dans les ouvrages dont il fut chargé dans la suite. Enfin, il donna à l'architecture & à la perspective la préférence sur tous les autres genres, & il y excella.

Rousseau, quoique jeune, sentit qu'il ne falloit pas seulement étudier la nature pour se perfectionner, mais qu'il étoit encore nécessaire de consulter les grands maîtres, pour donner ensuite l'essort à son imagination.

Un auteur, en effet, qui ne puise que dans son fond, quelque fertile qu'il puisse être, met néces-

JACQUES ROUSSEAU.

ſairement dans ſes ouvrages une uniformité rebutante qui approche aſſez de la médiocrité ; s'il veut atteindre à la réputation des grands maîtres, il doit apprendre d'eux à varier ſes caractéres, & à plier ſon génie pour les imiter ſans aucune ſervitude.

Ceux qui raiſonnent ainſi, ſont ceux qui font le plus de chemin dans leur art ; & ceux qui y ont fait beaucoup de progrès, ſentent combien il en reſte encore à faire. Ce fut en ſuivant cette maxime, que Rouſſeau s'avança dans ſa profeſſion ; & il crut le voyage d'Italie très-néceſſaire à ſon projet.

Ces grandes ruines de temples, de palais, de mauſolées, qui étalent à nos yeux tout ce que l'architecture a eu de plus parfait, furent de puiſſans motifs pour le déterminer à en faire le voyage ; il partit donc pour Rome, & y trouva de quoi ſatisfaire ſes deſirs, & enrichir ſon imagination.

.... (a) *Dulceſque dolos præſenſerit artis.*

Il acquit bientôt une diſtinction dans l'architecture & dans la perſpective par la connoiſſance de ces illuſions & de ces innocentes tromperies qui en font tout le charme. Herman *Suanefeld*, fameux peintre Flamand connu ſous le nom d'Herman d'Italie, y étoit pour lors en grande réputation. Ils ſe lierent d'amitié au point, que Rouſſeau lui demanda en mariage ſa ſœur, qui étoit

(a) Du Freſnoy, v. 431.

très-aimable; il l'obtint. Herman devenu ſon beau-frere l'aida de ſes conſeils; & comme le payſage eſt indiſpenſable à un peintre d'architecture, & qu'Herman le peignoit extrêmement bien, ſon exemple lui apprit de quelle maniere il falloit traiter cette partie de la peinture pour la rendre fraiche, légère & agréable.

JACQUES ROUSSEAU.

Rouſſeau joignit ce nouveau talent à ceux qu'il poſſédoit déja, & fit pluſieurs ouvrages en Italie qui furent très-goûtés. A ſon retour à Paris, environ en 1660, il débuta à l'hôtel du Préſident Lambert par les morceaux d'architecture, qui entrent dans la compoſition de la belle galerie peinte par Charles le Brun. C'eſt dans ces ouvrages qu'il fit connoître l'étendue de ſon ſçavoir, & à quel point il poſſédoit la perſpective. Cet eſprit créateur ne permettoit à perſonne de ſuivre la route que ſa penſée s'étoit tracée; & c'étoit tomber dans un piége que de le prendre pour modéle.

Louis XIV, qui avoit entendu parler de ſes rares talens, les employa aux décorations de la ſalle des machines à ſaint Germain-en-Laye, pour la repréſentation des operas du fameux Lully. Ce Prince ſçavoit réunir tous les habiles gens; il connoiſſoit le beſoin que les grands hommes ont les uns des autres pour concourir à la perfection d'un ouvrage.

On reçut Rouſſeau à l'Académie de peinture en 1662; & ſon tableau de réception eſt un grand payſage orné d'architecture; il fut dans la ſuite, en 1679, Conſeiller en la même académie; mais il ſurvint un ordre du Roi, en 1681, de l'exclure de ce corps, ainſi que cinq autres, parce qu'ils

JACQUES ROUSSEAU.

étoient Calviniſtes. Comme il peignoit à freſque les dehors du château de Marly, la révocation de l'Edit de Nantes ayant paru en 1685, & n'étant pas alors dans les ſentimens de changer de religion, il fut obligé d'abandonner les travaux du Roi, & de ſe cacher dans le fond d'une province.

Quelque tems après, étant entré dans le ſein de l'Egliſe Catholique, il reprit ſon rang à l'académie en 1688.

Il a peint à Verſailles dans la ſalle de Vénus, qui eſt à l'entrée des grands appartemens, du côté de la chapelle, deux grands tableaux de perſpective & d'architecture, peints ſur toile, & collés ſur la muraille.

On lui attribue la perſpective peinte dans les jardins du château de Ruel du tems du cardinal de Richelieu; mais elle eſt de Jean le Maire : le cardinal étant mort en 1642, Rouſſeau n'auroit eu que douze ans, étant né en 1630; & il n'eſt pas poſſible qu'il eût été capable, à cet âge, de produire ce morceau. On prétend qu'il l'avoit retouchée dans les endroits endommagés par le tems. Cette (a) perſpective par ſa beauté attiroit tous les amateurs; elle étoit ſi naturelle, que les oiſeaux voulant paſſer à travers les arcades feintes, ſe caſſoient la tête. Si le peintre Zeuxis fut célebre pour avoir peint une corbeille pleine de raiſins que les oiſeaux venoient becqueter; celui-ci mérite également notre admiration par une imitation auſſi parfaite de la nature.

(a) Elle vient d'être détruite entiérement.

JACQUES ROUSSEAU.

Que nous aimons qu'il nous ſéduiſe,
Et que nous ſommes enchantés,
Quand nos yeux loin de nous cherchent avec ſurpriſe
Des objets près de nous, par ſon art écartés !

Tout le monde s'empreſſoit d'avoir des ouvrages e Rouſſeau : nous ne citerons parmi pluſieurs ôtels qui en furent décorés, que celui de ſaint ouange, où l'on voit un beau morceau d'archi-ecture dans la cour, & une perſpective au fond u jardin, qui ſont aſſez bien conſervés pour prou-er la capacité de ce peintre. Leurs compoſitions dmirables, l'intelligence des teintes, font infini-ent regretter ce que le tems en a détruit ; tel eſt beau morceau ſur le quai des Céleſtins dans maiſon de M. Fieubet, lequel eſt totalement iiné.

Cette grande réputation de Rouſſeau paſſa juſ-u'en Angleterre, où il fut mandé en 1690 par ilord Montaigu, pour ſe joindre au fameux la oſſe & à Baptiſte Monoyer, qui venoient em-ellir ſa maiſon de Londres. Rouſſeau y a peint rchitecture du grand eſcalier, & celle du beau lon qui partage les appartemens de cet hôtel. le paroît avec diſtinction auprès des morceaux hiſtoire de la Foſſe, & des belles fleurs de Bap-te. Ces ouvrages concourent à former un beau ut, & c'eſt ce qu'on devoit attendre de trois nceaux auſſi diſtingués en leur genre. Quelques nnées après ce grand ouvrage, Rouſſeau tomba

JACQUES ROUSSEAU.

malade, & mourut à Londres le 16 Décembre 1693, âgé de soixante-trois ans.

De tous les éléves qu'il a pu former, on ne connoît que Philippe Meusnier, dont la vie se trouvera dans la suite de cet ouvrage.

Les desseins de Rousseau ne sont pas communs ils sont touchés premiérement à la pierre noire ensuite le trait est repris à la grosse plume, & lavé à l'encre de la Chine d'une façon hardie & qui dénote une grande maniere.

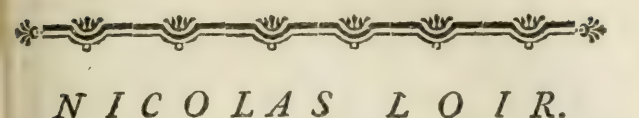
Il alloit extrêmement vîte en peignant; il disoi *qu'il seroit trop heureux si sa main pouvoit égale la rapidité de son génie*; *la pensée vole*, ajoutoit il *& ne nous échappe que trop souvent*. Les ouvrage de Rousseau ne souffroient point de la célérité de son travail; bien différent de ce peintre médiocre, qui vantant à Apelle la promptitude d son pinceau, celui-ci lui dit: *Je l'aurois deviné en voyant vos ouvrages*.

Il a gravé six paysages avec de l'architecture & de fort jolies figures, & quelques paysage d'après les Carraches, dans la suite du sieur Jubac entr'autres, celui où est un baptême de saint Jean.



NICOLA


NICOLAS LOIR.



NICOLAS LOIR.

NICOLAS LOIR.

CE peintre, qui étoit Parisien, naquit en 1624, & eut pour pere Nicolas Loir, orfévre, qui seconda de son mieux ses talens pour le dessein. Il le mit chez le Bourdon, dont il ne suivit point la maniere; celle du Poussin étoit plus de son goût; à proprement parler, Loir se fit une maniere qui ne tenoit d'aucun maître; il puisa partout, il suivit une route frayée, en donnant au coloris la préférence sur les autres parties de la peinture.

Nicolas alla à Rome en 1637, & y demeura deux ans à en examiner les beautés sans rien copier: sa mémoire étoit si heureuse, que de retour à la maison, il faisoit une esquisse, où les moindres choses concernant la couleur, étoient observées. Loir ne laissoit pas de dessiner d'après nature la figure, le paysage & les fabriques des environs de Rome: souvent il visitoit, avec M. Félibien, les beaux tableaux du Poussin, qui étoient chez le cavalier *del Pozzo*. Personne n'avoit plus de génie que Loir; il disposoit agréablement ses figures, faisoit un bon choix du plan de son tableau, dessinoit correctement, & ses ouvrages étoient raisonnés. La perspective, l'architecture, l'allégorie venoient à son secours dans ses compositions; & l'entente des racourcis, dans les plafonds, le distinguoit infiniment dans son art. On lui donna, à Rome, pour sujet d'un grand tableau, Darius qui visite le tombeau de Sémiramis; & le succès de ce morceau

NICOLAS LOIR.

lui fut fort glorieux. L'action qui suit ne le fu pas moins. Ses parens lui ayant envoyé un somme d'argent plus forte qu'ils n'avoient coutu me de faire, Loir, au lieu de la dépenser en baga telles, imagina d'établir une école de dessein ave un modéle qui pût servir à son avancement parti culier & à celui de ses camarades. Il n'est perm qu'aux grands hommes de penser ainsi.

De retour d'Italie, en 1640, Loir trouva beau coup d'emploi à Paris : chaque jour, un dégré d perfection se joignoit à ses talens, surtout dans l coloris. Louis XIV lui fit peindre plusieurs pla fonds dans son palais des Thuilleries & dans le châ teau de Versailles ; il représenta allégoriquement sous la figure du soleil, l'histoire de ce grand Mo narque. On estime infiniment, dans l'antichambr du Roi, le percé d'en haut; & la lumiere y est répan due avec un grand artifice : il ne plaçoit jamais u ornement qu'il ne fût relatif au sujet principal, qu'il ne renfermât une pensée morale. Son gran talent étoit de peindre des femmes & des enfan Le Roi fut si content de ses ouvrages, qu'il l donna une pension de quatre mille livres.

Loir fut reçu académicien en 1663, & présent pour son tableau de réception, le progrès de la pein ture & de la sculpture sous le regne de Louis XIV L'académie le nomma successivement Professeu & Recteur. Son caractère doux & honnête l concilioit l'estime & la bienveillance de ceux qu le fréquentoient ; & son habileté donnoit un grande vogue à ses tableaux. Au milieu de tou ses succès, sa modestie égaloit ses talens.

La facilité avec laquelle Loir travailloit, un mémoire fidéle & exacte de tout ce qu'il avoit v

NICOLAS LOIR.

e beau en Italie, produisit en lui une imagination ourrie qui alloit rapidement, & qui ne lui don-oit pas le tems de digérer ses pensées : elles tour-oient tantôt sur l'histoire, sur le paysage, sur architecture & les ornemens. Il sçavoit accom-igner ses tableaux de certains traits ravissans qui onnoient de l'éclat à ses idées. Etant un jour rec des peintres de ses amis, qui disoient qu'on e pouvoit guere traiter un sujet d'histoire que de eux ou trois manieres différentes, il gagea qu'il fe-it en un jour douze saintes familles si variées, u'il n'y auroit pas une seule figure qui ressemblât une autre. Il le fit en effet, sans autre secours ue son génie, & gagna la gageure. Aucun sujet est épuisé par un homme de génie. Un des plus aux tableaux qu'il ait faits, est Cléobis & Biton, tant un char pour mener leur mere au temple e Junon dont elle étoit prêtresse.

Loir excelloit surtout à peindre des vierges, & l varioit à l'infini : ce qu'on trouve encore fré-cemment de sa main, ce sont des copies d'après Poussin. Ces copies sont si belles, que souvent o les prend pour les originaux.

Tant d'études, tant de travaux firent périr ce c grand peintre en 1679, à l'âge de cinquante-c q ans ; il avoit épousé une des filles de Cotelle, d it il resta deux enfans ; aucun ne se trouva a z de talens pour suivre la profession de leur p e; Alexis, orfévre, cizeleur & frere de Nicolas, fi reçu à l'académie comme graveur : il a fait b ucoup de planches d'après différens peintres, te que son frere Nicolas Loir, le Brun, Jouve-n, & autres.

NICOLAS LOIR.

Son élève eſt François de Troy, dont il ſer parlé dans la ſuite.

Les deſſeins de Loir ſont faits à un trait d plume lavés au biſtre, à la ſanguine, ou à l'encr de la Chine relevés de blanc au pinceau ave quelques petites hachures dans les grandes ombres ſes études de plafonds ſont lavées en couleur gouache & ſont fort recherchées : ſa facilité deſſiner, une main hardie, de certains caract res de têtes un peu quarrées & peu gracieuſes, d draperies lourdes indiqueront Nicolas Loir.

On voyoit autrefois à Paris, une galerie de main de Loir qui étoit à l'hôtel de Senneterre elle a été détruite en conſtruiſant la place d Victoires : il y avoit repréſenté quatre bacchan les, & dans le milieu Vénus qui ſe chauffe pe dant que Cérès & Bacchus ſe retirent ; allégorie ce paſſage ſi connu : *ſine Cerere & Baccho friget V nus.* Il y a dans l'Egliſe de ſaint Barthelemi, N tre-Seigneur qui met un anneau au doigt de S Catherine ; à Notre-Dame, ſaint Paul conve tiſſant le proconſul Sergius, en rendant aveugle magicien ; aux Feuillans de la rue ſaint Hono dans le parloir, un cavalier qui deſcend de ch val & prend l'habit de l'ordre ; dans les ſalles l'académie de peinture, les progrès de la pei ture & de la ſculpture ſous le régne de Lo XIV.

Loir a fait pluſieurs plafonds pour le Roi, da l'antichambre de ſon appartement des Thuillerie il a peint le Soleil aſſis ſur ſon char avec pluſie figures repréſentant les quatre Heures accomp gnées des quatre parties du jour, & des Saiſo

Nicolas Loir.

eintes ſur des fonds dorés ; c'eſt l'hiſtoire allé-orique de Louis XIV. Dans la ſalle des gardes, e ſont quatre bas-reliefs de blanc & de noir qui ffrent une marche d'armée, un triomphe, une ataille, un ſacrifice, quatre autres bas-reliefs nitent le bronze aux quatre coins du plafond. a peint à Verſailles dans un autre plafond, lore & Iris ; à ſaint Germain-en-Laye, deux fem-es tenant une couronne de laurier, & Flore en-urée des Amours.

Loir varioit les mêmes ſujets à l'infini : c'étoit ujours de nouvelles penſées, des contours ingé-eux. En effet, un peintre peut faire vingt cru-fiemens, vingt aſſomptions, vingt baptêmes, tous riés en ſaiſiſſant différens momens, en ex-imant diverſes douleurs, en faiſant intervenir de ouveaux perſonnages ; tout cela d'un ſujet rebattu fait un nouveau. L'inſtant même d'une action, ec une autre naiſſant de la même action, joint au nie, ſupplée à tout le plan que ſe forme l'ar-ſte ; ſa maniere de penſer, ſon caractére pro-iſent encore de nouvelles beautés dans un ſujet ſouvent exécuté ; un habile homme ſçait rendre fécondité aux champs les plus ſtériles. Il ne faut e lire dans la nature :

Mais tout mortel n'a pas des yeux pour la
connoître.

Boileau.

Dans la terre du Pleſſis-Guénégaut près Dam-artin, on voit deux piéces de ſuite, dont les fonds ſont peints de la main de Loir. Dans la miere, ce ſont des cartouches qui repréſentent

NICOLAS LOIR.

les quatre saisons & les quatre élémens. Les tra vaux d'Hercule se voyent entre ces cartouches l'apothcose de ce Héros fait le sujet du plafond d la seconde piéce : on attribue au grand le Sueu deux enfans au-dessus d'une alcove dans la chambr à coucher. Un amateur intelligent qui en feroit l voyage, nous en diroit peut-être plus que ce qu'o nous en a envoyé.

Loir a gravé à l'eau forte cent cinquante-neu piéces ; ce sont des sujets tirés des métamorphose des Vierges, des saintes familles, des groupp d'enfans & quantité d'ornemens : les plus consi dérables sont une grande piéce où sont représen tés Cléobis & Biton, dont nous avons parlé c dessus, & deux grands paysages. Nous avons en core quatre-vingt morceaux gravés d'après lui p Boulanger, Rousselet, Cochin, Alexis Loir so frere, Coelemans, Becket, Lenfant, René L chon & Vanschuppen : son œuvre se monte à deu cens trente-neuf piéces.



GUILLAUME COURTOIS

GUILLAUME COURTOIS.

GUILLAUME Courtois frere du Bourguign naquit en 1628, dans la ville de saint Hyppoly en Franche-Comté, & son pere Jean, comme l'a déja dit, étoit peintre. Ses enfans furent élèves, & ils firent ensemble deux fois le tour l'Italie. Guillaume étant à Rome, se mit sous conduite de Pietre de Cortone, & puisa dans ce


GUILLAUME COURTOIS.

GUILLAUME COURTOIS.

école toute la fineſſe de ſon art. Ses tableaux ſe diſtinguerent bientôt ; les Egliſes, les palais de Rome furent ornés de ſes belles productions, & peu de peintres ont mieux traité l'hiſtoire. Souvent il aidoit ſon frere Bourguignon dans ſes grandes entrepriſes : ils devoient peindre enſemble la tribune du Jeſus à Rome ; mais la mort, en ſéparant les deux freres, priva le public de ce bel ouvrage.

L'ambaſſadeur de Veniſe avoit commandé à Pietre de Cortone pour l'Egliſe de ſaint Marc, de grands tableaux que pluſieurs entrepriſes commencées empêchoient de terminer dans le tems que l'ambaſſadeur le ſouhaitoit. Cortone propoſa à ſa place le Courtois, qui s'en acquitta ſi parfaitement, que les ayant vûs, il dit à l'ambaſſadeur : *Guillaume eſt mon élève ; mais dans ces tableaux il a fait ce que ſon maître auroit eu de la peine à exécuter.*

Sa réputation s'accrut malgré tous les envieux qui le décrioient. On lui donna à peindre une chapelle dans ſaint Jean de Latran, & Alexandre VII lui ouvrit un vaſte champ en lui ordonnant de repréſenter dans la galerie de *Monte cavallo* la fameuſe bataille de Joſué : ce Pontife lui en marqua ſon contentement par le préſent d'une belle chaîne d'or avec ſon portrait.

Ces ouvrages le mirent dans un grand crédit ; il s'enrichit promptement, & prit un ſérieux engagement : le Prince Borghéſe & les Jéſuites l'occuperent tour à tour. Sa ſanté, quoique mauvaiſe, ne le détournoit point de ſon travail : ſes mœurs, ſa modeſtie lui firent des amis, entr'autres, *Carlo Maratti* avec lequel il alloit ſouvent ſe promener. Ce

GUILLAUME COURTOIS.

célebre artiste faisoit plus de cas des ouvrages de Guillaume, que de ceux de son maître Pietre de Cortone; il dessinoit en effet plus correctement que lui, mais étant d'un tempérament mélancolique, il n'a pas mis tant de feu dans ses compositions. La conversation étoit difficile à soutenir avec lui, ayant quelque peine à s'exprimer; ses amis y étoient accoutumés, & leur amitié se prêtoit à ce petit défaut. Enfin la goutte le surprit avec tant de violence, que voulant se servir d'un remede qu'un charlatan lui donna, elle remonta, & il mourut en 1679, âgé de cinquante-un ans; on l'enterra à saint André *alle Fratte*.

Il laissa une fille avec beaucoup de biens; & & comme il n'aimoit point à perdre son tems à instruire des élèves, il en a très-peu formé.

Ses desseins sont ordinairement à la sanguine hachés d'un seul côté sans être croisés, & d'une négligence de crayon à n'être ressentis dans aucun endroit; rien n'est fait avec plus de vîtesse: on en voit avec un trait fait au pinceau & lavés au bistre, dont le caractére approche de celui du Poussin, tant pour la tournure des figures que pour la composition & l'expression, à la noblesse près: ces réflexions conduiront à faire reconnoître Guillaume Courtois.

Ses ouvrages à Rome sont dans l'Eglise de la Trinité des pélérins à la chapelle *Altimani*, le tableau de saint Charles, saint Philippe & plusieurs autres saints; à sainte Marthe, le tableau du maître-autel qui représente Notre-Seigneur prêchant accompagné de sainte Marthe, de la Madeleine & autres figures; à saint Marc, il a peint le milieu de la voûte, au-dessus des colonnes; & dans la cha

GUILLAUME COURTOIS.

pelle du ſaint, toutes les peintures, hors l'autel, ſont de ſa main, ainſi que les côtés de la tribune ; on voit de lui de petits tableaux à côté du maître autel de ſainte Martine, en entrant à droite ; dans ſaint Jean de Latran, ſaint Auguſtin dans une chapelle, & au-deſſus le pere éternel & autres figures : il a peint à ſainte Praxéde la voûte d'une chapelle en compartimens, où l'on voit un Chriſt mort & Dieu le pere ; à ſaint André du noviciat des Jéſuites, le martyre du ſaint au maître-autel ; à ſaint Laurent *in Lucina*, une chapelle où l'on voit une nativité du Guide, & le côté droit de la chapelle de l'Annonciade ; la bataille de Joſué dans un ovale, orne la galerie de *Monte Cavallo.*

La tribune du dôme de la *Riccia* eſt peinte de ſa main, ainſi qu'une chapelle au dôme de caſtel Gandolfe.

Vallet & Picart le Romain ont gravé chacun une eſtampe d'après lui, pour une édition du Miſſel Romain ; & G. Audran a fait à l'eau forte une adoration des Rois, & lui-même a gravé un Tobie donnant la ſépulture aux morts.





NOEL COYPEL.

NOEL COYPEL.

LE nom de ce peintre eſt fort connu dans l'école Françoiſe. Son pere Guyon Coypel, qui étoit un cadet de Normandie, le vit naître en 1628, & le mit à Orléans chez un nommé Poncet, élève de Voüet. Ce peintre fort incommodé de la goutte, & hors d'état de vaquer à ce qui le regardoit, fit de ſon diſciple un homme d'affaires. Noël, par ſon grand amour pour la peinture, par ſes heureux talens, réparoit en étudiant la nuit, ce qu'il manquoit d'apprendre pendant le jour ; cette ſujétion lui déplut aſſez pour quitter ſon maître, & il ſe rendit à Paris à l'âge de quatorze ans.

Le hazard le fit entrer dans l'Egliſe des Jacobins de la rue ſaint Honoré, où Quillerier peignoit la chapelle de ſaint Hyacinthe. L'attention du jeune homme à regarder cet ouvrage fut remarquée par le peintre, qui le queſtionna & lui préſenta le pinceau : Noël Coypel le prit, fit connoître ſon mérite naiſſant, & Quillerier l'occupa pendant quelque tems.

Charles Errard, chargé des ouvrages de peinture qu'on faiſoit au Louvre, employa Noël & lui fit donner une auſſi forte paye qu'aux plus habiles de l'attelier : le ſurintendant des bâtimens en paroiſſant ſurpris, Errard lui répondit, *qu'il ne falloit pas payer ſelon l'âge, mais ſelon le mérite.*

Noël, dont le nom ſe faiſoit connoître de plus en plus, a toujours travaillé depuis ce tems-là pou


NOEL COYPEL.

Noel Coypel.

le Roi. Il se maria en 1660, à Madeleine Hérault, fille d'un peintre de ce nom. Cette femme joignoit à beaucoup de vertus le talent de la peinture; elle peignoit le portrait, genre auquel son mari s'étoit appliqué avec succès.

Le mérite de Noël le fit recevoir à l'académie en 1663; il donna son tableau de réception, & on l'élut professeur en 1664. Ce fut en ce temslà que le tableau de Mai, pour Notre-Dame, sortit de son pinceau; ce tableau fort estimé le fit regarder comme un des premiers peintres de la France. Il fut chargé de plusieurs ouvrages au vieux Louvre, & le plafond de la salle des machines, qui est dans le palais des Tuilleries, est tout de sa main.

Le Parlement de Bretagne, qui cherchoit un habile maître pour orner le plafond de sa grande chambre d'audience, crut ne pouvoir choisir un meilleur peintre que Noël Coypel : ces morceaux ont mérité l'approbation des connoisseurs. Le grand salon de compagnie, qui sert présentement de salle des gardes au palais Royal, étoit orné de plusieurs ouvrages de peinture qui ne seroient pas désavoués par les anciens maîtres. M. Colbert donna à Coypel la direction des ouvrages de peinture de l'appartement du Roi aux Thuilleries; les plafonds, les lambris & les dessus de cheminée sont la plûpart peints de sa main, avec une nativité très-estimée qui étoit dans le petit oratoire de Sa Majesté.

Le Roi, en 1672, lui donna un logement aux galeries du Louvre, & le nomma Directeur de l'académie de Rome, Coypel mena avec lui son fils Antoine & Charles Hérault son beau-frere, peintre

NOEL COYPEL.

de l'académie pour le payſage. Ce fut Noël qui donna un nouveau luſtre à cette académie ; il la logea dans un grand palais, où il fit mettre au-deſſus de la porte les armes de France. Les plus belles ſtatues de Rome furent modelées pour en orner le ſalon, & pour y deſſiner d'après l'antique, indépendamment de la ſalle du modéle. Le nouveau Directeur qui y deſſinoit tous les ſoirs, encourageoit par ſon exemple la jeuneſſe ; & il corrigeoit les deſſeins des penſionnaires : en leur donnant d'excellentes inſtructions, il leur diſoit qu'il étoit plus aiſé d'imaginer de grandes choſes que de les exécuter, & que la réalité n'a jamais pu égaler l'imagination. Une autre fois il leur faiſoit entendre qu'un peintre ne doit pas s'épuiſer dans un ſeul ouvrage ; *il faut garder*, diſoit-il, *pour le lendemain quelque choſe de nouveau.*

Quatre ſujets de l'hiſtoire Romaine, deſtinés pour le cabinet du Conſeil à Verſailles, furent expoſés à la *Rotonde* avec un applaudiſſement général qui fit honneur au peintre & à la nation Françoiſe. Ces ſujets étoient Solon, Trajan, Sévère, & Ptolomée Philadelphe.

Son caractére d'eſprit, ſes mœurs, ſa capacité lui attirerent l'eſtime du cavalier Bernin & de *Carlo Maratti*. Après trois années de ſéjour à Rome, il revint en France, en 1676, avec ſon fils qui avoit fait de ſon côté un profit conſidérable. M. Colbert lui fit continuer les ouvrages qu'il avoit commencés pour le Roi ; ces nouveaux travaux décélerent ſes progrès d'après l'antique & les grands maîtres.

Le génie de Noël étoit fécond ; l'expreſſion, la correction, paroiſſoient dans tous ſes tableaux ; il

s'étoit acquis un bon goût de couleur ; & le Sueur lui revenoit dans toutes les idées de ses compositions.

NOEL COYPEL.

Après la mort de M. Colbert, il trouva de nouveaux protecteurs dans Messieurs de Louvois & de Villacerf, surintendans des bâtimens : on le chargea de plusieurs desseins de tapisseries pour les Gobelins, & il fut élu Recteur de l'académie. On lui a entendu dire plusieurs fois à ses amis, qu'il étoit plus avantageux à un grand peintre de traiter un sujet stérile, que son esprit fécond & ingénieux enrichit toujours, que d'avoir à peindre une histoire ample, où l'on est accablé de l'abondance de la matiere, & dont il faut retrancher plutôt quelque chose d'essentiel, que d'y ajouter du sien. Boileau l'a dit aussi :

Souvent trop d'abondance appauvrit la matiere.

Art Poëtique, c. 3.

Un second mariage augmenta sa famille : le feu Roi lui donna une pension de mille écus, & le nomma Directeur après la mort de Pierre Mignard. Ce fut en ce tems-là, qu'il entreprit, à l'âge de soixante-dix-huit ans, les peintures à fresque qui sont au-dessus du maître-autel de l'Eglise des Invalides : ces morceaux sont des monumens éternels de sa capacité. Ce pénible ouvrage lui causa une longue maladie, dont il mourut en 1707, âgé de soixante-dix-neuf ans, la veille de Noël, jour même de sa naissance : on l'enterra à saint Germain l'Auxerrois. Il a laissé deux fils, Antoine & Noël-Nicolas, & plusieurs filles. Ses deux fils ont été ses élèves, avec Charles Pocrion son parent.

NOEL COYPEL.

Les desseins de Noël Coypel sont faits à un trait de plume qui est très-négligé, relevé de blanc au pinceau mis artistement ; il y en a de lavés à l'encre de la Chine, d'autres au bistre hachés sur le lavis à la pierre noire : ses têtes dans le goût antique, sa maniere élégante de composer, quelquefois un peu de roideur dans les figures, sont des marques suffisantes pour en découvrir l'auteur.

Ses principaux ouvrages à Paris sont, le tableau du martyre de saint Jacques majeur, qui convertit un Gentil en allant au supplice, dans l'Eglise de Notre-Dame ; dans une des salles de l'académie, le meurtre d'abel par Caïn ; dans la voûte du sanctuaire de l'Eglise des Invalides, la Trinité & l'assomption de la Vierge, sont exécutées d'une grande maniere ; on compte dans le morceau de la Trinité sept figures principales, sans plusieurs Chérubins qui accompagnent le grouppe : il y a six figures dans l'assomption ; & ces deux morceaux, unis par des nuages, n'en font qu'un. On voit la Samaritaine dans le chœur des Chartreux, & une Madeleine au pied d'un crucifix dans l'Eglise des religieuses de l'Assomption.

A Rennes, il a peint neuf morceaux dans le plafond qui orne la grande-chambre d'audience du palais, celui du milieu, qui est un grand octogone allongé, représente la Justice & la Religion accompagnées des autres Vertus ; Minerve sur le devant terrasse l'Ignorance, la Fraude & l'Envie ; les angles sont arrondis & exposent, dans différens grouppes, la Justice, la Loi, la Sagesse & Minerve chassant la Calomnie qui traîne un enfant par les cheveux ; les deux ovales du milieu

font voir l'Abondance & la Charité; enfin les deux bouts montrent la Justice & l'Innocence, soutenues de la Puissance; il y a encore des camayeux peints de bon goût sur ses desseins dans les vuides des tableaux.

NOEL COYPEL.

Le Roi possede plusieurs ouvrages de Noël Coypel: outre la grande salle des machines du palais des Thuilleries, qui est toute de sa main, sur les cartons de Charles le Brun, il a fait dix-huit morceaux dans les plafonds des appartemens de ce palais, ainsi qu'au vieux Louvre; on y voit Apollon appuyé sur sa lyre, le même Dieu près d'un fleuve, Borée, la Terre, Zéphire & des Amours; un jeune homme tenant une balance, l'Amour vêtu d'une draperie changeante, la Rosée, l'Aurore, le lever du soleil, Zéphire & Flore, la Victoire & la Paix, la France & l'Espagne, Hercule domptant un taureau qui ravageoit l'isle de Créte, plusieurs jeux d'enfans; il a orné l'oratoire du Roi d'une nativité. Parmi les tableaux de chevalet, on voit Hercule qui combat Achéloüs, l'apothéose de ce heros, Déjanire revêtue de son diadême, le centaure Nessus donne à Déjanire sa chemise teinte de son sang, l'Abondance sous la figure d'une femme, des Nymphes présentent une corne d'abondance à Amalthée, Apollon après la défaite du serpent Python est couronné par la Victoire, le même Dieu assis sur un nuage, Apollon qui écorche Marsyas, Diane seule, la même Déesse avec Endimion, Hercule combattant l'Hydre, le même héros sur le haut d'un rocher, une fuite en Egypte: ces huit derniers tableaux sont dans les fonds de paysages. On voit, à Versailles, le combat d'Hercule & d'Achéloüs; dans la salle des

NOEL COYPEL.

gardes de l'appartement de la Reine, un plafon compoſé d'un grand morceau octogone, où Jupi ter, accompagné de pluſieurs figures, eſt peint e pied dans un char d'argent tiré par deux aigles & porté ſur un nuage, & quatre *(a)* morceaux de l'hiſ toire Grecque & Romaine, dont les ſujets ont ét annoncés ci-deſſus. Il y a encore dans les lambris d pourtour & ſur la cheminée, deux grands tableau entourés de bordures de marbre l'un repréſente l naiſſance de Jupiter, & l'autre un ſacrifice en l'hor neur de ce Dieu, ſur le Mont Ida ; dans le pala de Trianon, Junon qui apparoît à Hercule & Pyrithoüs, Hercule offrant un ſacrifice à Jupiter Apollon qui reçoit ſes armes de la main de Me cure qui les lui avoit volées, le même Dieu qui gard les troupeaux d'Adméte, le même encore qui défa le ſerpent Python.

Noël Coypel a gravé trois planches à l'eau forte c'eſt une ſainte famille avec des changemens, & il y en a environ une vingtaine gravées d'apr lui, par Poilly, Boulanger, Regneſſon, Châ teau, Picart le Romain, Dupuis, Duchange & Cochin.

(*a*) Ces tableaux ſont préſentement expoſés dans le cabinet Roi qui eſt au palais du Luxembourg.



CLAUD


CLAUDE
LE
FEVRE.



CLAUDE LE FEVRE.

Claude le Févre.

CLAUDE le Févre nâquit à Fontainebleau en 1653, de parens qui étoient dans le service mi-itaire. Son peu de fortune & quelques dispositions pour le dessein, le firent pencher du côté de la peinture. On ne s'arrêtera point à décrire la rapi-lité des progrès que ce jeune peintre fit dans ses premieres études : la nature l'avoit destiné à cet rt, & ne lui avoit pas permis de se choisir lui-nême une profession ; cette grande maîtresse 'avoit porté successivement chez le Sueur & chez e Brun.

Les galeries & les salles de Fontainebleau, furent es premieres études; il vint ensuite à Paris travailler ous les deux grands maîtres qu'on vient de nommer. Quelques portraits que le hazard lui procura, firent ire à Charles le Brun, que le Févre iroit fort loin ans ce talent; il lui conseilla même de s'y attacher. Le Févre y devint si habile, qu'on peut le compa-er à tout ce que nous avons de plus distingué dans e genre de peinture.

La réputation qu'il s'étoit faite d'exceller dans le ortrait, lui fournit beaucoup d'emploi. Il ne laissoit as de peindre l'histoire ; & il fit une nativité pour Roi à l'hermitage de Francard, proche de Fontai-ebleau. Quelque mérite qu'eût ce tableau, le Févre oit toujours supérieur dans le portrait ; la vérité, ressemblance, le caractére, l'esprit du sujet s'y ouvent joints au grand colotis, a une fraîcheur

CLAUDE LE FEVRE.

de teintes, & une touche admirable. Ses portrait étoient si ressemblans, qu'on étoit prêt à leur par ler.

Sa réputation vint au point, que le Roi & l Reine voulurent être peints de sa main, & tout la cour suivit cet exemple; on admira surtout le portraits du Duc & de la Duchesse d'Aumont & de le Camus, fameux musicien, qu'il a repré senté en pied, jouant du théorbe.

Il fut reçu à l'académie en 1663, & donn en 1666, pour tableau de réception, le portrai de M. Colbert. Son mérite le fit nommer dan la suite Professeur, & souvent il dessinoit & pei gnoit l'histoire. Le coloris étoit si admirable dan tout ce qu'il faisoit, que l'Amour, charmé de se portraits, s'empressoit d'y donner la vie. On disoi d'eux ce que dit le Tasse:

Manca il parlar; di vivo altro non chiedi;
Gli manca questo ancor s'agli occhi credi.

A n'en juger que par les yeux, la parole ne lu manque pas, elle ne manque qu'au jugement d l'oreille.

Qu'il est beau de faire reparoître, par une in nocente magie, des hommes distingués, qui on fait l'admiration des siécles passés!

Anacréon, dans sa vingt-huitieme Ode adressé à un peintre qui travailloit au portrait d'une Dame entre lui-même (*a*) en conversation avec le portrai de cette Dame, qu'il trouvoit très-ressemblant

(*a*) Selon Madame Dacier.

Beau portrait, tu vas bientôt parler; & de cette maniere : *Parlez Madame, je vois que c'est vous* (a).

CLAUDE LE FEVRE.

Un jour que le Fevre peignoit une jeune & aimable personne, la mere survint & lui dit, en regardant une ombre que ce peintre avoit placée sous le nez; *Ma fille n'a point cette tache.* Le Févre lui répondit que c'étoit la lumiere qui causoit l'ombre sous le relief du nez. *Comment se peut il faire*, dit-elle, *que la lumière fasse naître l'ombre?* Le peintre ne voulant pas entrer dans un plus grand détail : *Mêlez-vous*, dit-il, *de votre quenouille; c'est une pratique de l'art.* La mere repliqua : *Je me moque de votre pratique; ne voyez-vous pas que sur ce visage il n'y a pas un seing, encore moins de taches aussi obscures que celle que vous faites.* Le portrait achevé, la mere le trouva si ressemblant, qu'elle cessa ses fatiguantes questions.

L'envie de faire fortune fit passer le Févre en Angleterre; il y fit plusieurs ouvrages qui lui acquirent un surcroît de réputation, & le firent regarder comme un second *Vandyck*. Ce peintre aimoit le travail : ainsi, ne trouvant plus de quoi s'occuper suffisamment en Angleterre, il résolut de revenir en France, lorsqu'il tomba malade & mourut à Londres en 1675, âgé de quarante-deux ans. Il fut marié deux fois, & il eut du pre-

(a) Sur ce qu'on dit toujours d'un beau portrair qu'il parle, Ménage ayant vû, chez un Chartreux, un saint Bruno très bien peint, dit : *Sans la règle il parleroit.* Il ne ressembloit pas à ces peintres dont parle Saint-Evremont, en envoyant à la Comtesse d'Olonne son caractère : Il lui dit que les meilleurs peintres, en peignant son portrait, ont perdu leur réputation; vous seule, Madame, êtes au-dessus des arts qui sçavent flatter & embellir. Ils n'ont jamais travaillé pour vous que malheureusement; jamais sans vous avoir beaucoup intéressée. Il font perdre autant d'avantages à une personne accomplie, qu'ils ont coutume d'en donner à celles qui ne le sont pas.

CLAUDE LE FEVRE.

mier lit deux fils qui furent ses élèves, & qui t lui ont pas fait beaucoup d'honneur dans l'a de la peinture : François de Troy fut aussi sc élève.

Il ne faut pas confondre Claude le Févre av un autre le Févre, qui a gravé à l'eau forte pl sieurs tableaux du Titien & de Paul *Veronese*, qui a demeuré long tems à Venise. Son livre por le nom de *Valentin le Févre de Bruxelles.* Un aute (*a*) a fait cette méprise, en attribuant ses gravur à Claude le Févre.

ROLAND LE FEVRE.

Il y a encore Roland le Févre, dit de Venise, né en Anjou, qui peignoit le portrait, & qui plaisoit à dessiner en carricature les caractères les tempéramens de ceux qu'il connoissoit, imtant en cela Annibal Carrache. Ces portrai dans leurs contours outrés & chargés ne laissoie pas de bien ressembler. Après un long séjour Venise & à Paris, il passa en Angleterre, où l mourut en 1677.

CLAUDE LE FEVRE.

Les desseins de Claude le Févre sont faits a habile homme ; le peu qu'on en voit est à la sa-guine, maniée très-librement avec des hachur irrégulieres, & en petit nombre, qui sont relevés de blanc de craie.

Ses ouvrages à Paris, sont répandus dans toutes l maisons : il y en a peu où l'on ne voye des portrai de famille, qui frappent également par la ressemblance & par le beau ton de couleur. Il a peint l'hôtel de Bouillon, la Duchesse entourée de guirlandes de fleurs, qui est un morceau admirabl

(*a*) Le Pere Orlandi, *Abecedario pittorico*, page 119.


JEAN BAPTISTE
MONOYER.

ſon tableau de réception à l'académie, quoique fait anciennement, n'en a acquis que plus de beauté ; c'eſt le portrait de M. Colbert. L'Auteur poſſede ſon portrait, ainſi qu'un S. Bruno de ſa main. CLAUDE LE FEVRE.

On a gravé, d'après Claude le Févre, cinquante-cinq eſtampes, dont vingt ſont des ſujets de vierges & de saintes familles ; tout le reſte conſiſte en portraits. Les graveurs ſont, Pitau, Poilly, Boulanger, Lombard, Lenfant, Sarrabat, L. Coſſin, Vanſchuppen, Coelemans, B. Picart : il a gravé de ſa main, à l'eau forte, le portrait du célebre de Piles, celui de ſa mere, & celui d'Alexandre Boudan, Imprimeur en taille-douce.



JEAN-BAPTISTE MONOYER.

QU'ON ne diſe point que c'eſt un talent médiocre que de peindre des fleurs. Quand on les peint auſſi bien que Mignon, que *Van-Huyſum*, & que Jean-Baptiſte Monoyer, on peut ſe dire parfait dans ce genre de peinture. C'eſt plutôt le génie du peintre qui le diſtingue que le talent qu'il embraſſe : il ne doit le premier qu'à la nature, car la perfection n'eſt que le fruit de l'aſſiduité. JEAN-BAPTISTE MONOYER.

Jean-Baptiſte Monoyer, nommé communément Baptiſte, prit naiſſance en 1635, dans la ville de Lille, capitale de la Flandre Françoiſe. Sa capacité le fit eſtimer de tous les amateurs ; Il répandoit une fraîcheur & une vérité ſi parfaite dans tout ce qu'il peignoit, qu'on étoit convaincu qu'il

JEAN-BAPTISTE MONOYER.

ne manquoit à ces belles fleurs, que l'odeur qu'el les sembloient exhaler. Ce grand peintre, avou des Muses, peignoit tout d'après nature ; il imitoi jusqu'à la rosée qui s'attache le matin sur les fleurs & qui subsiste encore dans la journée.

Baptiste vint fort jeune à Paris ; il s'y distingu en peu de tems, & se présenta à l'académie d peinture en 1665. Ses ouvrages entraînerer tous les suffrages, & on le reçut dans la mêm séance, en considération de sa capacité. Il fit pou sa réception un tableau de fleurs & de fruits, qui dans les salles de l'académie, attire encore au jourd'hui les regards de tout le monde. On vo dans ce tableau un sphinx sur un piedestal, deu vases, une horloge, un tapis & un globe. So genre de peinture, suivant les statuts de l'académi ne le conduisoit point à l'emploi de Professeur pour le distinguer on le nomma Conseiller e 1679.

Le bruit de son nom répandu dans l'Europe le fit choisir par Milord Montaigu, pour aller e Angleterre, orner de fleurs & de fruits les pein tures du grand salon, de l'escalier & des apparte mens de son hôtel à Londres : sa main sçavant faisoit naître des fleurs qui ne fleurissoient point mais ses beautes si sujettes à se flétrir, par le moye de son pinceau acquéroient l'immortalité, ain que leur auteur. Cet ouvrage, que j'ai vû sur l lieu, est bien digne de Baptiste Monoyer, qu'o peut dire s'y être surpassé. Les peintures de la Foss & de Rousseau, si fameux pour la perspective, qu y ont travaillé conjointement avec lui, animoien sans doute son génie. Ces trois peintres Françoi arrachent aux Anglois l'aveu sincère qu'on n

JEAN-BAPTISTE MONOYER.

peut aller plus loin en fait de peinture. On y trouve l'effet des grandes ordonnances, ſoutenues d'un grand coloris, d'une belle touche, & accompagnées d'ornemens d'architecture & de fleurs raviſſantes.

Le Milord, qui avoit puiſé le goût des arts dans le long ſéjour qu'il avoit fait en France, ne penſoit pas comme le commun de ſa nation, qu'il n'y a d'habiles que les Italiens. Tous les pays lui étoient égaux, François, Hollandois, Flamands, Italiens; il lui ſuffiſoit qu'ils ſe diſtinguaſſent dans le genre de peinture qu'ils avoient embraſſé. Ne cherchant que l'excellent, partout où il le trouvoit il le ſaiſiſſoit, ſans ſe mettre en peine du nom & du pays de l'artiſte. Le peintre de batailles, de fleurs, de marines, lui paroiſſoit auſſi parfait dans ſon genre que le plus habile hiſtorien. Ce Seigneur fut ſi content de Baptiſte, qu'il le combla de biens, & l'engagea à reſter à Londres, où il eſt mort, en 1699, à l'âge de ſoixante-quatre ans.

Baptiſte travailla encore dans pluſieurs maiſons, & Kneller & les autres peintres de portraits, affectoient exprès, pour l'occuper, de faire entrer des fleurs dans la compoſition de leurs portraits. Ils travailloient, en cela, plus pour leur gloire que pour la ſienne propre. Si tous ces talens ne le rendent point immortel, ils le rendent au moins très-digne de l'être.

Un de ſes fils, nommé Antoine, a été ſon diſciple, & membre de l'académie en 1704. Il en a eu un autre qui étoit frere Dominicain à Rome, lequel a peint, dans les écoles du couvent, de grands tableaux de la vie de S. Dominique, d'une aſſez

JEAN-BAPTISTE MONOYER.

bonne maniere. Sa fille fut mariée à Blain de Fontenay, qui étoit aussi son disciple.

Ses desseins ne sont pas communs en France ; il y en a davantage en Angleterre. Comme il peignoit d'après nature, il dessinoit rarement ; ce qu l'on en a vû est fait à la pierre noire, relevée d blanc de craie sur du papier bleu : ce sont ordinairement des vases posés sur des tables ; les fleurs y son si bien caractérisées, qu'on les reconnoît facilement : on ne peut rien ajouter à la légèreté de l main, à la finesse de la touche, & au moëlleux de desseins de Jean-Baptiste Monoyer.

Ses ouvrages à Londres sont a l'hôtel de Montaigu, & en plusieurs autres endroits.

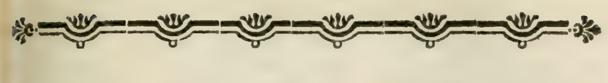
Il a peint à Paris des fleurs, des fruits & de porcelaines dans le plafond de la galerie de l'hôte de Bretonvilliers, & il a décoré de la même maniere différens appartemens de cette ville.

Le Roi a environ soixante tableaux de ce maîtr dans ses palais de Trianon, Meudon, Marly, l Ménagerie, représentant des fleurs & des fruits d toute espèce, peints dans des bocaux, dans de vases dorés, d'argent, de marbre, de porphyre quelques buffets & dessus de porte : on y voit de singes, des perroquets, & autres animaux.

Smith a gravé, d'après Monoyer, un pot de fleur en maniere noire ; & Poilly a publié plusieurs suite de fleurs, dont trente morceaux gravés de sa main & quatorze par Vauquer.




JEAN FOREST.



JEAN FOREST.

FOREST.

LE génie le plus heureux a porté Jean Foreſt à peindre le payſage, & il s'y eſt fort diſtingué. Paris vit naître cet habile peintre en *1636*. Son pere, qui ſe nommoit Pierre, lui mit le crayon à la main. Il trouva en lui un fond ſi admirable, il le cultiva avec tant de ſoin, qu'il lui rendit facile ſon art & tout ce qui en dépend. Ses études d'après les grands maîtres ſont infinies, & il deſſinoit dans des livres portatifs tout ce qu'il trouvoit de beau en figures, en animaux, en payſages, &c. Le ſuccès de ces premieres études faites en France, lui facilita le moyen de voir l'Italie. Il ſuivit les inſtructions de Pierre-François *Mola*, fameux peintre d'hiſtoire & de payſage; ce maître mit ſon diſciple en état de diſputer de mérite avec tous les peintres du même talent; il eſt vrai qu'il ne perdit point de vûe la belle couleur du Titien, du Giorgion & des Baſſan.

Après avoir reſté ſept ans en Italie, il revint en France, & paſſa par la Provence & la Franche-Comté, dont il deſſina les plus belles vues d'après nature. Ce peintre avoit beaucoup d'eſprit; la lecture, qui étoit une de ſes paſſions, lui fit former une bibliothéque choiſie, & il étoit aimé des gens de lettres. L'académie de peinture le reçut en 1674, & le fit dans la ſuite Conſeiller. Son tableau de réception mérite aſſurément d'être diſtingué; on y remarque, ſur le devant d'un beau payſage, un

FOREST.

berger qui garde un troupeau de moutons. Quoiq philosophe & d'un caractère assez particulier, se maria & épousa la sœur du célèbre la Fosse; c le trouvoit toujours chez lui avec un bonnet une *chambrelouque*, tel qu'on le voit peint dans so portrait.

Comme il passoit pour un grand connoisseur tableaux & en desseins des grands maîtres, M. Seignelay, Ministre d'Etat, qui vouloit former cabinet de tableaux, le chargea de retourner Italie, & de lui rapporter ce qu'il trouveroit meilleur. Cette commission faite avec beauco d'attention, fit connoître le bon goût & la fine du discernement de Forest. Il en rapporta de no velles études qu'il avoit faites dans sa route, & q lui ont servi à produire de beaux tableaux.

Cet habile homme n'a point travaillé pour Roi; il refusa même deux grands tableaux qui furent proposés. Son coloris est terrible, quelqu fois même un peu outré & trop noir; mais on sûr de trouver toujours dans ses tableaux du quant, de ces coups de pinceau hardis qui sentent maître, & que les peintres appellent des *reveillo* C'est une magie qu'il faut distinguer dans ce gra paysagiste; tous les endroits sombres, & pour ai dire *sourds*, qu'il a employés dans ses ouvrage ressemblent à cette musique pathétique, que grands maîtres de l'art sçavent si bien opposer mode gai qui la précede, pour opérer de ces cha gemens de modulations, de ces mouvemens aimables à l'oreille : ces endroits, dis-je, ne se vent dans ses tableaux qu'à faire valoir une écha pée de lumiere, & une touche hardie que le pei tre a ménagée avec beaucoup d'adresse. Les sei

connoisseurs sont frappés de ce grand style, & c'est à eux proprement que ces réflexions s'adressent. FOREST.

Sa touche d'arbres est admirable, accompagnée souvent de beaux sites avec des figures bien dessinées. Il n'étoit point prévenu pour ses ouvrages, & il se méfioit tant du mérite de ses tableaux, qu'il les couvroit souvent pour en recommencer d'autres.

Son (*a*) gendre l'étant allé voir dans un jour orageux, il le trouva occupé à exprimer sur une toile tous les différens effets du ciel en couroux : surpris de ce beau morceau, il lui dit que s'il étoit permis de demander à l'acheter, il lui en feroit la proposition; Forest lui répondit : *Je vous le donne; & pour vous en assurer, mettez votre nom derriere la toile*, ce qu'il fit. Forest, qui n'en avoit pas été aussi content que lui, peignit par-dessus un autre sujet. Comme il avoit tardé plus d'un an à envoyer le tableau à son gendre, qui par politesse n'avoit osé le demander, celui-ci ne put l'avoir qu'après sa mort : cherchant parmi ses tableaux, il trouva bien son nom derriere une toile; mais il ne trouva plus le sujet qui l'avoit tant frappé.

Les dernieres années de la vie de Forest se passerent à commercer des tableaux & des desseins de grands maîtres, dans lesquels il avoit acquis une parfaite connoissance. Ses divers talens attiroient chez lui des gens de lettres & beaucoup d'amateurs, entr'autres, M. de Piles, qui le considéroit infiniment; il lui en donna des preuves en lui laissant par son testament, un beau recueil de desseins de

(*a*) Largilliere.

FOREST.

batailles faits par Verſcure, peintre Hollandois ce livre avoit fait les délices de M. de Piles per dant ſa vie; il me l'avoit montré ſouvent, & il cr ne pouvoir mieux le placer après ſa mort, qui a riva en 1709, qu'entre les mains de ſon ami Fore Il n'en jouit que trois ans, puiſque ſa mort arri à Paris en 1712, à l'âge de ſoixante-ſeize ans. n'eut de ſon mariage que deux filles, dont l'aîn fut mariée à Nicolas de Largilliere : quant à ſ élèves, il n'a point voulu ſe captiver à en former

Foreſt faiſoit ordinairement le trait de ſes de ſeins à la plume, lavés à l'encre de la Chine, a biſtre ou à la ſanguine; il y en a même d'entiér ment à la plume maniée ſingulièrement : ſon feu ler eſt négligé, & quelquefois il eſt excellent. C voit de ſes deſſeins peints à gouache, au paſtel; d'a tres à la pierre noire, ſoutenus de quelque lavis relevés de blanc au pinceau : ſouvent ſes deſſei ſont commencés à la ſanguine ou à la mine plomb, & le trait eſt fait au pinceau avec du biſt qui eſt auſſi employé dans les ombres : ils paro ſent faits d'après nature, avec une liberté de ma admirable; & ils font un ſi grand effet, qu'on cro roit que ce ſont des tableaux. C'eſt à ces coups lumiere, heureux & bien ménagés, qu'on doit r connoître Jean Foreſt.

Tous les cabinets étant remplis des tableaux ce peintre, il ne ſeroit pas aiſé de les détailler. C n'en connoît que deux gravés d'après lui; l'un eſt u payſage en maniere noire, par Bernard, l'autre ur Madeleine dans un payſage en hauteur, par Co lemans.




CHARLES de la FOSSE.



CHARLES DE LA FOSSE.

LA partie du coloris a toujours dominé chez Charles de la Fosse, qui naquit à Paris en 1640. Son pere, Antoine de la Fosse, étoit Joaillier, & son oncle le célèbre de la Fosse, poëte tragique, dont quelques piéces ont fait l'ornement du théâtre François. LA FOSSE.

Il sembloit que les Muses eussent répandu leurs faveurs sur cette famille. Le jeune la Fosse, entraîné par une imagination vive & par un goût dominant pour la peinture, a fait dans la suite de sa vie de grands pas pour parvenir, ainsi que son oncle, à l'immortalité. Entré dans l'école du fameux le Brun, il y fit des progrès si rapides, qu'ils le rendirent en peu de tems digne des bienfaits du Roi. La pension, pour le voyage d'Italie, lui fut accordée. Ce moyen lui fit aller chercher la correction du dessein dans l'école Romaine, & dans la Vénitienne les sublimes beautés du coloris; ce dernier le frappa davantage, & fut dans la suite la base de sa réputation.

La Fosse fit une étude particuliere d'après les ouvrages du Titien & de Paul *Veronese*; à la vûe de toutes ces beautés, son inclination se dévelopa, son goût se détermina.

En revenant d'Italie, on lui donna dix tableaux à peindre pour la chapelle du Gonfalon à Lyon: on fit prix à trois cens livres piéce. Quand il en eut peint deux à Versailles où il séjournoit en ce

LA FOSSE.

tems-là, il n'en voulut pas faire davantage lo-qu'il fut revenu à Paris.

Louis XIV lui fit peindre, pour ſes appartemen, des tableaux qui firent juger combien il avoit proſé dans ſon voyage. La Foſſe peignit enſuite à freſqe dans l'Egliſe de ſaint Euſtache, la chapelle du n-riage, en concurrence de Pierre Mignard, qi avoit peint celle des fonts. L'émulation animaa verve, ſon ouvrage ſe diſtingua par la couleur l fut généralement applaudi, & l'on en regrettea perte : ces deux chapelles ont été détruites, lo-qu'on s'eſt déterminé à bâtir le nouveau portaile ſaint Euſtache.

Tout le monde cherchoit à l'employer. Les re-gieuſes de l'Aſſomption le chargerent de peindrà freſque le chœur & le dôme de leur Egliſe; il a -préſenté dans l'un la Trinité, d'un ton de coulr excellent : il n'y a que le milieu du dôme qui ſt peint; le reſte eſt comparti en roſes, dans le gt de la voûte de ſaint Pierre de Rome : dans l'aue c'eſt l'aſſomption de la Vierge entourée de p-ſieurs anges, morceau inférieur à celui de la T-nité. Mademoiſelle de Montpenſier l'employà peindre la chapelle de ſon château de Choiſ, & un tableau pour celle qu'elle avoit à ſaint S-pice.

La Foſſe fut reçu à l'académie en 1673, &l donna pour ſon tableau de réception l'enlèvemet de Proſerpine par Pluton, dont l'académie fuți contente, qu'elle le nomma auſſitôt Adjoint à P-feſſeur, & un an après Profeſſeur. Dans la ſuit, il devint Recteur, Directeur, & enfin Chanc-lier.

Sa réputation ne ſe renferma pas dans la ſeu

LA FOSSE.

ille de Paris, elle fut portée dans les pays étrangers, & Milord Montaigu l'appella à Londres, en 1690, pour peindre, conjointement avec Rousseau & Baptiste, la belle maison qu'il possédoit dans cette grande ville : il y peignit, en deux grands plafonds, l'apothéose d'Isis & l'assemblée des Dieux. Tout ce que la poësie, la magie du coloris, la belle intelligence & la grande ordonnance peuvent produire de meilleur, est employé dans ces ouvrages. Le Roi Guillaume III les vint voir, les admira, & fit proposer à la Fosse de rester en Angleterre, ajoûtant qu'il seroit satisfait, & des grands ouvrages qu'il lui destinoit, & des marques de sa libéralité. Il auroit volontiers répondu aux offres avantageuses de ce Monarque, s'il n'eût été pressé de revenir en France par M. Mansard, surintendant des bâtimens, qui le protégeoit ; l'espérance dont on le flattoit d'être nommé premier peintre, ne le fit pas balancer un moment à quitter la grande Bretagne.

M. Mansard l'engagea à loger chez lui en arrivant à Paris, en 1692, & lui fit faire les esquisses du dôme des Invalides & de tous les sujets qui devoient décorer ce superbe édifice : on trouve dans ces compositions une variété digne d'un génie aussi fécond que le sien. La Fosse a peint seulement le dôme & les quatre panaches ou angles qui le soutiennent ; il a fait voir, par un excellent goût de couleur, que l'exécution est susceptible de bien d'autres beautés que les esquisses.

Il peignit ensuite, pour Versailles, deux plafonds avec des angles, & plusieurs tableaux pour le même palais, pour Marly & Trianon, dont on trouvera les sujets à la fin de cette vie.

LA FOSSE.

La nouvelle chapelle de Verſailles, pour l[a]quelle il avoit fait quantité d'eſquiſſes, lui ét[oit] encore deſtinée ; mais ſon protecteur, M. Maſard, étant venu à mourir, tous les ouvrages fure[nt] partagés entre Jouvenet, Coypel & les deux Boulongnes ; il n'eut que la réſurrection du Sauveu[r], peinte dans la voûte au-deſſus du maître-autel : [c]e morceau ſeul ſuffit pour faire connoître ſon pinceau & ſa capacité dans la compoſition. Il ne [fut] point nommé premier peintre ; mais le Roi lui do[n]na une penſion de trois mille livres.

Pluſieurs ouvrages repandus dans le Royaum[e], prouvent l'habileté de ce grand artiſte, ainſi q[ue] les deux morceaux qui ſont dans le chœur de N[ô]tre-Dame, & qu'il peignit dans un âge fort ava[n]cé : on y trouve cependant le feu de la jeuneſſe : [il] ſemble même qu'il ait voulu ſuivre la maniere [de] Paul *Veronèſe*.

La nature, qui avoit favoriſé la Foſſe du c[ôté] de ſon art, ne l'avoit pas oublié du côté de l'eſp[rit] & du cœur : il parloit bien, & ſa candeur, dig[ne] des premiers ſiécles, le fit eſtimer des honnê[tes] gens. Il diſoit quelquefois qu'il étoit dangere[ux] de trop approfondir ſon art, & de donner tr[op] de tems à la théorie ; il ajoutoit que le peintr[e a] beſoin d'un exercice aſſidu, & que l'opération [de] la tête doit être ſoutenue de la ſoupleſſe de [la] main, pour ſuivre l'enthouſiaſme, dont les fau[tes] même ſont ſouvent préférables à des choſes p[lus] correctes, mais languiſſantes & faites avec pei[ne]. C'eſt auſſi le ſentiment de (*a*) Longin, qui [...]

(*a*) Chapitre 27. traduction de Boileau.

que le sublime (dans les ouvrages), *bien qu'il ne se soutienne pas également partout, quand ce ne seroit qu'à cause de sa grandeur, l'emporte sur tout le reste.* En effet, un artiste qui ne s'élève jamais & qui ne hazarde rien, demeure toujours en sûreté & ne fait point de faute; aussi rampe-t-il toujours. Le grand lui paroît glissant & dangereux. On sçait cependant qu'en faisant du grand, on se fait admirer. Un seul de ces traits élevés, une seule pensée sublime dans un ouvrage, peut effacer ou faire excuser tous les défauts qui s'y peuvent rencontrer.

LA FOSSE.

La Fosse, après avoir marié sa sœur au célebre Forest, se maria lui-même, & de ce mariage il n'a point laissé d'enfans. Une de ses niéces, qui étoit très-belle, lui a fourni de beaux airs de têtes, dans plusieurs tableaux, particuliérement dans la galerie de M. Crozat, qui l'avoit reçu dans sa maison, & chez lequel il a demeuré jusqu'à sa mort. Son goût de peinture, selon les connoisseurs, est un peu chargé, & quelquefois lourd, ainsi que ses draperies mal jettées; souvent ses figures sont trop courtes: il cherchoit le caractère de Rubens dans l'effet du coloris & du clair-obscur, qui ont été ses parties dominantes. Une peinture moëlleuse, une intelligence de teintes, des effets admirables de couleur, l'ont fort distingué; cependant ses carnations sont bien éloignées du naturel, & du ton de couleur du Titien, de Rubens & de *Vandick*; c'est un coloris de praticien ou de routine, qui étant bien entendu, fait son effet. La Fosse a excellé dans le paysage & dans la fresque; il ne lui manquoit qu'un peu plus de correction, & un plus

grand goût de dessein. Sa mort est marquée à Pa
en 1716, à l'âge de soixante seize ans.

FRANÇOIS MAROT.

Parmi ses disciples est Francois Marot, de l
famille du poëte Clément Marot, lequel étoit
à Paris en 1667, reçu à l'académie en 1702,
ensuite Professeur. Plusieurs ouvrages publics, te
qu'un *Mai* à Notre-Dame, où l'on voit Notr
Seigneur qui apparoît aux trois Maries; le marty
de saint Laurent, pour une Eglise de Roterdam,
prouvent son habileté. Personne n'a plus approch
de la Fosse que lui. Il est mort à Paris en 171
âgé de cinquante-deux ans.

LA FOSSE.

Les desseins de la Fosse sont pleins de coule
& font autant d'effet que ses tableaux : il employ
ordinairement les trois crayons avec beaucou
d'art; ses académies & ses paysages sont mani
de même; dans d'autres, il a fait le trait à la pl
me soutenu d'un petit lavis d'encre de la Chi
ou de bistre rehaussés de blanc au pinceau,
quelquefois à l'huile : ce lavis est couvert de h
chures grossiéres à la pierre noire ou à la plum
L'intelligence des lumieres, un grand feu, u
touche lourde, des draperies pesantes, des fig
res un peu courtes, sont les indices assurés de
main.

La Fosse étoit extrêmement lié avec Bon Bo
longne; leur amitié étoit fondée sur l'estime qu'
avoient l'un pour l'autre. Boullongne lui en don
des marques, en lui faisant présent d'un tableau
Joseph qui veut s'échapper d'entre les bras d
la femme de Putifar. C'est un sûr préjugé que
morceau étoit ce qu'il avoit fait de meilleur.

Ses ouvrages, à Londres, sont à l'hôtel de Mo

LA FOSSE.

taigu; l'apothéose d'Isis, peinte dans l'escalier; & l'assemblée des Dieux, dans le grand salon.

Il a peint, à Paris, la coupole de cinquante-six pieds de diamétre de l'Eglise des Invalides, composée de trente-huit figures, formant trois grouppes, dont le principal est saint Louis, qui vient déposer sa couronne & son épée entre les mains de Jesus-Christ, qui paroît dans sa gloire céleste, accompagné de la Vierge; quelques anges y tiennent les instrumens de la passion, d'autres font des concerts; les quatre panaches ou pendentifs du dôme, représentent d'une grande maniere, les quatre Evangélistes, grouppés de plusieurs anges avec leurs attributs : dans le chœur de Notre-Dame, il a peint la naissance de Notre-Seigneur, & l'adoration des Rois; à saint Eustache, (*a*) la chapelle du mariage, peinte à fresque, où il avoit représenté le mariage d'Adam & Eve, & celui de saint Joseph; dans l'Eglise des religieuses de l'Assomption, la coupole où se voit l'assomption de la Vierge, à fresque, & une Trinité au milieu du plafond du chœur des religieuses, avec des anges dans les ornemens; saint Pierre délivré de prison, orne une chapelle de la meme Eglise : dans le couvent de la Conception, rue du Bacq la conception de la Vierge, au maître-autel, composition de sept figures, des plus belles qu'il ait faites; dans l'Eglise des Chartreux, la résurrection de la fille de Jaïre; une nativité dans l'Eglise de saint Sulpice, & un concert d'anges au-dessus; aux enfans trouvés,

(*a*) Ces deux morceaux viennent d'être abbattus, dans la nouvelle construction de la façade.

LA FOSSE.

fauxbourg ſaint Antoine, Jeſus-Chriſt entou
ré d'un nombre d'enfans ; le ſerpent d'airain
moyen tableau, dans une ſalle des grands Jéſuit
rue ſaint Antoine ; dans le refectoire des per
Auguſtins de Notre-Dame des Victoires, tro
tableaux, un Chriſt en croix, la converſion d
ſaint Auguſtin & la mort de ſainte Monique ;
plafond de la galerie de M. Crozat, rue de Rich
lieu, où il a peint la naiſſance de Minerve ſort
du cerveau de Jupiter, avec pluſieurs grouppes d
divinités, c'eſt un de ſes plus beaux ouvrages :
y a encore un ſalon peint de ſa main, repréſentar
Phaëton qui demande à ſon pere la conduite d
ſon char, dans la maiſon de M. Crozat, ſituée
Montmorency ; & le ſalon de M. Titon, fauxbour
ſaint Antoine, qui a été détruit ; l'enlèvement d
Proſerpine par Pluton, dans les ſalles de l'acad
mie ; & pour un particulier, l'hiſtoire de Coriolar
qui ſe rend aux prieres de ſa mere pour faire retir
ſes troupes de devant la ville de Rome.

On voit deux tableaux à Lyon dans la chapel
des pénitens blancs du Gonfalon ; l'un repréſent
la viſitation, & l'autre l'adoration des Rois. O
les eſtime une des plus belles choſes que ce peintr
ait faites.

A Toulouſe, dans la chapelle de Notre-Dam
du Mont Carmel, dans l'Egliſe des Carmes, un
préſentation au Temple, de ſon bon tems.

Le Roi a dans ſon palais du Luxembourg, u
plafond repréſentant Zéphire & Flore ; dans l
galerie d'Apollon, Notre-Seigneur & la Madelei
ne ; dans la chapelle de Verſailles, la réſurrectio
eſt peinte à l'huile dans la voûte du chevet ; l
grouppe qui accompagne le Sauveur, eſt de dix-ſep

.nges, plus bas ſont ſix ſoldats effrayés, un ange ſſis près du tombeau, avec un grouppe de trois anges u-deſſus, & pluſieurs têtes de Chérubins repan-ues dans la gloire; dans le château, ſur la chemi-iée de la ſalle de Diane, on voit le ſacrifice d'I-higenie, & dans le plafond, Jaſon qui aborde à Colchos, & Alexandre qui chaſſe aux lions: le pla-ond de la ſalle du Thrône eſt entiérement de ſa nain; il repréſente Auguſte qui fait conſtruire le ort de Micène; Veſpaſien qui fait élever le Coli-ée, Coriolan fléchi par ſa mere, & Alexandre ui rend à Porus ſes états. On y voit encore, au nilieu, Apollon accompagné des ſaiſons & des gures de la France, de la Magnanimité & de la Magnificence; les quatre parties du monde ſont ans les angles, où la Renommée publie la gloire e Louis XIV; l'Automne déſigné par Bacchus : Ariane, eſt dans le grand ſallon de Marly; à 'rianon, ſaint Marc, ſaint Luc, Apollon & Thé-s, Clithie & le Soleil, Diane & ſes Nymphes; : dans la chapelle de Choiſy-le-Roi, trois mor-eaux de la vie de Jeſus-Chriſt, & une aſſomption e la Vierge, au plafond; dans celle de Meudon, ne réſurrection; dans le palais du même nom, ans la chambre du billart, Hercule entre le Vice : la Vertu, tableau ovale.

Pluſieurs graveurs ſe ſont exercés d'après Charles e la Foſſe, Thomaſſin, Châtillon, Charles Si-ionneau, Audran, B. Picart, C. N. Cochin; ce ernier a gravé toutes les peintures du dôme des nvalides: on compte en tout vingt-deux piéces.



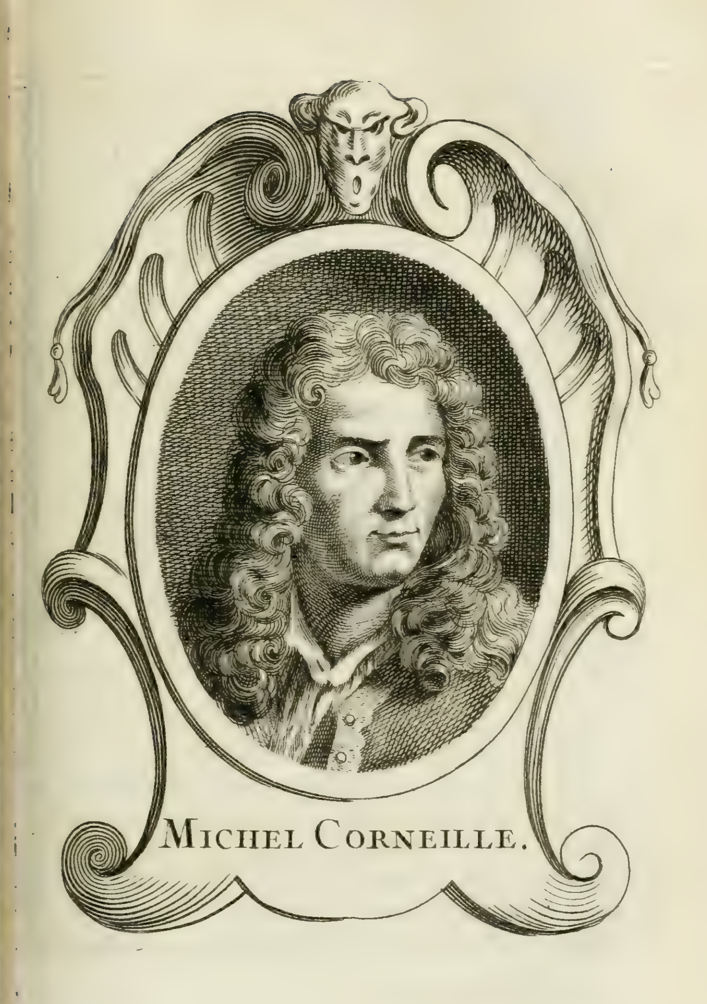


MICHEL CORNEILLE.

MICHEL CORNEILLE. LES François n'ont jamais rendu la justice d[u] au mérite de Michel Corneille. Quelques (a) Italiens de son tems l'ont mieux connu ; son co[loris] leur arrachoit, malgré eux, l'aveu sincè[re] que personne en France ne peignoit mieux dans [le] goût des Italiens, que Michel Corneille. Il naqu[it] à Paris en 1642. Son pere Michel étoit un bo[n] peintre, & l'un des douze anciens de l'académi[e]. Il mit en peu de tems son fils en état de copie[r] avec intelligence les desseins des grands maîtr[es] d'Italie. Un prix de peinture remporté à l'acadé[mie], le fit nommer aussitôt pensionnaire du Ro[i] à Rome.

Le plaisir d'être son maître, l'envie de copier [à] son aise les figures antiques & les tableaux qui lu[i] plaisoient le plus, lui fit quitter l'académie d[e] Rome, & il passa plusieurs années à étudier en so[n] particulier. Michel faisoit des remarques sur tout[,] & il se forma un goût de dessein qui approcho[it] de celui des Carraches ; c'étoient ses maîtres favo[-]ris. Le coloris n'eût pas été sa moindre partie, [si] les couleurs dont il se servoit n'eussent pas entié[-]rement changé, & s'il ne les eût un peu trop tour[-]mentées. Il entendoit fort bien le clair-obscur, l[a] perspective, le paysage ; il dessinoit correctement

(a) Le Nonce *Gualtieri*, depuis cardinal.


MICHEL CORNEILLE.

MICHEL CORNEILLE.

& ses airs de têtes sont nobles & gracieux.

A son retour d'Italie, il fut reçu à l'académie, en 1663, & fut fait ensuite professeur. Il donna pour sa réception, l'esquisse de son tableau de Notre-Dame, & fit, pour M. Mignard, la grisaille du plafond du Val-de-Grâce, qui est très-finie, & que l'on voit dans une des salles de l'académie. Le Roi l'employa à Versailles, à Trianon, à Meudon & à Fontainebleau, où ses ouvrages se font remarquer.

La passion qu'il avoit pour son art étoit si grande, qu'il passoit une partie de son tems à copier les tableaux & les desseins des fameux maîtres. Il y découvroit sans cesse des beautés qui le ravissoient. Cette pratique lui avoit donné une si grande facilité pour dessiner, que personne ne s'en est mieux acquitté. Un grand (*a*) amateur l'occupa pendant un long tems à copier trait pour trait les desseins des fameux peintres qu'il possédoit, & Corneille y réussit si parfaitement, qu'on y étoit trompé. On a de lui, à l'eau forte, plusieurs de ces desseins, que les curieux recherchent avec empressement.

A force de copier les Carraches, dont les tableaux ont noirci par le tems, Michel avoit contracté une maniere noire qui tiroit souvent sur le violet, & les extrémités de ses figures étoient trop pesantes. Son travail continuel lui causa la pierre, & quoiqu'il eut été taillé, il ne laissoit pas de souffrir beaucoup. Louis XIV aimoit fort ses ouvrages, & Monseigneur le Dauphin s'étant apperçu

(*a*) M. Jabach.

MICHEL CORNEILLE.

qu'il n'étoit pas du nombre des peintres qui devoient travailler aux Invalides, lui fit donner une chapelle dans cette Eglise. Malgré ses douleurs, il l'entreprit, & la peignit, à fresque, d'une maniere à se distinguer : ce ne fut pas même son dernier ouvrage, il en fit pour des particuliers, dont il a laissé plusieurs imparfaits. Une fluxion de poitrine se joignit à ses maux, & l'enleva à Paris en 1708, âgé de soixante-six ans, ayant toujours vécu dans le célibat.

Son caractère doux & aimable étoit tracé sur son visage; & sa politesse lui attiroit l'estime de tous ceux qui le connoissoient. Dans ses dernieres années, il demeura aux Gobelins, où le Roi lui avoit donné un logement.

JEAN-BAPTISTE CORNEILLE.

Jean-Baptiste Corneille son frere naquit à Paris en 1646, il fut élève de son pere : on le reçut à l'académie en 1675; son tableau de réception est (a) Busiris, Roi d'Egypte, qui, violant les droits de l'hospitalité, sacrifie à Jupiter les étrangers qui abordent dans ses états. Hercule l'en punit, ainsi que son fils & un autre complice du même crime. Après avoir demeuré quelque tems à Rome, Corneille revint à Paris, & fut nommé Professeur à l'académie. Il a peint à Notre-Dame saint Pierre délivré de prison; & dans l'Eglise des Carmes déchaussés, à Paris, l'apparition de Notre-Seigneur à sainte Thérèse & à saint Jean de la Croix; on voit de lui quatre tableaux aux Chartreux, la résurrection de Lazare, la Cananée, le Paralytique & le Centenier. Il est mort à Paris

(a) Ce tableau a été gravé par Jean Mariette.

en 1695, âgé de quarante-neuf ans. Son élève a été Claude Gillot.

MICHEL CORNEILLE.

Michel Corneille n'a fait qu'un élève, nommé Desformeaux, qui lui étoit fort inférieur; il avoit peint deux Evangélistes dans la chapelle de la Vierge à saint Roch, lesquels on a ôté depuis.

Personne n'a mieux dessiné dans le goût des Carraches, que Michel Corneille. Il arrêtoit le trait à la plume, & se servoit de toutes sortes de papier, en lavant tantôt au bistre, tantôt à l'encre de la Chine; quelquefois il épargnoit le fond du papier pour les jours, qu'il relevoit ordinairement de blanc au pinceau. Ses hachures sont de tout sens & croisées en plusieurs endroits; le feuiller de son paysage est admirable : on voit de ses desseins à la sanguine, à la pierre noire relevée de blanc de craie; ce sont des études d'enfans & de têtes des plus gracieuses, qui le font distinguer parmi les autres maîtres; l'on observe néanmoins que les extrémités de ses figures sont un peu trop lourdes.

Ses ouvrages à Paris sont la vocation de saint Pierre & de saint André, dans l'Eglise de Notre-Dame; une Vierge aux Feuillans de la rue saint Honoré; saint François d'Assise, dans la chapelle de Louvois à saint Roch; aux Innocens, leur massacre au maître-autel; aux Invalides, la chapelle de saint Gregoire, consistant en six tableaux; le premier, le saint donnant tout son bien aux pauvres; le second, l'hérétique Eutichès brûle ses livres en présence de l'Empereur Théodose le jeune; le troisiéme, Notre-Seigneur lui apparoît; le quatriéme, est la cessation de la peste dans la ville de Rome, procurée par les prieres publiques

MICHEL CORNEILLE.

qu'il ordonna (*a*) ; dans le cinquiéme tableau, un ange l'assûre d'avoir reçu quatre fois l'aumône de ses mains ; & le sixiéme, représente la translation des reliques du saint Pape : la coupole fait voir son enlèvement au ciel. Dans le chœur des Capucins du Marais, Notre-Dame des Anges, dite la Portioncule ; & sur les deux volets à côté, saint Antoine de Padoue & saint François d'Assise.

A Lyon, dans la chapelle des pénitens blancs du Gonfalon, une fuite en Egypte.

A Fontainebleau, dans la chapelle du château, une Vierge avec l'enfant Jesus, & le jeune saint Jean en acte d'adoration.

A Versailles, l'assomption de la Vierge, qui est au maître-autel de la paroisse ; aux Recollets, saint Louis à genoux, qui présente à Dieu les cloux & l'éponge de la passion ; un plafond dans le château, c'est Mercure au milieu des Muses, & quatre sujets tirés de la fable, & de l'histoire profane.

Il a encore peint dans la galerie du petit château de Chantilly, un grand tableau, où il a représenté la Muse de l'histoire, arrachant quelques feuilles du livre qui traite de la vie du Grand Condé, faisant allusion au tems qu'il avoit porté les armes contre la France. Cette composition est des plus riches ; & ce tableau, par cette allégorie, est devenu très-remarquable. C'est ainsi que les grands génies s'annoncent dans leurs productions. Il est écrit sur le drapeau que tient la Renommée *Quantùm pœnituit.*

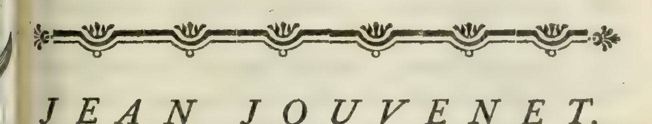
(*a*) Ce fut dans une de ces processions que l'on vit paroître un ange sur le château, qui depuis a porté son nom.


JEAN JOUVENET.

Corneille a gravé lui-même plusieurs planches à l'eau forte, la déification d'Enée ; quatre sujets de la Genèse, d'après Raphaël ; plusieurs paysages d'après les Carraches & le Dominiqnin ; Notre-Dame des anges, deux saint François d'Assise ; une Vierge tenant son fils en pied avec saint Jean ; une fuite en Egypte ; saint Antoine de Padoue ; une annonciation, séparée en deux feuilles ; & le martyre de saint André.

MICHEL CORNEILLE.

Charles Simonneau, Tardieu, Sarrabat, Jean Mariette & Jean Audran ont gravé plusieurs morceaux qui peuvent composer environ une trentaine de planches, sans compter sa chapelle des Invalides, gravée par Cochin, dans le recueil des peintures de cette Eglise.



JEAN JOUVENET.

JEAN Jouvenet peut être regardé comme un des premiers peintres de la France, puisqu'il réunissoit dans ses ouvrages les principales parties de son art. La ville de Rouen donna naissance à ce rare génie en 1644. Son pere Laurent Jouvenet, peintre de cette ville, l'éleva dans sa profession, à laquelle sa famille, originaire d'Italie, s'étoit appliquée depuis long-tems. Son ayeul, Noël Jouvenet, avoit donné les premieres leçons au fameux Poussin. Son pere l'envoya à Paris à l'âge de dix-sept ans, & il s'y forma tout seul sans aucun maître. La nature, qu'il étudioit

JEAN JOUVENET.

JEAN JOUVENET.

avec diſcernement, répondit à ſon attente ; & il acquit ces grandes ordonnances, ces traits hardis & cette facilité d'exécution, qui ont toujours caractériſé ſes travaux : ils ſont depuis long-tems en poſſeſſion des ſuffrages du public.

Il n'avoit que vingt-neuf ans, quand il fit, pour Notre-Dame, le tableau du *Mai*, en 1673, dont le ſujet eſt la guériſon du paralytique ; c'eſt une fierté de deſſein, une compoſition & une entente de couleur qui ſurprennent. La peinture, chez lui, étoit comparée à la muſique ; il vouloit qu'un tableau, par ſon ordonnance & ſa couleur, produiſît aux yeux un accord à peu près ſemblable à celui qu'un concert bien exécuté produit aux oreilles ; cette comparaiſon lui faiſoit éviter avec ſoin les tons trop aigus, qu'il blâmoit de même dans la muſique.

Charles le Brun, premier peintre du Roi, auſſi habile à diſtinguer le mérite des autres qu'à faire connoître le ſien, le préſenta à l'académie en 1675 ; on le reçut avec un grand applaudiſſement. Son tableau de réception, qui repréſente Eſther devant Aſſuérus, eſt un des plus beaux morceaux de la ſalle de l'académie ; tout y rappelle la belle maniere du Pouſſin. Dans la ſuite, il fut reçu Profeſſeur, deſſinant d'après le modéle avec une aſſiduité capable de faire ſentir aux jeunes gens la néceſſité de cette étude ; on le nomma quelque tems après Directeur & Recteur perpétuel.

Ce fut en ce tems là que Jouvenet peignit les plafonds de l'hôtel de ſaint Pouanges, dont le détail eſt à la fin de cette vie, ainſi que des ouvrages ſuivans. Il entreprit enſuite les quatre morceaux de ſaint Martin-des-champs, ouvrages qui pour

JEAN JOUVENET.

l'ordonnance, le ſublime, le génie vaſte & fécond, le beau choix des draperies, vont de pair avec ceux des plus grands maîtres. Jouvenet fit exprès le voyage de Dieppe, malgré la rigueur de l'hyver, pour examiner la manœuvre des pêcheurs, & deſſiner d'après nature des filets, des poiſſons & des coquillages, études qui lui ont ſervi pour le tableau de la pêche miraculeuſe de ſaint Pierre. Louis XIV ſe fit apporter à Trianon ces beaux morceaux, & en fut ſi content, qu'il ordonna à Jouvenet de les recommencer, pour être exécutés en tapiſſeries; ce grand génie ne ſe copia point ſervilement, il varia ſes ſujets & les augmenta de pluſieurs figures, de ſorte que ces derniers morceaux, qui ſont aux Gobelins, ſont encore plus eſtimés que les premiers.

Il fut chargé en 1690, de faire un tableau d'autel pour l'abbaye de ſaint Riquier, près d'Abbeville; il le fit en concurrence des meilleurs peintres de ſon tems, tels qu'Antoine Coypel, Hallé & les freres Boullongne: l'Abbé de ſaint Riquier, qui faiſoit la dépenſe de ſes tableaux, promit une médaille d'or de deux cens livres pour celui qui feroit le mieux. Cette victoire étoit reſervée à Jouvenet; ce tableau victorieux repréſente le Roi qui touche les écrouelles.

On le manda à Rennes en 1696, pour peindre le plafond de la chambre du conſeil du Parlement. M. de Villacerf lui fit donner alors une penſion de douze cens livres, & il revint exprès de Bretagne pour en remercier le Roi. Il retourna enſuite à Rennes, où il peignit ſur le lieu pluſieurs plafonds; mais les tableaux deſtinés pour les Egliſes de cette ville, furent faits à Paris. En quarante-

JEAN JOUVENET.

cinq jours de tems, il peignit trois plafonds pou la maison de campagne du (a) Greffier en chef chez qui il étoit logé.

A son retour de Bretagne, en 1698, sa réputation se trouva si parfaitement établie, que Louis XIV le choisit en 1702, pour travailler aux Invalides. Sa délicatesse l'empêcha d'accepter dans la suite la chapelle de saint Ambroise, dans la même Eglise, dont la peinture mal exécutée par Poerson, fut abbatue & donnée à Bon Boullongne.

Jouvenet fut fort considéré de Louis XIV qui lui en donna souvent des preuves; il augmenta sa pension de cinq cens livres en 1709, après l'exécution de la chapelle de Versailles, où il a peint la Pentecôte, au-dessus de la tribune du Roi. Il auroit été nommé premier peintre, s'il ne se fût pas trouvé contemporain de la Fosse, de Coypel & des Boullongnes, dont les heureux talens lui enleverent ce premier grade. Chaque jour augmentoit sa renommée, & tous les grands ouvrages lui étoient destinés: après avoir terminé la chapelle de Versailles, il peignit les deux grands tableaux des Récollets de cette ville.

Quand le Czar Pierre I alla aux Gobelins, en 1717, le Duc d'Antin lui offrit, de la part du Roi, la tenture de tapisserie qui lui feroit plus de plaisir. Ce Prince, charmé de celle des tableaux de saint Martin par Jouvenet, la choisit préférablement à toutes les autres.

(a) M. de la Mothe Piquet.

JEAN JOUVENET.

Ce peintre ne vit jamais (*a*) l'Italie, non plus que le Sueur; les grands hommes ne doivent leur élévation & leurs succès qu'à leur propre génie. Son dessein est correct & sçavant, une pratique facile & prompte se remarque dans tout ce qu'il a fait, avec une intelligence des couleurs locales, un beau choix d'attitudes, des draperies bien jettées, & du meilleur goût. Jouvenet dessinoit tout d'après nature avec une attention merveilleuse, saisissant ce qu'elle nous offre de plus fin; il disoit *qu'en travaillant d'après nature, il falloit faire un beau choix, & que lorsqu'elle ne rendoit pas tout ce qu'on pouvoit en désirer, c'étoit au génie à y suppléer.*

On remarque en lui une maniere fiére & ressentie, des expressions vives, des attitudes vraies; dessinant de grand goût, fouillant dans les ombres par des reflets ménagés & par des lumiéres piquantes, qui font valoir les tons sourds du fond, il faisoit sortir du tableau les bras & les jambes de ses figures; elles sont en effet toutes en mouvement, bien disposées, bien inventées, dessinées correctement; elles disent ce qu'elles doivent dire, trouvant chacune leur vrai plan, avec un contraste aussi heureux que bien imaginé, & qui ne laisse rien à désirer : on pourroit même dire qu'il coloroit l'ame, en fixant sur la toile ses sentimens les plus délicats. Ainsi, sans avoir parfaitement possédé la couleur, ce grand artiste a donné beaucoup d'effet à ses tableaux, par l'intelligence du

(*a*) Après que Jouvenet eut fini la chapelle de Versailles, le Duc d'Antin, qui avoit dit à Louis XIV que ce peintre n'avoit jamais été en Italie, eut ordre de l'y envoyer aux dépens de sa Majesté. Jouvenet se preparoit avec joie à ce voyage, lorsque la goutte dont il fut attaqué, en empêcha l'exécution.

JEAN JOUVENET.

(*a*) clair-obſcur qu'il a ſçu y répandre.

Jouvenet employoit l'allégorie & l'épiſode po[ur] enrichir ſes compoſitions, cherchant autant à éto[n]ner le ſpectateur, qu'à lui plaire ; ſans s'embarraſſ[er] de la perſpective linéale & de l'architecture, qu'[il] faiſoit tracer par le fameux *Feuillet*, & peind[re] par d'autres mains, il n'entendoit que la perſpe[c]tive aërienne. Le lieu de la ſcène étoit rendu au[ſſi] vaſte qu'il convenoit à ſon ſujet ; point de figur[es] qui ne contribuaſſent au trait d'hiſtoire qu'il vo[u]loit repréſenter, ou à l'effet qu'il devoit produir[e]. Excellent dans les grandes compoſitions, il ſem[]bloit moins ſe plaire dans les tableaux que l'o[n] appelle de chevalet, dont il a fait un très-pet[it] nombre. Souvent les préceptes de l'*Art Poëtiq[ue]* ſe préſentoient à lui :

> Quelquefois dans ſa courſe un eſprit vigoureux,
> Trop reſſerré par l'art, ſort des règles preſcrites,
> Et de l'art même apprend à franchir les limites.
>
> *Boileau, Art Poëtique, Chant 4.*

Son génie abondant fourniſſoit à tous les différe[ns] ſujets qui ſe préſentoient : il a peint des portra[its] admirables, & d'une vérité d'autant plus ſurprena[n]te, qu'ils n'empruntent point leur beauté de ces r[i]ches étoffes qui font tant de fracas dans les ouvr[a]ges des autres peintres ; une noble ſimplicité [est dans] tout ce qu'ils préſentent. Les ſujets ſaints, les pr[o]fane[s]

(*a*) Voyez dans le Diſcours Préliminaire, Tome I. les réflexi[ons] faites ſur le clair-obſcur.

JEAN JOUVENET.

fanes, l'hiſtoire, la fable, ſont tracés également. La ſurprenante facilité & la promptitude avec laquelle il opéroit, lui ont fourni le moyen d'exécuter ſes grands ouvrages.

On lui reproche que ſon deſſein eſt trop chargé, & que ſouvent ſon coloris inégal & s'éloignant de la chair, tire ſur le (*a*) jaune ; mais ſes beaux tableaux ſont exempts de ces défauts. Malgré la vivacité de ſon génie, quand il avoit peint quelque choſe, il revenoit facilement ſur ſon ouvrage pour le terminer. Quelles études, quels changemens n'a-t-il pas faits pour porter ſes ouvrages au point où nous les voyons ? Extrêmement jaloux de leur réuſſite, il étoit très-ſenſible aux louanges qu'ils méritoient.

En 1713, Jouvenet étant tombé paralytique du côté droit, après une furieuſe attaque d'apoplexie, il ſe crut hors d'état de travailler. Les eaux de Bourbon qu'on lui conſeilla de prendre, & qui l'avoient ſoulagé vingt ans auparavant pour le même mal, ne firent aucun effet ; il en revint auſſi infirme qu'il y étoit allé : il s'amuſoit à voir peindre ſon (*b*) neveu, & voulant un jour lui faire corriger quelqu'endroit d'un tableau, & ne pouvant s'expliquer, il prit le pinceau de la main paralytique pour retoucher une tête, qu'il gâta ; ſa vivacité ne put ſupporter ce triſte effet de ſa maladie ; il eſſaya de réparer de la main gauche, l'accident cauſé par la droite ; &, à ſon grand étonnement,

(*a*) Le dictionnaire de Moréry, édition de 1725, & le Mercure de France du Mois de Juillet 1730, n'ont pas rendu juſtice à Jean Jouvenet, qui, ſans contredit, eſt un des premiers peintres de France ; on devoit parler de lui en des termes plus meſurés.

(*b*) M. Reſtout.

JEAN JOUVENET.

cette main qui n'avoit nulle habitude d'obéir à l tête ; exécuta fidélement sa pensée. C'est ainsi qu' s'apperçut de ce nouveau prodige, qui, par le fre quent usage qu'il en fit, cessa de l'être.

Ce grand peintre, comme un autre (*a*) Turpilius encouragé par ce premier essai, ébaucha de l main gauche le plafond de la seconde chambre de Enquêtes du Parlement de Rouen ; la facilité sui vit cette épreuve, & cette épreuve le mit en éta de le finir avec la même hardiesse & le même feu qu'il auroit pu faire de la main droite. M. le Du d'Orléans régent, qui entendit parler de ce prodige fut voir cet ouvrage au collége des quatre Nations où Jouvenet l'avoit peint. Ce Prince en témoign sa surprise & son admiration, dans des termes qu prouvoient également l'estime qu'il faisoit de l'ar tiste, & sa connoissance parfaite dans les arts.

Jouvenet, quoiqu'il fut obligé de peindre de l main gauche, a toujours dessiné de la droite, ave cependant tant de foiblesse, qu'elle avoit besoi d'être aidée de la gauche, pour appuyer sur l craion, afin de pouvoir donner de la force dans le endroits nécessaires. Il fit, de souvenir, le portra d'un ami, sur du parquet avec de la craie blan che. Cet ami se trouva si ressemblant qu'il pria l maître de la maison de lui permettre de lever l feuille de parquet, qui depuis a fait un des orne mens de son cabinet. De la main des grands hom mes il n'y a rien à perdre.

Dans le tems même qu'on plaçoit son plafond

(*a*) Pline parle d'un chevalier Romain, nommé Turpilius, & dit *Quæ læva is manu pinxit, quod de nullo antè memoratur*. Lib XXXV. Cap. IV.

JEAN JOUVENET.

Rouen, il peignit le *Magnificat*, pour le chœur de Notre-Dame de Paris, rien ne s'y ressent de l'exécution de la main gauche. Ce morceau est d'une composition riche & singuliere, d'un ton harmonieux & d'un grand goût de dessein. Jouvenet n'eut pas la consolation de le voir en place, étant mort à Paris quelques jours après, en 1717, âgé de soixante-treize ans; il étoit resté long-tems veuf, & il n'a laissé que des filles.

La poësie doit célébrer un pinceau tel que celui de Jouvenet:

Tu sçus, cher Jouvenet, unir l'intelligence
Au dessein plein d'esprit, au pinceau séducteur;
A la touche sçavante une riche ordonnance.
Tes tableaux ont sur nous un pouvoir enchanteur.
Quel feu, quel mouvement, & quel fier caractère!
Tout parle, mais tout céde au principal objet;
Ton coloris frappant & ta grande maniere,
Ta brillante harmonie, & les piquans effets,
Que ton sçavoir profond tira de la lumiere,
Sont des titres flateurs chez la Postérité,
Pour mériter le prix de l'immortalité.

Sa probité & la franchise de son caractère l'ont fait aimer de tout le monde; il avoit l'esprit vif & enjoué. Sur ce qu'on lui disoit un jour qu'un de ses (a) confreres, qui avoit fait un médiocre tableau placé proche du sien, aux Chartreux, alléguoit pour excuse, que Jouvenet avoit retouché

(a) Louis de Boullongne.

ſon tableau depuis qu'il avoit vû ſon ouvrage, i répondit : *C'eſt vraiment lui qui a retouché le mie en plaçant le ſien à côté.*

Dans le procès qu'il eut avec les religieux d prieuré de ſaint Martin, qui ne vouloient pas re cevoir les tableaux qu'ils lui avoient commandés parce qu'il leur avoit promis de traiter la vie d ſaint Benoît, il dit, en préſence des Juges devai qui l'affaire ſe plaida, qu'il avoit deſſiné ſur un grande toile, la vie de ce ſaint, & que cela n pouvoit réuſſir en peinture: *Que vouliez-vous*, dit-il *que je fiſſe, dans une grande compoſition de trente ſacs d charbon, tels que ceux que vous portez ?* Les Juges n purent s'empêcher de ſourire, & il gagna ſa cauſ

Jouvenet étoit grand & bienfait; il avoit l traits mâles, ſes yeux annonçoient un eſprit vif pénétrant, un jugement ſolide; une mémoire heu reuſe, une converſation aimable accompagnoien cette vivacité. Son amour pour le travail, & ſc courage à ſurmonter la douleur de ſon mal, fo des choſes incroyables. Sébaſtien *Ricci*, fameu peintre Vénitien, qui paſſoit par Paris pour ſe rend à Londres, vint le voir travailler de la main gauch & lui témoigna ſon eſtime & ſon admiration.

Son neveu & ſon meilleur (*a*) élève eſt M. Reſtou aujourd'hui Directeur de l'académie, qui par ſ grands ouvrages, fait revivre cet excellent homm il poſſéde la plus grande partie des deſſeins de ſon o cle, qu'il veut bien communiquer aux amateurs. Jo venet eut trois freres, dont un eſt mort au ſervi de l'Electeur d'Hanover, pour lequel il a fait c beaux ouvrages; un autre eſt mort jeune : il y e

(*a*) Nicolas Bertin a auſſi été un de ſes élèves.

JEAN JOUVENET.

ıvoit encore un qui étoit de l'académie, qui s'étoit ıttaché au portrait, & qui eſt mort depuis quelques ınnées.

Ses deſſeins ſont rares, par la raiſon qu'on vient l'en rapporter. Jouvenet ſe ſervoit ordinairement le pierre noire ſur du papier gris, & relevoit ſon leſſein de blanc de craie, avec peu de hachures le droit à gauche, mêlées de quelques touches eſſenties, qui font valoir le reſte : on en voit ſur lu papier blanc, qui ne ſont qu'au trait de pierre ıoire, ſans ombres; d'autres ſont à la ſanguine, els que des académies & des études de têtes qui ont admirables. Ses compoſitions, en petit nom-ɔre, ſont arrêtées à la plume en partie, & au pin-eau, avec un lavis d'encre de la Chine, relevée e blanc au pinceau; une touche mâle, une har-ieſſe de main, un feu & une imagination qui tonnent, ne ſont dues qu'au grand Jouvenet.

La ville de Paris eſt ornée de quantité de tableaux e ce maître. On voit dans l'Egliſe des Invalides ntre les croiſées du dôme, les douze apôtres peints freſque, accompagnés de grouppes d'anges avec eurs attributs; ces figures ont quatorze pieds de roportion : c'eſt un ouvrage étonnant pour l'effet. Dans l'Egliſe de Notre-Dame, outre le paraly-que guéri par Jeſus-Chriſt, qui eſt dans la nef, n voit encore, dans le chœur, la viſitation de la ierge, appellé le *Magnificat*; il y a à ſaint Roch, : martyre de ſaint André; une nativité dans la ıapelle du collége des Jéſuites; la famille de Da-us, tableau qui a ſervi d'énigme, le portrait du pere ourdaloue, peint après ſa mort, dans la (*a*) maiſon

(*a*) Il y en a un pareil au collége des Jéſuites, on le dit copie.

JEAN JOUVENET.

Professe; un crucifiement, dans le couvent des filles de la Croix, rue de Charonne; aux (*a*) Capucines, près la place de Louis le Grand, une descente de croix au maître-autel, & dans une chapelle le martyre de saint Ovide; dans la salle des marguilliers de saint Germain-l'Auxerrois, on voit l'extrême-onction, composée de dix figures dont les attitudes sont admirables, avec deux enfans sur le devant, de la derniere beauté; Marthe & Marie, petit tableau d'autel, se trouve aux peres de Nazareth; dans l'Eglise des grands Augustins l'ombre de S. Pierre qui guérit les malades; à S. Paul, dans une chapelle, l'ascension de Notre-Seigneur; à sainte Oportune, la présentation au Temple; à la Charité, un saint Jean de Dieu dans l'Eglise des quatre Nations, trois ronds au-dessus des trois autels, c'est le Pere éternel & des anges qui tiennent les instrumens de la passion; à saint Martin-des-champs, quatre grands tableaux de vingt pieds de long, dont les sujets sont (*b*) la Madeleine aux pieds de Notre-Seigneur, chez Simon le Pharisien; Jesus-Christ chassant les marchands du Temple; la pêche miraculeuse des poissons; & la résurrection de Lazare: dans le chœur des Chartreux, un grand tableau représentant Jesus-Christ guérissant des malades, qui est un de ses plus beaux ouvrages pour l'ordonnance, le mouvement des figures & le coloris; il a vingt-qua

---

(*a*) Ce tableau est présentement dans les salles de l'académie de Peinture, & M. Restout en a fait, par ordre du Roi, une belle copie pour l'Eglise des Capucines.

(*b*) Il y a une répétition de ce tableau de la même grandeur, qui est à la Chartreuse du Val-saint-Pierre.

re pieds de long ſur treize de haut : un Pere eternel dans le plafond de la chapelle de l'hôtel Tabac.

JEAN JOUVENET.

On voit trois plafonds à l'hôtel de ſaint Pouanges, au rez de chauſſée, dans un grand ovale, Vénus ſur un nuage, accompagnée des amours, eſt viſitée par Flore ; le deuxiéme plafond de plein pied, repréſente les neuf Muſes avec Apollon tenant une couronne pour animer les Arts; Hercule avec ſa maſſue terraſſant les Vices, ſe voit dans le bas du plafond, & ſur la cheminée, un trait de l'hiſtoire d'Apollon; au premier étage, c'eſt le lever du ſoleil chaſſant la lune, qui regarde Endimion que le point du jour va reveiller ; le ſacrifice d'Iphigenie orne la cheminée de cette piéce.

A l'hôtel de Conti, dans l'appartement du rez de chauſſée, deux plafonds; l'un repréſente dans un rond, la Renommée, la Gloire, l'Abondance avec un Génie tenant une couronne; l'autre fait voir Zéphire & Flore, accompagnés de trois figures; quatre grouppes ſont poſés ſur la corniche: l'un eſt un grand Génie avec trois enfans, une Nymphe portant une corbeille de fleurs, avec un enfant qui dort; on y voit deux Grands génies avec deux autres enfans, un petit Zéphire entre deux Nayades, jettant de l'eau par une urne & un arroſoir.

Jouvenet a peint de la main gauche le plafond de la deuxiéme chambre des Enquêtes à Rouen, c'eſt la Juſtice qui terraſſe la Fraude & la Chicanne, elle eſt couronnée par la Religion, accompagnée des autres Vertus & d'un grand nombre de figures.

A Rennes, le plafond de la chambre du Conſeil,

JEAN JOUVENET.

qui sert à la Grand'Chambre du palais, consist en cinq tableaux, dont celui du milieu représent la Foi, la Religion, la Justice, la Force & la Pru dence au pied d'un autel; sur le devant, Minerv chasse l'Ignorance, l'Envie, la Fraude & les Vices dans les quatre angles de forme ovale, on voi la Vigilance, la Droiture, l'Abondance & l'Auto rité; à l'opposite de la cheminée, des Amours vo lent dans un tableau de forme longue, & du côt de la porte, d'autres soutiennent des guirlandes aux Jésuites, il a peint au grand-autel, l'adora tion des Mages, & dans une chapelle, une annon ciation; dans la paroisse de saint Etienne, Notre Seigneur au jardin des oliviers; trois (*a*) plafond qui sont sur toile, se voient chez le Greffier en chef le premier, qui est une galerie, est l'apothéose d'Her cule en plusieurs grouppes; celui du milieu repré sente Jupiter, Junon, Pallas & Mercure; dans le haut de la galerie, Eole & Iris, & à l'autre extré mité, Apollon, Pluton, Neptune & Flore, Vé nus, l'Amour, Mars, Cérès & les autres divinités sont grouppées parfaitement; on voit Vulcain, Momus, & les Cyclopes du côté de la cheminée. Hercule paroît dans son char traîné par deux chevaux conduits par une figure aîlée, la Victoire est derriére lui, qui le couronne; Diane sur un char lumineux tiré par deux biches, se voit dans un angle disposée à commencer sa course : le deuxiéme plafond, qui est ovale, représente Zéphire couronnant Flore, avec des Amours qui portent des cor-

(*a*) Ces plafonds ont été transportés, & se trouvent aujourd'hui placés à Rennes dans un salon, au bout du jardin de feu M. le Président de Robien.

JEAN JOUVENET.

beilles & des guirlandes de fleurs ; le ſujet du troiſiéme eſt à peu près ſemblable, on voit ſur la cheminée l'Océan perſonnifié qui verſe ſes eaux ; Thétis accompagnée de ſes Nymphes, reçoit dans ſes bras Apollon ſortant de ſon char, dont les chevaux vont ſe plonger dans les eaux de l'Océan.

Les peintures du château de Veiret en Touraine, ſont très-belles, mais elles ne ſont pas finies ; elles repréſentent un ciel avec un Pere Eternel, ſi bien peint, que le maître étoit toujours ſurpris lorſqu'il le regardoit.

Jouvenet a peint dans la galerie de l'hôtel de ville de Toulouſe, la conſtruction de la ville d'Ancyre par les Tectoſages : il eſt de ſon meilleur tems.

On voit encore une aſſomption dans une chapelle particuliere, dans le village des Vaiſſeaux, près de Beaumont-ſur-Oyſe.

Le Roi poſſede, de ce maître, la Victoire ſoutenue par Hercule, & Marc-Antoine avec le conſul Albinus ; deux morceaux peints dans un plafond des appartemens de Verſailles ; l'Hyver ſous la figure d'un vieillard, dans le grand ſalon du château de Marly ; Latone & ſes enfans, dans la ſalle du billard à Meudon ; Zéphire & Flore avec des Nymphes, Apollon dans le ſein de Thétis, la naiſſance de Bacchus, des enfans jouant avec des fleurs, d'autres tenant un vaſe doré, tous cinq dans le palais de Trianon : dans la chapelle de Verſailles, il a peint à l'huile ſur le mur au-deſſus de la tribune du Roi, la deſcente du Saint-Eſprit ſur les apôtres, compoſée de deux grouppes d'anges, cinq d'un côté & quatre de l'autre ; la Vierge eſt

JEAN JOUVENET.

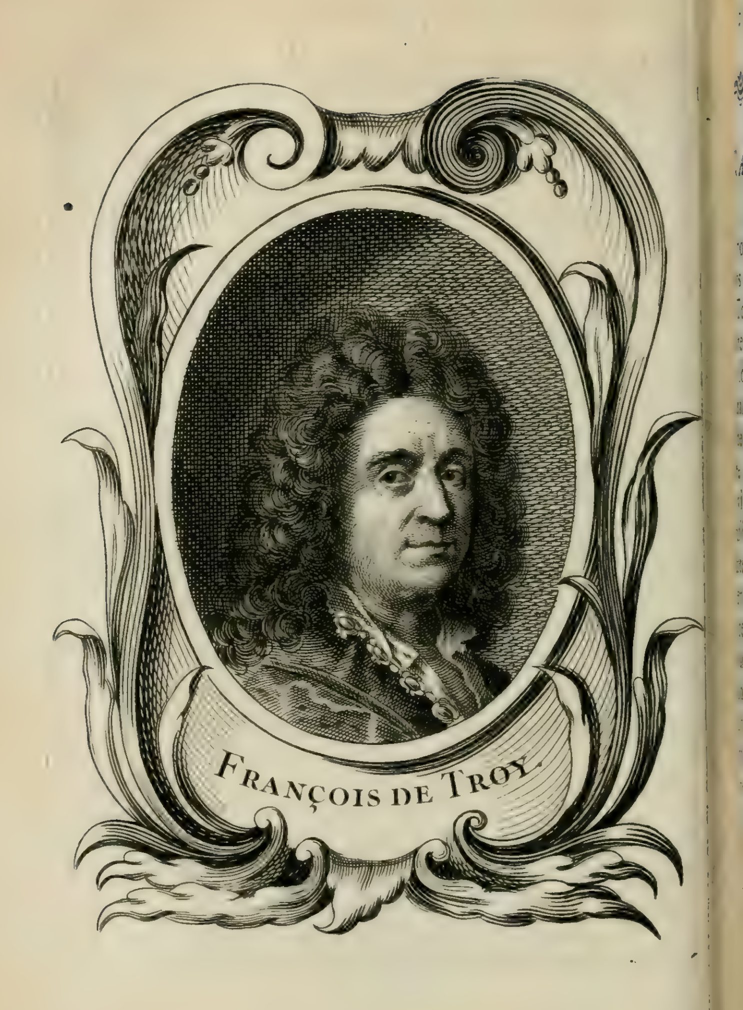
debout au milieu, avec dix-ſept figures à droit & ſeize à gauche ; ſaint Louis, qui, après la bataille de Maſſoure en Afrique, fait panſer les bleſſés & enterrer les morts, ſe voit dans une des petites chapelles..

Dans l'ancienne paroiſſe de Verſailles, à la chapelle de ſaint Nicolas, ce ſaint à qui l'on préſente des livres, & ſur le devant d'autel, deux petit tableaux, dont l'un fait voir le ſaint dans une tempête ſur mer ; & l'autre ſa pompe funébre : aux Recollets de Verſailles, on voit deux excellens tableaux, le centenier, & la réſurrection du fil de la veuve de Naïm.

L'hôtel royal des Gobelins à Paris, poſſéde le quatre grands morceaux de ſaint Martin-des-champs, répétés avec beaucoup de changemens ils ont ſervi à une fort belle tenture de tapiſſerie.

On a gravé, d'après ce maître, environ quarante morceaux, dont dix portraits : les graveurs ſont, Drevet, Deſplaces, S. le Clerc, du Boſc, Loir, J. Audran, G. Duchange, Thomaſſin, Edelinck & C. N. Cochin.




FRANÇOIS DE TROY.



FRANÇOIS DE TROY.

FRANÇOIS DE TROY.

SI nous cherchons le beau pinceau, nous le trouverons dans les ouvrages de François de Troy, né à Toulouse en 1645. Son pere Nicolas de Troy, peintre de l'hôtel de ville de Toulouse, l'éleva dans son art, ainsi que son frere aîné, qui s'établit dans cette ville & y acquit de la réputation; c'est de lui le tableau de l'immaculée conception placée dans l'Eglise des Carmes à Toulouse. François vint à Paris à l'âge de vingt-quatre ans; il travailla sous Nicolas Loir, & en épousant dans la suite la fille de Cotelle, peintre de l'académie, il devint, par sa femme, beau-frere de son maître.

François de Troye, suivant la premiere inspiration de son génie, s'étoit appliqué aux sujets historiques; il s'attacha ensuite à l'utile talent du portrait, en se plaçant chez le fameux Claude le Févre, qui excelloit dans ce genre. Le petit nombre d'habiles gens qui peignoient le portrait à Paris, le détermina à suivre ce talent après la mort de ce maître. Il peignit le portrait en petit d'un ton de couleur excellent, & d'un très-beau fini. En abandonnant ainsi les sujets d'histoire, malgré le penchant qui l'y portoit, il négligea entiérement les occasions d'aller en Italie; il fut reçu néanmoins, en 1674, à l'académie en qualité de peintre d'histoire; son tableau de réception représente Mercure qui coupe la tête d'Argus, morceau fort

FRANÇOIS DE TROY.

eſtimé ; on le nomma dans la ſuite Profeſſeur Adjoint à Recteur, & enfin Directeur. Il fit préſe[illegible] du tableau de M. Manſard, qui eſt tout de ſa main & que l'académie l'avoit prié de peindre.

L'expreſſion, la correction, le choix des belles formes, beaucoup de nobleſſe, un grand fini, beauté, la force & l'harmonie du coloris, ſe trouvent raſſemblés dans les ouvrages de François de Troy. Ses tableaux ſe ſoutiennent dans les cabinets auprès de ceux des plus grands maîtres des écoles de Lombardie & de Flandre. Il poſſédoit la ſcience des convenances, ſans le fracas des draperies qui attirant trop les yeux, les détournent de l'objet principal. Il excelloit ſurtout à peindre les femmes; auſſi aimoient-elles à exercer ſon pinceau, un intérêt perſonnel les y invitoit; elles ſçavoient que de Troy avoit le talent de les rendre belles, quoiqu'elles ne le fuſſent pas. En les peignant en divinités payennes, il leur donnoit des caractères poëtiques, & ſon pinceau flatteur, ſans altérer leurs traits, leur prêtoit de nouvelles graces. On pouvoit dire de lui ce que Deſpréaux a dit d'Homére :

On diroit que pour plaire, inſtruit par la nature,
Homére ait à Vénus dérobé la ceinture.

Art Poëtique.

Les qualités de l'honnête homme, & un cœur droit, étoient réunis en ſa perſonne, à une belle phyſionomie & à un eſprit inſinuant; les femmes ſe trouvoient amuſées pendant le tems qu'il les peignoit : une aimable converſation leur donnoit de

FRANÇOIS DE TROY.

enjoument. On prétend qu'il réussissoit moins ien aux portraits des hommes, cependant il en a it d'excellens.

Louis XIV le chargea de faire des tableaux pour s tapisseries de son histoire ; il fit encore pour ladame de Montespan, des patrons en petit, qui présentoient les différentes ocupations héroïques e ce Monarque dans sa jeunesse, & cette Dame s fit exécuter en tapisseries, & en grand sur de la oire. On envoya ensuite ce peintre en Baviere, our peindre Madame la Dauphine, dont il fit n très-beau portrait, qu'il apporta en France. ors de la naissance du Duc de Bourgogne, fruit e ce grand mariage, de Troy se signala par un rand feu d'artifice qu'il fit élever devant sa porte, dont il peignit, sur des toiles transparentes, les gures symboliques. Toute la famille Royale, les utres Princes & grands Seigneurs de la Cour, xercerent son pinceau ; les étrangers même ne ortoient point de Paris sans lui aller demander eurs portraits.

On voit de ce maître à l'hôtel de ville de Paris dans l'Eglise de sainte Geneviéve, de grands sujets traités historiquement, qu'on peut regarder omme de vrais tableaux d'histoire. Celui de la famille, & de la cour de feu M. le Duc du Maine, t tout à fait allégorique ; c'est le repas que Didon onne à Enée, pendant lequel ce héros fait le récit e ses avantures ; toutes les têtes au nombre de plus e cinquante, sont des portraits, maniées par un inceau moëlleux, fort & suave : la convenance u'exigeoit le rang des personnes de la Cour, leur aractère, tout y étoit observé. Il réunissoit en sa ersonne (sans avoir été en Italie) l'exactitude &

FRANÇOIS DE TROY.

la correction de l'école Romaine, son grand gc de couleur sentoit la Lombardie, & son beau fi tenoit de la Flandre. Ce qu'il y a de singulier, t que ses derniers ouvrages l'emportent sur les a. tres; tel est le tableau de la maîtresse d'école, ql fit peu de tems avant sa mort. Ce tableau, peit dans le goût Flamand, représente une femme vêt de noir, au milieu d'une troupe d'écoliéres fc jolies, & dont les attitudes vraies ont entraîné to les suffrages.

François de Troy, après avoir rempli dans l profession une heureuse & longue carriere, se t accablé d'infirmités, & mourut fort regretté l Paris en 1730, à l'âge de quatre-vingt-cinq an: on le porta à saint Eustache sa paroisse, où il f inhumé.

Bouys, mort Conseiller de l'académie, Belle t son fils, ont été ses élèves.

Les desseins de ce peintre égalent ceux de *Vandic* pour les belles draperies & l'intelligence des l miéres. Ils sont faits à la pierre noire sur du papi bleu ou gris, relevée de blanc de craie avec un lav d'encre de la Chine, qui soutient les grandes or bres, recouvert d'un crayon gras & manié libr ment. On voit de lui des études de figures en piec dont la liberté, la belle intelligence, les têtes, l mains, le linge & les perruques sont admirable le caractère des étoffes, la vérité des ressemblance le maniement du crayon estompé dans certains e droits & ressentis dans d'autres, un blanc mis trè sçavamment, sont des notes certaines de la mai de François de Troy.

Ses principaux tableaux à Paris sont, un gran morceau dans l'Eglise de sainte Geneviéve, lequ

FRANÇOIS DE TROY.

eprésente le fond de cette Eglise, & sur le devant es Prévôt des marchands & Echevins de la ville e Paris, au nombre de dix à douze, demandant genoux la protection de la Sainte, au sujet de la amine de 1709. Deux grands tableaux dans les alles de l'hôtel de ville ; l'un a été fait au sujet de a naissance de Monseigneur le Duc de Bourgogne, pere du Roi. Ce Prince est entre les bras u Génie de la France, qui est à ses pieds ; Apolon, Minerve & la Renommée ornent le haut du ableau, & huit figures en robe, des Prévôts des narchands & Echevins, en occupent la plus grane partie ; l'autre est le mariage du Roi, comosé d'un grand nombre de figures, où son fils l'a eaucoup aidé ; il y en avoit encore un troisiéme u'on a ôté, c'étoit la publication de la paix en 719.

Le Roi n'a qu'un tableau de ce maître, qui est le ortrait de Madame la Dauphine Christine de Baiére ; on le voit dans la galerie d'Apollon.

Dans les salles de l'académie, Mercure qui coupe tête à Argus.

François de Troy s'est peint jouant de la basse de iole.

On a gravé environ trente piéces d'après lui ; les raveurs sont, Vermeulen, Barras, Simonneau, delinck, Poilly, Bouys, Bernard, Vanschuppen, oissier, Drevet & Petit.



NICOLAS COLOMBEL

NICOLAS COLOMBEL.

SI le mérite de l'élève dépendoit uniqueme de l'excellence de son maître, qui auroit été pl grand que Colombel ? Mais un (*a*) Moderne c que l'habileté est un présent que l'homme reçc plutôt du ciel que de son maître & de ses étu des :

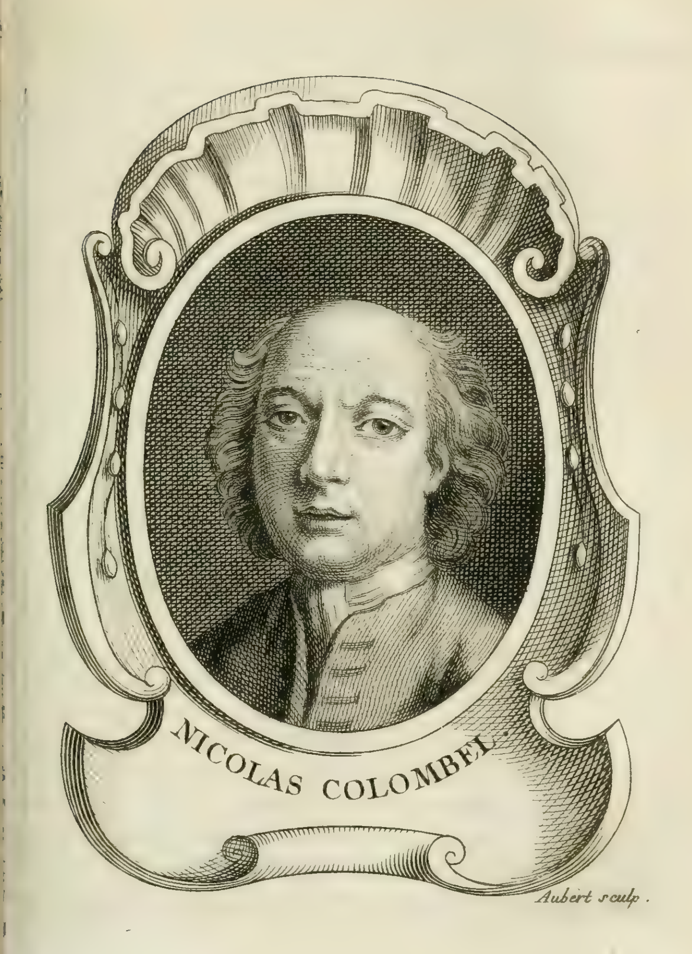
Rarum homini munus cœlo non arte petendum.

Sotteville près de Rouen, fut le lieu de sa nai sance en 1646. Ses parens inspirés, pour ainsi dir par ses heureuses dispositions pour le dessein, l'e voyerent de bonne heure à Paris, étudier sous Eu tache le Sueur. Il puisa dans cette école la manie & le goût des grands peintres d'Italie ; il ne lui re toit plus qu'à pénétrer l'adresse de son maîtr qui, par une grande noblesse de caractère, joint une grande simplicité, les imitoit si parfaiteme sans les avoir été consulter dans leur pays.

Tous les vœux de Colombel tendoient à fai le voyage d'Italie ; en vain il avoit sous ses ye l'exemple d'un homme rare, qui, sans sortir de s pays, par l'élévation de ses pensées, la sagesse, simplicité & la verité de ses expressions, faiso revivre le grand Raphaël. Il sentit que la natu ne donnoit qu'à très-peu de personnes un génie

(*a*) Dufresnoy, *de Art. Graph. v.* 223.

supérieu


NICOLAS COLOMBEL.
Aubert sculp.



NICOLAS COLOMBEL.

ſupérieur. Après pluſieurs années d'étude, il quitta ſon maître, & partit pour l'Italie. Pendant un long ſéjour à Rome, occupé à étudier Raphaël & le Pouſſin, il chercha toute ſa vie leur goût & leur maniere; mais il ne put arriver ni à la ſublimité de leurs penſées & de leur expreſſion, ni à la variété & à la grandeur de ce caractère qu'ils ſçavoient donner à leurs belles figures. Colombel néanmoins deſſinoit correctement; le choix de ſes ſujets, ſurtout de ceux dont il enrichiſſoit la ſcène de ſes tableaux, montroient aſſez qu'il n'étoit pas dépourvû de génie. Cependant il fut toujours froid, un peu ſec, timide & manieré, n'oſant mettre ſon imagination en liberté; il n'a fait, pour ainſi dire, que la captiver ſous le joug d'une imitation trop ſcrupuleuſe. Il eſt à préſumer que Colombel n'a point connu la différence de l'imitation libre & de l'imitation ſervile: l'une en nous faiſant imiter les grands peintres, nous laiſſe la liberté de l'eſprit & de la main, pour pouvoir allier cette imitation à notre caractère & à notre génie; l'autre, reſſerrée dans le cercle étroit d'un eſprit médiocre, n'oſe franchir ces bornes qui empêchent un artiſte d'être jamais original.

L'étude opiniâtre que notre peintre fit de la grande maniere de Raphaël & du Pouſſin, le rendit aſſez préſomptueux pour s'égaler à ces deux premiers peintres. *L'amour propre eſt le plus grand de tous les flatteurs*, ſelon la Rochefoucault. Cette préſomption le portoit encore à critiquer les ouvrages les plus corrects; c'eſt ce qu'exprime ſi bien Horace dans ce vers:

Egregio inſperſos reprehendas corpore nævos.

NICOLAS COLOMBEL.

Il n'y avoit pas jusqu'aux copistes de professi[on] sur lesquels Colombel n'exerçât sa critique. Il s comparoit aux eunuques, comme étant, les u[ns] & les autres, incapables d'aucune production. [L]a perspective, dont il avoit une parfaite connoissa[n]ce, lui fournissoit souvent les moyens de reprend[re] les autres. En effet, les plus beaux ouvrages péche[nt] fréquemment en ce point, ce qui fait voir que [les] plus habiles gens ne doivent rien négliger de to[u]tes les parties de leur art. Cependant il faut co[n]sidérer les talens des grands peintres, sans song[er] à ce qui leur a manqué; c'est le moyen de jou[ir] du plaisir que procure la beauté de leurs tableaux.

Ce ton critique lui fit peu d'amis; on ne fais[oit] point de grace à ses ouvrages. Quoiqu'on ne puis[se] disconvenir que Colombel ne possedât dans sa pr[o]fession plusieurs parties qui forment les grands pei[n]tres, cependant les principaux lui manquoien[t]; mais dans la peinture

(a) On peut avec honneur remplir les seconds rangs

Colombel se seroit plus distingué dans son art, s'il s'étoit moins scrupuleusement assujetti à ne ma[r]cher que sur les pas de Raphaël & du Poussin: ma[is] l'habileté ne se trouve point dans l'absence des t[a]lens. En s'abandonnant à ses idées, il auroit jet[té] plus de variété, plus de graces & plus de chale[ur] dans ses ouvrages. Quiconque est capable de bi[en] faire de son chef, ne doit pas borner son talent [à] toujours contrefaire les autres.

(a) Boileau, Art Poëtique, c. 4. v. 30.

Quelques bons ouvrages que Colombel fit à Rome, lui acquirent de la réputation, & le firent recevoir à l'académie de ſaint Luc. Il envoya à Paris, en 1682, quatre ſujets d'hiſtoire, dont les connoiſſeurs parurent aſſez contens; l'un eſt Notre-Seigneur qui chaſſe les marchands du Temple; le deuxiéme l'aveugle de Jéricho; on voit dans le troiſiéme la femme adultère, & dans le quatriéme Notre-Seigneur chez le Phariſien. Le ſoin qu'il avoit pris de terminer ces tableaux, avoit précurſé ſes talens à Paris; & il ne lui reſtoit plus à ſon retour en cette ville, en 1694, qu'à les faire paroître dans tout leur jour.

NICOLAS COLOMBEL.

Pierre Mignard, premier peintre du Roi & directeur de l'académie de Paris, qui goûtoit aſſez sa maniere d'opérer, le fit recevoir dans ce corps, malgré la réſolution qu'il avoit priſe de ne point augmenter le nombre des académiciens. Son humeur critique eut peut-être autant de part que ſes talens à cette diſtinction. Il donna pour ſon tableau de réception, les amours de Mars & de Rhéa, qu'il ſuppoſe que ce Dieu trouva endormie ſur le bord du Tibre, & dont naquirent Rémus & Romulus. L'académie le nomma Profeſſeur en 1705, quelques années après la mort de Mignard. Le Roi l'employa à peindre dans les appartemens de la Ménagerie, pluſieurs choſes, entr'autres, un Orphée jouant de la lyre, tableau aſſez eſtimé. On voit à Meudon deux tableaux de ſa main, ſçavoir, Moyſe trouvé ſur les eaux, & les filles de Jethro. On recherchoit ſon pinceau pour le beau fini, pour les riches fonds d'architecture, & pour un certain ton de couleur claire, fort eſtimé

NICOLAS COLOMBEL.

aujourd'hui dela plûpart de nos amateurs : ils non-
ment ce ton du beau nom d'*argentin*, & le préfere
injuſtement à ce ton fort & vigoureux, qui caract-
riſe nos grands maîtres anciens. Il y a cependant d
tableaux de Colombel mieux coloriés & peints da
le goût des Carraches tels que Moyſe trouvé ſur l
eaux, le jugement de Salomon, la Samaritaine,
maſſacre des Innocens, & le Paralytique où eſt ſo
portrait. On voit, dans l'Egliſe des Jacobins rue
Honoré, un ſaint Hyacinthe, qui ſauve l'ima
de la Vierge faite en marbre, des mains des enn-
mis du nom Chrétien : il s'eſt ſervi dans ce table
des têtes des Religieux de ce couvent, qui vivoie
en ce tems-là.

Il eſt fâcheux que malgré la belle ordonnan
de ces tableaux, leur riche architecture, leur per-
pective réguliere, Colombel y ait répandu bea-
coup de froid, de ſechereſſe, un ton de coule
trop dur qui ne ſe lie point avec le fond, des ai
de têtes communs, & qui ſe reſſemblent tous, ſa
nobleſſe & ſans aucun goût de l'antique. Avec qu
yeux voyoit-il donc les ouvrages de Raphaël & d
Pouſſin, qui avoient cherché toute leur vie l'él-
gance des figures Grecques, & la nobleſſe de le
expreſſions ? On corrige difficilement les défau
naturels : on peut les déguiſer & les embellir
pluſieurs connoiſſances ; mais le fond du cara-
tère perce toujours. On peut dire que les grac
ſemblent avoir fui ſon pinceau ; elles lui o
échappées.

Colombel mourut à Paris en 1717, âgé
ſoixante-onze ans, ſans avoir jamais voulu ſe m-
rier, ſans former aucun élève, & ſans avoir e

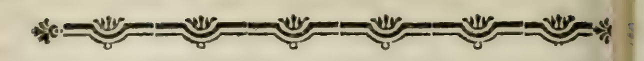
NICOLAS COLOMBEL.

insi que le Poussin, personne pour le servir.

Ses desseins sont très-terminés, surtout ses :udes d'après les antiques ; elles sont faites sur u papier bleu, au crayon de pierre noire relevé e blanc de craye : les hachures en sont si fines, u'elles paroissent estompées, avec un trait très-élié & un crayon peu moëlleux. On voit quelues-uns de ses desseins dont le contour est à la lume, lavés à l'encre de la Chine, relevés de lanc au pinceau, dont la secheresse est encore lus frappante : on les croiroit, si on n'y prenoit as garde, des copies, tant on trouve de paries négligées, touchées de petit goût, & des conours peu coulans. Les airs de têtes & les attitudes es figures suffisent pour connoître le génie & la nain de ce maître.

Claude Duflos a gravé un grand morceau, qui st la femme adultère ; le pendant, qui représente Notre-Seigneur chez le Pharisien, est de la main e Michel Dossier, qui a aussi gravé deux autres ujets en hauteur ; l'un l'aveugle de Jéricho, autre Notre-Seigneur qui chasse les marchands u Temple.





JOSEPH PARROCEL.

JOSEPH PARROCEL.

BARTHELEMI PARROCEL.

JOSEPH Parrocel s'eſt extrêmement illuſtré pa le talent de peindre des batailles. Il naquit er 1648, dans la ville de Brignole en Provence. Sor pere Barthelemi Parrocel, étoit d'une famille dif tinguée de la ville de Montbriſon en Forêſt; or le deſtina d'abord à l'état eccléſiaſtique; mais ſa forte inclination pour la peinture, prévalut ſur la volonté de ſes parens. Ses progrès, qui répondiren à ſon inclination, lui inſpirerent le voyage d'Italie Un Grand d'Eſpagne le rencontra dans la route goûta ſon eſprit, ſes talens, & l'emmena dans ce royaume. Après y avoir paſſé quelques années, & s'être mis en état par ſon travail de continuer ſor voyage, il s'embarqua ſur un vaiſſeau, qui fut pri par des corſaires & mené à Alger. Le Capitaine qui avoit ſubi le même ſort, connoiſſant heureu ſement le Conſul de la nation Françoiſe, recouvra par un prompt échange, la liberté, ainſi que Barthelemi. Ils arriverent tous deux à Rome, où ce peintre ayant paſſé quelques années à ſe fortifier dans ſon art, vint rejoindre le capitaine en Provence, & épouſa ſa fille. Ce mariage le fixa à Brignole, ſéjour de ſon beaupere, & il y mourut en 1660, dans un âge peu avancé, laiſſant une veuve & trois enfans; Barthelemi, mort fort jeune; Louis qui devint l'aîné, & Joſeph dont nous allons parler: ils s'attacherent tous trois à la peinture.

Joſeph n'avoit que douze ans lors du décès de


JOSEPH
PARROCEL.

JOSEPH PARROCEL.

on pere; les heureuſes diſpoſitions dont la nature avoient doué, étoient toute ſa reſſource. Il alla trouer, en Languedoc, ſon frere Louis, qui y exeroit, avec diſtinction, l'art de la peinture. Ce fut e Louis que Joſeph reçut les premieres inſtrucions. Après un ſéjour de trois ans, il ſe déroba e la maiſon de ſon frere & vint à Marſeille, où peignit le dedans d'un vaiſſeau, & ſurpaſſa par et eſſai, les artiſtes les plus conſommés dans ce enre de travail.

Quelqu'envie qu'il eût d'aller en Italie, ayant ppris que ſon frere étoit à Paris, il en prit la oute; il comptoit que ce frere lui procureroit ne entrée facile chez les habiles gens, dont le ommerce lui paroiſſoit néceſſaire à ſon avancenent; mais, après une dangereuſe maladie, les nédecins avoient conſeillé à ſon frere d'aller rendre l'air à Avignon, où il s'établit. Les grands eintres de Paris, qui connurent les talens de Joeph, ne purent lui refuſer leur eſtime & leurs coneils pendant les quatre années de ſéjour qu'il y fit; es travaux furent une reſſource où il puiſa ſuffiammment de quoi ſe paſſer des ſecours qu'il auroit u attendre de ſa famille.

Parrocel retourna enſuite en Provence, à l'âge e vingt ans, & paſſa de-là en Italie: Rome fut a premiere ville qui l'arrêta. Bourguignon, célere peintre de batailles, y étoit en grande eſtine: il ſe mit dans ſon école, & ſuivit ce genre de einture, pour lequel il avoit un goût décidé. La vigueur des tableaux du Bourguignon ne le frappoit pas noins que la fierté des figures de Salvator Roſa, qui eignoit preſque toujours des gens de guerre. Bourguignon, charmé de ſes progrès, lui accorda ſon

JOSEPH PARROCEL.

amitié, conduisit son travail, & lorsqu'ils se sépa rerent, il l'assura qu'habile comme il étoit dans u âge si peu avancé, il pouvoit espérer de deven excellent.

Au sortir de Rome, il parcourut les principale villes d'Italie. Venise fut celle qui le posseda plu long-tems; il en étudia les célébres coloristes, & l'on peut dire qu'il en profita pendant tout le cour de sa vie. L'effet d'un tableau lui paroissoit l partie la plus essentielle, & comme une magi dont on ne peut dévoiler l'artifice, si la natur n'en fait tous les frais. Huit années écoulées e Italie dans un travail continuel, l'amour qu'il avoi pour ce pays, où il trouva beaucoup d'emploi & de protection, l'avoient presque déterminé à s' établir, lorsqu'une fâcheuse avanture l'en fit sorti promptement. Sept ou huit assassins, apostés pa des hommes jaloux de son mérite, l'attaquerent l nuit en passant sur le fameux pont *Rialto*, & il n dut qu'à son courage & à une vigueur extrême, l bonheur de sortir sain & sauf des mains de ce malheureux.

Il revint donc en France, & plusieurs person nes de considération l'attirerent pour la second fois à Paris, en 1675. Résolu d'y faire son séjour il s'y maria six mois après. Les applaudissemens que les connoisseurs donnoient à ses ouvrages, ins pirerent à Parrocel le désir d'être de l'académie de peinture: il s'y présenta; son mérite, qui parloit pour lui, l'avoit devancé à Paris, & son arrivée acheva de l'établir. On le reçut en 1676, & on lui donna, pour sujet de son tableau de réception, à représenter une vigoureuse sortie des assiégés pendant le siége de Mastrick: Louis XIV y paroît sur le premier rang,

JOSEPH PARROCEL.

animant par sa présence & son courage tous ses soldats, qui sont dans un grand mouvement. On dit que le Brun ne voulut pas employer Parrocel dans les tapisseries des batailles de Louis le Grand ; il craignoit trop le fracas de son coloris, celui de Vander Meulen fut jugé plus convenable à celui de le Brun, & il fut choisi. L'académie le nomma ensuite Conseiller, en 1703.

Le Marquis de Louvois, informé de son mérite, lui fit peindre un des quatre refectoires de l'hôtel des Invalides ; ce sont des conquêtes de Louis XIV. Le contentement qu'en eut ce ministre fut marqué par de nouveaux ordres pour le château de Versailles, où l'on voit plusieurs sujets de batailles, qui auroient attiré sur Parrocel de sensibles effets de sa protection, si une prompte mort n'eût enlevé ce ministre.

Lorsque M. Mansard fut nommé surintendant des bâtimens, Parrocel présenta le passage du Rhin, qui lui avoit été ordonné pour le salon de Marly, ainsi que quatre dessus de porte. Son caractère, peu propre à être courtisan, lui fit négliger de faire sa cour à ce surintendant, pour lequel il avoit fait précédemment plusieurs ouvrages, dont il n'avoit pu être payé. Parrocel le fit assigner, condamner par corps, & fit arrêter son carosse. Le surintendant, peu accoutumé à de pareils procédés de la part des artistes, pour s'en venger, fit mettre à l'écart le tableau de Parrocel, représentant le passage du Rhin ; mais Louis XIV étant à Marly, demanda à le voir, & ordonna qu'il fut placé dans la chambre du Conseil à Versailles. Ce grand Prince, qui estimoit Parrocel, l'assura que ses ouvrages lui faisoient beaucoup d'honneur, &

JOSEPH PARROCEL.

qu'il étoit toujours charmé de les voir. Le Roi lui commanda encore les tableaux qui ornent sa salle à manger à Versailles, & cinq autres, dont l'un est la représentation de la foire de Bezons, & les quatre parties du monde. Sa Majesté fit présent dans la suite de ces derniers tableaux à feu M. le Comte de Toulouse.

Ce peintre, fort laborieux, travailloit avec une grande facilité, & consultoit en tout la nature; extrêmement soigneux dans l'apprêt de ses couleurs, ses teintes sont d'une grande fraîcheur, & souvent il employoit l'or en poudre, & il a quelquefois enchâssé des pierreries dans des cuirasses, sans que son coloris en ait souffert la moindre altération. On ne peut montrer plus de génie & plus de feu qu'il en a fait paroître dans ses tableaux, avec une touche élégante, légere, un coloris surprenant, un pinceau ferme & assuré, & d'admirables effets de lumiere. On apperçoit souvent l'attention qu'il avoit à conserver à propos l'impression de la toile, & s'il n'a pas eu une sévère correction dans sa maniere de dessiner, il a sçu mieux que personne exceller dans les grands coups de lumiere, & dans des compositions aussi riches que variées.

Parrocel est nouveau dans tout ce qu'il a produit. On ne peut l'accuser d'avoir suivi aucun goût; le ressouvenir de tout ce qu'il avoit vû, ne nourrissoit plus son genie; il tiroit tout de son propre fond. Dans ses tableaux de batailles, tout est en mouvement, il donne à ses soldats une action propre à exprimer le vrai courage, & le tout ensemble offre aux yeux cette horreur si nécessaire à la représentation de pareils sujets. Il n'a cependant jamais suivi, comme le Bourguignon & le Vander-Meu-

JOSEPH PARROCEL.

:n, les camps & les armées. Au ſujet des tableaux e ce dernier, où, ſelon lui, les ſoldats ne port:nt pas leurs coups avec aſſez de fureur, il diſoit *ue ce peintre ne ſçavoit pas tuer un homme.*

A ces heureux talens, Parrocel joignoit l'amour es belles-lettres, & une parfaite connoiſſance de hiſtoire ſainte & profane; il avoit même comoſé des cantiques qu'il chantoit en travaillant, orſqu'il étoit ſeul. Pieux ſans affectation, trop ranc, trop ſincere pour être courtiſan; exact ob-:rvateur des Loix, charitable envers les pauvres, a ſoutenu avec honneur, quoiqu'avec une forine très bornée, une nombreuſe famille.

Ce peintre étoit d'une taille au-deſſus de la méiocre; il avoit le regard doux & aſſuré, la phyſioomie heureuſe; l'égalité de ſon eſprit, une aima-:e converſation, le faiſoit aimer & viſiter des Seiieurs François, ainſi que des étrangers. Ses talens 'étoient pas bornés à peindre des batailles, des iarches d'armées, des chaſſes, des payſages; il :ignoit encore le portrait, l'hiſtoire & des ſujets : caprice. Il abandonna cependant l'hiſtoire pour renfermer dans le genre des batailles. Il penſoit ɔparemment comme une (*a*) Dame, dont les ivrages ſont entre les mains de tout le monde, ıi a dit : *Combien la folie de vouloir chanter ſur us les tons, fait une mauvaiſe muſique.*

L'académie reçut avec plaiſir, en 1696, une ite de la vie de Jeſus-Chriſt, qu'il a gravée à l'eau ɔrte : on y trouve une intelligence ſurprenante : lumiere, un feu, une imagination vive, qui

(*a*) Madame de Sévigné, Lettre I.

JOSEPH PARROCEL.

ſoutiennent dignement la réputation qu'il s'éto acquiſe d'un grand coloriſte.

La vie de cet excellent homme fut terminée pa une attaque d'apoplexie, qui le ſurprit en ſe met tant à table, en l'année 1704, à l'âge d'enviro cinquante-ſept ans : on le porta à l'Egliſe de ſain Sauveur ſa paroiſſe. Il a laiſſé deux enfans ; l'u Charles Parrocel ſon élève, mort peintre de l'aca démie, dont on trouvera la vie dans la ſuite dece ouvrage ; l'autre étoit Joſeph Parrocel, chevalie de ſaint Louis & Ingénieur en chef de la ville ſaint Malo,

Ses autres diſciples étoient, François Sylveſtre de l'académie, peintre de payſages ; ſes deux neveux fils de ſon frere Louis établi à Avignon. L'aîné s'ap pelloit Ignace Parrocel, qui a le plus approché d la maniere de ſon oncle de peindre des batailles il a beaucoup travaillé en Italie, à Vienne en Au triche, pour l'Empereur & pour le Prince Eugène à Mons pour le Prince d'Aremberg, où la mor l'a ſurpris en 1722. L'autre neveu ſe nommoi Pierre Parrocel, élève en partie de *Carlo Ma ratti*, & reçu à l'académie. On voit de ſa mai dans la galerie de l'hôtel de Noailles à ſaint Ger main-en-Laye, l'hiſtoire de Tobie en ſeize ta bleaux. Il a laiſſé en mourant pluſieurs enfans, en tr'autres, Ignace, qui a été penſionnaire du Ro à Rome, & eſt mort ; & Etienne Parrocel, qui eſ préſentement en cette ville.

IGNACE PARROCEL.

PIERRE PARROCEL.

JOSEPH PARROCEL.

La coûtume de deſſiner de Joſeph Parroce étoit de ſe ſervir d'un trait de plume, & de lave au biſtre ou à l'encre de la Chine, en couvrant l lavis de hachures aſſez négligées, & un peu croi ſées ; il relevoit le tout avec du blanc au pinceau

JOSEPH PARROCEL.

ce qui fait un auſſi grand effet que ſes tableaux. Ses figures, ſes chevaux ſont bien deſſinés ; tout eſt touché avec eſprit, avec feu, cependant un *faire* tout différent de celui du Bourguignon & de Vander-Meulen, ſervira à le faire diſtinguer de ces deux grands maîtres.

Dans une Egliſe de Dunkerque, à la chapelle de la communion, on voit un ſujet de l'apocalypſe ; ce ſont les vingt-quatre vieillards, proſternés devant le trône de l'agneau.

Ses ouvrages à Paris ſont, la prédication de ſaint Jean-Baptiſte dans le déſert, grand tableau qu'on voit à Notre-Dame ; dans le refectoire des petits peres de la place des Victoires, ſaint Auguſtin qui fait des miracles.

On voit de lui à l'hôtel de Soubiſe, le pere du Prince à cheval, & de grands portraits en pied de pluſieurs perſonnes de cette maiſon, dont il a peint tous les fonds : ces morceaux ornent la grande ſalle, & ſont placés entre les croiſées.

Il a peint un des quatre refectoires de l'hôtel des Invalides, où il a repréſenté, à freſque, en ſix grands tableaux, les principales actions de Louis XIV.

Souvent il faiſoit d'excellens morceaux de batailles dans les fonds des grands portraits de Rigaud.

On voit à Verſailles, dans les appartemens du Roi, onze ſujets de batailles, qui ornent la ſalle où le Roi mange ; & ſur la cheminée de la ſalle des gardes, un combat où des gardes du Roi terraſſent quelques cavaliers avec des lances. On l'appelle la bataille de Leuze.

Il y a cinq grands tableaux de lui à l'hôtel de

JOSEPH PARROCEL.

Toulouſe ; l'un repréſente la foire de Bezons, le quatre parties du monde ſont les ſujets des quatr autres.

Ce maître a gravé de ſa main, à l'eau forte, un ſuite de la vie de Notre-Seigneur, en quarante huit morceaux ; un miſſel pour l'Egliſe de Notre Dame, ornée de dix à douze vignettes, quatre ba tailles moyennes, & les quatre Heures du jour.

Roullet a gravé d'après lui un Frontiſpice, où David apporte à Saül l'épée & la tête de Goliath & quatre différentes vignettes, qui ont ſervi à de livres.



ELIZABETH-SOPHIE CHÉRON.

ELIZABETH CHERON.

IL ſeroit injuſte de donner ici l'excluſion aux femmes que leurs talens ont illuſtrées. Eliſabeth-Sophie Cheron naquit à Paris en 1648, de Henr Cheron, Peintre en émail de la ville de Meaux qui ſeconda la forte inclination que ſa fille avoi pour le deſſein. Son mérite ſe fit connoître en peu de temps, & elle peignit beaucoup de portraits dont la parfaite reſſemblance étoit la moindre partie. Un beau ton de couleur, un goût de deſſein exquis, une entente de l'harmonie, des draperies bien jettées, joints à une grande facilité de pinceau, ſe trouvoient réunis dans cette illuſtre artiſte. Elle faiſoit, même de mémoire, des portraits qui pouvoient le diſputer aux


ELISABETH SOPHIE
CHERON.

autres. Charles le Brun, qui aimoit à ſoutenir les arts, la préſenta à l'Académie, où elle fut reçue avec diſtinction en l'année 1676 : ſon portrait peint de ſa main fut ſon tableau de réception.

ELIZABETH CHERON.

Mademoiſelle Cheron peignoit également l'hiſtoire & le portrait, & même ce dernier étoit toujours traité allégoriquement; c'eſt ce qu'on appelle portrait hiſtorié. Elle deſſinoit beaucoup d'après l'antique, & ſur-tout d'après les pierres gravées; talens que peu de perſonnes ont poſſédé comme elle : la pierre par ſa petiteſſe ne vous donnant que la compoſition, il faut y ſuppléer par la correction, la variété des caractères & l'expreſſion; c'eſt ſortir entierement de la qualité de copiſte. Ces deſſeins ſont en effet au-deſſus de l'imitation, & il faut que le deſſinateur y mette beaucoup du ſien.

Son pere l'avoit élevée dans le Calviniſme; mais ſa mere, Marie Lefevre, qui étoit catholique, lui inſpira ſes ſentimens, & elle ſe convertit à la Religion catholique, après une année de retraite dans la Communauté de Madame de Miramion, où elle fit abjuration entre les mains de M. de Pouſſé, Curé de Saint Sulpice. Sa charité fut extrême à l'égard de ſa famille, & de tous ceux qu'elle ſçavoit être dans le beſoin. Elle a entretenu pendant dix-huit ans en Italie ſon frere Louis, pour faciliter ſes progrès dans la peinture; & il a répondu à ſes grands ſoins.

Eliſabeth Cheron étoit parvenue à l'âge mûr, ſans paſſer par les foibleſſes de l'enfance. Ses talens ne ſe bornoient pas à la ſeule pratique du deſſein : elle s'attacha à la poëſie, & en 1693 elle traduiſit en vers françois quelques Pſeaumes & Cantiques

ELIZABETH CHERON.

du Roi prophète, ornés de figures gravées par Lou Cheron son frere, avec un Poeme des cerises re versées, imprimé à la fin de la Batrachomiomach d'Homere, mise en vers françois par M. Boivi Ces ouvrages lui mériterent le suffrage des conno seurs, & une place dans l'Académie des *Ricovra* de Padoue en 1699, sous le nom de la Mu *Erato*.

La musique se joignoit à ses autres connoissa ces; elle jouoit fort bien du luth, & tous les soi en sortant du travail elle s'exerçoit dans son salc avec ses niéces, qui étoient ses élèves, & au quelles elle avoit fait apprendre à jouer de dive instrumens. Louis XIV, pour recompenser tai de differens talens, lui donna une pension de cin cens livres.

Tous les gens de Lettres étoient ses amis, se rassembloient chez elle. M. de Piles a souve admiré l'assemblage de ses rares qualités; il s'éto retiré exprès dans sa maison, pour s'entreten avec elle du bel art de la peinture. Son espr orné & naturellement enjoué se prêtoit volontie à toutes sortes de conversations; elle sçavoit s'a juster à la portée de chacun, faisant valoir l mérite des autres sans affecter de faire paroît le sien. Sa générosité alla même si loin, qu'ell peignoit les portraits de ses amis, ou pour leu en faire présent, ou pour les placer dans son cab net : *J'ai*, disoit-elle, *en leur absence le plaisir d m'entretenir avec eux*.

Elle se maria, à l'âge de soixante ans, au sieu le Hay, Ingénieur du Roi, qui n'étoit guères plu jeune qu'elle. Ce mariage philosophique n'avoi d'autr

ELIZABETH CHERON.

l'autre but que d'avantager ſon mari, qu'elle eſtimoit depuis long-temps; le ſoin de ſes biens, qui étoient aſſez conſidérables, y entroit pour quelque choſe. On lui entendit dire en ſortant de l'Egliſe : *Nous voilà donc mariés, Monſieur; à la bonne heure : l'eſtime ſéparée de l'amour ne nous en demande pas davantage*, & elle lui tint parole. Sa modeſtie paroiſſoit juſques dans ſes habits; & je pourrois dire, l'ayant vue ſouvent, que la nature s'étoit mépriſe dans Mademoiſelle Cheron, ainſi que dans Madame Dacier : on voyoit, pour ainſi dire, dans ces deux illuſtres femmes, les traits de deux grands hommes. Elle mourut à Paris en 1711, âgée de ſoixante-trois ans, & fut enterrée à Saint Sulpice.

Ses deux niéces de la Croix ont été ſes élèves.

Les deſſeins d'Eliſabeth Cheron ſont la plûpart des copies d'après des pierres antiques; rarement en voit-on de ſa compoſition. Elle a fait encore beaucoup d'études d'après Raphaël, les Caraches & les grands maîtres. Sa maniere de deſſiner étoit de laver au biſtre, d'arrêter les contours au pinceau, & de les relever au blanc d'une maniere auſſi propre qu'intelligente. Souvent elle ſe ſervoit de ſanguine, avec un petit lavis de biſtre. Ses études etoient toutes au crayon de ſanguine bien manié, haché & croiſé comme la gravure : le goût de l'antique, que cette habile main a ſçu conſerver, la fera diſtinguer facilement.

Il y a une ſuite de cornalines gravées d'après ſes deſſeins, de vingt-quatre feuilles, dont trois ſont de ſa main; l'une, la Nuit qui répand ſes pavôts; l'autre, Bacchus & Ariane, & la

ELIZABETH CHERON.

troisieme est Mars & Venus. Le reste a été grav par Ursule & Jeanne de la Croix ses niéces, & par Charles Simonneau, B. Picart, J. Audran N. Tardieu, S. Thomassin & Cochin. Il y a encore de sa main un livre à dessiner de trente six feuilles, & un grand morceau qui représent une descente de Croix, d'après une sculpture e cire colorée de l'Abbé *Zumbo*, laquelle lui appartenoit.

Ses tableaux d'histoire sont une fuite en Egypte avec un beau fond de paysage, la Vierge endormie par la fatigue du voyage, & les Anges prenant soin de l'enfant Jesus; Cassandre interrogeant un Génie sur la destinée de la ville d Troye; une Annonciation; Jesus-Christ au tombeau, peint d'après le modèle de *Zumbo*; Sain Thomas d'Aquin, & un grand portrait de M. d de Perefix, Archevêque de Paris, placés dans le écoles des Jacobins de la rue Saint Jacques, ave quantité de grands portraits historiés répandus dan les maisons de Paris.

Thomassin fils a gravé, d'après son tableau le portrait de Sebastien Truchet, Religieux, Carme, de l'Académie des Sciences de Paris.




Bon Boullongne.



BON BOULLONGNE.

Bon Boullongne.

C'EST ici un Protée dans l'art de la peinture, ın homme qui s'eſt transformé en toutes les nanières, un peintre qui a ſaiſi ſi parfaitement ous les différens goûts, qu'il a trompé les plus abiles gens. Qui ne reconnoîtroit Bon Boullongne ce portrait ? Son pere Louis Boullongne, Peintre u Roi, & Profeſſeur de l'Académie, chercha goût des anciens. On voit de lui trois tableaux Notre-Dame ; l'un eſt le miracle de Saint Paul ans Ephèſe; l'autre ſon martyre ; le troiſieme eprésente Saint Siméon, avec une Charité romai-e, très-beau tableau, que poſſede ſon petit-fils.

Boullongne le pere.

Après avoir donné pluſieurs marques de ſa capa-ité, il mourut à Paris en 1674, âgé de ſoixante-nq ans.

Bon Boullongne.

Bon Boullongne prit naiſſance à Paris en 1649. lève de ſon pere, il le ſuivit à grands pas. omme il n'avoit point fait de tableau pour le oncours des grands prix de l'Académie, ſon pere ofita de l'occaſion, lorſque M. Colbert y vint, our lui préſenter un Saint Jean demi-figure, que Miniſtre trouva ſi bien, que ſon tableau reſta l'Académie, & que ſon fils fut nommé pour ler à Rome. Le jeune Boullongne y fut pendant nq ans penſionnaire du Roi : ſon adreſſe à imiter s grands maîtres, en impoſoit aux meilleurs ux.

Pendant ſon ſéjour à Rome, s'étant fait faire

BON BOULLONGNE.

un habit ſans trop avoir de quoi le payer, comp
tant ſur de l'argent que ſes parens tardoient
lui envoyer, le tailleur, las d'attendre, le fit aſſigne
Quelques jours auparavant, Boullongne, qui à forc
de voir ſon créancier s'étoit bien imprimé ſa têt
le peignit ſi parfaitement de mémoire, qu'il éto
impoſſible de le méconnoître : il fit porter ce po
trait devant les Juges, & leur dit : *Cet homme
plaint de ce que je lui dois un habit, j'en convien
mais il n'a qu'à me payer ſon portrait.* Cette ſubtili
pardonnable à un jeune homme dans la fâcheu
circonſtance où il ſe trouvoit, le tira d'affair
Sic eum (a) ſervavit Apollo.

Il paſſa enſuite en Lombardie, dont les bell
peintures attirent ceux qui veulent ſe perfectio
ner dans leur art. Ce fut dans ce pays qu'il ache
de former ſon goût ſur les inimitables tablea
du Corrége & des Carraches. Ces grands peint
ne lui ont jamais fait oublier le Guide & le D
miniquin, qu'il paroît avoir préférés à tous les a
tres.

A ſon retour en France, Boullongne ſe préſe
ta à l'Académie, qui le reçut en 1677. Son t
bleau de réception juſtifie le choix qu'on av
fait de ſa perſonne ; on le nomma dans la ſu
Profeſſeur. Doux & facile, il ſe prêtoit aiſeme
à toutes les connoiſſances néceſſaires à ſon art ;
perfectionnoit ſes talens.

La réputation que Boullongne s'étoit acquiſ
le fit nommer par Louis XIV pour travailler
l'eſcalier de Verſailles, ſous la conduite de Ch
les le Brun ; & Sa Majeſte le gratifia d'une penſi

(a) Horat. Sat. Lib. I.

e six cens livres. Ce Monarque, qui sembloit n'ai-ner les arts que pour les protéger, ouvroit chaque our un vaste champ aux artistes, pour se signaler ans les grands édifices qu'il a fait élever : monu-nens qui éternisent autant la magnificence & le oût de ce Prince, que la capacité de ceux qui y nt travaillé.

BON BOULLONGNE.

Boullongne fut choisi en 1702, pour peindre à esque, dans l'Eglise des Invalides, la chapelle de aint Jérôme : l'évènement qui suit lui procura en-ore celle de saint Ambroise. Mansard l'avoit fait onner, par son crédit, à Charles-François oerson, quoiqu'il en fût peu capable : ce pein-e la commença si mal, que Mansard fit abbattre e qu'il avoit peint, le jour même que Poerson voit invité plusieurs de ses amis à venir voir son uvrage : sa confusion égala son chagrin; on le con-ola en le nommant Directeur de l'académie de ome. Boullongne donna, dans l'exécution de ces eux chapelles, des preuves de son habileté & de élévation de son génie. Il fit ensuite plusieurs ta-leaux pour les palais de Versailles, de Trianon & our la Ménagerie ; ses derniers ouvrages pour le oi furent les petits plafonds de la chapelle de Ver-ailles, du côté de celle de la Vierge. Boullongne, oujours fidéle à suivre la nature, & à ne rien pro-uire que d'après elle, la négligea un peu dans ces lafonds.

Ce peintre dessinoit aussi bien qu'il composoit : ussi bon coloriste dans l'histoire que dans le por-rait, il y joignoit le talent particulier d'imiter les nciens maîtres, ce que les Italiens appellent *Pastici*, Il peignit une nativité dans le goût de Rem-

BON BOULLONGNE.

brant, qui étoit si belle, qu'elle a trompé tous le connoisseurs. On m'apporta un jour un tableau d Poussin à vendre, le prix modique qu'on en demandoit, me fit soupçonner quelque supercherie je fis voir le tableau à de bons connoisseurs, à de gens même du métier : tous le reputerent origina Peu satisfait de ces jugemens, j'allai voir Boullongne, je lui parlai du tableau ; il me dit qu'il le connoissoit, & me demanda si je le trouvois beau : m'avoua ensuite qu'il en étoit l'auteur.

Une pareille avanture lui étoit arrivée ave Pierre Mignard, premier peintre du Roi. Un tableau de sa main, dans le goût du Guide, fut embalé & présenté à feu son Altesse Royale, Monsieur frere de Louis XIV, comme si le tableau arrivoi de Rome. Monsieur fit avertir Mignard son premier peintre, qui, après avoir bien considéré le tableau, jugea qu'il étoit du Guide, & fut le premie à en faire l'éloge : le tableau fut acheté & plac dans l'appartement du Prince, à côté d'un tablea de Raphaël. La chose divulguée fit découvrir le véritable auteur, ainsi que la méprise de (*a*) Mignard qui répondit pour toute excuse, en parlant de Boullongne : *Qu'il fasse donc toujours des Guides, & no pas des Boullongnes.*

Son caractere étoit des plus gais, les saillies & les comparaisons lui étoient familieres. Ce peintr ayant appris que l'auteur du *Mercure galant* avoi mal parlé des peintres, des sculpteurs & des poëte du tems, grava une planche pour l'almanach d

(*a*) Il avoit autrefois lui-même, en pareil cas, trompé Charl le Brun.

l'année 1694, où, piqué contre cet auteur, il le représenta sous la figure de Mercure ; les deux Muses de la Peinture & de la Sculpture, sont occupées à le fouetter, pendant que la troisieme qui est la Poësie, lie une poignée de verges, pour mieux recommencer. On lit au bas cette inscription : *Ah, ah ! galant, vous raisonnez en ignorant.*

BON BOULLONGNE.

Peu d'artistes ont été plus laborieux & plus économes de leur tems. Sa coûtume étoit de souper à six heures du soir, de se coucher à sept, & de se lever à quatre heures du matin : *Les paresseux*, disoit-il, *sont des hommes morts.* Il alloit lui-même reveiller ses disciples, qui demeuroient dans sa maison, leur disant, pour leur reprocher de ce qu'ils ne se levoient pas assez matin, que, selon son calcul, ils ne jouissoient que de la moitié de la vie, & qu'il y avoit quatre heures que le soleil étoit levé pour lui.

Boullongne travailloit ordinairement à la lueur d'une lampe, qu'il portoit attachée à son chapeau, coupé pour cet effet par les deux côtés, habitude que son frere & lui avoient contractée dès leur plus tendre jeunesse. Il ébauchoit & préparoit ses sujets sur la toile ; les donnant ensuite à peindre à ses disciples, & sortant sur les neuf heures, pour aller faire la cour aux ministres ; il se retiroit chez lui vers l'heure de midi, & l'aprés-dînée il retouchoit ce que ses élèves avoient fait le matin. On ne peut trop marquer ici la bonté qu'il avoit pour eux ; les aidant de ses conseils, corrigeant leurs ouvrages, & ne leur refusant rien de ce qui pouvoit servir à leur avancement ou à leur fortune : l'exemple qu'il leur donnoit journellement d'un travail assidu & d'une surprenante facilité de pinceau, étoit pour eux le

BON BOULLONGNE.

plus puiſſant éguillon. C'étoit répandre des roſes ſur les principes de ſon art, pour en cacher la ſechereſſe.

Un de ſes élèves ayant fait le portrait de ſon maître, dans le tems qu'il étoit occupé aux plafonds de la galerie de la chapelle de Verſailles, & s'excuſant ſur la difficulté d'avoir de bons pinceaux. *Ignorant que tu es*, lui dit Boullongne, *je veux faire ton portrait avec mes* (*a*) *doigts*; il le fit en effet, & ce morceau prouve que c'eſt la tête qui fait le bon ouvrage, & non pas les outils. Il mourut d'un catarre à Paris, en 1717, âgé de ſoixante-huit ans, & on l'enterra à ſaint Roch ſa paroiſſe.

Ce peintre avoit deux fils, dont l'aîné, qui s'étoit attaché à la peinture, ſe fit enſuite recevoir Avocat; ils moururent tous les deux fort jeunes & avant leur pere. Ses deux ſœurs, Geneviéve & Madeleine Boullongne, peignoient bien, & furent de l'académie Royale en 1669; elles y ont fait conjointement un tableau repréſentant un grouppe de figures & de deſſeins faits d'après le modéle, avec un fond d'architecture, & des trophées de muſique mêlés avec les arts, qui ſont ſur les portes d'une ſalle de l'appartement de la Reine. La perſpective de S. Cloud, qui repréſentoit le temple de Flore, avec pluſieurs Nymphes qui lui donnent une fête, eſt toute ruinée, elle étoit de ſa main. On ne compte point quantité de portraits qui ſont eſtimés.

GENEVIEVE & MADELEINE BOULLONGNE.

Ses élèves ſont, Jean-Baptiſte Santerre, Louis

(*a*) On montroit autrefois à Rome, dans l'ancienne Egliſe de l'Echelle ſainte, un tableau fait avec le bout du doigt par *Ugo dà Carpi*, dont Michel-Ange, preſſé de dire ſon ſentiment, répondit: *Il eût mieux valu qu'il ſe fût ſervi d'un pinceau.*

ylveſtre, Jean Raoux, Claude Verdot, Nicolas ertin, Chriſtophe, Dulin, Tourniere, Cazes, & . le Clerc.

BON BOULLONGNE.

La Coûtume de Bon Boullongne étoit de deſſiner ır du papier gris, à la pierre noire, relevée de lanc de craie : on remarque auſſi une ſi grande cilité dans ſes deſſeins, que les jambes & les bras ſont que placés, ſans marquer aucune extrémité; nſi il faut les deviner : dans d'autres, il arrêtoit le ontour d'un trait de plume, & les rehauſſoit de lanc au pinceau. Il y en a à la pierre noire haée & croiſée, qui ſont d'une vraie beauté. Tous ces manieres font revivre celles des grands mmes, & font connoître la capacité de Bon oullongne.

Ses tableaux à Paris ſont, dans l'Egliſe de Noe-Dame, le Paralytique; aux Invalides, les challes de ſaint Ambroiſe & de ſaint Jérôme, comſées chacune d'une coupole & de ſix tableaux ints à freſque; dans le premier, ſaint Jérôme ite les corps ſaints dans les Catacombes; ſon ptême eſt repréſenté dans le ſecond; ſon ordinan fait le ſujet du troiſiéme; le quatriéme, eſt le nt repris d'avoir lu des livres profanes; dans le nquiéme, il eſt effrayé des jugemens de Dieu; le ſiéme repréſente ſa mort : dans la chapelle de S. mbroiſe, le premier tableau fait voir l'invention corps de ſaint Nazaire martyr; dans le deume, c'eſt la converſion d'un célébre Arien; le oiſiéme, le ſaint eſt fait Archevêque de Milan; quatriéme, comme il défend l'entrée de l'Egliſe 'Empereur Théodoſe; le cinquieme, le ſaint érit un poſſédé; on trouve dans le ſixiéme, la ort du ſaint : les coupoles de ces deux chapelles

BON BOULLONGNE.

repréfentent l'apothéofe de ces faints. Les embra fures des fenêtres du fanctuaire, à droite en entrant par la campagne, repréfentent des concer d'anges; dans le chœur des Chartreux, la réfurrection de Lazare, très-grand tableau, le maîtr autel des religieufes de la Conception, rue fai Honoré, offre un de fes beaux ouvrages, c'eft l'immaculée conception; au couvent de l'Affomptio qui eft vis-à-vis de cette Eglife, on voit entre l croifées du dôme, la préfentation de la Vierge a Temple,& fon mariage; aux petits Peres de la plac des Victoires, un faint Jean-Baptifte, à l'hôtel e la chapelle du fameux Lully; & fur la porte de l facriftie, faint Grégoire qui délivre les ames d Purgatoire.

Dans les falles de l'académie, eft le comb d'Hercule contre les Centaures & les Lapithes.

Le plafond de la falle de la comédie Françoi repréfente dans une de fes extrémités, le Crépu cule accompagné de la Nuit, qui étend fon ma teau parfemé d'étoiles, lequel s'avance & fuit lumiere que répand Apollon entouré des ne Mufes, lorfqu'il va fe coucher dans le fein de Théti cette derniere Divinité remplit, avec fa cour, u partie du plafond; l'autre extrémité eft occup par un morceau d'architecture dorée, avec des e fans de la derniere beauté, qui foutiennent d guirlandes de fleurs,

Il a peint au plafond de la deuxiéme chamb des Requêtes du palais, la Juftice accompagn de la Force & de la Modération, Hercule y chaf la Calomnie & la Difcorde; plus haut fe voient tro Déeffes qui donnent des couronnes pour anim les Arts, défignés par différens Génies repréfent

BON BOULLONGNE.

ans les quatre demi-cercles compris dans le plafond.

Dans l'ancienne paroiſſe de Verſailles, derriere maître-autel, il a peint une cêne fort eſtimée, le mariage de ſainte Catherine dans une chapelle e la même Egliſe, avec deux petits tableaux ſur devant d'autel, concernant la vie de la ſainte.

Boullongne a peint, à freſque, au haut du grand ſcalier des Céleſtins de Paris, l'apothéoſe de S. ierre Moron, inſtituteur des Céleſtins, qui devint nſuite Pape, ſous le nom de Pierre Céleſtin. Pluſieurs anges ſoutiennent la figure du ſaint & forment un aſſez beau grouppe. On rapporte que ouvenet, quand on lui fit voir cette peinture, dit: *e ſuis fâché qu'elle ſoit de mon ami Boullongne.*

Dans l'Abbaye de S. Riquier, près d'Abbeville, fit, en concurrence de ſon frere, de Jouvenet, e Coypel & d'Hallé, ſaint Angilbert, gendre de Charlemagne, recevant l'habit de ſaint Benoît.

A Orléans, la préſentation de la Vierge au Temple, chez les filles de ſainte Marie.

A Toulouſe, dans la galerie de l'hôtel de ville, n voit un grand tableau repréſentant le départ es Tectoſages pour l'Italie. Il eſt de ſon meilleur ems.

Bon Boullongne s'étoit peint dans ſon attelier vec un poëte & un muſicien, qui s'entretiennent nſemble. Ces trois têtes, extrêmement belles, ont nſpiré l'épigramme ſuivante :

C'eſt un (a) muſicien, c'eſt un (b) peintre, un (c) poëte,

(a) Campra. (b) Boullongne. (c) Danchet.

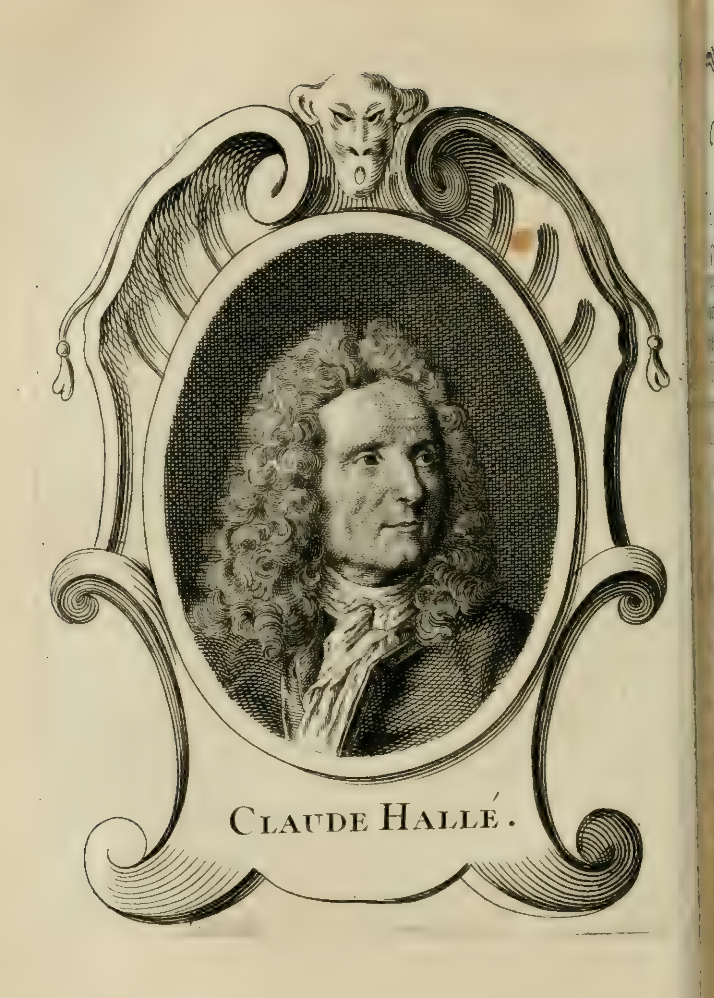
BON BOULLONGNE.

Que ſur cette toile muette,
Boullongne a fait ſortir de ſon brillant pinceau !
Toi, qui viens admirer d'un chef-d'œuvre nouveau
Le vrai, le coloris, l'ame & l'intelligence,
Décide à qui des trois, dans ce ſçavant tableau,
Tu peux donner la préférence.

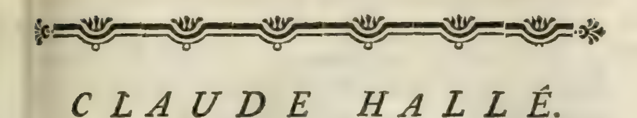
Le Roi a de ce maître dans ſa chapelle de Verſailles, du côté de celle de la Vierge, neuf petit plafonds, qui repréſentent les apôtres grouppé avec pluſieurs anges, & le concert de ces eſprit angéliques au-deſſus des orgues; dans les appartemens de Verſailles, on voit Vénus & l'Amour ſu une coquille, Bacchus & le vieux Siléne; dans l palais de Trianon, Vénus & l'Amour, Flore & Junon, une femme donnant à teter à un enfant une autre femme vêtue d'une draperie blanche; la Ménagerie, la naiſſance de Vénus, & cett Déeſſe à ſa toilette: tous ces tableaux ſont ſur toile

On a gravé d'après lui trente-un morceaux, compris les quinze des Invalides: les graveurs ſont Audran, Boquet, Langlois, Moyreau, C. N. Cochin. Il a gravé de ſa main trois morceaux, ſçavoir, ſaint Bruno, ſaint Jean-Baptiſte, & le ſuje d'un almanach.





CLAUDE HALLÉ.



CLAUDE HALLÉ.

CLAUDE-GUY HALLÉ.

CLAUDE-GUY Hallé naquit à Paris en 1651. Son pere, Daniel Hallé, peintre eſtimé & connu par un *Mai* à Notre-Dame, repréſentant S. Jean devant la porte Latine, inſtruiſit ſon fils dans ſa profeſſion. Ses ſoins ne furent pas infructueux, par l'heureuſe diſpoſition que ce fils avoit pour la peinture. Daniel Hallé eſt mort à Paris en 1674.

Le jeune Hallé ne ſortit jamais de ſa patrie. Avec les principes qu'il avoit reçus de ſon pere, il ſe forma un bon goût ſur les tableaux des grands maîtres qui ſont à Paris, & il y puiſa des régles certaines, qui lui ont acquis dans la ſuite un rang diſtingué dans ſa profeſſion. Quand on le regarde comme un des meilleurs compoſiteurs de ſon tems, l'on en juge par les ouvrages qu'il a faits, où le clair-obſcur ménagé avec beaucoup d'art, un coloris gracieux, un deſſein correct, une belle intelligence & une grande facilité dans l'exécution, ſe manifeſtent aux yeux des connoiſſeurs.

Les Egliſes de Paris & celles de Provinces ſont remplies de ſes ouvrages. Il a fait peu de tableaux de chevalet, ce qu'on ne doit attribuer qu'à la vie retirée qu'il a menée ſans oſer ſe produire : le mérite a toujours beſoin d'être annoncé.

Hallé fut reçu à l'Académie en 1682, & ſon tableau de réception eſt le rétabliſſement de la Religion Catholique dans la ville de Strasbourg ; il fut nommé Profeſſeur, & dans la ſuite Recteur &

CLAUDE-GUY HALLÉ.

Directeur de l'Académie. L'Eglise de Notre-Dame de Paris fut décorée en 1686 d'un Mai, où il a représenté Notre-Seigneur qui chasse les Marchands du Temple : ce morceau lui attira beaucoup d'admirateurs.

Plusieurs ouvrages faits pour le Roi se voient à la Ménagerie . & dans les châteaux de Meudon & de Trianon, & l'on a exécuté aux Gobelins en tapisserie la soumission que fit à Louis XIV en 1684, le Doge de Génes, accompagné de quatre Sénateurs ; ce Prince avec toute sa Cour, les reçut dans la grande galerie de Versailles.

Si Hallé eût sçu faire sa cour aux Ministres, son mérite lui eût procuré sûrement une pension. Louis XIV néanmoins le choisit pour orner le chœur de Notre-Dame de Paris, où l'on voit de sa main une grande Annonciation : c'est le second tableau qu'il a fait pour cette Eglise.

Hallé étoit en grande liaison avec Charles le Brun, premier peintre du Roi, qui faisoit beaucoup de cas de son habileté. Il se servoit, ainsi que le Poussin, dans ses compositions, de petits manequins de cire, qu'il disposoit sur une table suivant son génie, & qu'il couvroit ensuite de linges fins.

Doué d'un caractère doux & enjoué qui le faisoit aimer de tout le monde, il étoit très-réservé sur le jugement qu'il portoit des ouvrages de ses confreres, cherchant même à excuser leurs fautes. Il y a assûrément autant d'esprit à souffrir les défauts d'autrui, qu'à connoître leurs bonnes qualités. Naturellement porté à rendre service, il quittoit ses propres affaires quand l'occasion se présentoit de faire plaisir. On le nomma un jour arbitre au sujet d'un tableau qu'avoit fait un jeune

CLAUDE-GUY HALLÉ.

homme ; la personne qui le lui avoit commandé, refusoit de le prendre, ne le trouvant pas bien. Hallé se fit apporter le tableau, & le retoucha de maniere qu'il valoit le double du prix convenu. C'est ainsi qu'il termina le différend au grand contentement des parties.

On a toujours fait cas des dispositions heureuses, des riches ordonnances, des têtes gracieuses qui se remarquent dans les ouvrages de ce peintre. Hallé a fait comme tous les Artistes ; il a peint dans ses tableaux son caractère tranquille, & son pinceau n'a jamais été libertin. Qu'il est beau de s'occuper sans qu'il en coûte rien à la vertu ! L'esprit & le cœur y gagnent également : un peu plus de feu auroit été nécessaire dans ses ouvrages. Il se maria en 1697, & a toujours joui d'une tranquillité d'esprit & d'une bonne santé, jusqu'en 1736 qu'il est mort à Paris, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans. Il fut enterré dans l'Eglise de S. Sulpice, & a laissé un fils, que des prix obtenus à l'Académie ont fait d'abord nommer pensionnaire du Roi à Rome. Les études qu'il a faites en Italie l'ont fait recevoir dans ce corps, où il fait voir qu'il suit de près les traces de son pere : une de ses filles a épousé M. Restout, aujourd'hui Directeur & Chancelier de l'Académie.

Ses élèves sont Noël Hallé son fils, professeur de l'Académie ; Debarre, peintre à talent, & le sieur Pintier reçu à l'Académie en 1744.

Ses desseins sont faits avec une propreté & une patience surprenantes pour un bon peintre, sans qu'elles en ôtent l'esprit & la touche. Claude Hallé se servoit ordinairement de papier bleu, & faisoit le trait des contours à la plume, lavé à l'encre de la Chine, & relevé avec du blanc au pin-

CLAUDE-GUY HALLÉ.

ceau : on le reconnoîtra à la légèreté de sa plume à sa correction, à l'expression de ses têtes ; à son goût de draper & à une composition sage & raisonnée.

On vient de parler des deux tableaux de sa main qui ornent l'Eglise de Notre-Dame de Paris. A Saint Jacques de la Boucherie, c'est une Sainte Anne dans une chapelle, & un Saint Jacques qui a servi pour la banniere. On voit dans le chœur de Saint Germain-des-prés deux grands tableaux ; l'un, le martyre de Saint Vincent, l'autre, la translation de Saint Germain ; & dans la nef, Saint Paul dans la prison de Lystre, dont les portes s'ouvrent miraculeusement. Dans la chapelle du collége des Jésuites une Purification & quatre Saints de l'Ordre peints dans les lambris. Dans l'Eglise de la Charité une multiplication des pains. A Saint André des Arcs, la représentation du Saint derriere le maître Autel, qui est son dernier ouvrage. A Saint Paul, le Saint enlevé au ciel par les Anges. Dans l'Eglise de Saint Sulpice, une Sainte Genevieve dans une chapelle, & Notre-Seigneur qui apparoît à la Madeleine sous la forme d'un Jardinier dans la Sacristie. Dans la chapelle du Séminaire, une descente de croix. Aux Filles du Saint Sacrement de la rue Saint Louis, une fraction du pain. Dans les salles de l'Académie on remarque le rétablissement de la Religion catholique dans la ville de Strasbourg.

A Abbeville, on voit au maître-autel de l'Eglise du saint Sépulchre une résurrection, & dans une chapelle en entrant à droite, le martyre de Saint Quentin. Dans l'Eglise de Saint George

la chapelle de la Vierge, il y a une annonciation, petit tableau très-estimé.

CLAUDE-GUY HALLÉ.

A l'Abbaye de Saint Riquier, près Abbeville, Hallé fit, en concurrence avec Jouvenet, les Boullongnes & Antoine Coypel, Notre-Seigneur donnant les clefs à Saint Pierre.

A Abbeville, dans la Collégiale de S. Vulfran, derriere le maître-autel, ce Saint est en habits pontificaux, ayant plusieurs malades à ses pieds, qui implorent son secours pour leur guérison.

A Amiens, dans l'Eglise de Saint Firmin, au maître-autel, une belle assomption; à la cathédrale, dans la chapelle de saint Jean, on voit le baptême de J. C. qui est un très-beau tableau.

Le Roi a dans son palais de la Ménagerie un tableau représentant des jeux d'osselets, quelques morceaux à Meudon & à Trianon, qui sont deux ovales où des enfans pêchent, & dans l'autre ils font faire le manége à un chien; & le tableau du Doge de Gênes pour un sujet de tapisserie.

Ses principaux Graveurs sont Edelinck, Thomassin & Charles Simonneau. On compte environ quarante piéces, qui sont la plûpart des vignettes & titres de livres.





JEAN-BAPTISTE SANTERRE.

JEAN-BAPTISTE SANTERRE.

L'ESPRIT de philoſophie ne ſe concilie pa toujours avec le goût de la peinture, qui eſt d reſſort de l'imagination. Jean-Baptiſte Santerr fut néanmoins une eſpèce de philoſophe peintre : ſ maniere de penſer, ſon genre de vie, ſon humeur ſon air, ſa retenue, ſon grand ſçavoir, tout an nonçoit le philoſophe.

Il naquit à Magni près Pontoiſe, en 1651, d parens pauvres, qu'il perdit à la fleur de ſon âg Un goût exquis pour le deſſein avoit déterminé ſo pere à le mettre à Paris chez un peintre médiocr nommé le Maire, où il ne fit aucun progrès. Il paſſ enſuite dans l'école de Boullongne l'aîné, qui l ouvrit le chemin de la ſcience & de la perfectio où il eſt parvenu. Le naturel étoit toujours conſult avec tant d'attention par cet artiſte, que malgré ſo peu de génie & un pinceau lent à exécuter, il a fa des morceaux de peinture trés-eſtimés, & qu'o peut dire ſéduiſans.

Au ſortir de l'école de Boullongne, ſans au cun deſir de voir l'Italie, Santerre ſe borna peindre le portrait. Il ſe ſouvenoit du précept d'Horace :

Tu nihil invitâ dices facieſve Minervâ.

De Arte Poët. v. 375.


JEAN BAPTISTE
SANTERRE.

JEAN-BAPTISTE SANTERRE.

Les Peintres qui n'ont point de génie & de ces grandes pensées, sont ceux dont Ciceron dit : *Quorum opera non quorum artes emuntur*. De Offic. *Lib.* I. Un peintre cependant qui a cultivé son esprit par la lecture, supplée au génie qui lui manque, & s'élevant avec son sujet, s'aggrandit avec lui. A force de lire, l'image qu'il veut traiter s'en forme vivement dans son esprit ; elle fait naître l'enthousiasme, & par-là il parvient au sublime. Il faut avouer que le génie de notre peintre ne lui pouvoit fournir des sujets composés de plusieurs figures, & la lenteur de son travail mettoit un obstacle à entreprendre des ouvrages de longue haleine. Il se détermina donc à peindre des têtes de fantaisie & des demi-figures, sous l'allégorie de la fable, des arts ou de quelque action naturelle, qu'il a sçu rendre & exprimer avec une finesse qui lui étoit toute particuliere.

Santerre ne négligea rien pour se perfectionner. L'anatomie & la perspective lui parurent nécessaires ; il les étudia & les posséda aussi-tôt. Appliqué sans cesse à chercher des couleurs qui pussent faire durer ses ouvrages, & les rendre pour ainsi dire éternels, il regardoit en marchant dans les rues les enseignes des boutiques, pour discerner les couleurs que le temps détruisoit le moins, & se régloit sur ces observations. Cinq sortes de terres (*a*), à ce qu'il me dit un jour, lui servoient ordinairement à faire toutes ses teintes, sans y mêler des lacques & des stiles de grains si sujets à changer. Malgré l'épaisseur des terres, il

(*a*) L'outremer, le massico, le gros rouge-brun, du blanc de craie, & noir de Cologne.

JEAN-BAPTISTE SANTERRE.

trouva le moyen de donner en quelque sorte d transparent à sa peinture. L'huile de noix y éto employée, quoiqu'elle soit très-long-temps à sé cher ; & quand ses couleurs ne séchoient pas asse vîte, il exposoit ses tableaux aux grand soleil, ne les vernissoit jamais qu'au bout de dix année Ces pratiques, quoique peu usitées parmi les pein tres, ont rendu ses teintes brillantes, & ses car nations très-vives.

Ce grand homme dessinoit correctement; avoit un beau pinceau, du séduisant dans l'expre sion, de belles formes & beaucoup de vérité dan les attitudes : ses draperies ne sont pas toujours d'u grand choix. Aussi froid dans sa peinture que dan ses discours, il s'est peint lui-même. Pour égayer u peu sa philosophie, il avoit formé une académi de jeunes filles auxquelles il enseignoit son art, elles lui servoient de modèles. Genevieve Blan chot, connue sous le nom de Godon, étoit d nombre, & pour ainsi dire, sa seule élève : el n'a jamais fait que des copies d'après ses tableau

Le Roi Louis XIV, qui l'employa à peindr une sainte Thérèse pour sa chapelle de Versailles lui donna une pension, & le logea aux Galeri du Louvre. Ce tableau représente Sainte Thé rèse en méditation, avec un ange qui sembl lui lancer une fleche. Les caractères des têtes son si beaux, l'expression & l'action en sont si vives qu'aux personnes scrupuleuses ce tableau paro dangereux, & même les ecclésiastiques éviten de célébrer nos saints mystères à l'autel de cett chapelle.

La renommée ayant porté jusqu'à Versailles l mérite d'une Madeleine que Santerre avoit peint

JEAN-BAPTISTE SANTERRE.

pour un particulier, le même Prince eut envie de le voir ; & la trouva si parfaite, qu'il la plaça dans son cabinet, au grand regret du possesseur, qui ne la céda qu'avec peine à sa Majesté.

Dans son dernier tems, Santerre ne dessinoit plus d'aprés nature ; il croyoit que ses fréquentes études de l'anatomie suffisoient pour bien placer & emmancher ses figures : quand il avoit néanmoins une main dans une position difficile, il la peignoit d'après nature, & il étoit deux jours entiers à finir un doigt.

L'académie royale de peinture rendit la justice qui étoit due au mérite de Santerre, en le recevant dans son corps, en 1704, en qualité de peintre d'histoire. Il en marqua sa reconnoissance par une Susanne au bain, poursuivie par les vieillards ; c'est un morceau très-estimé, & dont la principale figure est dans une attitude nouvelle & singuliere.

Plusieurs tableaux d'histoire sont sortis de son pinceau ; son plus fameux est Adam & Eve, en pied, de petite nature, auxquels il prétendit, contre l'usage, devoir suprimer le (a) nombril. Etant tombé malade, quelque tems après, il brûla un recueil de desseins de femmes nues de la derniere beauté : enfin il mourut à Paris en 1717, âgé de soixante-six ans.

Les desseins de ce maître sont très rares, par la raison qu'on vient d'en apporter : le blanc & la pierre noire étoient ses crayons favoris ; & il choisissoit volontiers le papier bleu. Il finissoit tant ses desseins, que la touche en est fondue & impercep-

(a) Santerre reforma cette idée, & suivit l'avis des sçavans, & l'usage ordinaire.

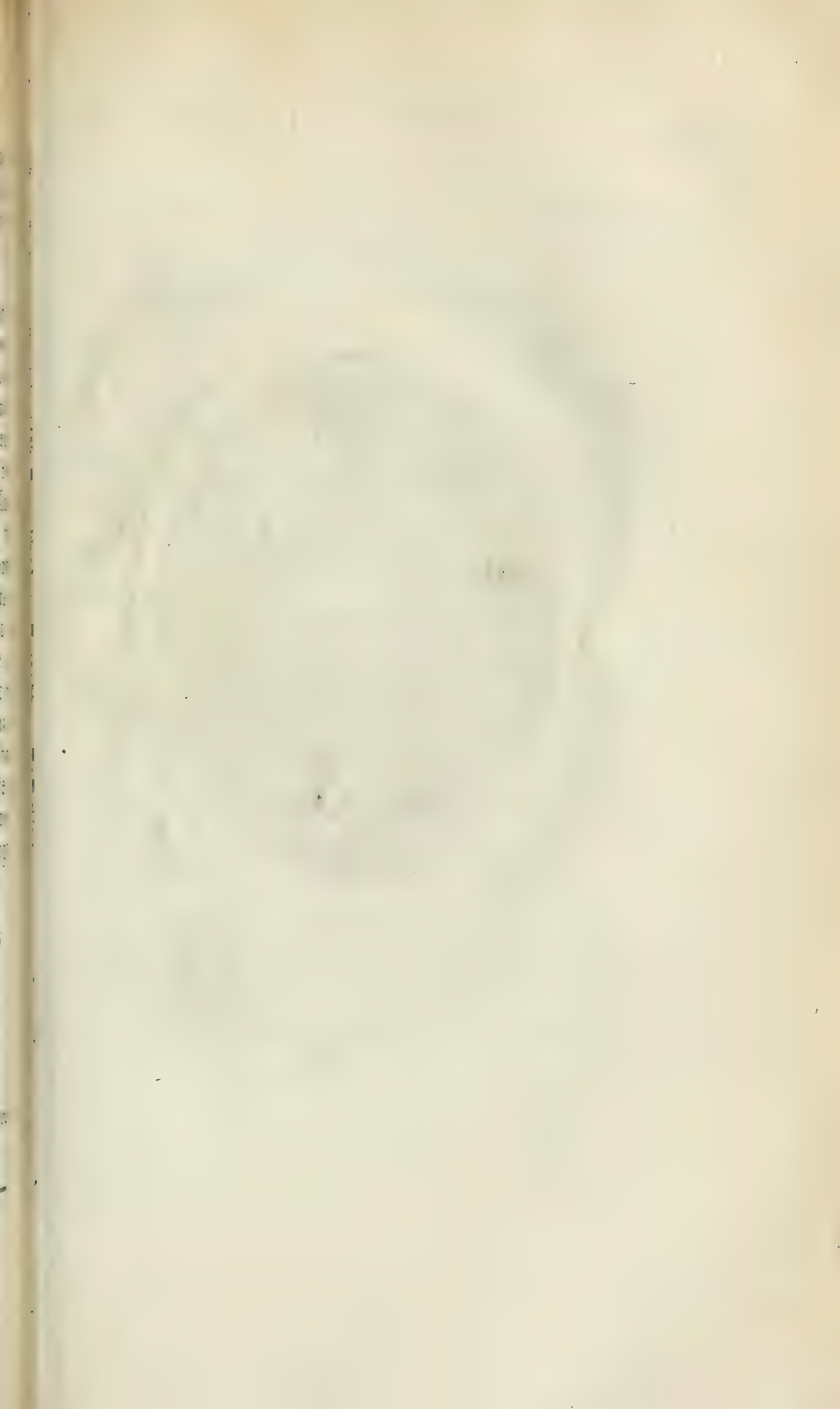
JEAN-BAPTISTE SANTERRE.

tible : on ne voit point de compofitions de fa main, ce font toujours des têtes. Les graces, un fini précieux & une expreffion raviffante, malgré le froid qui y regne quelquefois, annoncent la main qui les a produites.

Ses ouvrages publics font, une Sufanne avec les deux vieillards, dans la falle de l'académie de peinture ; une defcente de croix, pour S. Malo ; l'Adam & Eve, en pied (*a*) ; une famille, repréfentant les cinq fens de nature ; une rêveufe ; une dormeufe ; une chanteufe ; une coupeufe de choux ; les femmes qui lifent à la chandelle ; celle qui deffine à la lumiere ; la femme voilée ; l'Uranie ; les trois Parques en trois tableaux ; le chaffeur, la géometre, ou la rêveufe ; le ramoneur ; la Peinture ; la pélerine ; la Vierge avec l'enfant Jefus ; les curieufes ; la coquette ; la femme en colere ; le fumeur ; la femme qui rend un billet ; une defcente de croix ; le portrait du Duc d'Orléans ; le fien ; une femme qui tire un rideau ; un jeune homme tirant une épée ; une femme qui cachette une lettre ; l'Efpagnolette ; une femme en action de ménacer ; &c. Voici des vers faits à fa louange :

Par un art merveilleux, à la belle nature
Santerre ajoute encor de nouvelles beautés ;
Et tous les yeux font enchantés
Par les graces de fa peinture.
Son pinceau féduifant a le don de charmer,
Et l'on croiroit que le fils de Cythère
Mit dans tous fes tableaux les attraits de fa mere,
Pour nous forcer à les aimer.

(*a*) Ces tableaux font difperfés dans les cabinets de Paris.




LOUIS de
BOULLONGNE

Le Roi a de ce peintre dans son château de Versailles, le portrait de Madame la Dauphine sa mere, avec un page & un Amour; sainte Thérèse est représentée dans un des autels de sa chapelle, & l'on voit une Madeleine à Paris dans la collection du palais du Luxembourg.

JEAN-BAPTISTE SANTERRE.

On a gravé dix morceaux d'après Santerre, dont est la Susanne avec les vieillards, & une sainte Anne avec la Vierge : les graveurs sont Château, Bricart, Rochefort, N. Tardieu & B. Picart.



LOUIS DE BOULLONGNE.

LOUIS DE BOULLONGNE.

LOUIS de Boullongne est le troisiéme du nom qui s'est distingué dans la peinture. Cet art paroissoit se plaire dans cette famille, & l'habileté du pinceau s'y est succedée de pere en fils : elle ne faisoit que changer de main. Né à Paris en 1654, il étoit fils de Louis de Boullongne, habile peintre, & frere cadet de Bon Boullongne, dont il a été parlé ci-dessus. L'amour qu'il apporta, en naissant, pour son art, lui faisoit traverser tout Paris pour aller dessiner les soirs à l'académie avec son frere aîné. De si heureuses dispositions, secondées des préceptes que lui donna son pere, le distinguerent parmi tous les élèves de l'académie. Après avoir remporté, à dix-huit ans, les prix de peinture que le grand Colbert, pour augmenter l'émulation, se plaisoit à distribuer lui-même, le jeune Boullongne fut envoyé à Rome en 1675, dans le tems que son frere aîné en revenoit. Les études qu'il y fit sont surprenantes. Il copia

LOUIS DE BOULLONGNE.

l'école d'Athènes, la dispute du saint Sacrement & plusieurs autres morceaux de Raphael; c'est su ses copies, qu'il envoya de Rome, que l'on exécut aux Gobelins différentes tentures de tapisseries pou le Roi.

Après avoir demeuré cinq ans à Rome, il par courut la Lombardie & Venise, pour s'y fortifie dans les vrais principes du coloris. A son retour e France, en 1680, ses ouvrages devinrent à la mode & servoient d'ornemens à tous les cabinets : on l reçut à l'académie l'année suivante, & son tablea de réception est Auguste qui fait fermer le templ de Janus, après la bataille d'Actium; il en fit un heureuse allusion à la paix de Nimégue, que l Roi venoit de donner à l'Europe. Le nouvel aca démicien unissoit le talent de l'allégorie à l'éléganc du pinceau, ce qu'il fit connoître par plusieurs pla fonds peints dans différentes maisons de Paris.

Louis XIV, aussi prêt à recompenser le mérit qu'à le faire valoir, l'employa à décorer les mai sons Royales : on voit de lui dans le salon du châ teau de Marly, un grand tableau, qui représent l'Eté sous la figure de Cérès, environnée de plu sieurs enfans qui font la moisson. Ce morceau es d'une grande force & fort gracieux ; Sa Majesté qui en fut satisfaite, lui donna une pension de cinq cens livres, & lui ordonna plusieurs ouvrages pour Fontainebleau, Trianon, la Ménagerie, & de petits ovales pour Meudon, dont le détail se trouvera à la fin de cette vie.

Louis peignit, pour l'Eglise de Notre-Dame, deux grand tableaux de *Mai*, qui lui acquirent un rang distingué dans l'art de la peinture.

Lorsqu'il fut question, en 1702, de décorer

'Eglise des Invalides, on le choisit parmi les plus habiles, pour peindre, à fresque, une des quatre chapelles, qui est celle de saint Augustin. Boullongne y a fait connoître l'élévation de son génie, la sçavante touche de son pinceau & sa grande capacité. On y apperçoit avec plaisir combien il avoit étudié les grands maîtres : ses caractères de têtes un coloris mâle & vigoureux, une composition raisonnée, beaucoup d'expression, une correction à l'abri de la critique, distinguent cette chapelle, qui peut aller de pair avec tout ce que nous avons de meilleur en peinture à Paris. Il a fait encore dans la même Eglise, plusieurs anges dans une des embrasures des fenêtres qui éclairent le sanctuaire.

LOUIS DE BOULLONGNE.

L'émulation qui regna toujours entre les deux freres, un heureux combat de mérite & de talens, ne servit qu'à leur procurer dans la suite, cette célébrité dont ils jouissoient dans la peinture ; la noire jalousie ne fut point de la partie, & elle ne détruisit jamais leur union. Ils demeurerent ensemble jusqu'au mariage de Louis, en 1688. Les compositions de ce dernier, son pinceau frais & gracieux, sa maniere de penser, étoient du goût de tout le monde & lui attirerent beaucoup d'admirateurs.

Ces heureux succès, cette habileté prouvée par plusieurs grands ouvrages, lui donnerent une place parmi les plus célébres peintres qui devoient travailler à l'embellissement de la chapelle de Versailles. Il y peignit, en 1709, celle de la Vierge.

Son assiduité à l'académie, sa vigilance à conduire les jeunes gens qui y travailloient, la protection qu'il leur accordoit dans l'occasion, ne se peuvent trop remarquer. Par ses conseils, par son exemple, il les encourageoit à se perfectionner.

Il diſoit, en pleine académie, que rien n'étoit pl dangereux pour les étudians, que le goût des gr teſques & des bambochades, qui les éloignoit d pouvoir traiter noblement l'hiſtoire ſacrée & la pr fane. On y ſuit, il eſt vrai, la nature, mais un nature (*a*) outrée, comique, théâtrale, habillé chimériquement, qui s'éloigne des grands plis, d belles proportions de l'antique, & de cette noble ſe d'expreſſion, qui caractériſe les ſujets de l'hi toire & de la fable. Il n'y avoit, ſelon lui, que l habiles gens dont le goût étoit tout formé, q puſſent tirer quelque profit de l'ingénieuſe inven tion de ces ſortes de tableaux.

Vitruve dit : (*b*) ***Pour moi, je crois que l'on n doit point eſtimer la peinture, ſi elle ne repréſente vérité ; & que ce n'eſt pas aſſez que les choſes ſoie bien peintes, mais qu'il faut auſſi que le deſſein ſo raiſonnable, & qu'il n'y ait rien qui choque le b ſens.***

L'Egliſe de Notre-Dame devoit encore une fo illuſtrer Louis de Boullongne ; il fut chargé e 1715, lorſqu'on en décora le chœur, d'y peindr deux grands tableaux, dont on parlera à la fin d ſa vie.

En 1716, le Roi accorda au ſieur de Boullon gne une augmentation de penſion juſqu'à dou cens livres ; & en 1722 il le choiſit pour de ſiner les médailles & les deviſes de l'académie d Inſcriptions, & y joignit une penſion de mille l

(*a*) Ces ſortes de réflexions ſont extrêmement utiles, & c'eſt enr chir véritablement les arts, que de ſupprimer ce qui eſt mauvais.

(*b*) Livre 7. chapitre v. traduction de Pérault.

tres. Ce Monarque, pour couronner en lui tant de talens, le nomma chevalier de l'Ordre de S. Michel, & en 1724, deux ans après la mort d'Antoine Coypel, il l'honora du titre de son premier Peintre : en le nommant pour remplir cette place, il lui accorda des lettres de noblesse pour lui & sa postérité. L'année précédente, l'académie de peinture l'élut Recteur, & ensuite Directeur, place qu'il a conservée jusqu'à sa mort.

LOUIS DE BOULLONGNE.

Tous ces honneurs ne le rendirent point infidéle à la peinture ; elle remplissoit agréablement son loisir, & il peignit pour ses amis plusieurs tableaux de chevalet.

Son caractère doux, ses manieres gracieuses & polies, lui gagnerent l'estime des grands & l'amitié de ses confreres : il n'étoit occupé que du soin de leur rendre service, l'occasion, selon lui, ne secondoit pas assez souvent ses désirs.

Il étoit parvenu à l'âge de soixante-dix-neuf ans, lorsque suffoqué par un catarre, il finit ses jours comme son frere avoit fini les siens ; ce fut en l'année 1733 : son corps fut porté dans l'Eglise de saint Eustache sa paroisse. Il a laissé des biens considérables à quatre enfans : l'aîné est M. de Boullonne, d'abord Conseiller au parlement de Metz, ensuite Conseiller d'Etat ordinaire, Intendant des finances & des ordres du Roi, ci-devant Contrôleur Général des finances ; le second fils est mort Receveur général des finances de Tours ; & deux filles, dont une est mariée à un Receveur général des finances, & l'autre religieuse.

Ses élèves sont les sieurs Cornical, Gallone, Courtin & Delobel, tous trois de l'académie de peinture : on pourroit y joindre ceux de

LOUIS DE BOULLONGNE.

son frere, parce qu'ils leur ont été long-tem communs.

Les desseins de Louis de Boullongne sont à l pierre noire, relevée de blanc de craie sur d papier bleu ou gris, avec quelques hachures légère en différens sens, & peu croisées; il y en a de plu arrêtés à la pierre noire, dont les ombres sont e tompées, avec des traits ressentis dans les contour relevés de blanc de craie: on en voit quelques-un au trait de plume avec un petit lavis d'encre de l Chine. Ses cartons pour la chapelle des Invalides offrent des figures deux fois grandes comme na ture, & dessinées à la pierre noire relevée de blanc le grand caractère des têtes, leur expression, l'é lévation de la pensée, une touche aussi hardie qu spirituelle, y caractérisent le grand homme; il sem ble que dans l'exécution il ait emprunté la main d fameux Dominiquin.

Ses ouvrages à Paris sont, dans la nef de l'Eglis de Notre-Dame, deux tableaux du *Mai*, qui re présentent, l'un le Centenier, & l'autre la Sama ritaine; dans le chœur, la purification & la fui en Egypte: dans celle des Invalides, une chapel peinte à fresque, représentant la vie de saint Au gustin en six tableaux; le premier est sa conversion le deuxiéme, son baptême; le troisiéme, sa pré dication à Hyponne devant l'Evêque Valere so prédécesseur; son sacre épiscopal, par Mégalius pr mat de Numidie, fait le quatriéme morceau; le cin quiéme est la conférence de Carthage, où il con fondit les Donatistes; enfin, on voit dans le sixie me le saint prêt à mourir qui guérit un malade la coupole expose le saint qui monte au ciel: il peint dans la même Eglise des concerts d'ange

Louis de Boullongne.

lans les embrasures des fenêtres du sanctuaire, à ;auche en entrant par la campagne. Dans le chœur les Chartreux, l'Hémoroïsse; dans l'Eglise des eligieuses de la Conception, rue saint Honoré, ne sainte Geneviéve; le refectoire des Petits peres le la place des Victoires, offre quatre tableaux, ne Vierge, un saint Jean, le baptême de saint lugustin, & son ordination; on voit à l'hôtel de ille, sur une des cheminées de la grande salle, n tableau presque quarré, qui représente le Roi ssis dans un fauteuil, qui accorde des lettres de oblesse à la ville.

A l'Abbaye de saint Riquier, près Abbeville, a peint une belle annonciation, en concurrence e son frere, de Jouvenet, de Hallé, & d'Antoine oypel.

Le Roi a plusieurs ouvrages de ce maître: il a eint dans la chapelle de Versailles, celle de la ierge qui est au premier étage de la galerie tourante, le tableau d'autel est l'annonciation; dans . coupole, l'assomption, trois Vertus dans les mettes, & quatre anges dans les pendantifs, lesuels tiennent divers attributs décrits dans les litaies de la Vierge. Ces morceaux, quoique dans 1 petit espace, sont traités d'une grande maniere. x petits plafonds de cette galerie, du côté de la ande cour, qui représentent des apôtres, sont icore de sa main.

On voit, dans les appartemens de Versailles, pollon & la fille de Glaucus, deux Muses dans 1 tableau; Jupiter en taureau, carressé par Eu-pe; l'enlèvement de cette princesse, que le oi a depuis donné à Madame la Duchesse d'Or-

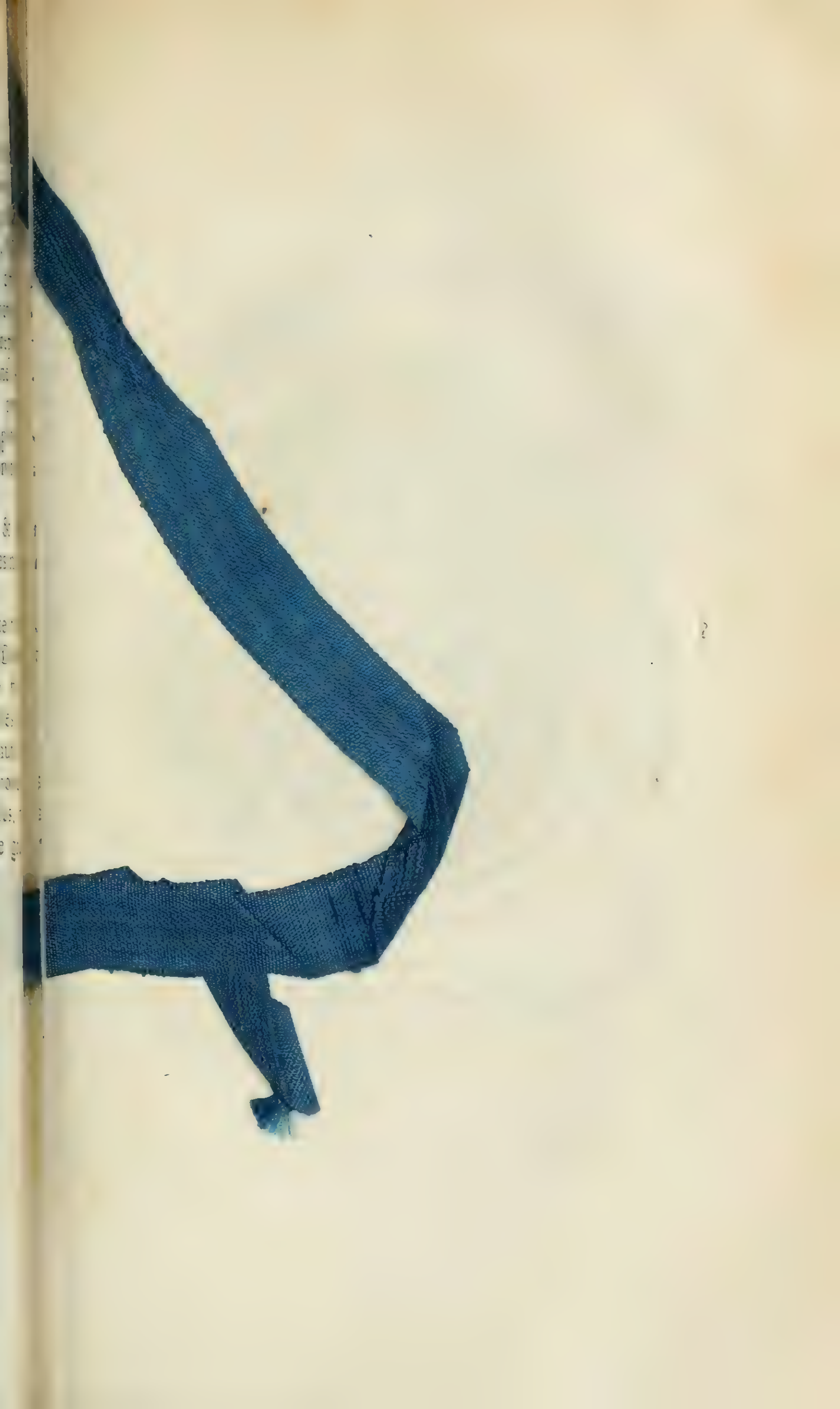
LOUIS DE BOULLONGNE.

léans : dans le grand ſalon de Marly, Cérès & ſes enfans, Vénus & Adonis, Vénus & l'Hymen Apollon & Hyacinthe ſe voyent dans le palai de Trianon ; à la Ménagerie, deux ovales ; Vénus qui fait forger des armes pour Enée ; cett Déeſſe qui donne ces mêmes armes à ce héros dans le château de Meudon, deux ovales repréſentant Abigaïl devant David & la Reine d Saba ; dans celui de Fontainebleau, il a pein dans la galerie des Réformés, Flore & Zéphire Minerve & le buſte de Francois I, dans l'embraſure d'une croiſée de cette galerie.

On paſſe ſous ſilence pluſieurs plafonds & autres morceaux qu'il a peints dans différentes maiſons de Paris.

Pluſieurs piéces ont été gravées d'après ce maître, au nombre de vingt ; Deſplaces & Dupui ont gravé les quatre élémens ; Drevet le fils a fait la purification qui eſt à Notre-Dame ; les ſep piéces de la chapelle de ſaint Auguſtin, aux Invalides, ſont gravées par Cochin ; l'annonciation de la chapelle de la Vierge, a Verſailles, pa Deſplaces : Poilly & Baudet ont encore grav quelques piéces.






LOUIS DORIGNY,
M. Aubert sc.



LOUIS DORIGNY.

LOUIS DORIGNY.

SI les excellens ouvrages de peinture éternisent ɜurs auteurs, Louis Dorigny a un droit acquis à immortalité. Son pere Michel, Professeur de l'aadémie de Paris, avoit épousé la fille du fameux 'oüet, & de ce mariage Louis naquit à Paris en 654. Michel est connu par ses ouvrages dans le hâteau de Vincennes, à l'hôtel de Hollande à aris, & dans d'autres maisons, ainsi que par ses ravures d'après Voüet, qui sont faites avec beauoup de goût.

Le jeune Dorigny sçut tirer un grand profit des ıstructions de son pere; il le perdit à l'âge de dix ıs, & crut ne pouvoir mieux réparer cette perte u'en entrant dans l'école de le Brun. Son génie, ourri dans l'allégorie, dans la composition des ıjets de la fable, & dans l'ordonnance des plus rands traits de l'histoire, le fit paroître des mieux ıstruits à l'âge de dix-sept ans. Il travailla alors our les prix de l'académie; &, piqué de n'avoir ue le second, croyant avoir mérité le premier, refusa la médaille d'or, se retira de l'académie, ne fut point nommé pour aller à Rome. Ce ɔntre-tems ne fit qu'augmenter l'envie qu'il avoit e voir l'Italie; il partit avec le sieur de Launay, rfévre, qui depuis a été Directeur du Balancier es médailles. Ces deux amis, qui vécurent enmble plusieurs années, n'eurent d'autre occupaon que de dessiner ce qui pouvoit contribuer à

LOUIS DORIGNY.

leur avancement. Dorigny fut quatre ans à Ron à imiter les plus grands modéles, dont il ſçut tr bien apprécier les différentes beautés. Son gé ſe developpa, & l'affranchit de l'eſclavage de c piſte; alors il s'efforça d'égaler les maîtres les pl parfaits.

Il donna bientôt des preuves de ſes progrès r pides, dans un voyage de Rome à *Gubbio* & *Foligno*; il y trouva un peintre François peigna au maître-autel des Feuillans de cette derni ville, ſaint Bernard aux pieds de la Vierge. tableau, qui n'étoit nullement de ſon goût, l'e gagea à demander au peintre la permiſſion de tr ter le même ſujet; il l'obtint. Les Religieux ſentirent la différence, & prirent ſon table Cette préférence lui procura de peindre le cloî entier des Auguſtins, où il expoſa la vie de le Saint en vingt-quatre tableaux, qui par leur m rite étendirent beaucoup ſa réputation.

Dorigny paſſa à Livourne en 1677, & vint rendre à Veniſe, où il ſe maria à la fille d'un C févre. Plus de dix ans s'écoulerent à viſiter chefs-d'œuvres de cette ville, & à ſe diſtinguer p de grands ouvrages qui ſeront détaillés à la de cette vie. Son frere cadet, Nicolas Dorign qui a demeuré long-tems à Rome, le vint v à Veniſe, & ils viſiterent ſouvent enſemble de Piles, qui étoit pour lors Sécretaire d'ambaſſa chez M. Amelot, Miniſtre de France. Quoiq Veniſe lui fournit les moyens de s'enrichir, D rigny ne put s'accoutumer à flatter ſans ceſſe nobles Vénitiens, ce qui le détermina à s'établi Vérone, où il fixa ſa demeure. Cette ville eſt en chie de beaucoup de tableaux de ſa main, & il y e

p

ɔeu dans l'Italie qui n'offrent aux curieux des preu-ves de ſon rare génie. Les grands ouvrages auſ-quels il étoit appellé, l'obligeoient à des courſes continuelles d'une ville à une autre.

Dorigny vint faire un voyage à Paris, en 1704, pour revoir ſa famille. Il y fit, pendant un an de ſéjour, quelques portraits, & deux eſquiſſes pour le plafond de l'eſcalier d'une maiſon qui apparte-noit au fils d'un Maréchal ferrant; ſon ſujet fut la chûte de Phaëton, où ſes chevaux renverſés montroient tous les fers de leurs pieds: cette affec-tation ne fut pas exempte de critique, & le maî-tre de la maiſon, à qui on la fit remarquer, lui demanda une autre eſquiſſe qui ne le contenta pas mieux. Les plus habiles peintres furent conſultés; ntr'autres, Largilliere & Rigaud; tous déſap-prouverent les deux eſquiſſes, & en empêcherent l'exécution. Quelques amis lui perſuaderent de ſe préſenter à l'académie, dont ſon pere avoit été membre. Il y avoit auſſi remporté des prix, ainſi qu'à celle de Rome. On l'auroit ſûrement admis dans ce corps, ſi quelques-uns, mécontens de ce qu'il avoit abandonné ſa patrie, n'euſſent indiſpoſé contre lui Jules-Hardouin Manſard, Surintendant des bâtimens, & protecteur de l'académie, en lui diſant qu'il étoit fils de Michel Dorigny, qui avoit gravé, en 1651, une eſtampe contre ſon oncle, appellée *la Manſarade*; piéce des plus ſatyrique: il n'en fallut pas davantage pour être refuſé.

Il eſt vrai que Michel Dorigny ſon pere, pour ſe venger de ce que François Manſard avoit pro-poſé d'établir un impôt ſur les Arts, l'avoit repré-ſenté monté ſur un mulet, avec un ſinge en croupe

LOUIS DORIGNY.

qui lui porte un paraſol, & le tire avec une éche
paſſée dans le col, pour le conduire à Montfauco,
avec un écrit très-ſatyrique au bas de l'eſtampe.

Louis voyant que ſa réception à l'académie étoit
très-incertaine, & ne pouvant exécuter ſon pl-
fond, en remit les équiſſes à ſes ſœurs, & part
pour Vérone; mais avant que d'y arriver, il pa
par Naples, en 1706, & y viſita Solimene, qi
lui donna deux de ſes diſciples pour le condui
dans la ville. Sitôt que Dorigny eut vû des fre-
ques de ce grand homme, qu'il crut de Lanfran,
il ne ceſſa de les admirer, & ſe rendit enſuite
Vérone, où il fut accueilli de tout le monde,
reçu avec diſtinction parmi les peintres Véronois

Le Prince Eugène de Savoye le manda à Vie-
ne en 1711, & il y paſſa environ treize moi
décorer dans ſon palais un grand eſcalier, do
l'architecture eſt peinte par des Bolonois: on
voit trois compartimens de ſujets d'hiſtoire, do
une eſt celle d'Icare; dans les deux chambres ſu-
vantes, il a peint de l'architecture & des orn-
mens: le plafond de la galerie repréſente l'enlè-
ment d'Orithye par Borée, accompagné de pl-
ſieurs Vents. Dorigny a encore repréſenté, da
la ſalle de la Chancellerie de Bohême, le conſ
des Dieux, d'une maniere & d'une exécution d
plus parfaites. On voit dans la ville de Pragu
un plafond ovale, où Junon paroît dans ſon cha
ſuivie de quatre Nymphes, avec des animaux
différens attributs.

Cet artiſte compoſoit facilement: les grand
machines ne l'étonnoient point, & il ſçavoit trè
bien l'art des raccourcis; le génie, la correctio
la couleur & beaucoup de vivacité dans le pincea

LOUIS DORIGNY.

e trouvent réunis dans ſes ouvrages : on y remar-
ue un goût ferme & prononcé, un ſtyle héroï-
que & ſublime ; on y ſouhaiteroit quelquefois plus
'e graces & un plus grand caractère.

Les différentes occaſions qu'il eut de ſe ſignaler
ans pluſieurs villes, l'avoient rendu un grand
raticien pour les ouvrages à freſque. Son plus fa-
ieux morceau eſt à Trente, où il a peint de cette
haniere la coupole de la grande Egliſe : les ſaints
rotecteurs de cette ville y ſont placés ſur des
uages ; & dans les lunettes qui regnent autour de
croiſée de l'Egliſe, ce ſont les martyres des
êmes ſaints, en clair-obſcur : ceux de l'ancien
du nouveau Teſtament, accompagnés d'un grand
ombre de figures, ſe voient dans la voûte de l'E-
iſe, avec des ornemens en clair-obſcur. L'ordon-
ance & l'exécution de ce grand morceau, font
tant d'honneur à ſa piété qu'à ſon eſprit.

Il eſt mort à Vérone en 1742, âgé de quatre-
ngt-huit ans, laiſſant une nombreuſe famille,
nt aucun n'a ſuivi ſa profeſſion. On ne connoît
int ſes élèves, la multitude de ſes ouvrages ne
i a pas donné le tems d'en former.

Ses deſſeins ſont faits à toutes ſortes de crayons :
y en a d'arrêtés d'un ſeul trait de plume au biſ-
e, ou lavés à l'encre de la Chine, relevés de
lanc ; d'autres ſont entiérement maniés à la plu-
e, ſur-tout les petits deſſeins qu'il vouloit gra-
r : ſes hachures ſont toujours de droit à gauche,
 peu croiſées. On y trouve de l'eſprit, du feu, un
nie abondant, & une expreſſion qui le diſtinguent
ez des autres maîtres. Quoiqu'il ait excellé à trai-
 des ſujets en grand, il s'eſt attaché à mettre
us de perfection dans les petits : le goût du fa-

meux Sébaſtien le Clerc paroît l'avoir un peu gui
dans ces derniers.

NICOLAS DORIGNY.

Son frere cadet, Nicolas Dorigny, né à Pa
en 1657, après pluſieurs ouvrages, s'établit da
cette ville. Il a fait peu de choſe en peinture; ma
la gravure, à laquelle il s'eſt plus attaché, a proc
ré aux amateurs d'excellens morceaux. Vingt-hu
années de ſéjour en Italie lui ont à peine ſu
pour publier les plus beaux tableaux des gran
maîtres, & les angles du Dominiquin à ſaint A
dré *della valle*. Il ne s'eſt pas moins exercé pe
dant quinze autres années en Angleterre, à gr
ver les fameux cartons de Raphaël que l'on co
ſerve à Hamptoncourt : ces derniers morcea
lui acquirent les bonnes graces de Georges
qui le combla de biens & le fit chevalier. Il
reçu à l'académie de peinture en 1725, & mo
rut à Paris en 1746, âgé de quatre-vingt-neuf a
& demi, ſans laiſſer de poſtérité.

LOUIS DORIGNY.

Les ouvrages de Louis Dorigny à Vérone ſon
quatre tableaux à l'huile, dans l'Egliſe du collé
Dei Sig. Hottai; les deux premiers repréſente
deux miracles de ſaint Zenon, Evêque & prote
teur de la ville; on voit dans le troiſiéme, Dan
qui juſtifie Suſanne; & une annonciation fait
ſujet du quatriéme : dans l'Egliſe de ſaint Séba
tien, eſt le ſonge de Machabée, qui croit voir l'ép
d'or du Prophète Zacharie; pluſieurs clairs-obſcu
repréſentant la vie de ſaint Louis de Gonzag
& de ſaint Staniſlas de Koſtka. La manne
peinte au maître-autel de l'Egliſe de ſaint Lu
& dans celle de ſainte Euphemie, un ſaint Chri
tophe qui porte Jeſus-Chriſt ſur ſes épaules, av
une gloire d'anges au-deſſus; à ſaint Marc,

LOUIS DORIGNY.

onception de la Vierge, & au bas de ce tableau autel, sont placés saint Grégoire & saint François de Paule; on voit dans le palais *Giusti*, un and tableau de l'enlèvement des Sabines, & le ombat des Horaces & des Curiaces; dans le palais *elegrini*, au plafond de l'escalier, ce sont les Vers Théologales & les Cardinales, assises sur des uages; dans la maison *Lombardi*, plusieurs taeaux à l'huile sont placés dans une salle; sçavoir, repas de Cléopâtre, Enée abordant sur les côtes Italie, Orphée aux portes des enfers, pour raener Eurydice; Herminie sur les bords du Jourin, avec un vieux berger & trois enfans qui antent. La maison des *Piccoli* possede de grands bleaux à l'huile, représentant le déluge, le sacrie de Noé, la construction de la tour de Babel; ns la vigne du Comte *Allegri* à *Cuzzano*, dans plafond de la salle, paroît le conseil des Dieux; ns une embrasure, Persée tient la tête de édufe, qui change en pierre plusieurs soldats; & s-à-vis le combat des Centaures & des Lapies: au-dessous de ces tableaux, il a peint, à fresie, deux luttes d'hommes en clair-obscur, & ut autour de la salle, les douze signes du Zodiaie personnifiés. Dans le palais du même Seigneur Vérone, la salle & plusieurs chambres sont ores de plafonds, où sont représentés Borée qui enve Orithye, accompagné de plusieurs Vents; dans ne autre c'est une fête de Bacchus; on voit dans même palais, les quatre Parties du monde, Renommée & les Vertus Cardinales, Vénus ivie des Graces, Junon dans son char tiré ır des Paons, la Déesse Flore, & la Nuit envionnée des Songes personnifiés: dans le palais du

LOUIS DORIGNY.

Marquis *Spolvarini*, il a peint, à fresque, le pla-fond d'une salle, partagé en trois; on voit dans le milieu un chœur de Bergers; à un des bouts une Bacchanale, & dans l'autre une chasse de Diane; dans une autre chambre, le plafond représente la chûte de Phaëton que Jupiter précipite : le pa-lais *Murelli* a de lui trois plafonds à fresque; on voit dans celui de la salle, le char du soleil avec les signes du Zodiaque; le triomphe d'Hercule, avec les Arts libéraux & autres sujets, ornent les deux au-tres chambres : dans la maison *Nuvoloni*, il y a une grande piéce toute remplie de morceaux à l'huile, dont les principaux sont, Salomon visité par la Reine de Saba, sa piété envers Dieu, en-suite son idolâtrie.

La ville de Venise expose, dans l'Eglise de saint Silvestre, au milieu du plafond, un ciel ouvert où l'on voit la Trinité avec la Vierge, & plusieurs anges en adoration; vers la porte, il a peint d'autres anges qui portent la croix; & du côté du maître-autel, c'est l'apothéose de saint Silvestre, le tout peint à fresque : on voit autour du plafond les saints de l'ancien & du nouveau Testament sur des nuages; l'Eglise des Jésuites représente deux plafonds à fresque, celui du maître-autel est composé d'un concert d'anges; l'autre, qui est au milieu de la croisée, fait voir le Ciel, la Terre & l'Enfer, qui adorent le nom de Jesus : le pla-fond d'une chapelle latérale, dans l'Eglise des Car-mes déchaussés, expose un grouppe d'anges peints à fresque; dans le palais *del Sig. Tron*, il a exécuté de même dans une salle le triomphe d'Hercule, où sont rassemblés tous les Dieux; & les signes du Zodiaque personnifiés se voient dans les ornemens du pour

LOUIS DORIGNY.

our : au palais *Zenobio*, il a peint deux ſalles & une hambre ; dans la premiere, eſt l'Aurore qui de- ance le char du Soleil, accompagnée des Vents ui écartent les phantômes de la nuit ; on voit dans autre ſalle, trois niches ; le Mérite accompagné e la Vertu & de la Renommée, grouppées de etits enfans, eſt dans la premiere ; la ſeconde ſt la Vertu recompenſée par la Juſtice ; & la troi- éme eſt remplie de pluſieurs Vices perſonnifiés, aincus & foudroyés : il y a une chambre à deux pla- onds ; l'un eſt un Mercure avec pluſieurs ſymboles e la Vertu ; dans l'autre, ce ſont les trois Déeſſes ui ſe diſputent la pomme d'or.

A Mantoue, il a peint à freſque la chûte de haëton, dans le plafond de la ſalle du palais du omte *Beltrame*.

A Tréviſe, on voit dans l'Egliſe des religieuſes e ſaint Paul, une gloire d'anges au plafond ; & ır les murs de côté, les actions les plus intéreſ- ıntes de ſaint Paul ſont peintes en clair-obſcur oré ſur un fond blanc.

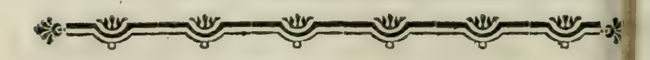
Dans la grande Egliſe d'*Udine*, on voit au pla- ond du maître-autel, une gloire d'anges, à freſ- ue ; & ſur les murs, eſt peinte d'un côté la ré- urrection du Sauveur qui triomphe de la Mort, e l'Enfer, du Péché & de l'Héréſie ; de l'autre ſt ſon aſcenſion, & la Gloire humaine accom- agnée des Honneurs & des Richeſſes de ce mon- e, y paroît proſternée : on voit dans les plafonds e la croiſée de l'Egliſe les Peres de l'Ancien & u Nouveau Teſtament, peints à freſque ſur des uages.

Il auroit été trop long de décrire tous les ou-

LOUIS DORIGNY.

vrages que Dorigny a faits dans les autres ville d'Italie, on s'est attaché aux principaux.

Il a gravé de sa main cinq emblêmes d'Horace une vûe en grand de l'amphithéâtre de Vérone six sujets de métamorphose; une suite de trente un petits morceaux, & le titre historié pour un traduction Italienne des Pensées Chretiennes pou tous les jours du mois, par le Pere Bouhours, im primées in-16, à Venise en 1684. Desbois a grav d'après lui des titres de Livres: son frere Dorigny a fait une piéce pour le titre des Eloges d la famille *Barbarigo.*



JEAN-BAPTISTE BLAIN DE FONTENAY.

JEAN-BAPTISTE BLAIN DE FONTENAY.

LA ville de Caën nous a souvent donné d'habi les gens, & Jean-Baptiste Blain de Fontenay, qu y est né en 1654, est de ce nombre. Son pere qui étoit peintre & Protestant, l'éleva dans sa religion & dans son art: il crut s'appercevoir de la naissante inclination de son fils pour peindre des fleurs & des fruits. Un de nos grands poëtes le di si bien dans son *Temple du Goût:*

La nature féconde, ingénieuse & sage,
Par ses dons partagés ornant cet univers,
Parle à tous les humains, mais sur des tons divers.



M. Aubert Sc.

D

le to

on

Pon

de

re, S

oir

ence

ur de

onn

Cette

es de

emen

elle

beau

on y

tectu

onte

nit en

ux pe

n élèv

ur de

e, il

d'un

e.

Dans

mie d

le fi

168

emen

1699

, ou

de

rs &

JEAN-BAPTISTE BLAIN DE FONTENAY.

Le ton dont elle parla à notre jeune artiste, ıt donc d'imiter ces riches présens de Flore & e Pomone, étalés de tous côtés ; il ne manquoit as de modéles ; il ne s'agissoit que de les bien iivre. Son pere, charmé de sa vivacité, mais qui ;avoit que les arts ont leur enfance, leur adoscence, & qu'ils ne parviennent que tard à leur oint de maturité, se détermina d'envoyer son fils e bonne heure à Paris.

Cette ville, si l'on en excepte ces respectables estes de l'antiquité, est une seconde Rome, nonulement par le grand nombre d'habiles artistes u'elle possede en tout genre, mais encore par s beaux morceaux tant anciens que modernes u'on y voit en peinture, en sculpture, & en arnitecture.

Fontenay ne fut pas plutôt arrivé à Paris, qu'on mit entre les mains de Baptiste Monoyer, faeux peintre de fleurs ; c'étoit assurer la réputation un élève, que de le placer chez le plus parfait imiteur de la nature : secondé par cette même nare, il ne tarda pas à justifier le choix qu'on avoit it d'un tel maître ; sa course fut extrêmement rade.

Dans le dessein qu'il avoit d'être reçu à l'acaémie de peinture, il présenta plusieurs morceaux ui le firent agréer ; &, ayant fait abjuration ı 1685, il y prit séance le même jour de son grément, en 1687, & on le nomma Conseiller ı 1699. Son tableau de réception réprésente une lle, où est placée, sur une table couverte d'un pis de Perse, une grande cuvette remplie de eurs & de fruits avec des armures dans le bas :

on y voit le portrait de Louis XIV en buste d bronze placé sur un scabellon.

Après qu'il eut fait abjuration, son maître, qu avoit jusqu'alors différé de lui donner sa fille don il le sçavoit amoureux, n'eut plus de raison d s'y opposer; il lui developpa pour lors tous les se crets de son art; sa principale regle étoit de n'a bandonner jamais la nature, jusques dans les moin dres objets : il est aisé de la voir, elle est exposé à tous les yeux; mais tout le monde ne la vo pas.

Baptiste se l'associa ensuite dans les travaux de maisons Royales & chez les Ministres, moye assuré de lui donner ses entrées & de le faire con noître. Fontenay ne négligeoit rien pour son ins truction; il recherchoit les plus belles fleurs, le plus beaux fruits; on lui en apportoit de toute parts; il sçavoit imiter jusqu'à la rosée qui s'atta che le matin sur les fleurs; on reconnoissoit l velouté de la peau des fruits, une certaine fleu qu'on remarque dessus ceux qu'on a cueillis ave soin : les mouches, les papillons, les chenilles surprenoient par leur vérité, ainsi que les autres in sectes. L'art & la nature s'y trouvoient réunis dan le plus haut dégré. Les beaux vases ornés de figu res, les bas-reliefs sur les piédestaux, les bustes d bronze sur leurs scabellons, les tapis, en un mot tout ce qui peut orner un buffet, fut extrêmemen recherché & embelli par notre artiste. Toutes ce choses prenoient sous son pinceau l'empreint d'une belle imagination, qui ne laissoit rien désirer. L'expérience avoit appris à Fontenay qu la lecture est à l'homme une source de plaisir &

JEAN-BAPTISTE BLAIN DE FONTENAY.

l'instruction ; elle étend ses lumieres, forme son goût, & perfectionne son jugement : il n'eut garde de négliger cette partie, & l'on s'en appercevoit aisément dans ce qu'il entreprenoit. Son pinceau mettoit de l'esprit partout.

Louis XIV, instruit de son mérite, l'employa dans les appartemens de Versailles, de Marly, de Compiegne & de Fontainebleau, où les buffets des salles à manger, les dessus de porte font connoître le génie & la touche de cet habile homme. Souvent le Roi venoit s'entretenir avec lui pendant qu'il travailloit à Marly, & appelloit son fils, le petit Raphaël.

C'est dans ces beaux jardins que Fontenay avoit peint des fleurs sur les plombs qui entourent les bassins où le Roi conservoit des carpes. Il avoit ordre pour réparer la vivacité que les eaux pouvoient ôter aux couleurs, de les repeindre tous les ans.

Il y avoit à Marly, du côté du village, un allée basse & très-couverte, que les Jardiniers avoient abandonnée, ne pouvant y élever de la charmille pour former une palissade qui pût renfermer, ainsi que dans le reste des jardins, les quarrés de bois ; Louis XIV. n'étoit pas accoutumé dans les petites choses, ainsi que dans les grandes, de trouver rien qui lui résistât. Ce Prince imagina de faire découper en fer blanc des feuilles attachées sur de gros treillages de charpente, & de les faire peindre des deux côtés, suivant la forme & la couleur des feuilles de charmille. Ce Prince employa, pour cet effet, Fontenay & Chavanne, habile paysagiste de l'académie. Ces feuilles étoient si bien imitées & si bien peintes, que l'on y étoit trompé ;

JEAN-BAPTISTE BLAIN DE FONTENAY.

il eſt fâcheux que le tems ait détruit un ouvrage ſi ſingulier.

Fontenay, par ſon aimable caractère, ſe faiſoit ſouhaiter partout : ſa gaieté le portoit à chercher des gens de ſon humeur, & il fréquentoit ſouvent les ſieurs Vernanſal, Vivien, Allou & Chriſtophe, peintres de l'académie, avec un fameux brodeur, nommé Bacqueville. La joie faiſoit l'ame de leurs repas, & le génie préſidoit à tout ; on y avoit même joué des comédies & des farces à *l'improviſta*. Un jour la converſation roula ſur les effets du feu, & combien il étoit difficile de les bien repréſenter en peinture. Quelqu'un propoſa d'en faire l'épreuve ſur un petit pavillon iſolé qui étoit au centre de pluſieurs allées, diſant qu'il le feroit rebâtir le lendemain. On envoya chercher un maçon, on fit marché avec lui pour le rétablir de la même grandeur ; enſuite on fit apporter des fagots qu'on rangea tout autour du pavillon, & les convives, le verre à la main, danſerent autour du feu, pendant qu'un d'eux qui étoit peintre, examinoit les effets de la flamme, & tâchoit de les imiter avec des crayons de paſtel. Le pavillon fut conſumé entiérement, dont le propriétaire, qui accourut, ſe plaignit hautement ; on lui montra, pour l'appaiſer, le marché du maçon, & on lui donna quelques louis pour le détourner de plaider. Le lendemain on travailla effectivement à rétablir le pavillon, qu'on rendit encore plus commode qu'il n'étoit. Quelle étrange manie, & de quoi ne ſont pas capables les favoris de Bacchus !

Louis XIV, toujours content des ſervices de

Jean-Baptiste Blain de Fontenay.

Fontenay, le logea par diſtinction aux galeries du Louvre, & lui accorda une penſion de quatre cens livres. Il fut employé pour les tapiſſeries des Gobelins, & pour les deſſeins des tapis que l'on fabrique à la manufacture royale de la Savonnerie à Chaillot.

Quoiqu'il fût preſque toujours occupé à travailler dans les maiſons royales, il y a peu d'hôtels à Paris qui ne ſoient enrichis des ouvrages de ſon pinceau : on y trouve toujours du neuf, de la variété. Que peut-on demander de plus dans un genre auſſi borné qu'eſt celui d'un fleuriſte? Comme il ſeroit aſſez difficile de détailler tous ſes ouvrages, on ſe contentera à la fin de ſa vie de nommer ceux qu'il a faits pour le Roi.

Fontenay eſt mort aſthmatique, à Paris en 1715; âgé de ſoixante-un ans. Son fils mourut jeune, & étoit ſon élève dans le même talent. On compte auſſi les ſieurs Covins & Ladey, morts depuis pluſieurs années; ce dernier étoit peintre de l'académie, & avoit un logement aux Gobelins.

Les deſſeins de Fontenay ſont extrêmement croqués, & deſſinés d'une grande maniere. Les uns ſont faits avec un trait de pierre noire, lavés légèrement à l'encre de la Chine, ſoutenus de quelques hachures du même crayon dans les ombres; les autres ſont au trait de plume avec peu de hachures, & un petit lavis commencé au crayon de ſanguine. Le goût de ſes tableaux eſt celui de ſes deſſeins; ainſi, les uns feront connoître les autres.

Fontenay a peint pour le Roi, à Verſailles dans la chambre des bains, les fleurs d'un tableau qui fait ſymmétrie à une arcade du veſtibule qui

JEAN-BAPTISTE BLAIN DE FONTENAY.

conduit dans l'appartement de Monſeigneur le Dauphin.

A Trianon, on voit neuf petits tableaux de fleurs, de fruits & de différens vaſes, dans l'appartement du Roi ; un beau vaſe ſéparé dans un des appartemens, & un vaſe d'or orné de raiſins, dans un autre.

A Marly, il a peint un tableau ovale, où eſt repréſenté un vaſe d'or garni de fleurs & de guirlandes ; un autre orné de fleurs, un chargé de raiſins, une urne remplie de tulippes & de pavots ; dans une autre ce ſont des roſes : on en voit une couverte qui eſt garnie de guirlandes ; un tableau où eſt un globe terreſtre orné de même ; un autre repréſentant un maſque, un tambour de baſque, un livre de muſique, & un baſſon entouré de guirlandes : dans un autre c'eſt un caſque, un bouclier avec une hache ornés de fleurs. On voit une urne remplie de pavots, d'œillets & de différentes fleurs ; une autre avec un arc & une lyre entourée de guirlandes ; une éguierre d'or renverſée & une pique ornée de raiſins & de fleurs, & quelques autres morceaux dans les petits appartemens du château : les chapiteaux de la Rotonde & les huit colonnes qui la ſoutiennent, que l'on voit préſentement tout effacés dans les jardins de Marly au-deſſus de la caſcade champêtre, ſont encore de ſa main ; le fond étoit de marbre peint, orné de feſtons de fleurs.

Il y a quelque choſe de Fontenay à Compiegne & à Fontainebleau.

On a gravé d'après lui des vaſes de fleurs.





M. Aubert Sc .





PHILIPPE MEUSNIER.

PHILIPPE MEUSNIER.

CE peintre né à Paris en 1655, étoit fils de Jean Meusnier, ancien Juge-Consul de cette ville. On le mit sous la conduite de Jacques Rousseau, dont les talens sympatisoient extrêmement avec les inclinations naissantes de Meusnier. Ce maître découvrit en lui un goût dominant pour l'architecture : on ne voyoit, sur les murs de sa maison, que desseins de chapiteaux, de moulures, de corniches ; il n'en fallut pas davantage pour se déterminer. Il montroit en sa personne un assemblage de tous les talens propres à son art ; en un mot, une heureuse naissance, riche de ses propres fonds. Les réflexions qu'il communiquoit à Rousseau, n'étoit point celles d'un écolier : *Quel avantage*, disoit-il, *pour la poësie, de pouvoir exposer en même tems plusieurs faits, tandis que la peinture n'a pour elle qu'un moment à représenter, une seule action, un seul sentiment, n'étant plus permis, dans un même tableau, de multiplier l'action, comme ont fait, dans l'enfance de la peinture, la plûpart des anciens maîtres.*

Après les premieres instructions, le meilleur conseil que lui donna Rousseau, fut de les aller perfectionner à Rome ; son pere consentit à ce voyage, où il passa huit années dans de continuelles études : la figure qu'il employoit heureusement dans ses ouvrages ne fut pas négligée, sans compter tous les morceaux d'antiquité, toutes les

PHILIPPE MEUSNIER.

vûes des environs de la ville, qu'il deſſina plusieu fois. La ſeule Egliſe de ſaint Pierre l'occupa pr d'un an ; il en fit plus de cent deſſeins pris de diffé rens aſpects. Rien ne peut mieux former un pei tre d'architecture, que les Italiens appellent u *Quadraturiſta*, & ſurtout dans la partie importan de la perſpective, ſcience ſi néceſſaire à tous l genres de peinture, & ordinairement ſi néglig parmi les gens de l'art.

Lorſque Meuſnier eut rempli tous ſes projets, q ſes études & ſes recherches furent finies, il revi à Paris, en 1680, rejoindre ſon maître Rouſſe continuellement occupé dans les maiſons Royale & qui, ſurpris de ſes progrès, l'employa dans ſ travaux. Quelque tems après, en 1683, Meuſni trouva un établiſſement avantageux, en épouſa la fille d'un négociant.

Rouſſeau commençoit à peindre à freſque l murs extérieurs du château de Marly, lorſque révocation de l'édit de Nantes l'obligea de ſe retir dans les pays étrangers. Meuſnier, comme le me leur de ſes diſciples, lui parut mériter d'exécut ſes deſſeins & de continuer l'ouvrage du château Marly, & il le fit préférer à tous ceux qui ſe pr ſenterent à cet effet.

Ce peintre s'en acquitta de maniere à juſtifi le choix que ſon maître avoit fait de ſa perſonn il peignit enſuite, après avoir fini le château, l douze pavillons, qui ne ſont pas d'un moind goût. Il eſt vrai que l'invention en eſt due au c lébre le Brun, ſous lequel chaque peintre ſe faiſ une gloire de travailler. Louis XIV voulut bien ſc ler de ſon approbation celle du public ; & Sa M jeſté choiſit Meuſnier pour donner les deſſeins d

fe

PHILIPPE MEUSNIER.

feux & rejouiſſances qui ſe firent dans le château de Marly, à la naiſſance de Mr. le Duc de Bourgogne. Son génie y parut auſſi galant que magnifique, & la Cour marqua par des acclamations réitérées, la ſatisfaction qu'elle en avoit eue.

Le même Monarque, content de ſes ſervices, le nomma, en 1700, pour peindre l'architecture de la voûte de la chapelle de Verſailles. Cette architecture eſt compoſée dans le milieu de trois cartouches, peints par Antoine Coypel, premier peintre du Roi; entourés de bordures & de culots d'ornemens en camayeu brun rehauſſé d'or. Les cinq croiſées de chaque côté forment ſix arcades, dont le haut eſt orné de cartouches avec des inſcriptions entourées de têtes de Chérubins & d'ornemens qui ſoutiennent des coquilles, accompagnées de caſſolettes fumantes avec des guirlandes de fleurs, qui retombent dans les embraſures. Deux des cinq lunettes des vitraux repréſentent les Evangéliſtes, & les trois autres ſont à compartimens, avec des têtes de Chérubins & des cornes d'abondance d'où ſortent des fruits, le tout peint en verd brun & rehauſſé d'or.

Louis XIV parut ſatisfait de l'exécution de l'architecture feinte de la voûte de la chapelle, & ſa Cour ne le fut pas moins; le Duc d'Orléans ne balança pas à choiſir la même main pour orner la galerie du palais Royal, où Antoine Coypel a peint au plafond ſept ſujets de l'Eneïde, ſur le côté deſquels ſont des caryatides, avec des eſclaves grouppés & aſſis ſur les ſocles d'une baluſtrade. Ces caryatides ſoutiennent les arcs feints de la voûte, & des Renommées ſont placées au-deſſus des cadres où ſont les ſujets d'hiſtoire, entre leſ-

PHILIPPE MEUSNIER.

quels on a pratiqué des panneaux remplis de palmes & d'ornemens militaires, le tout peint en camayeu verdâtre. Les extrémités du grand tableau du milieu sont décorées d'une Vestale & d'une Bellone dans des panneaux de même couleur. On voit un renfoncement d'architecture au-dessus de la cheminée, & plusieurs guirlandes de fleurs sortant des masques & autres ornemens, servent de liaison, & produisent un coup d'œil des plus magnifiques.

Lorsque tous ces grands morceaux furent achevés, Meusnier crut qu'il ne manquoit plus rien à sa gloire ni à sa fortune ; cependant, quelques mécontentemens qu'il reçut des Contrôleurs des bâtimens, qui vouloient lui associer un autre peintre dans les travaux de Marly, le déterminerent à tout quitter & à se retirer à Munich chez l'Electeur de Baviere, qui le reçut avec beaucoup de joie, & lui proposa tous les avantages possibles pour le retenir & l'attacher auprès de sa personne.

Louis XIV, informé de son absence, donna ordre à M. de Torcy, Sécretaire des affaires étrangeres, d'expédier un passeport pour le faire revenir en France. A son retour, on lui rendit justice sur ses prétentions. Sa Majesté le gratifia d'une pension de six cens livres, d'un logement aux galeries du Louvre, & il recommença ses travaux dans le château de Marly. Ce Monarque lui commanda ensuite trois tableaux, qui se conservent à la (a) Su

(a) C'est le lieu où l'on garde les tableaux du Roi qui ne servent point à décorer les maisons Royales.

PHILIPPE MEUSNIER.

ntendance de Verſailles ; l'un eſt la repréſenta-on d'une Egliſe, dont l'ordonnance eſt des plus elles : Watteau eut ordre de l'orner de jolies fi-ures ; les deux autres ſont les dedans d'un palais chement décoré, avec des figures de Pater, ève de Watteau.

La réputation que Meuſnier s'étoit faite par ſes lens, lui donnoit le droit de prétendre à une place Académicien. En effet, il fut agréé & reçu dans même ſéance, en 1702, parce qu'il avoit avec i ſon tableau de réception. Ce morceau repréſen- le dedans d'un palais en perſpective, ouvert de eux grandes arcades, qui découvrent un beau yſage, avec quelques figures de ſa main ; rien eſt ſi recherché que ce tableau dans toutes ſes rties. On le fit enſuite Conſeiller, en 1703, & réſorier de l'académie en 1719.

Louis XV, ayant entendu parler des tableaux mmandés par ſon biſayeul, vint voir Meuſnier ns ſon attelier pendant qu'il achevoit ces beaux vrages. Sa Majeſté, quoique fort jeune, fit voir les examinant ſon grand goût pour les arts ; les oindres beautés de détail n'échapperent point à pénétration.

Les étrangers qui venoient en France, devoient e viſite à notre artiſte ; on le regardoit comme le l dans ce genre de peinture : la vérité qui y re-oit faiſoit diſparoître l'illuſion ; & la régularité l'architecture, élevée ſur un plan géometral, ſentoit point la fiction, comme dans la plûpart ces morceaux, qui ne doivent leurs ſuccès qu'au l caprice. Outre le beau ton de couleur & une rmonie charmante, on trouvoit toujours dans ſes

PHILIPPE MEUSNIER.

tableaux un piquant de lumiere qui étonnoit.

Le caractère doux & tranquille de Meusnier convenoit parfaitement à son talent, qui demande une grande patience pour filer les moulures de l'architecture : on n'y voit cependant rien de sec ni de gêné ; ses ouvrages, au contraire, ont du feu, de l'esprit & une grande liberté de main ; la belle ordonnance s'y fait remarquer avec les beaux fonds de ses tableaux.

On lui demandoit, au sujet de ses élèves, comment, sans beaucoup de disposition de leur part, il les rendoit habiles : *Je ressemble*, dit-il, *à la pierre à aiguiser, qui étant elle-même incapable de couper, met le fer en état de le faire.* C'est la pensée d'Horace qui a dit :

. . . . . Ergò fungar vice cotis, acutum
Reddere quæ ferrum valet, exsors ipsa secandi.
De Arte Poët. v. 304.

Meusnier fut employé dans ce tems-là pour les décorations du théâtre de Bruxelles. Ce n'étoit pas la premiere fois qu'il s'exerçoit dans ce genre ; il en avoit donné des preuves dans quelques décorations qu'il avoit faites pour les ballets du Roi, & dans plusieurs perspectives pour des maisons de Paris ; c'étoit une occasion pour lui d'étaler la plus belle architecture, avec de grandes masses d'ombre & des coups de lumiere très-frappans ; tout y est raisonné, tout y est refléchi sans sortir de la plus parfaite vraisemblance.

Irréprochable dans ses mœurs, toujours attaché à l'étude de son art, on le trouvoit un peu part

PHILIPPE MEUSNIER.

ulier dans sa maniere de vivre. Enfin, après avoir empli une longue carriere, jusqu'à l'âge de soi-ante-dix-neuf ans, il tomba malade d'une chûte ont il mourut, en 1734, laissant trois enfans de ix-sept qu'il avoit eus.

L'aîné, qui suivit son art, étoit élève de Largil-ere, & après avoir donné des preuves de sa capa-té, il passa en Angleterre où il est mort : celui ii reste aujourd'hui, est Inspecteur des turcies levées de la Loire ; il avoit auparavant, en ualité d'architecte & d'élève du sieur Lassurance, onduit le palais Bourbon, l'hôtel de Lassay, la aison de M. de Moras & d'autres bâtimens.

Le sieur, Mercier né à Paris, & qui est mort y a long-tems, a été le meilleur élève de Meus-ier.

Les desseins de ce peintre sont peu répandus ns le public ; ils se distinguent par le bon goût l'architecture & les grandes ordonnances qu'ils ésentent. Il arrêtoit ordinairement ses desseins un trait de crayon de mine, & les lavoit pro-ement à l'encre de la Chine, quelquefois il y nployoit la plume ; le bistre & le style de grain i servoient à fortifier les parties qui sont sur le vant pour faire fuir les autres : les fonds sont la-s de quelques eaux colorées, pour former le el & le paysage ; la perspective linéale, ainsi e l'aërienne, y est exactement observée, & l'on peut rien de mieux ordonné ni de plus régulier. n y voit quelquefois des figures de sa main, tant ur remplir les niches qu'il pratiquoit dans les donnances d'architecture, que pour orner la scè- de ses tableaux.

On trouve, parmi un grand nombre de des-

PHILIPPE MEUSNIER.

ſeins que conſerve ſon fils, deux différens projets, lavés à l'encre de la Chine, pour orner un grand eſcalier ; il les avoit faits pour Verſailles, & l'un d'eux a été exécuté, & ſe voit à l'eſcalier qui eſt à gauche de la cour de marbre, en arrivant de Paris.

On n'a rien de gravé d'après lui.



NICOLAS DE LARGILLIERE.

NICOLAS DE LARGILLIERE.

CETTE vie a cela de ſingulier ; c'eſt Largilliere lui-même qui en a dicté les mémoires deux ans avant ſa mort. Ce peintre, à qui la qualité de Vandyck de la France n'a pu être conteſtée que par Rigaud, a augmenté, en 1656, le nombre des grands peintres nés dans la ville de Paris. Son pere, originaire de Beauvais, établi à Anvers, où il faiſoit commerce de marchandiſes de France, y fit venir ſon fils à l'âge de trois ans. A peine en eut-il atteint neuf, qu'un commerçant qui demeuroit ordinairement à Londres, dit à ſon pere : *Laiſſez-moi le ſoin de conduire votre fils en Angleterre ; il verra le pays & apprendra la langue.* Nicolas y alla effectivement, & y reſta vingt mois, pendant leſquels ſon unique ſoin fut de deſſiner.

De retour à Anvers, ſon pere qui le vouloit faire étudier, n'en fut détourné que par ſes amis qui le porterent à ſeconder le penchant naturel que ſon fils avoit pour la peinture. Entraîné, pour ainſi dire, par ce goût dominant, il entra à l'âge de douze ans chez Antoine Goubeau, peintre


NICOLAS DE
LARGILLIERE
M. Aubert Sc

'lamand renommé pour les bambochades, le aysage, les foires & les marchés: le jeune élève n peignoit les fruits, les fleurs, les poissons, & énéralement tout ce qui se vend dans les places ubliques; c'est ainsi que se dévelopa un génie apable de tous les genres de peinture.

NICOLAS DE LARGILLIERE.

Largilliere avoit peint secrettement, sur un paier huilé, une sainte famille qui ne put échapper ıx yeux de son maître. Il lui demanda quel dessin ou quelle estampe lui en avoit fourni l'idée: *e n'ai rien vû*, répondit l'élève, *je n'ai consulté ue mon génie.* Goubeau, qui en fut extrêmement ırpris, le retint encore pendant dix-huit mois, lui dit ensuite: *Vous en sçavez assez pour travailler par vous même; allez & volez de vos propres iles.* Nicolas sortit ainsi à l'âge de dix-huit ans e chez son maître, & trois mois après passa en ngleterre, où pendant quatre ans il donna des euves de son sçavoir. Pierre Lely, premier peine de Charles II Roi d'Angleterre, lui fit accueil, le fit employer, par le Surintendant des bâtiens du Roi, à raccommoder plusieurs tableaux e grands maîtres, & à en aggrandir d'autres pour lacer dans les appartemens du château de Windsor. e Roi en parut très-content, surtout d'un Amour ndormi placé sur une cheminée, dont le jeune omme avoit entiérement repeint les jambes enommagées par le tems. Ce Prince demanda à voir elui qui les avoit rétablies avec tant d'art; on lui nena Largilliere, &, le voyant si jeune, il dit ı François à quelques Milords qui l'accompanoient, ne sçachant pas que le peintre l'entenit: *Regardez cet enfant, on ne le croiroit jamais, si ı ne le voyoit; car ce n'est qu'un enfant.* Le Roi lui

NICOLAS DE LARGILLIERE.

fit l'honneur ensuite de lui demander si on pouvoi voir des ouvrages entiérement de sa main : le peintre, au retour de Sa Majesté à Londres, lui e présenta trois, qui mériterent ses suffrages & ceu de toute la Cour.

Les persécutions, si fréquentes en ce pays contr les Catholiques, se réveillerent en ce tems-là, & ils eurent ordre de sortir promptement de Londres. Un François, qui étoit dans le cas, vin prendre congé de Largilliere, & lui dit qu'il par toit pour Paris : le nom de cette ville fit naître celui ci l'envie de l'accompagner, & de revoir s famille, dont il étoit séparé depuis long-tems Tous ses parens lui demanderent leurs portraits son arrivée à Paris, & plusieurs autres personnes entr'autres, le fameux Vander-Meulen, qui lu fit présent de son œuvre gravée. Il parla de lui Charles le Brun, premier peintre du Roi, qui craignant que Largilliere ne repartît pour Londres & jugeant alors de ce qu'il seroit un jour, fit tou ce qu'il put pour le retenir. Largilliere se souvenoit encore dans un âge avancé des paroles de le Brun : *Mon ami, quand on peut briller dans so pays, pourquoi porter ses talens ailleurs.* Ce discour lui fit perdre aussitôt l'idée du voyage d'Angleterre & le fixa à Paris.

Chacun s'empressoit à exercer ses talens, & a étendre la gloire de son nom. Un tableau du Parnasse dont il fit présent à un de ses amis, lui acquit l'estime de tous les connoisseurs. On ne parloit que de son habileté pour peindre les Dames, dont les graces, loin de diminuer, gagnoient beaucoup entre ses mains. En vain le Surintendant des bâtimens du Roi d'Angleterre lui écrivit pour

NICOLAS DE LARGILLIERE.

venir profiter de l'honneur que Sa Majesté lui avoit fait de le nommer gardien de son cabinet de tableaux ; cette invitation, toute flatteuse qu'elle étoit, fut inutile. L'amitié de Charles le Brun, une fortune naissante, un solide établissement, servirent à l'en consoler, & il se maria en 1698, à l'âge de quarante-trois ans, avec la fille du fameux Forest.

Rien ne fut plus rapide que sa réputation ; acquise par de grands talens, elle lui avoit mérité une place à l'Académie de peinture dès l'année 1686 : il y fut reçu en qualité de peintre d'histoire. Le talent du portrait qu'il cultiva particulierement fut poussé au dégré le plus éminent, sans abandonner cependant l'histoire, le paysage, les animaux, les fruits, les fleurs, qui l'occupoient de tems en tems, & à qui l'habileté de son pinceau procuroit une nouvelle vie. Son tableau de réception fut le portrait, en pied & historié, de son ami Charles le Brun.

A l'avénement de Jacques II à la couronne d'Angleterre, on le manda pour peindre les portraits du Roi & de la Reine, qu'un Seigneur avoit demandé, avec la grace particuliere que ce fut Largilliere qui les fît : distinction peu commune. Les récompenses & les marques de bonté qu'il reçut de leurs Majestés Angloises, firent connoître à la Cour de Londres quel étoit leur contentement. Les prix exorbitans que les Seigneurs Anglois proposérent à Largilliere pour faire leurs portraits, ne le tenterent point ; la jalousie des Peintres du pays, que son mérite lui avoit suscitée, le détermina a reprendre promptement la route de France. Ce fut son troisiéme & dernier voyage en Angleterre.

NICOLAS DE LARGILLIERE.

A peine fut-il arrivé à Paris, que les Officie de la ville lui commanderent deux grands tablea qui se voient dans la grande salle de l'hôtel de vill l'un est le repas que la ville de Paris donna, e 1687, à Louis XIV & à toute sa Cour, au suj de sa convalescence; l'autre est le mariage de M le Duc de Bourgogne, avec Marie-Adélaïde d Savoye, conclu en 1697. La capacité de Largi liere, son beau génie, sa facilité, y parurent dar tout leur jour, & ces tableaux furent suivis d'u autre aussi grand, placé dans l'Eglise de sain Geneviéve, pour acquitter le vœu que la ville f en 1694, après deux années de stérilité. Ce pei tre s'y est peint parmi les assistans, & y a plac Santeuil, qui l'en avoit prié. Au lieu de le peindı en surplis, il le représenta, par malice, envelop dans son manteau noir; Santeuil qui en fut infor mé, porta ses plaintes au Prévôt des Marchands e beaux vers Latins, intitulés: *In votivâ tabellâ a ædem D. Genovefæ pictus fraudulenter conqueritur e Albo Santolius niger ad A. Bosc urbi præfectum.* O obligea Largilliere de donner quelque satisfactio à un poëte d'une aussi grande réputation, & don la latinité & la poësie sont dignes du siécle d'Au guste.

Ce peintre eut peu de liaison avec la Cour d France, auprès de laquelle il n'a jamais fait aucun démarche; il aimoit mieux, à ce qu'il m'a dit plu sieurs fois, travailler pour le public: les soins e étoient moins grands, & le payement plus prompt Il fit cependant les portraits de M. le Duc d Bourgogne, du Duc de Berry, & de plusieurs au tres Princes; mais il n'a jamais eu de pension. L plus grand honneur qu'il ait reçu, fut de voir

placer, chez le Grand Duc de Toſcane, ſon portrait, qui eſt un des plus beaux de ſa galerie. L'académie de peinture, dans ce même tems, le nomma Profeſſeur, Recteur, enſuite Directeur, & il eſt mort Chancelier de cette compagnie. NICOLAS DE LARGILLIERE.

Le génie de cet homme rare s'étendoit à tout; c'eſt cette ſupériorité de talens qu'Horace appelle *mens divinior*. En parcourant ainſi toutes les branches de ſon art, il a fait voir que rien n'eſt hors de la ſphère d'un bon peintre. On trouve dans ſes ouvrages un pinceau frais, une touche légère & ſpirituelle, un génie abondant, un deſſein correct, des têtes & des mains admirables, des draperies ſavamment jettées. Ce qu'il produit prend un caractère de vérité d'autant plus ſurprenant, qu'il faiſoit tout de pratique; plus de modéle, plus de manequin. *Il avoit ſi ſouvent vu & examiné la nature, qu'elle étoit*, diſoit-il, *toujours préſente à ſon imagination*. Quelquefois, en approchant ces peintures du naturel, la nature s'échappe & l'habile homme paroît manieré. Largilliere s'eſt toujours piqué de ne rien copier: il jettoit ſa penſée ſur la toile ſans faire aucune étude; la ſeule imitation des têtes & des mains en étoit exceptée. Comme il travailloit très-vîte, & qu'il ne tourmentoit point ſes couleurs, elles conſervent encore une fraîcheur, une vivacité, un moëlleux dignes de Vandyck.

Un grand poëte a fait ces vers en ſon honneur:

Diſciple peu conſtant de la belle nature,
Il ſçavoit ſans modéle en ſaiſir tous les traits;
Et le preſtige heureux qu'il mit dans ſes portraits,
De nouveaux agrémens enrichit la peinture.

NICOLAS DE LARGIL-LIERE.

Tout parut s'embellir ſous ſes doigts créateurs ;
Les tréſors de Pomone & les préſens de Flore,
De ſon pinceau ſembloit éclore,
Et prenoient ſous ſa main d'auſſi vives couleurs.

On ne peut être plus lié qu'il l'étoit avec le cé lébre Rigaud ; quoiqu'attachés tous deux au mêm genre, très-oppoſés dans leur maniere de peindre ils ne diſputoient entr'eux que de mérite. Largi liere, qui ne voyoit point un rival dans un con current, lui dit un jour en admirant ſes ouvrages qu'aucun peintre n'approchoit de lui. Rigaud lu repliqua : *Vous êtes, Monſieur, non-ſeulement u académicien très-diſtingué ; mais vos divers talens mé riteroient ſix pareilles places.*

Un Magiſtrat qui aimoit Largilliere, le menoi ſouvent à une de ſes terres, dont les appartemen étoient ornés de deſſus de porte de ſa main, & la ſalle à manger d'un grand tableau qui repréſen toit un buffet. Un jour, étant à table avec diffé rentes perſonnes, le mur d'une orangerie, qu terminoit l'enfilade de pluſieurs portes, choqu un des convives, qui demanda avec vivacité Largilliere, ce que ſon génie pourroit lui fourni pour corriger ce triſte aſpect : *Je ferai, quand j voudrai, paſſer votre vûe à travers ce mur*, ré pondit Largilliere. On le prit au mot ; on pré para ſur le champ les échafauts, & il y peigni à l'huile, un grand ciel avec différens oiſeaux & dans le bas un payſage avec une baluſtrad qui porte des fleurs & des fruits, dans leſquel on voit un perroquet & un chat ſi parfaitemen

NICOLAS DE LARGILLIERE.

mités, que le maître fit faire un toît à ce pignon, pour préserver des injures du tems un morceau aussi agréable. La promptitude de sa main égaloit l'abondance de son génie : tout autre auroit été trois mois à faire ce qu'il exécuta en huit jours ; chaque voyage ajoutoit de nouvelles beautés à ce morceau ; tantôt c'étoient des fleurs, une autre fois des ornemens ; enfin, deux figures de fleuves occuperent le bas du tableau avec leurs urnes, dont les eaux, après avoir formé plusieurs nappes, paroissoient se réunir. Il peignit encore, sur le retour d'un mur contigu, les armes du maître, ornées d'architecture. Un grand rideau de toile couvre présentement ce beau morceau.

Son caractère de probité, son aimable conversation, l'ont toujours rendu cher aux honnêtes gens, & son habile pinceau, connu par toute l'Europe, attiroit chez lui les étrangers. La belle maison qu'il avoit fait bâtir à Paris, étoit ornée de tous côtés des productions de son génie ; sans parler d'un grand nombre de portraits, qu'on fait monter à quinze mille, on y remarquoit plusieurs (a) tableaux de la vie de Jesus-Christ & de celle de la Vierge ; sçavoir, l'Annonciation, le jardin des Oliviers, l'entrée en Jérusalem, un portement de croix, une élévation de croix, un crucifiement, le moment que Notre-Seigneur expire, appellé *le Consommatum est* ; Notre-Seigneur mis au tombeau, huit têtes d'apôtres, avec plusieurs paysages & des dessus de porte, qui représentent des fleurs & des fruits, mêlés d'ins-

(a) Ses tableaux d'histoire sont très-maniérés.

NICOLAS DE LARGILLIERE.

trumens de musique. On y voit une chambre t piſſée de grands tableaux, où il a feint des ridea un payſage & une baluſtrade en bas où ſont d perroquets, des ſinges, des chats parmi des fru & des fleurs. L'humeur gaie n'a jamais abando né Largilliere, & je me ſouviens que, deux a avant ſa mort, tout paralytique qu'il étoit, il r récita, en préſence de ſa femme, des vers qu avoit fait au ſujet de leur mariage. Galant av les Dames dont il faiſoit le portrait, il redil volontiers le compliment qu'il avoit fait à une d plus aimables : *Vous êtes ſi belle, Madame, qu vous croiroit de la race des fleurs.*

Ce grand peintre étoit de ces artiſtes qui o des droits ſur les éloges de la poſtérité; on aur ſouhaité qu'il eût ceſſé de travailler dans les dix de nieres années de ſa vie. Les beaux arts, ainſi q les amours, n'ont qu'une ſaiſon. Il étoit apparer ment ſourd à cette voix intérieure qui ſe faiſ entendre à un ancien (*a*) poëte, & qui l'avert ſoit de ſe repoſer à propos, lorſqu'affoibli par l'âg il auroit pu produire des ouvrages qui auroie déparé les premiers.

Largilliere fut attaqué en 1743 d'une paralyſi qui ne lui permit plus de travailler pendant tr années conſécutives. Il conſerva toujours une pr ſence d'eſprit admirable juſqu'à ſon dernier m ment, qui arriva le 20 Mars 1746, à l'âge d

(*a*) *Eſt mihi purgatam crebrò qui perſonet aurem,*
Solve ſeneſcentem maturè ſanus equum, ne
Peccet ad extremum ridendus, & ilia ducat.
Horat. Epiſt. Lib. I. v. 7.

uatre-vingt-dix ans. Il fut inhumé dans l'Eglise e ſaint Médéric, & n'a laiſſé qu'un fils, mort ;onſeiller au Châtelet; & une fille mariée deux ›is, & morte ſans avoir laiſſé d'enfans.

NICOLAS DE LARGILLIERE.

Ses deſſeins ſont peu communs; il jettoit tout un coup ſa penſée ſur la toile : ceux que l'on ›nſerve de lui, ſont à la pierre noire, relevée : blanc de craie; quelques-uns à la ſanguine, & plume y eſt fort rarement employée, excepté ıns les croquis; le feu & l'eſprit qui étoient afctés à ce maître, y brillent de toutes parts. Ses udes de draperies ſont excellentes, & ſes mains aux ois crayons, ſont belles comme celles de Vandyck. n remarque dans tous ſes deſſeins des têtes négées, formées par des ovales, ainſi que le praquoit le Pouſſin.

Il a fait pluſieurs élèves, entr'autres, les ſieurs ilot & Van-Schuppen, premier peintre de l'Emreur, fils du fameux graveur de ce nom; le ſieur ns & Mrs. des Lyens & Oudry, peintres diſtinés de l'académie; le ſieur Meuſnier fils, & le ur Chevalier Deſcombes, qui a fait ſon portrait ux ans avant ſa mort. Largilliere n'a cepennt mis le pinceau à la main qu'au ſieur Vanhuppen.

On voit de beaux portraits de ſa main, dans galerie de Salzdahlen, du Duc de Brunſwic, incipalement celui du Général Jordan, qui apye ſa main ſur ſon caſque.

On a gravé environ ſoixante morceaux d'après ; les portraits les plus remarquables ſont ceux Cardinal de Noailles, de Michel Colbert, Arevêque de Toulouſe; de Pierre-Daniel Huet,

NICOLAS DE LARGILLIERE.

Evêque d'Avranches ; de l'Abbé de Louvois, de Charles Gobinet, Principal du collége du Plessis ; du Président Lambert, sa femme, sa fille, trois portraits historiés ; Madame Titon ; le Prince de Galles, de trois manieres ; Magalotti, Lieutenant Général ; Géoffroi pere & fils ; Claude Bourdeloue, Mitantier, Bertin, la Duclos de la comédie, le Brun, Vander-Meulen, Forest, son portrait peint par lui-même en differens âges : le tout gravé par Edelinck, Van-Schuppen, Pitau, *Smith*, Roullet, Vermeulen, Drevet, Desplaces, Chereau, Surugue, Petit, & autres.



JOSEPH VIVIEN.

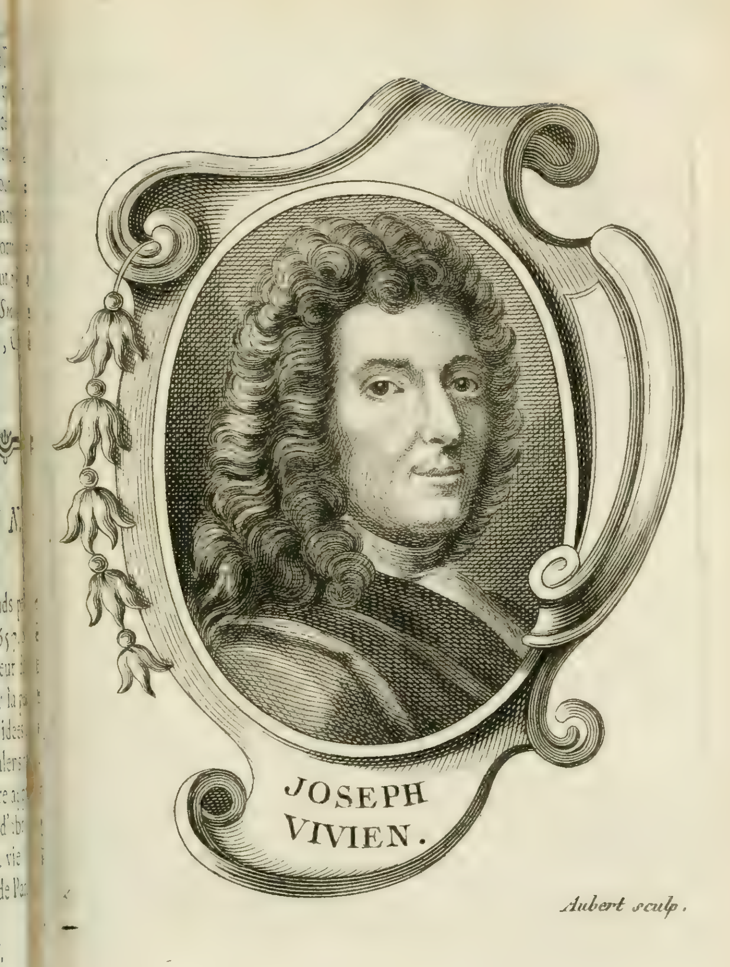
JOSEPH VIVIEN.

IL est dû une place dans la vie des grands peintres, à Joseph Vivien, né à Lyon en 1657. Son pere, négociant de cette ville, & Recteur de la Charité, voyant l'amour de son fils pour la peinture, la facilité qu'il avoit à rendre ses idées sur le papier, enfin l'apparence de tous les talens propres à cet art, fut le premier à lui en faire apprendre les principes. L'envie de profiter & d'abréger les longs travaux d'une profession où la vie suffit à peine, lui fit entreprendre le voyage de Paris.

Vitaque tam longa brevior non sufficit Arti.

Du Fresnoy, de Art. Gr. v. 496.

Il entra dans l'école de Charles le Brun, do-



Aubert sculp.

DE
pour
meu
e,
e B
s mo
poſ
ns à
er,
e pa
re. S
en p
, Pou
enti
cuti
a m
ser,
qu'é
x ar
bon
e déf
our ſ
el ; la
té d
s à p
ds co
eton
e go
con
s m

P. nx
exco
corp
x,
To

JOSEPH VIVIEN.

e goût ſublime pour le deſſein, & les lumieres upérieures pouvoient ſeules former un grand lève.

Le Brun apperçut ſans peine, au bout de quelues mois, les talens naiſſans de ſon diſciple. Les ompoſitions des grands ſujets de l'hiſtoire, étoient noins à ſa portée que le portrait, & il ſçut s'y xer.

Ce peintre fit des progrès ſurprenans dans ce enre. Son nom, qui devint fameux, lui fourit en peu de tems les moyens de ſe perfectioner. Pour faire un beau portrait, il le peignoit de ice entiere, quoique cela ſoit plus difficile dans exécution. En effet, on ne voit, dans un profil, ue la moitié du viſage, & on doit ſeulement l'emoyer, lorſqu'il y a quelque raiſon particuliere, lle qu'en eut autrefois Apelle. On ſçait que ce faeux artiſte, peignant le Roi (*a*) Antigonus qui oit borgne, le prit de profil, & ſauva par ſon t le défaut de la nature.

Pour ſe diſtinguer, Vivien eſſaya de deſſiner au ſtel; la légèreté de ſa main lui acquit une grande cilité dans ce genre de peinture, & il fut des preiers à peindre, en paſtel, des portraits en pied ands comme nature, dont la fraîcheur & la véé étonnoient. Ce prodige nouveau fut extrêmeent goûté: on ne croyoit qu'à peine ce que les ux confirmoient; le coloris vigoureux de ces aux morceaux faiſoit douter s'ils étoient peints

a) *Pinxit & Antigoni Regis imaginem altero lumine orbam, mus excogitata ratione vitia condendi; obliquam namque fecit, quod corpori deerat, picturæ potius deeſſe videretur.* Plin. Lib. cap. x.

JOSEPH VIVIEN.

à l'huile ou au paſtel. Il eſt vrai que le paſtel a l'a-
vantage ſur l'huile d'être plus frais, plus brillant,
plus vrai & plus approchant de la chair; on y trou-
ve un moëlleux, des fraîcheurs, des paſſages de
ſang qui ne ſont point dans l'huile. Quel dom-
mage que la moindre humidité ruine le paſtel
entiérement!

Notre artiſte repréſentoit toute une famille dans
une riche compoſition, où l'hiſtoire, la fable
& l'allégorie, ſe prêtoient de mutuels ſecours. Ce
qui le diſtingua le plus, ce fut la famille de Mon-
ſeigneur, appellé le grand Dauphin, pere des trois
Princes de France; ce ſont de grands tableaux
qui les repréſentent en pied ſéparément, & que
l'on conſerve dans le cabinet des tableaux du Roi,
qui eſt à la Surintendance de Verſailles.

Louis XIV. le logea d'abord près du Louvre,
enſuite aux Gobelins; l'Académie l'admit dans ſon
corps en 1701, & ſes tableaux de réception fu-
rent les portraits, en paſtel, de Robert de Cotte,
& de Girardon, en buſte hiſtorié. L'Académie le
nomma enſuite Conſeiller, en 1703.

Les Electeurs de Baviére & de Cologne le choi-
ſirent pour leur premier peintre, & il fit, en
grand, le portrait de Maximilien-Emanuel,
Electeur de Baviére, Gouverneur des Pays-Bas.
Quoique Vivien ſe fût attaché au paſtel, il peignoit
auſſi quelquefois à l'huile; il fit de cette ſorte une
grande adoration des Rois, pour être préſenté
le premier jour de Mai 1698, par les Orfévres
devant le portail de Notre-Dame de Paris. Il
fait encore pluſieurs grands tableaux de famille,
compoſés de dix à douze figures: tel eſt le beau
morceau qu'il fit par ordre de l'Electeur de Cologne

JOSEPH VIVIEN.

equel repréſente la réunion de la famille Electo-ale de Baviere, déſunie depuis pluſieurs années ɔar une guerre ſanglante; l'allegorie, qui rend es ſujets plus grands & plus relevés, y eſt employée ·vec beaucoup de génie, & ne devient point une ·nigme dans ce tableau. L'Electrice de Baviére y ɔaroît deſcendre d'une galére qu'on voit derriere ·lle; une femme, repréſentant la République de Veniſe, l'accompagne & lui donne azyle pendant ·es troubles de la guerre, & la ville de Munich ·erſonnifiée embraſſe, par reconnoiſſance, cette emme: l'Electeur conduit d'une main cette illuſ-tre épouſe, & donne l'autre au Prince Electoral on fils, ſuivi des quatre Princes ſes freres, & de Minerve, qui, ayant préſidé à leur éducation, ient une Princeſſe entre ſes bras, qu'elle leur réſente. Mercure, la Juſtice, l'Abondance, la 'aix, avec leurs attributs, ſont élevées dans les airs, & environnées de pluſieurs Génies occupés à garnir ·e feſtons de fleurs les arbres des environs, pour narquer la joie des Bavarois prêts à recevoir leurs ıltesses Electorales; la Diſcorde & la Fraude, u'on voit dans le bas du tableau, ſe précipitent ans des gouffres profonds; & les Arts, accom-·agnés de la Juſtice & de l'Abondance, paroiſ-ent renaître de l'aimable retour du Prince dans es états, dont on voit le palais avec des arcs de riomphe, & le temple de Janus, fermé par l'heu-euſe concluſion de la paix en 1714.

Vivien employa pluſieurs années à peindre ce rand ouvrage, qui fut approuvé de tous les con-oiſſeurs; Louis XIV le voulut voir, & on le porta Verſailles, pour joindre aux éloges de la ville les pplaudiſſemens de la Cour.

JOSEPH VIVIEN.

Tout étoit aimable dans Vivien ; caractère ga & amusant, figure gracieuse, manieres obligeantes, un esprit qui se montroit par-tout, avec cel peu intéressé : on en jugera par le trait suivan Une jeune beauté, enchantée de ses portraits eut une envie extrême d'avoir le sien, & éto inconsolable de ce que sa petite fortune ne lui permettoit pas d'employer une aussi habile main Vivien, qui le sçut, alla dès le lendemain che elle commencer son portrait : elle ne lui cach point l'obstacle qui arrêtoit ce projet ; le peintr en travaillant le leva sur le champ : *La beauté*, lu dit-il, *a des droits acquis sur toutes choses : ne sou met-elle pas les hommes & les Dieux?* Cette aimable personne, qui avoit des doigts de Fée, brod une robe de chambre qu'elle lui envoya quelqu tems après, accompagnée de très-jolis vers.

Un jour qu'il étoit à déjeûner chez un de se amis, l'enthousiasme lui prit de le peindre san sortir de table ; il le commença le matin, & e discourant & buvant ensemble, il fut fini parfaitement le soir. L'habileté peut-elle se joindr mieux à la *prestesse* de la main ? Ce portrait, qu j'ai vû, est parfait pour la ressemblance : la têt est digne de Vandick ; l'habillement est une vest de buffle avec une main passée dedans, & un chapeau de paille.

Vivien peignit une autrefois un homme qui fi difficulté de prendre son portrait, sur ce qu'il ne l trouvoit pas assez ressemblant : le peintre lui répondit : *Eh bien, Monsieur, je n'en suis point embarrassé ; j'y mettrai une queue de singe, je l'ajustera à ma maniere, sans toucher à la ressemblance ; tou le monde vous reconnoîtra, & je trouverai vingt mar*

JOSEPH VIVIEN.

hands pour un ; l'homme prit le tableau ſur le hamp, & le paya.

Lorſque le grand morceau pour l'Electeur de Baiére fut achevé, en 1734, Vivien, dans le deſein de le préſenter à leurs Alteſſes Electorales de Baviére & de Cologne, entreprit, malgré ſon rand âge, de le porter en Allemagne au mois de Novembre : il y ſalua l'Electeur de Cologne. Mais e voyage lui fut funeſte : il tomba malade à Bonne dans le palais de l'Electeur où il étoit logé, & y mourut d'une fluxion de poitrine en 1735, gé de ſoixante dix-huit ans.

Vivien fut marié deux fois, & eut pluſieurs enans, dont il n'y en eut qu'un qui ſuivit ſa proeſſion. Ce jeune homme, étant allé avec lui n Allemagne, découvrit aux ennemis le lieu où toient les tableaux que ſon pere avoit faits de la amille de l'Electeur. Ces morceaux furent enleés par un parti, & l'Electeur, à force d'argent, ut aſſez de peine à les ravoir ; ce fils mourut à Bruxelles à l'âge de trente ans.

Ce peintre avoit encore mené une de ſes filles, ui ſe retira après ſa mort à Munich, pour ſolliiter chez l'Electeur le payement des ouvrages de on pere. Ce Prince, voulant lui marquer l'eſtime u'il conſervoit pour le défunt, la renvoya en France quelque temps après, comblée de ſes libéralités.

Une réputation ſoutenue durant pluſieurs anées, a juſtifié depuis la favorable opinion qu'on voit conçue de ſes ouvrages, & ſa mémoire ſera engée de l'oubli, par le burin du graveur qui a lacé ſon portrait dans cet ouvrage.

Ses élèves & ſes deſſeins ne ſont nullement onnus.

JOSEPH VIVIEN. Le Roi a de ce peintre, outre la famille e grand de Monſeigneur le Grand Dauphin, le po trait en buſte de Monſeigneur le Duc de Berr ſon fils, & celui de Maximilien-Emanuel, Elec teur de Baviére, & Gouverneur des Pays-Bas.

Vermeulen a gravé, d'après Vivien, le po trait, en grand, de la Comteſſe d'Arco, l'Elec teur de Baviére ci-deſſus, eſt encore de lui; Jea Audran l'a auſſi gravé en pied, ainſi que le por trait de l'Electeur de Cologne; Nicolas Blanpi gnon, Curé de ſaint Médéric, eſt d'Edelinck l'Abbé Bignon, par le même; M. Dormeſſon par Flippart; Girardon, en buſte hiſtorié, pa Drevet; Gherardi, comédien Italien, & Jules Hardouin Manſard, par Edelinck; Benoît Au dran, par lui-même; Jean Berrein, par du Flos Corneille Vancleve, par J. B. Poilly.



HYACINTHE RIGAUD

RIGAUD. LA France a perdu ſon Vandyck dans la per ſonne d'Hyacinthe Rigaud, né à Perpignan er 1659. Son pere Mathias & ſon ayeul, qui étoien peintres, lui inſpirerent aiſément le goût de leu profeſſion. Il n'avoit que huit ans, quand le pre mier mourut : ſa mere ne voulant point s'oppoſe à l'inclination qu'il ſembloit avoir héritée de ſe parens, l'envoya à l'âge de quatorze ans à Mont pellier, pour y étudier ſous Pezet & Verdier peintres aſſez médiocres : quelques perſonnes aſ ſurent qu'il travailla auſſi chez Ranc le pere, don


HYACINTHE
RIGAUD.

les portraits approchoient de ceux de *Vandyck*. Quatre années furent employées dans cette étude, & ses talens ne commencerent à éclore que dans la ville de Lyon, où il fut occupé pendant quelque tems. Le goût de *Vandyck* a toujours été son objet; rarement s'en est-il écarté.

Rigaud, dans la vue de se perfectionner, vint à Paris en 1681. L'année suivante, il fit connoître son avancement par le premier prix de peinture qu'il remporta à l'Académie; un évènement imprévu l'empêcha de jouir du fruit de cette victoire, qui d'ordinaire est la pension pour aller à Rome.

Quelques portraits commencerent sa réputation; le premier fut celui d'un nommé Materon, joaillier, qu'il fit au premier coup, dans le goût de *Vandyck*; ce portrait passa successivement au fils & au petit-fils du joaillier. Ce dernier, voulant s'assurer s'il étoit de Rigaud, le fit porter chez lui. Sur les assurances du possesseur que ce portrait étoit de sa main, & sur le nom de Materon, Rigaud reconnut son ouvrage: *La tête*, dit-il, *pourroit être de Vandyck, mais la draperie n'est pas digne de Rigaud, & je la veux repeindre gratuitement.* Le portrait du fameux Girardon fut son second morceau.

Charles le Brun, premier peintre du Roi, ayant vû plusieurs productions de ce jeune artiste, lui trouva un si grand talent pour le portrait, qu'il le détourna de faire le voyage d'Italie, qu'il méditoit depuis long-tems.

Rigaud alla en Roussillon, en 1695, pour revoir sa mere: une de ses principales vues, en faisant ce voyage, étoit de la peindre, & de remporter

RIGAUD.

avec lui l'image de celle qui lui avoit donné le jour. Il la peignit de plusieurs côtés, & fit exécuter, par le fameux *Coyzevox*, son buste en marbre, qui fut pendant toute sa vie l'ornement de son cabinet. Drevet fut choisi pour le graver, & afin de rendre ce monument plus authentique Rigaud l'a laissé par son testament à l'Académie de peinture.

M. le Prince de Conti, étant appellé, en 1697, par les Polonois pour être leur Roi, se fit peindre par Rigaud avant que de partir. Ce portrait en pied est dans le château d'Issy, appartenant à ce Prince. Le Duc de saint Simon, intime ami de M. Bouthillier de Rancé, Abbé de la Trape, dont il désiroit avoir le portrait, malgré sa répugnance, engagea Rigaud à en faire le voyage avec lui pour le peindre; il exécuta heureusement le projet du Duc dans les quatre jours qu'il resta à la Trape: la ressemblance y est aussi parfaite que l'ordonnance du tableau est riche; l'Abbé y est assis méditant devant un crucifix qui est sur son bureau, & la plume à la main, il paroît composer quelqu'ouvrage.

On le reçut à l'Académie en qualité de peintre d'histoire, en 1700, & pour sa réception il donna le portrait historié de Desjardins, & fit voir en même temps un crucifiement, composé de plusieurs figures, mais qui n'étoit pas terminé.

Pierre Mignard, qui succéda, en 1690, à Charles le Brun, dans la qualité de premier peintre du Roi, engagea Rigaud à le peindre, pour le mettre dans la salle de l'Académie, à laquelle Rigaud en fit présent: il y est placé à côté de Desjardins, célébre sculpteur, que Rigaud son ami avoit peint gratuitement, ainsi que Despréaux, la Fontaine

RIGAUD.

& Santeuil : ces hommes illuſtres, que ce fameux peintre à fait revivre, de même que pluſieurs autres diſtingués dans les arts & les ſciences, font connoître le cas qu'il ſçavoit faire des grands talens.

Monſieur, & ſon fils le Duc de Chartres, depuis Régent du Royaume, voulurent avoir leurs portraits de la main de Rigaud : M. le Prince, le Duc de Bourbon ſon fils, Mademoiſelle de Montpenſier, en firent autant. L'exemple de ces Princes fut ſuivi de toute la cour, & la quantité de Souverains & de Seigneurs qu'il a peints, le fit nommer dans la ſuite le peintre de la Cour. Il ſemble que le ciel veuille qu'il n'y ait que les grands peintres qui peignent les héros, il les fait naître enſemble.

Le portrait qu'il peignit de Monſeigneur, devant Philiſbourg, rendit ſon nom célèbre à la Cour, & engagea Louis XIV à le nommer, en 1700, pour peindre Philippe V ſon petit-fils, avant ſon départ pour aller prendre poſſeſſion de ſes Royaumes. Philippe demanda à Louis XIV ſon portrait, & Rigaud commença à peindre ce Monarque en 1701. Ce morceau fut trouvé ſi beau, que le Roi lui ordonna d'en faire une copie toute de ſa main, & de la même grandeur, pour l'envoyer au Roi d'Eſpagne.

M. le Duc de Mantoue, étant à Paris, fit l'honneur à ce peintre, en 1704, de le venir voir, & de lui commander ſon portrait & celui de la Ducheſſe ſa femme : Madame de Némours en fit autant, quoiqu'elle eût près de quatre-vingt ans, âge où l'amour-propre redoute la fidélité d'un pinceau ſans fard. Il peignit en même tems le célébre Boſſuet, Evêque de Meaux ; on le voit en pied au

RIGAUD. milieu de ses ouvrages, & c'est une de ses plus belles productions. Quelque années après, la Reine d'Angleterre lui donna ordre de se rendre à saint Germain-en-Laye, pour commencer le portrait de Jacques III son fils.

L'Académie chargea ensuite Rigaud de peindre le Duc d'Antin son protecteur, pour être placé dans la salle d'assemblée : Rigaud y employa tout son sçavoir & en fit présent à l'Académie. Le cardinal de Bouillon, doyen du sacré Collége, qui s'étoit retiré la même année à Rouen, par ordre du Roi, lui envoya un de ses officiers avec une lettre de sa main, pour l'engager à venir faire son portrait : ce cardinal est assis & entouré de deux génies, qui sont le Duc d'Albret & un autre Seigneur de sa maison : c'est encore un de ses meilleurs morceaux : & il a été gravé en 1744, par Jean M. Preisler.

La ville de Perpignan, qui jouit du privilége spécial accordé en 1449 par les Rois & Reines de Castille & d'Arragon, qui est de nommer tous les ans un noble, voulut donner, en 1709, à son citoyen la marque d'estime la plus éclatante. Elle crut que son choix ne pouvoit mieux tomber que sur Hyacinthe Rigaud, qu'elle agrégea au corps de ses nobles citoyens : le Duc de Noailles, Gouverneur de la province, se trouvant pour lors à Perpignan, voulut bien le féliciter sur ce nouvel honneur. Louis XIV & le Roi ont confirmé ces lettres de noblesse, & il y a un arrêt du 3 Novembre 1723, dont voici les termes : *maintenu dans la noblesse, lui confirmée, tant en considération de la réputation qu'il s'étoit acquise dans son art, que pour avoir eu l'honneur de peindre la maison Royale jusqu'à la quatrième génération.* Il donna à cette ville, en 1736,

un grand portrait du Roi dans une riche bordure, qui est placé à l'hôtel de ville.

Madame, Duchesse d'Orléans, Princesse Palatine de Baviere, s'étant fait peindre à Marly, par Rigaud, Louis XIV fut si frappé de la ressemblance & de l'ordonnance du portrait, qu'il dit que ce morceau, dans tous les tems, feroit honneur au Peintre.

Sur la demande du cardinal *Albani*, neveu de Clément XI, les cardinaux de Rohan & de Polignac, firent faire leurs portraits par Rigaud, pour les envoyer à cette Eminence. Le Prince Royal de Danemarck, aujourd'hui regnant, & le Prince Electoral de Saxe, maintenant Roi de Pologne, avant que de sortir de France, voulurent avoir leurs portraits d'une si habile main.

Au commencement du regne de Louis XV, le Duc d'Orléans régent, le choisit pour aller à Vincennes peindre Sa Majesté de la même grandeur que Louis XIV : ces portraits sont en grand & très-historiés ; le dessein, le coloris, des draperies magnifiques, égalent l'intelligence & la belle touche qui s'y remarquent.

Pendant qu'il peignoit Louis XV, Sa Majesté eut la bonté de lui demander s'il étoit marié & s'il avoit des enfans, il répondit qu'il l'étoit, & qu'il n'avoit point d'enfans, Dieu merci ; le Roi, surpris de ces derniers mots, lui en demanda l'explication : *C'est*, dit-il, *Sire, que mes enfans n'auroient pas de quoi vivre, votre Majesté héritant de tout ce que j'ai pû gagner au bout de mon pinceau.* Le Roi l'assura qu'il se feroit expliquer la chose, & qu'il en parleroit à M. le Régent & au cardinal du Bois, alors premier ministre. On fit pour Rigaud ce qu'on

RIGAUD.

n'avoit fait pour perſonne ; on lui conſerva, malgré la rigueur du (*a*) *viſa*, le même revenu qu'il avoit ſur l'hôtel de ville, avec cette différence, que ſes rentes auparavant perpétuelles, furent converties en viageres, tant ſur ſa tête que ſur celle de ſa femme.

Le Grand Duc de Toſcane avoit demandé le portrait de Rigaud, dans le temps de la nonciature du cardinal *Gualtieri*. Ce portrait eut le triſte ſort de ſon équipage, qui périt en mer ; le Grand Duc en ſouhaita un nouveau, que Rigaud lui envoya avec un abrégé de ſa vie, auquel il a toujours exactement travaillé. Ce Prince lui fit préſent de deux beaux grouppes de bronze modernes, montés ſuperbement. La derniere fois qu'il eut l'honneur de peindre le Roi, il fut annobli de nouveau, & enſuite fut fait chevalier de ſaint Michel, en 1727, avec une penſion de mille livres : c'eſt ainſi qu'il arrivoit aux honneurs par la voie du mérite.

Il y avoit déja du tems que l'Académie l'avoit nommé Profeſſeur ; elle le fit enſuite Recteur & Directeur, places dont il s'eſt dignement acquitté en travaillant à rédiger les Statuts de l'Académie, qu'il avoit communiqués au Duc d'Antin, & dont le projet n'a point eu d'exécution.

Le Duc d'Antin, Surintendant des bâtimens de Sa Majeſté, faiſoit un grand cas d'Hyacinthe Rigaud ; & pluſieurs perſonnes de diſtinction prenoient plaiſir à le fréquenter. Il étoit bien fait

(*a*) Réglement de l'Etat, en 1722, pour examiner l'origine de la propriété des billets de banque entre les mains de chaque particulier, afin d'en faire la réduction ſuivant les différentes preuves qu'il en donneroit.

RIGAUD.

ſpirituel dans ſes reparties ; & malgré la difficulté qu'il avoit de s'énoncer, ſa converſation n'en étoit pas moins agréable ; ſes ſentimens élevés ſont peints dans ſes ouvrages. Il gagnoit à être connu ; il étoit bon ami, très-charitable, exact à ſes devoirs, d'une générosité peu commune & d'une piété exemplaire.

Lorſqu'un Souverain avoit deſſein de former un cabinet de tableaux, Rigaud étoit nommé par préférence ; la grande connoiſſance qu'il avoit des écoles & des différens caractères des maîtres, avec une probité reconnue, juſtifioit le choix qu'on avoit fait de ſa perſonne. Le Roi l'avoit nommé en dernier lieu pour l'acquiſition d'une partie du cabinet du Prince de Carignan, & le Roi de Pologne en pareille occaſion s'étoit adreſſé à lui : il a eu l'honneur de recevoir de ce Prince un aſſortiment des plus belles porcelaines de Dreſde. Le nom de ce Peintre étoit auſſi fameux dans les pays étrangers qu'en France ; aucun Milord ne paſſoit à Paris ſans exercer ſon pinceau : l'Allemagne & l'Eſpagne ſont remplies de ſes ouvrages. Lorſqu'après la mort du ſieur Ranc ſon neveu, il fallut nommer le premier peintre de Sa Majeſté Catholique, Rigaud, chargé de le choiſir, y envoya M. Vanloo le fils, qui a long-tems occupé cette place avec diſtinction, & qui ne ſe diſtingue pas moins préſentement en cette ville.

Les honneurs & les lettres que ce grand peintre a reçûs de différens Souverains, demanderoient ici trop de détail. Il a peint cinq Monarques, tous les Princes du ſang royal, & les perſonnages les plus diſtingués de l'Europe. Sa coûtume étoit de tenir un regiſtre exact, où les noms & les qualités des

personnes qu'il peignoit, étoient marqués avec leu âge, l'année & le prix du tableau.

Un étranger étant venu demander le portrait d son pere que Rigaud avoit peint il y avoit plu de quarante ans, il le conduisit dans une salle o étoient plusieurs anciens portraits, & lui dit de l examiner : l'étranger reconnut le portrait, ouvr sa bourse, & le peintre ayant regardé derriere l toile l'année dans laquelle il avoit été fait, ne l demanda que cinquante livres, prix qu'il exigeo en ce tems-là : l'étranger fut extrêmement surpri de cette bonne foi.

Rigaud sçavoit donner à ses portraits une parfaite ressemblance, que du plus loin qu'o les apperçevoit, on entroit, pour ainsi dire en conversation avec les personnes qu'ils repre sentoient : on peut dire que ces portraits lai soient plus de choses à penser, qu'ils n'en expr moient : il s'étoit fait sur la physionomie des rè gles si certaines & si bien établies par l'usage que rarement il manquoit une ressemblance. Com me il ne pouvoit pas suffire à tous ceux qui s'en pressoient d'être peints de sa main, il mit à s portraits un prix assez haut ; & quoiqu'il l'eû doublé dans la suite, il n'en fut pas moins em ployé.

Son inclination à peindre l'histoire éclatoit d tems en tems : il a fait un saint André plus gran que nature & à mi-corps, qu'il a donné à l'A cadémie, une présentation au Temple peinte dan le goût de Rembrant qu'il a laissée au Roi e mourant ; un crucifiement fini en partie, & un nativité en petit, gravée par Drevet. Son cabine se distinguoit par plusieurs bons tableaux, te

que du Giorgion, de Rubens, de *Vandyck*, de Rembrant, de *Salvator Rosa*, du Guaspre, du Bourdon & des bons maîtres François. RIGAUD.

Rigaud pouvoit être nommé le peintre de la nature, il ne peignoit rien que d'après elle: sans la copier servilement & telle qu'elle se présentoit à lui, il en faisoit un choix exquis: étoffes, habillemens, jusqu'à une épée, un livre, tout étoit devant ses yeux, & la vérité brilloit dans tout ce qu'il faisoit. Les petites choses servent à faire valoir les grandes. Horace l'a si bien dit: *Parvis quoque rebus magna juvari.* Les draperies qu'il sçavoit varier de cent manieres différentes, & faire paroître d'une seule piéce par l'ingénieuse liaison des plis, faisoient sa principale étude. S'il peignoit du velours, du satin, du taffetas, des fourrures, des dentelles, on y portoit la main pour se détromper; les perruques, les cheveux si difficiles à peindre, n'étoient qu'un jeu pour lui; les mains surtout dans ses tableaux sont divines: souvent pour se contenter lui-même, il effaçoit des choses qui l'avoient occupé plusieurs jours, & qui auroient satisfait les goûts les plus difficiles; le moindre coup de pinceau, un reflet, un passage, un réveillon, n'étoit jamais placé que Rigaud ne pût en rendre compte: extrêmement propre dans ses couleurs, il broyoit les plus belles, & ne négligeoit rien pour en conserver la durée jusqu'à charger lui-même sa palette: ses couleurs en effet & ses teintes sont si vives, que ses premiers ouvrages sont aussi frais que les derniers: personne n'ébauchoit ses tableaux, les fonds même étoient de sa main; sans en ôter le goût & la belle touche, sans qu'il y parût rien de peiné, il

RIGAUD. les finiſſoit avec une patience admirable. L'on n
doit pas cependant mal juger de ce long travai
Quand il vouloit aller vîte, il peignoit une têt
en deux heures de tems; c'eſt ainſi qu'il a fa
le portrait de ſon beau-pere, & un enfant nu, qu
eſt auſſi beau que s'il étoit de *Vandyck*.

Pluſieurs de ſes portraits ſont hiſtoriés, te
que ceux de Louis XIV, de Louis XV, du Ro
d'Eſpagne, de Madame Ducheſſe d'Orléans, d
Madame de Nemours, du Duc de Villars, d
Duc d'Antin, des cardinaux de Bouillon, de Roha
& de Polignac, de l'Evêque de Meaux, de l'Abb
de Rancé, de MM. Orry, d'Hoſier, de Desjardins
de Mignard, de Léonard & autres. La plûpart d
ces beaux ouvrages ont été gravés par les plu
habiles gens : il avoit un art particulier à faire va
loir la gravure, en retouchant les épreuves ave
une patience & une intelligence ſurprenantes; o
peut même dire qu'il a formé les graveurs d
ſon tems.

Les vers ſuivans ont été tirés d'un ouvrage pério
dique :

Fameux diſpenſateur de l'immortalité,
Qui ne reconnoîtroit dans ta docte peinture,
Et le rival de la Nature,
Et l'amant de la Vérité ?
Que de Héros ſemblent renaître !
Eſt-ce l'image ou la réalité ?
Diſpoſe-tu de la vie & de l'être ?
Ou, nouveau Promethée, oſas-tu dans les cieux
Dérober ce feu précieux,

q

RIGAUD.

Qui dans tes mains prompt à paroître,
Tel qu'il anima l'homme, anime tes portraits ?
Atropos des humains ne détruit plus les traits :
On croit entretenir encore
Ceux que ses coups ont abbatus ;
Et sur la toile on voit éclore
Et leur esprit & leurs vertus.

Quoique Rigaud fut naturellement galant avec es Dames, il n'aimoit point à les peindre : *Si e les fais*, disoit-il, *telles qu'elles sont, elles ne se rouveront pas assez belles ; si je les flatte trop, elles ie ressembleront pas.* Une Dame qui avoit beaucoup le rouge & dont il faisoit le portrait, se plaignant e ce qu'il n'employoit pas d'assez belles couleurs, ui demanda où il les achetoit, *je crois, Madaie*, dit Rigaud, *que c'est le même marchand qui nous s vend à tous deux.*

Ce qui lui arriva au sujet du portrait du fameux Quinaut, ne doit pas être oublié. Après avoir emloyé tout ce que son art put lui fournir pour eprésenter ce grand Poëte, il lui envoya son ortrait par un de ses élèves. Malheureusement, e maître qui étoit homme de robbe, étoit au paiis dans ce moment-là, & l'élève ne trouva ue sa femme qui, au lieu d'examiner si le porait étoit bien ressemblant, s'avisa de regarder a toile sur laquelle il étoit peint ; & la trouvant op grosse, elle renvoya le portrait à Rigaud, n lui faisant dire qu'il se mocquoit de son mari, e l'avoir peint sur une pareille toile, & qu'il méritoit bien qu'il en eût employé une plus fine.

RIGAUD.

Cette réponſe fit autant rire le peintre, qu'ell fâcha le mari, qui courut à ſon retour du Palai chez Rigaud lui faire des excuſes & reprendre ſo portrait.

La ſingularité de ſon mariage mérite encor d'être rapportée. Le laquais d'une Dame qu cherchoit par ſon ordre un peintre (c'étoit pou mettre ſon plancher en couleur) fut adreſſé Hyacinthe Rigaud, qui, ſans ſe fâcher, s'inform de ſa demeure. Il ne manqua pas dès l'après-din de ſe rendre chez elle, & lui demanda quel ou vrage de peinture il y avoit à faire dans ſa mai ſon : la Dame voyant un homme de bonne mi ne, & ſelon ſa coutume très-proprement habillé ne voulut jamais convenir du fait, & s'excuſa ſu la ſottiſe de ſon domeſtique. On rit beaucoup d l'avanture ; la connoiſſance ſe fit, on ſe trouv de l'eſprit & du mérite de part & d'autre, & enfin Rigaud épouſa la Dame après la mort d ſon mari.

On ne peut être plus ſenſible qu'il le fut à l perte de cette femme en 1742. Les ſoins qu' prit d'elle pendant une très-longue maladie, on développé ſes ſentimens. Rien ne lui coûtoit pou ſoulager ſa nombreuſe famille, & particuliere ment celle de ſa femme. Il me raconta huit jour avant ſa mort, qu'il avoit quatorze neveux, & qu'il étoit ſans ceſſe occupé à leur envoyer de ſecours.

Le Roi venoit de lui donner de nouvelles mar ques de bonté en lui accordant la penſion de Fran çois Deſportes, lorſqu'il fut ſurpris de grands mau de tête accompagnés d'une fiévre, qui firent crain dre pour ſes jours. Cette fiévre augmenta conſi-

RIGAUD.

dérablement par la néceſſité où il ſe trouva pour lever le ſcellé, d'entrer au bout de neuf mois dans la chambre où ſa femme étoit morte. Il fut ſi ſaiſi, que levant les bras au ciel, il s'écria : *Ah ! je vais bientôt vous ſuivre.* En effet, il ſe mit au lit, la fiévre redoubla, & après ſept jours de maladie, elle l'enleva le 27 Décembre 1743, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, ſans laiſſer aucune poſtérité. Rigaud témoigna dans ſes derniers momens de grands ſentimens de piété & beaucoup de charité envers les pauvres & envers ſes domeſtiques. On peut dire qu'il a mérité tous les honneurs qu'il a reçus.

Quelques critiques lui ont reproché le brillant fracas de ſes draperies qui détournent l'eſprit de l'attention naturellement due à la tête d'un portrait. D'autres diſent qu'il faut que ce ſoit le vent qui agite toujours ſes draperies, même dans une chambre, ne pouvant pas naturellement ſe ſoutenir auſſi éloignées qu'elles le ſont du nû de la figure. On conviendra que ces objections ne ſont pas ſans quelque fondement, & que dans ſon dernier tems, Rigaud, à force de finir ſes tableaux, en a rendu les contours ſecs, & que ſa couleur tire un peu ſur le violet.

Il a laiſſé pour élèves Nicolas Deſportes neveu du peintre de ce nom, & pluſieurs copiſtes, tels que les ſieurs la Penai, Prieur, Bayeul, de Launay, & Deſcourt qui ont toujours travaillé ſous ſes yeux : le Gros, frere du fameux ſculpteur, eſt encore de ce nombre, & a été reçu à l'Académie pour le portrait ; Louis René de Vialy qui a peint le portrait de Dom-Philippe Infant d'Eſpagne, & en 1716 Louis XV, la Princeſſe d'Armagnac en

Veſtale, la maiſon de (*a*) ſaint Pierre & le gran
Prieur d'Orléans.

JEAN RANC.

Jean Ranc qui avoit épouſé ſa niéce, a auſſ été ſon élève. Né à Montpellier en 1674, il ſui vit tout le goût de ſon oncle, & ſe diſtingua dan le portrait juſqu'à mériter en 1724 d'être nomm premier peintre du Roi d'Eſpagne. Il avoit été re çu auparavant à l'Académie de peinture en 1703 ſur deux tableaux de réception qui ſont les por traits de Verdier & de la Platte-Montagne fils Profeſſeurs. L'avanture qui ſuit eſt aſſez ſingu liere ; & M. de la Motte en a fait uſage (*b*) dan ſes fables. Pluſieurs gens avoient trouvé que le por trait que Ranc avoit fait d'un de leurs amis, n'é toit pas reſſemblant. Ce peintre piqué de ces diſ cours, pria la perſonne qu'il avoit peinte de l ſeconder dans ſon idée : il prépara une toile dan laquelle il fit un trou pour paſſer ſa tête. Les cri tiques arriverent, & ne trouverent pas encore l portrait aſſez reſſemblant. Alors la tête répondit *Vous vous trompez, Meſſieurs, c'eſt moi-mêm* Jean Ranc, après avoir peint pluſieurs fois toute l Cour d'Eſpagne, fut mandé en Portugal pou peindre la famille Royale : il en reçut des préſen conſidérables, que ſa trop grande dépenſe diſſipa ainſi que tout ce qu'il avoit gagné en Eſpagn Il eſt mort à Madrid en 1735, âgé de ſoixante un ans & ſix mois, laiſſant une veuve & cinq en fans.

(*a*) C'étoit un tableau de cette famille, repréſentant ſix perſonn en pied, le maſque à la main, dans le caractère & l'habillement d Comédiens Italiens.

(*b*) Page 220.

RIGAUD.

Hyacinthe Rigaud se servoit pour ses études de papier bleu & de pierre noire relevée de blanc de craie : ses desseins terminés sont pareillement soutenus d'un lavis d'encre de la Chine, recouvert de hachures à la pierre noire maniée sçavamment : les jours sont relevés de blanc au pinceau avec une précision & une vérité qui enchantent, surtout dans les cheveux, les plumes, les broderies des draperies, les parties de linge & les dentelles. On reconnoît par le beau maniement du crayon & du pinceau, jusqu'à la qualité des étoffes ; le beau fini ne peut être poussé plus loin, joint à l'intelligence des lumieres & l'accord des fonds d'architecture & de paysage dont il décoroit ses tableaux : il étoit quelquefois obligé de finir ses desseins, à cause des graveurs qui ont travaillé d'après lui. Ceux qui sont faits au premier coup, sont surprenans pour l'effet : en un mot, tout annonce Rigaud, tout fait connoître la supériorité de ses talens.

Les ouvrages de cet illustre peintre sont répandus dans toutes les familles de France, d'Espagne, d'Angleterre & des autres pays.

La collection du Roi possede deux portraits en pied de Louis XIV, deux de sa Majesté assise sur son trône, dans des âges différens ; les uns sont à Versailles, les autres dans la galerie d'Apollon à Paris ; le Roi d'Espagne en pied, M. le Duc de Bourgogne, Monseigneur le grand Dauphin, tous trois à Versailles. La mere de Rigaud & sa femme, son portrait, une présentation au Temple, morceau très-fini, qui est son dernier ouvrage, & qu'il a laissé au Roi par son testament, se conservent à Paris dans la galerie d'Apollon.

RIGAUD.

On voit dans les ſalles de l'Académie de peinture quatre morceaux de ſa main, qui ſont les portraits de Desjardins, de Mignard, du Duc d'Antin, le ſien & un ſaint André demi-figure plus grande que nature ; dans la ſalle de l'Académie des inſcriptions, pluſieurs portraits de la famille Royale ; & dans une chapelle des Jacobins rue ſaint Honoré, un ſaint Pierre & un ſaint Paul demi-figure.

L'œuvre gravé de Hyacinthe Rigaud eſt très conſidérable : il n'employoit que les plus habiles gens, tels que G. Edelinck, Drevet pere & fils, Drevet le neveu, Louis Chereau, Daullé, *Schmidt*, G. *Wil*, Duflos, Cars, Petit, J. Audran, Lépicié, Simonneau, S. Valée, Ravenet, Preiſler & autres : on compte deux cens quinze morceaux presque tous portraits hiſtoriés, parmi leſquels on peut diſtinguer l'Evêque de Meaux, les cardinaux de Polignac, du Bois & Fleuri, Samuel Bernard, Desjardins, Frédéric Léonard, le Comte d'Evreux, Mignard, Claude Deshayes, Gendron célébre Médecin oculiſte, Jean-Baptiſte Sylva Médecin de la Faculté de Paris, & ſon portrait gravé de quatre manieres différentes : celui qui eſt exécuté par G. Edelinck eſt regardé comme un chef-d'œuvre.




LOUIS
CHERON.
Aubert sculp



LOUIS CHERON.

LOUIS Cheron, frere puîné d'Elisabeth-Sophie Cheron dont on vient de parler dans ce volume, reçut de la nature un vaste génie pour la peinture. Il vint au monde à Paris vers l'an 1660. Son pere qui étoit Calviniste, l'eleva, ainsi que sa sœur, dans sa croyance & dans sa profession; & comme il étoit peintre de portraits, il se fixa à lui en enseigner la pratique : mais le jeune Louis ne s'en tint point à des talens si bornés; des pensées plus élevées le porterent à traiter l'histoire; aucun trait remarquable ne lui échappoit, le papier sur le champ en étoit le dépositaire, & sa facilité à inventer toutes sortes de sujets, fit connoître quel soutien la peinture trouveroit un jour en sa personne. LOUIS CHERON.

Ces heureux commencemens furent secondés par un séjour de dix-huit ans en Italie, où les ouvrages de Raphaël & de Jules Romain lui formerent un goût des plus exquis. Cheron s'étoit proposé le premier pour l'élévation de la pensée & la correction du dessein, & le second pour la fierté du caractère. De si grandes sources où il avoit puisé, donnerent à cet artiste ce caractère antique, cette noble simplicité, & ce goût épuré si rare chez nos (a) Modernes.

(a) Madame de Sévigné a dit : *Les anciens sont plus beaux, & nous sommes plus jolis.*

LOUIS CHERON.

Sa sœur, qui lui fournissoit tous les secours nécessaires pendant son séjour en Italie, favorisa de si heureux talens. Cheron revint à Paris, où il fit plusieurs ouvrages, entr'autres les deux tableaux du Mai qui sont à Notre-Dame; l'un est Hérodiade, tenant la tête de S. Jean-Baptiste; l'autre la prédiction du prophéte Agabus à saint Paul; & un grand tableau pour le maître-autel des Jacobins de la rue saint Jacques, qui représente une Visitation, avec un fond d'architecture admirable *(a)*.

Cheron a peint encore dans le salon d'une maison où demeuroit sa sœur, l'apothéose d'Hercule au plafond, & l'histoire d'Angélique & de Médor dans quatre tableaux sur les murs, avec deux figures d'après l'antique, vis-à-vis l'une & l'autre peintes en clair-obscur, & un frappement de rocher sur la cheminée : comme la maison appartenoit à sa sœur, ces ouvrages, dont Cheron l'avoit ornée, étoient autant de marques de sa reconnoissance envers elle.

On a souvent entendu, dans ce salon, le frere, la sœur, l'illustre de Piles, & plusieurs sçavans du premier ordre discourir sur les parties les plus intéressantes de la peinture & des beaux arts. La musique succédoit à ces excellentes dissertations; elle occupoit cette sœur & ses deux niéces, qui, quittant la palette sur le déclin du jour, donnoient de nouvelles preuves de leur habileté par l'accord mélodieux de différens instrumens.

La religion Calviniste, que Cheron professoit,

(*a*) Ce tableau n'est pas toujours le même; les Religieux en changent souvent.

LOUIS CHERON.

fut un obſtacle à ſa réception à l'Académie de peinture ; & ne voulant pas ſuivre les avis & le bon exemple de ſa ſœur, qui avoit fait abjuration, il ſe retira en Angleterre en 1695.

Les Anglois connurent ſon mérite, & lui commanderent pluſieurs ouvrages qui ornent les environs de Londres ; j'en ai vu un des plus conſidérables au Château de Bouglton, à vingt lieues de cette ville, appartenant à Milord Montaigu. Le plafond du ſalon repréſente l'aſſemblée des Dieux, composée d'un nombre conſidérable de figures ; le Jugement de Pâris & d'autres ſujets ornent l'eſcalier, ainſi que les deux piéces ſuivantes ; les ordonnances en ſont belles, la correction & le grand caractère ſatisfont l'amateur ; mais le défaut de couleur s'y fait remarquer preſque par-tout : peut-être que la freſque a changé. Il fit auſſi en griſaille pour la gravûre pluſieurs morceaux de l'hiſtoire de Charles I, Roi d'Angleterre.

Cheron deſſinoit auſſi correctement qu'il inventoit facilement : quelque étude cependant qu'il eût faite d'après les plus grands maîtres, il n'avoit pu y puiſer les graces. Ses têtes, quoique *de caractère*, ſont féroces, & ſes figures un peu trop muſculeuſes. Quand on lui demandoit qui étoit ſon maître, il nommoit Raphaël & Jules Romain. Heureux ſi, en imitant ces deux grands hommes, il avoit pu s'approprier la nobleſſe de leurs penſées & l'élévation de leur génie ! Le *Triſſin*, bon poëte Italien du ſeiziéme ſiécle, dans ſon poëme de *Italia liberata da Gothi*, s'eſt propoſé pour modèle le divin Homere ; mais il n'a jamais pu atteindre, ni à la magnificence de ſes images & de ſes expreſſions, ni à la beauté & à la forçe de ſes caractères :

LOUIS CHERON.

ſon génie étoit trop inférieur à celui de ce grand poëte. Virgile au contraire, dont l'eſprit & le génie étoient très élevés, imitant pluſieurs beautés d'Homere, a ſçu en imaginer un grand nombre qui lui ſont propres, & s'eſt d'ailleurs fait en ſa langue un ſtyle auſſi grand, auſſi pur, auſſi égal, & peut-être auſſi ſoutenu que celui du poëte Grec.

Il en eſt de Cheron comme du *Triſſin* : quoique grand imitateur de Raphaël & de Jules Romain, il n'a point entrevu qu'il eſt des objets dont il eſt impoſſible de rendre toute la beauté, à moins d'avoir reçu de la nature le même feu, la même élévation dans les idées, & le même talent pour les rendre, que ceux qui la ſentirent & l'exprimerent ſi parfaitement. Les efforts redoublés du travail peuvent, il eſt vrai, nous rendre habiles & diſtingués dans un art ; mais l'élévation nous échappe, à moins que nous n'ayons des idées capables d'exciter en nous un enthouſiaſme pareil à celui de ces grands hommes.

L'aimable caractère de ce peintre étoit ſoutenu par l'étude de l'Hiſtoire & de la Fable, qui lui avoit fort orné l'eſprit : ſes reparties heureuſes en ſont des preuves. Un Milord lui propoſa de peindre dans le plafond de ſon cabinet un ſujet extrêmement libre ; Cheron, en s'excuſant de le faire, lui répondit : *Milord, il n'y a point d'idée que la peinture ne puiſſe rendre ; je ſuis fâché que celle-ci répugne à l'honnête homme.* Le Milord, loin de ſe fâcher contre Cheron, conçut pour lui des ſentimens dignes de ſa délicateſſe.

Par le moyen d'un Brocanteur, il fit vendre à un des plus grands curieux de Londres, un Chriſt couronné d'épines, qu'il avoit peint dans le goût d'An-

LOUIS CHERON.

ibal Carrache. L'amateur le croyant de ce maître, invita Cheron à le venir voir, & en exalta eaucoup le mérite. *Si vous êtes content de ce tableau*, épondit le peintre, *il faut vous en faire connoître auteur, qui n'eſt pas éloigné.* C'eſt ainſi qu'il ſe découvrit. Le curieux en fut ſi fâché, qu'il fit ôter le ableau de ſon cabinet. Combien d'amateurs lui eſſemblent, & ne jugent du mérite des ouvrages que ſur l'autorité des noms!

Cheron a toujours vécu dans le célibat, & il eſt nort à Londres en 1723, âgé de ſoixante-trois ns, fort regretté des amateurs, & particulierenent de ceux qui aiment le goût antique, dont il ous rapprochoit ſi agréablement toutes les richeſes. On n'a nulle connoiſſance de ſes élèves.

Ses deſſeins ſont pour l'ordinaire lavés légèrenent à l'encre de la Chine, avec un trait de pierre oire aſſez marqué pour former les contours des gures & exprimer les muſcles. Les têtes en ſont aractériſées, la penſée belle, & on y remarque eaucoup de correction. D'autres deſſeins ſont arètés d'un trait de plume, avec un lavis de biſtre. a légèreté s'y rencontre avec la facilité; mais enn, de quelque façon qu'ils ſoient deſſinés, on ne eut ſe tromper à la ſingularité dont il muſcloit ſes igures.

Sa manière de graver à l'eau-forte eſt belle, & 'un grand goût. Il y a trois pièces aſſez grandes; une, l'Eunuque baptiſé par ſaint Philippe, ſaint ierre qui guérit un boiteux à la porte du Temple, nanie & Saphire punis de mort; & vingt-trois ujets, compris le titre pour les Pſeaumes de Daid, que ſa ſœur a traduits en vers françois.

Pluſieurs eſtampes ſont gravées d'après lui: l'hiſ-

LOUIS CHERON.

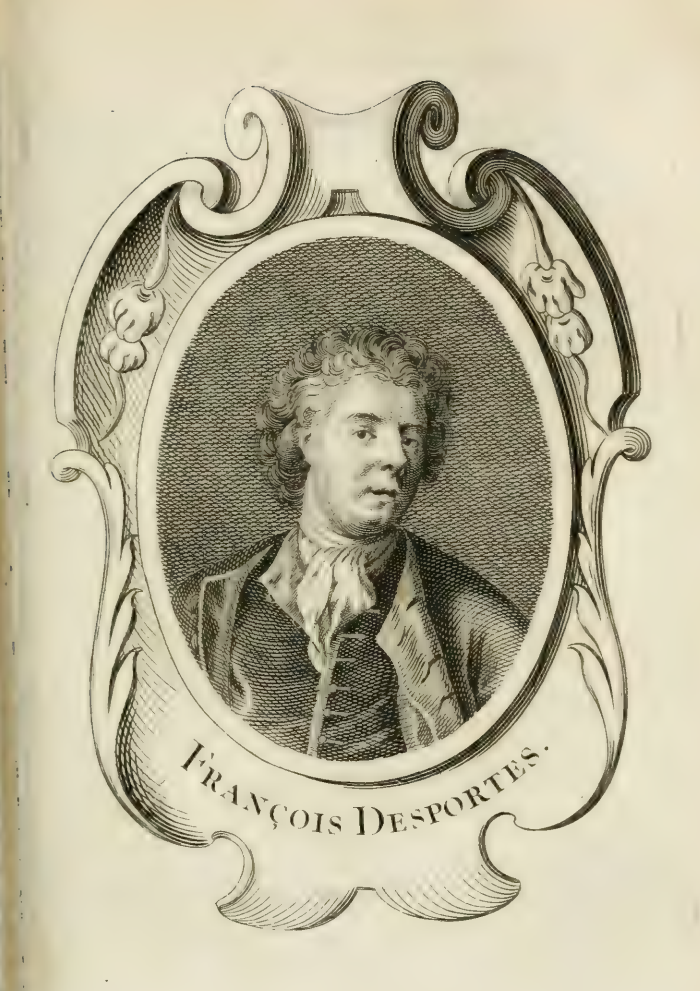
toire de Charles I, Roi d'Angleterre, en dix morceaux, de moyenne grandeur, par les sieurs Lépicié, Dupuis & Chereau le jeune. Jean Mariette a gravé la fille de Jephté, qui va au-devant de son pere; Tardieu le sacrifice de Manué & de sa femme, qui, ayant apperçu un Ange, sont saisis de frayeur; Tardieu le fils a gravé en petit ses deux Mais qui sont à Notre-Dame, sçavoir la décolation de saint Jean, & la prophétie d'Agabus à saint Paul. Le titre des cartons d'Hamptoncourt, peints par Raphaël, est de la main de N. Tardieu, & la Matrone d'Ephèse de celle de C. Simonneau.



FRANÇOIS DESPORTES.

DESPORTES.

Nous avons perdu en 1743 un excellent peintre en la personne de François Desportes, né en 1661, au village de Champigneule en Champagne. Son pere, qui étoit un riche laboureur, l'envoya à l'âge de douze ans à Paris chez un de ses oncles qui y étoit établi. Les poëtes & les peintres ne tirent leur extraction que de la beauté de leurs ouvrages : c'est leur vrai titre de noblesse. Pendant une maladie qu'il eut en arrivant en cette ville, cet oncle lui donna une mauvaise estampe, qu'il dessina dans son lit. Cet essai fit connoître son génie pour le dessein, & on le mit chez *Nicasius*, peintre Flamand : ce maître étoit en réputation de bien peindre les animaux. Sa mort, qui arriva peu de temps après, priva de ses enseignemens le


FRANÇOIS DESPORTES.

DESPORTES.

disciple, qui ne prit point de nouveau guide, & se jetta dans les bras de la nature.

Son premier soin fut de dessiner la figure, d'après le modèle & d'après l'antique : cette étude lui fut très-nécessaire pour les portraits qu'il a faits dans la suite, ainsi que dans ses tableaux de chasses & dans les bas-reliefs qu'il faisoit entrer habilement dans ses compositions.

François se livra d'abord à toutes sortes d'ouvrages pour les entrepreneurs, soit plafonds, ou décorations de theâtre, ornemens, animaux, &c. Ensuite il travailla de concert avec Claude Audran, habile peintre d'ornemens, à embellir le château d'Anet & la Ménagerie de Versailles. On y trouve par-tout un génie aisé, fécond, enjoué, beaucoup d'expression & de vérité, une touche légère, avec un ton de couleur admirable.

Il se maria à Paris en 1692, & quelque temps aprés, Louis XIV lui permit d'aller en Pologne, où il fit avec grand succès les portraits du Roi Jean Sobieski, de la Reine, du Cardinal d'Arquin & de toute la cour : il fut engagé à ce voyage par des Seigneurs Polonois qu'il avoit connus à Paris, & par l'Abbé de Polignac, alors Ambassadeur de France, depuis cardinal, qui le présenta au Roi & à la Reine de Pologne. Après deux ans de séjour en ce pays, le Roi le rappella en France. Quoiqu'il se fût attaché au portrait, il reprit son premier goût de peindre les animaux ; on résiste difficilement à son inclination naturelle.

En 1699, Desportes fut reçu membre de l'Académie de peinture, & ensuite conseiller : son tableau de réception est fort estimé ; il s'y est peint en chasseur, avec des chiens & du gibier qui trom-

DESPORTES.

pent les yeux. Le Roi lui accorda une pension
un logement aux galeries du Louvre. Il peign
les chiens de Sa Majesté, & se trouvoit à tout
les chasses pour dessiner sur le lieu leurs diffe
rentes attitudes : le Roi prenoit souvent plaisir
le voir travailler. Desportes composa de tout
ces études de grands tableaux, où l'on voit d
chiens qui arrêtent des perdrix & des faisans, dai
de beaux paysages qui font le principal ornemen
du château de Marly.

Monseigneur le Dauphin, ayeul du Roi, l'em
ploya ensuite à peindre cinq tableaux de chasses,
grandeur naturelle, qui sont placés dans le châtea
de Meudon.

Desportes fit présent en ce temps-là à M. Mar
sard, sur-intendant des bâtimens, de son portra
en chasseur fait par le célèbre Rigaud, avec deu
chiens & quantité de gibier peints de sa main, &
paysage du fond par Claude Audran : ce morcea
est extrêmement estimé.

Ce fameux peintre, toujours attentif à la per
fection de son art, s'appliqua à l'étude des fleurs
des animaux étrangers, & à celle des fruits, de
légumes & des insectes : ces objets bien traités lu
servirent à représenter diverses saisons de l'anné
pour un Seigneur Anglois. Louis XIV, qui les vit
lui demanda deux tableaux dans le même goût : o
les voit à Versailles, ainsi que quatre sujets d
chasses en petit.

Lors de l'ambassade du Duc d'Aumont en An
gleterre, Desportes obtint du Roi un congé de si
mois pour faire ce voyage à la suite de ce Sei
gneur. Il porta en ce pays plusieurs de ses ouvra
ges; & durant son séjour à Londres, il en compos

DESPORTES.

quantité d'autres pour des Seigneurs Anglois.

Le feu Roi, à ſon retour, lui donna de nou-
eaux ordres pour l'embelliſſement des maiſons
oyales. Sitôt qu'il venoit un oiſeau rare à la Mé-
agerie de Verſailles, il recevoit ordre de le
eindre.

Le Duc d'Orleans régent, qui aimoit paſſion-
ément les arts, avoit une vraie eſtime pour ce
eintre, dont il ſe ſervoit dans les tableaux de
a compoſition. Il lui en fit faire trois pour le palais
oyal, & deux grands composés de fleurs, de
ruits, d'animaux & d'architecture, pour le châ-
eau de la Muette. On lui demanda enſuite des
eſſeins coloriés pour des paravens, des tapis &
utres meubles, pour la manufacture royale des
apis de Turquie établie à Chaillot prés de Paris.

Le Roi lui ordonna en 1735 de renouveller
our celle des Gobelins la tenture de tapiſſerie des
ndes en huit grands tableaux, qui ont été exposés
ucceſſivement au ſalon du Louvre : ces morceaux
nt mérité à leur auteur une approbation géné-
ale. Il fit, pendant le cours de cet ouvrage, cinq
ableaux pour le cabinet du Roi à Compiégne, où
ſt repréſenté un cerf aux abois avec les plus beaux
hiens de la meute du Roi, & deux deſſus de porte
'oiſeaux des Indes pour le château de Choiſy. Plu-
eurs gratifications & une penſion de huit cens
vres furent la récompenſe de ces travaux.

Souvent il ſuivoit le Roi à la chaſſe, & eſquiſſoit
cheval les événemens, les courſes, la mort du
erf, la curée, & ſur-tout les plus beaux chiens,
u'il deſſinoit enſuite au chenil d'après nature :
en diſpoſoit cinq ou ſix ſur une feuille pour les
ontrer au Roi, qui, par leur parfaite reſſem-
lance, les nommoit tous par leur nom.

DESPORTES.

Il n'y a guères à Paris de maisons un peu consi-dérables qui ne possédent des ouvrages de sa main soit portraits, animaux, sujets de chasses, dessu de porte, buffets, sans compter ceux qu'il a fait en Pologne, en Angleterre, & ce qu'il a envoy à Munich, à Vienne & à Turin.

Desportes, que l'Abbé Desfontaines nommo le Nestor de la peinture, marchoit sans cesse ave la nature : son art faisoit tout son plaisir. Sans avo aucune manière, sa touche suivoit la variété de objets, & il peignoit souvent au premier coup. Per sonne n'a mieux entendu les couleurs locales, la perspective aërienne, l'effet du tout ensemble. La vérité, le beau choix & une grande intelligenc ont toujours caractérisé ses ouvrages. S'il peigno une fleur, un fruit, des chiens, il leur donno la vie : il faisoit, pour ainsi dire, parler les ani maux.

Un caractère aimable, des mœurs douces, de manières nobles l'ont toujours distingué parmi se confreres. Il avoit de l'enjouement dans la conver sation, & l'on peut juger de son esprit par ce qu suit : Un riche curieux le pressoit d'admirer un mau vais tableau d'Italie, qu'il mettoit au-dessus de ceu de tous nos peintres : *Je n'y connois d'autre mérite*, d Desportes, *que celui de venir de loin ; c'en est un gran pour vous, mais ce n'en est pas un pour moi.* Il répond un jour très-fiérement à un homme de fortune revêt d'une charge considérable, qui lui disoit qu'u homme comme lui devoit être respecté : *Quand voudrai, Monsieur, je serai ce que vous êtes, ma vous ne pouvez jamais être ce que je suis.*

Desportes fut attaqué d'une fluxion de poitrin en 1743, & il mourut à Paris à l'âge de quatre vingt

DESPORTES.

ingt-deux ans, laiſſant pour élève un fils habile, & de Académie, qui joint au talent de la peinture celui e la poeſie : ſon neveu Nicolas, qui porte ſon nom, eſt encore ſon élève ; mais s'étant attaché u portrait, il eſt devenu celui de l'illuſtre Riaud.

Les études que Deſportes a faites d'après nature ont coloriées, parce qu'il ne croyoit pas moins écessaire d'étudier la vraie couleur des objets, que eur forme. Il ſe ſervoit ordinairement de pierre oire ſur du papier gris, ſans beaucoup de hachues, relevée de blanc de craie : il y en a qui ſont rrêtées d'un trait de plume, avec un lavis léger 'encre de la Chine. Les deſſeins coloriés ſont peints l'huile ſur du gros papier gris ſans impreſſion : nanière excellente pour empêcher qu'ils ne ſe colent l'un contre l'autre ; mais il faut, pour y réuſr, qu'ils ſoient peints au premier coup. Ses étues de chiens ſont faites aux trois crayons, & ſont e la derniere beauté : l'eſprit qui y règne, un feu urprenant, une touche, une préciſion, la nature nême ſaiſie parfaitement, publient l'habileté de a main de François Deſportes.

Le Roi poſſede la plus grande partie des ouvraes de ce maître. On voit à Verſailles quatorze taleaux repréſentant diverſes chaſſes, & des aninaux ſéparément ; cinq à la Ménagerie, qui ſont es chaſſes au cerf, au chevreuil, au daim, au oup & au ſanglier ; ſix tableaux dans l'anti-chamre du Roi à Marly, repréſentant, l'un trois chienes qui arrêtent des perdrix rouges ; deux autres hiennes arrêtent des faiſans ; deux perdrix grises ſuivies par une chienne, paroiſſent dans le troiiéme tableau ; le quatriéme offre l'arrêt de deux

DESPORTES.

faiſans par un chien ; ce même ſujet eſt repréſent[é] dans le cinquiéme, & deux perdrix rouges dans l[e] ſixiéme. On voit à Meudon une chaſſe du ſanglie[r] & du cerf ; à la Muette, c'eſt un canard buvant dan[s] une fontaine, avec pluſieurs oiſeaux, un paon ſur un[e] baluſtrade avec une baſſe de viole & un chien blanc Il y a au château de Compiegne huit tableaux de[s] chaſſes du Roi, & nombre de chiens en arrêt ; les au tres ſont des corbeilles de fruits, avec pluſieurs piéce[s] de gibier. Il y a encore deux tableaux ; l'un de l'oi ſeau nommé chevalier, & l'autre de deux oiſeau[x] des Indes. Deſportes a peint à Fontainebleau un ſan glier arrêté par ſept chiens, & un cerf dans l'eau pour ſuivi par cinq chiens : on voit à Choiſy-le-Roi, u[n] cerf aux abois entouré de pluſieurs chiens, & deu[x] tableaux repréſentant des oiſeaux des Indes. O[n] remarque à Paris dans la galerie d'Apollon u[n] chien qui arrête un faiſan blanc, un autre avec u[n] ſinge & un perroquet, un liévre, un chat noir & blanc, & un chien.

Il y a huit tableaux à l'hôtel des Gobelins, don[t] les ſujets ſont des fruits ſauvages, animaux de[s] Indes, oiſeaux, éléphans, tortues, ſerpens, fleurs: ils ont ſervi à faire de magnifiques tentures d[e] tapiſſeries.

On voit au palais Royal trois tableaux qui étoien[t] deſtinés pour une cuiſine particuliere, dont tous le[s] uſtenſiles étoient d'argent ; l'un eſt un amas d[e] gibier en plume placé ſur la cheminée, les deux autres ſervent de deſſus de porte, repréſentant de[s] légumes & de la viande piquée prête à mettre en broche : on ne peut rien deſirer de plus convenable à la nature du lieu.

La ſalle à manger de feu M. Bonier étoit ornée


ANTOINE COYPEL.

e quatre grands tableaux : le vestibule du château e Virginie (*a*), près Palaiseau, est rempli de six elles chasses ; quatre grands tableaux de lui dans ı salle à manger d'un particulier ; ce sont des hasses. Une galerie dans le village de Châtillon rès Paris, & quantité d'autres maisons de plaiance, possédent des ouvrages de sa main. DESPORTES.

Il n'y a que trois morceaux gravés d'après Desortes, son portrait à l'Académie, par Joullain ; & eux tableaux de chasses, qui sont à Virginie, & xécutés par le même.

(*a*) D'autres disent Villegeni.



ANTOINE COYPEL.

ANTOINE Coypel, fils de Noël, vint au monde Paris en 1661. Il fut élève de son pere, dont la réutation & les bons ouvrages sont assez connus en rance. Les heureuses dispositions d'Antoine Coypel lûrent infiniment à M. Colbert, & il conseilla à son ere, qui venoit d'être nommé par le Roi Directeur e l'Académie de Rome, de le mener avec lui, quoi'il n'eût alors que onze ans, & qu'il fût au collége. ANTOINE COYPEL.

Antoine s'attacha particuliérement à étudier à ome les ouvrages de Raphaël, de Michel-Ange & 'Annibal Carrache ; il remporta un prix à l'Acadénie de saint Luc, & ses progrès surprenoient les plus abiles gens de Rome, le cavalier Bernin & *Carlo Iaratti* étoient de ce nombre : son amitié pour

ANTOINE COYPEL.

ce dernier fut extrême. Les antiques entreren dans ses études, il n'en falloit pas davantage pou former un grand peintre. Ses amis, après troi ans de séjour à Rome, lui conseillerent de voi la Lombardie, où il alla admirer les chefs-d'œu vres du Corrége, du Titien & de Paul *Veronese*.

De retour en France, Coypel fit connoître pa plusieurs ouvrages qu'il avoit utilement employ son tems en Italie, il peignit à dix-huit ans le deux tableaux de la croisée de l'ancienne paroiss de Versailles, & à dix-neuf ans celui que les or févres avoient coutume de présenter tous les an à l'Eglise de Notre-Dame de Paris le premier Mai c'est l'assomption de la Vierge. L'année suivante il fit trois tableaux pour les religieuses de l'Assomp tion, qui sont la visitation & la purification pein tes sur toile dans les trumeaux des croisées du dô me, & la conception dans une arcade au-dessu de la porte d'entrée; les Chartreux ont de lui l'a veugle de Jéricho; le (*a*) plafond dans le pavil lon qui étoit au bout du jardin du château de Choisy, & qui vient d'être détruit, représen toit Phaëton demandant à son pere la conduite de son char; il passoit pour un de ses meilleurs morceaux.

Tous ces ouvrages lui acquirent une si grande réputation, que Monsieur, frere unique de Louis XIV, le nomma son premier peintre, & qu'il fut reçu à l'Académie en 1681, à l'âge de 20 ans;

(*a*) On a eu la précaution, avant d'abbattre ce pavillon, d'enlever de dessus le plâtre toute la peinture, dont on a formé quatre tableaux, que j'ai vus, & dont les jointures inévitables, ont été repeintes par son fils.

e sujet de son tableau de réception est Louis XIV qui se repose dans le sein de la gloire après a paix de Nimégue. Ses talens le firent nommer n de ceux qui devoient travailler à la chapelle de Versailles : il y a peint à l'huile, au milieu de la oûte, le Pere éternel dans sa gloire, & dans les xtrémités deux grouppes d'anges tenant la croix & 1 colonne de la passion ; douze bas-reliefs en camayeu représentant les évangélistes ; saint Louis, . Charlemagne, & quelques ornemens mêlés d'enans sont compartis dans le plafond. Il y a encore ouze prophétes assis sur le socle de la grande corniche : cette heureuse distribution fait connoître uelle étoit la capacité d'antoine Coypel. Plusieurs rands tableaux pour des tapisseries dont les sujets ont tirés de l'Ecriture sainte, sortirent de son pineau dans le même tems, tels qu'Atalie, Jephté, usanne, le jugement de Salomon, Esther, Tobie, acob, Laban & autres.

ANTOINE COYPEL.

L'Académie le nomma en ce tems-là, professeur z recteur en 1707.

Son nom fit alors grand bruit en Angleterre, z on lui fit des offres si avantageuses pour l'engaer à s'y rendre, que le Duc de Chartres qui l'ainoit voulut s'y opposer ; il vint secrétement chez ui dans un fiacre, & le fit avertir par un de ses ens travestis, qu'un de ses amis qui ne vouloit oint être connu, avoit un mot à lui dire : Coyel entra dans le carrosse, & reconnut le Prince vec étonnement. Ils furent ensemble aux champs Elisées, où les offres & les carresses de ce grand rotecteur détournerent entiérement Coypel de ce oyage.

L'Académie le nomma directeur en 1714, &

ANTOINE COYPEL.

l'année suivante, le Roi l'ennoblit, & le fit son pre
mier peintre. Après la mort de Monsieur, M. l
Duc de Chartres ayant pris le nom d'Orléans de
vint ensuite régent du Royaume, & voulut don
ner à Coypel des marques d'une distinction don
il l'avoit toujours honoré : ce Prince le nomma so
premier peintre, & lui donna pour exercer son pin
ceau, la nouvelle galerie du palais royal, où il
représenté à l'huile quatorze sujets de l'Enéide, don
sept peints sur toile, couvrent les murs en face de
croisées, les sept autres ornent le plafond qui e
ceintré : le sujet du milieu est l'assemblée des Dieu
Vénus y supplie son pere en faveur d'Enée ; on
voit les portraits de plusieurs Dames de la Cour
& un Mercure en raccourci avec la Discorde fen
dant la nuée, dont l'optique se fait admirer de
connoisseurs : on y remarque encore un Neptun
qui calme la fureur des vents intitulé, le *Qu*
ego.

Le Duc d'orléans fut si content des travaux d
Coypel, qu'il lui fit présent en 1719, d'un carross
& d'une pension de quinze cens livres pour l'en
tretenir : ce Prince même, en le voyant peindre
prit du goût pout cet art ; il devint un élève auss
grand qu'éclairé, & Coypel est convenu que le
questions du disciple embarrassoient souvent l
maître.

Ce peintre a fourni les desseins des médailles d
Louis XIV, dont l'Académie des Inscriptions étoi
chargée.

Personne n'a mieux entendu qu'Antoine Coy
pel la poëtique de la peinture : né pour les gran
des compositions, son génie facile fournissoit à
tous ses ouvrages. Souvent trop outré dans ses air

de têtes, il donnoit des (*a*) grimaces pour des graces : on ſçait cependant que les paſſions de l'ame ne s'expriment point par des grimaces, ni par des attitudes forcées que la nature déſavoueroit, ni encore par des airs de têtes équivoques, qui diſent trop ou ne diſent rien. ANTOINE COYPEL.

Son génie n'étoit pas borné au ſeul maniement du pinceau : il a composé ſur la peinture, un ouvrage en forme de conférences, avec une épître en vers adreſſée à ſon fils, où l'on voit que Coypel connoiſſoit parfaitement les principes de ſon art, & qu'il écrivoit avec beaucoup de pureté & d'élégance.

Ce peintre travailloit à une ſuite de l'Iliade, & continuoit pour des tapiſſeries celle de l'Ecriture ſainte qu'il avoit déja commencée, lorſque l'épuiſement où l'avoient jetté ſes grands ouvrages, le fit tomber dans une langueur qui nous en priva en 1722, à l'âge de ſoixante-un ans, & il fut inhumé à ſaint Germain-l'Auxerrois.

CHARLES COYPEL.

Charles Coypel, ſon fils & ſon élève, fut fait profeſſeur, recteur, directeur de l'Académie, & nommé, en 1747, premier peintre du Roi. Il eſt mort à Paris en 1753. Dans la vie qu'il a fait de ſon pere, inſérée dans celle des premiers peintres du Roi, il dit au ſujet de la galerie du Palais Royal, où ſon pere a peint l'hiſtoire d'Enée, qu'il avoit, pour ainſi dire, traduit Virgile ſur la toile. Quelle traduction, pour le Prince des poëtes Latins !

Les deſſeins d'Antoine Coypel ſont faits aux trois

(*a*) Voltaire dit dans ſes Œuvres, Tome XV, des figures qui grimacent.

ANTOINE COYPEL.

crayons, ſoutenus d'un petit lavis d'encre de la Chine ou de biſtre, dont le trait des contours eſt à la plume : on trouve toujours de grandes compoſitions avec de riches fonds d'architecture, & tout annonce le caractère d'un habile homme : ſes airs de têtes & leur forte expreſſion, ſuffiſent pour faire reconnoître ſa main.

Ses ouvrages à Paris, outre ceux nommés ci-deſſus, ſont deux tableaux dans le chœur de l'Egliſe de Notre-Dame; l'un eſt Notre-Seigneur dans le Temple avec les Docteurs, & l'autre eſt l'aſſomption de la Vierge ; dans le chœur des Chartreux, l'aveugle de Jéricho ; dans la maiſon du cardinal du Bois, qui a vue ſur le jardin du (*a*) palais Royal, le plafond d'un ſalon où les Amours paroiſſent déſarmer les Dieux de différentes manieres, paſſe pour un de ſes meilleurs ouvrages.

On voit chez le Roi dans la chapelle de Verſailles, une gloire céleſte au milieu de la grande voûte dont on vient de parler ; les appartemens ſont ornés de l'hiſtoire de Rebecca, & de la fable d'Apollon avec Daphné; dans le palais de Trianon, on trouve Zéphire & Flore ; dans la Ménagerie, la naiſſance de Vénus ; dans le grand ſalon du château de Marly, Zéphyre & Flore figurés par le Printems ; Eſther & Aſſuérus, dans la galerie d'Apollon à Paris; une réſurrection & une annonciation qui ornent les deux autels de la chapelle du château de Meudon ; dans les appartemens du même château, dans le billard, deux tableaux ovales

(*a*) Cette maiſon appartient aujourd'hui à M. le Marquis d'Argenſon, ci-devant Miniſtre de la guerre.

ANTOINE COYPEL.

placés dans les lambris, Hercule qui ramene Alceſte des enfers, Silene barbouillé de mûres par a Nymphe Eglée ; dans un autre appartement, on voit Pſyché qui admire l'Amour endormi, 'Amour qui abandonne Pſyché ; & dans le cabinet les glaces, Mars aux forges de Lemnos.

Il a peint, dans l'ancienne paroiſſe de Verſailles, leux tableaux qui repréſentent, l'un ſaint Louis au it de la mort, & le ſecond le martyre de ſaint ulien, avec deux petits tableaux placés dans chaque chapelle au devant d'autel, concernant l'hiſtoie du ſaint.

A Toulouſe, dans la galerie de l'hôtel de ville, l a peint un grand tableau, où eſt repréſenté le etour des Tectoſages dans leur ville, chargés des épouilles du temple de Delphes.

Dans l'Abbaye de ſaint Riquier, à deux lieuës 'Abbeville, il a peint dans un autel autour du hœur, le baptême de Jeſus-Chriſt, en concurence avec Jouvenet, les Boullongnes, & Hallé. Ce tableau balança long-tems la victoire.

On voit dans la ſalle d'aſſemblée de l'Académie es Sciences de Paris, une Minerve aſſiſe tenant portrait de Louis XIV ; dans celle de l'Académie des Belles-Lettres, il a fait quatre tableaux ; n Apollon, un Mercure, Minerve qui découvre Vérité, & Saturne qui menace avec ſa faulx, le Menſonge & l'Ignorance qui fuyent ; l'Hiſtoire enant une plume, fait le quatriéme, elle tient un vre ouvert, & elle contemple le buſte de Louis IV que le fameux Rigaud à peint dans un carouche, ſoutenu par Mercure ; on voit dans le même tableau, au-deſſus de la figure de l'Hiſtoire, aturne, & à côté un Génie qui grave, & dans le

ANTOINE COYPEL.

lointain, un balancier que font mouvoir deu Génies, & ſur le devant, pluſieurs medailles ré pandues. Coypel a donné à l'Academie de pein ture, ſon portrait peint par lui-même.

M. le Duc d'Orléans a de ce maître une gran de galerie, où eſt peinte l'hiſtoire d'Enée en qua torze tableaux, qui ont été décrits ci-deſſus.

On a gravé conſidérablement d'apres Antoin Coypel; les quatorze morceaux de ſa galerie ſon exécutés par Poilly, Deſplaces, Tardieu, Duchan ge, B. Picart, les autres piéces de ſon œuvre ſon gravées par Edelinck, les Audran, Simonneau Drevet & les graveurs ci-deſſus: on compte plus d cent piéces, dont il en a gravé à l'eau forte, douz de ſa main, le portrait de la Voiſin grand & pe tit, un Satyre entouré de deux Génies, une Judith ſainte Cécile, la Galathée, Ariane & Bacchu en grand, un *Ecce-Homo*, un Parnaſſe, & autres.

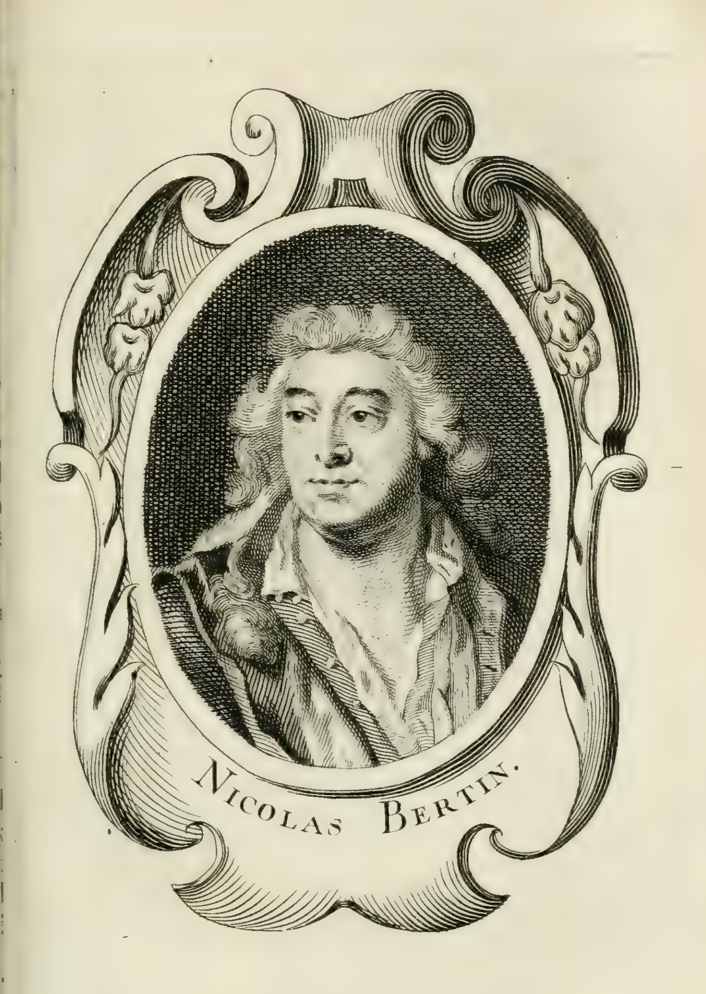


NICOLAS BERTIN.

NICOLAS BERTIN.

C'EST un grand avantage à l'homme qu'une bell (*a*) figure; les anciens l'appelloient un paſſeport de Dieux. Nicolas Bertin naquit à Paris avec cette ſor te de mérite, en 1667, d'un pere ſculpteur, qu'i perdit à l'âge de quatre ans. Son frere, auſſi ſculp teur, & valet de chambre du Prince de Condé

(*a*) *Formoſa facies muta commendatio.*
Vers de Laberius.


NICOLAS BERTIN.

ou
us
la
ne
ag
t a
es d
s S
va
Ro
é,
ou
ein
L'h
ure
bo
igu
s d
ne
t, f
Rev
tor
t;
ur
a S
ent
t d
es,
ern
ea
e. C
e a
on
ne

NICOLAS BERTIN.

découvrant en lui les plus heureux commencemens du deſſein, le mit chez Vernanſal le pere, & ſucceſſivement chez Jouvenet & Boullongne l'aîné. Bertin étudia avec tant de paſſion, tant de courage, ſes progrès furent ſi rapides, qu'à dix-huit ans il gagna le premier prix de peinture. Son frere dans la ſuite le préſenta à M. de Louvois, pour lors Surintendant des bâtimens : ce Miniſtre lui trouva de grands talens, & l'envoya penſionnaire du Roi à Rome, où il étudia pendant quatre années. La Lombardie perfectionna ſon coloris, & les ouvrages de l'école Romaine rendirent ſon deſſein fort correct.

L'heureuſe phyſionomie de Bertin, ſa belle chevelure, un tour d'eſprit agréable, lui acquirent les bonnes graces d'une Princeſſe Romaine ; leur intrigue ne put être long-tems cachée, & les parens de la Dame en firent craindre les ſuites au jeune peintre : le meilleur parti qu'il eut à prendre, fut de ſe retirer.

Revenant d'Italie, Nicolas s'arrêta à Lyon, où les fortes inſtances de quelques amateurs le retinrent ; il peignit pour eux pluſieurs tableaux, entr'autres, pour M. de Flecher, Lieutenant général de la Sénéchauſſée de cette ville : ces ouvrages porterent ſon nom en pluſieurs endroits & l'annoncerent dans la capitale, où il ſe rendit peu de tems après, en 1689.

Bertin fut reçu académicien en 1703, ſur un tableau repréſentant Hercule qui délivre Prométhée. On le nomma profeſſeur en 1705, & enſuite adjoint à recteur. Ces avantages devoient le conſoler de la perte qu'il avoit faite d'un puiſſant protecteur en la perſonne de M. de Louvois. M.

NICOLAS BERTIN.

le Duc d'Antin, Surintendant des bâtimens, le fit nommer directeur de l'Académie de Rome, à la place de Perſon qui étoit encore vivant ; ſes craintes au ſujet de ſon ancienne intrigue en cette ville, dont tous les acteurs étoient encore vivans, ſe renouvellerent & lui firent refuſer ce poſte honorable. Pluſieurs perſonnes attribuerent ce refus à un mépris un peu trop ſtoïque des biens & des honneurs de ce monde. Peut-être même que ſi Perſon fût mort, il l'auroit accepté.

Bertin deſſinoit correctement, ſa maniere de peindre étoit forte, gracieuſe & finie : ſa facilité d'inventer toutes ſortes de ſujets, eſt prouvée par le grand nombre de ſes ouvrages : on peut dire cependant qu'il réuſſiſſoit beaucoup mieux dans les petits tableaux que dans les grands. Louis XIV lui fournit les moyens de déveloper ſes talens dans les châteaux de Trianon, de Meudon, & a la Ménagerie : les étrangers même marquoient tous les jours de l'empreſſement pour ſes ouvrages ; ils y trouvoient une fonte de couleurs auſſi aimable que vigoureuſe. L'Electeur de Mayence a rempli ſon cabinet des plus beaux tableaux de ce maître, & l'Electeur de Baviére n'en poſſéde pas moins dans ſon palais à Munich. Ce peintre, ne pouvant abandonner le ſéjour de la France, refuſa d'entrer au ſervice de cet Electeur, qui lui offroit de gros appointemens.

Il fut chargé de faire un grand plafond pour la chapelle du château du Pleſſis-S.-Pierre, ſitué entre Châtres & Linas : il prit pour ſujet du tableau d'autel l'adoration des Mages, & ſur les menuiſeries qui couvrent les côtés, il peignit S. Ignace & S. François d'Aſſiſe ; le plafond ſe joint au tableau d'Au-

tel, c'eſt une gloire avec le nom de Dieu parſemé d'Anges & de Chérubins; par l'adreſſe du peintre, il paroît une voûte : pluſieurs grouppes ſont placés ſur le bord du plafond, l'un repréſente Moyſe, Aaron, Joſué & des perſonnages de l'ancien Teſtament, tels qu'Abraham, Iſaac, Job, Iſaïe, Noé, Daniel tenant des inſcriptions latines, David, & les autres prophétes ſont diſperſés ſur les côtés, & forment différens grouppes qui n'en font qu'un général : c'eſt un des plus beaux morceaux de ce peintre.

Bertin a peint cinq tableaux dans l'Egliſe du village de Tillard ſitué entre Beauvais & Beaumont. Celui du maître-autel repréſente les pélerins d'Emmaüs : les quatre autres ſont ſur les côtés; on y voit le martyre de ſaint Juſt, la converſion de ſaint Auguſtin, celle de ſaint Norbert, le quatriéme eſt ſaint Blaiſe méditant dans une forêt au milieu des bêtes féroces. Il fit préſent de ces tableaux au Curé de cette paroiſſe, qu'il aimoit, & chez lequel il venoit ſouvent ſe retirer. Son goût pour la ſolitude s'y trouvoit pleinement ſatisfait, & dans tous ſes diſcours, on le voyoit ſouvent étonné de ce qu'on pouvoit vivre au milieu du grand fracas de Paris.

Quelque talent qu'ait eu Nicolas Bertin, on ne peut lui accorder une place parmi les peintres du premier rang; à en juger par ſes petits tableaux & par le peu de morceaux qu'il a peints en grand, il auroit eu de la peine à ſe ſoutenir dans le rang de premier peintre, ou de directeur de l'Académie de Rome, & l'on pourroit dire de lui comme dans la Henriade :

NICOLAS BERTIN.

Tel brille au ſecond rang, qui s'éclipſe au premier.

Il y a quelques tableaux de ſa main dans l'Egliſe du Prieuré de Bury, où il étoit ſur le point de ſe retirer lorſqu'il mourut.

Cet habile artiſte fut attaqué d'une goute remontée en l'année 1736, & mourut à Paris dans le célibat, à l'âge de ſoixante-neuf ans.

Son caractère étoit peu communicatif, extrêmement religieux, myſtérieux juſques dans les moindres choſes, peu courtiſan, ſouffrant avec peine les avis trop ſincères de ſes confréres, & quoique ſérieux, il aimoit quelquefois à plaiſanter & à boire avec eux.

Il a eu pluſieurs élèves, parmi leſquels on compte M. Toqué, l'un des peintres de l'Academie des plus diſtingués dans le portrait.

Les deſſeins de Bertin ſont faits à la ſanguine, ſoutenus de quelques hachures de droite à gauche; quelquefois il arrêtoit le trait à la plume, & dans les grandes ombres il repaſſoit ſur les hachures commencées à la ſanguine : on voit de petits deſſeins à l'encre de la Chine, relevés de blanc au pinceau, dont la touche eſt fort ſpirituelle : ſes têtes coëffées de cheveux, pendans comme s'ils étoient mouillés, feront toujours diſtinguer parmi les peintres François, le caractère de ſa main.

Ses ouvrages les plus conſidérables à Paris, ſont, le baptême de l'eunuque de la Reine de Candace par ſaint Philippe, à l'abbaye de ſaint Germain-des-prés; dans l'Egliſe de ſaint Leu, une réſurrec-

NICOLAS BERTIN.

on; dans les salles de l'Académie, Hercule qui élivre Prométhée.

Pour l'abbaye de Chailly, deux grands tableaux; Cananée, & la prédication de saint Jean.

Pour l'Angleterre, il a peint en petit, le la-ment des pieds. Ce tableau est présentement Paris, dans le cabinet d'un amateur.

La plûpart de ses tableaux de chevalet sont ssédés par les étrangers, particuliérement par s Electeurs de Mayence & de Baviére.

Le Roi a dans son château de Trianon Vermne & Pomone, & à la Ménagerie, des enns tirant une brouette, d'autres enfans jouant ec un chien; ces tableaux sont sur toile. On it encore trois sujets de la fable dans une gar-robe du château de Meudon.

On voit à Paris, à l'hôtel de Mortemar, les étamorphoses d'Ovide peintes dans les pan-aux d'un lambris.

On compte environ neuf piéces gravées d'après rtin par Chereau le jeune, N. Tardieu, Du-ange, Duflos, B. Picart, Horthemels & N. ochin.



ANTOINE RIVALZ.

JEAN-PIERRE RIVALZ.

JEAN-PIERRE Rivalz, pere d'Antoine qui suit tiroit son origine d'une famille noble & ancienn de la ville de Lavaur, & étoit né en 1625, la Bastide-d'Anjou, petite ville du diocèse de sain Papoul. Il vint à Toulouse très-jeune, & apprit peindre chez Ambroise Frédeau, religieux du cou vent de l'Ordre des Hermites de saint Augustin La mort lui enleva son maître quelque tems après & il crut ne pouvoir trouver que dans Rome tou ce qu'il avoit perdu. Rivalz ne fut pas long-tem à se perfectionner dans cette ville, & joignit à se connoissances acquises, celle des mathématique & de l'architecture; enfin ses progrès furent si ra pides, que les directeurs de l'hôpital du Saint Esprit le choisirent pour conduire ce grand bâti ment, & le fameux Poussin l'employa, à ce qu'o dit, à peindre les fonds de ses tableaux. Toutes ce distinctions font présumer de grands talens, lors qu'ils ont pour juges des yeux aussi sçavans que ceu du Poussin.

Après avoir passé neuf ans en Italie, il revint Toulouse, & fut aussi-tôt choisi pour peintre & arch tecte de l'Hôtel de ville, où il peignit dans une sall une grande perspective ornée de figures que le tem a détruite; c'est encore de lui l'annonciation du ma tre-autel des Carmelites; & trois grands tableaux au Chartreux, sçavoir une visitation, saint Jean qu communi



M. Aubert sc.

communie la Vierge, & une ſainte famille.

Rivalz fut chargé par le Roi de l'intendance des chemins, ponts & chauſſées de la province, & il fut l'architecte du palais de Malthe, où le Grand-Prieur de Toulouſe fait ſa réſidence ordinaire : pluſieurs autres morceaux répandus dans tous les cabinets de cette ville, & particuliérement chez ſon petit-fils, ſont des preuves de ſon habileté. JEAN-PIERRE RIVALZ.

Ses deſſeins qui ſont à l'encre de la Chine, & relevés de blanc, font connoître dans leur ordonnance un génie ſupérieur ; les figures en ſont pleines d'eſprit & d'expreſſion. On compte parmi ſes élèves le fameux la Fage, Marc Arcis, bon ſculpteur, & ſon fils Antoine.

Ce fils, né à Toulouſe en 1667, deſtiné d'abord à l'état eccléſiaſtique, s'attacha à l'étude des Lettres ; entraîné par la nature, il marcha ſur les traces de ſon pere ; il en reçut les premiers élémens de l'art, & la Fage le détermina par ſes beaux deſſeins à ſe fixer à ſa maniere. Il ne falloit pas moins qu'un génie auſſi facile & auſſi abondant que celui d'Antoine, pour ſaiſir tout ce que ces deſſeins inſpiroient de grand : l'hiſtoire, la fable, l'allégorie étoient ſes guides ordinaires ; rien ne lui étoit ſi néceſſaire pour traiter toutes ſortes de ſujets. Enfin il repréſenta, à l'âge de quinze ans, un trait hiſtorique du Calviniſme avec tant de vérité, que ce deſſein, conſervé dans ſa famille, fait encore l'étonnement de tous ceux qui le voient. ANTOINE RIVALZ.

Rivalz, impatient de ſe perfectionner, arriva de bonne heure à Paris, où il trouva tous les ſecours qui manquent en province à l'eſprit & aux talens. Livré tout entier aux exercices de l'Acadé-

ANTOINE RIVALZ.

mie, ses travaux le distinguèrent de la foule, & ses desseins, qui passoient pour être de la Fage étoient achetés comme tels. Son pere, surchargé de travail, le rappella peu de temps apres à Toulouse, où les préceptes répandus dans le poeme de du Fresnoy, commencerent a lui développer les secrets de ce bel art. Enfin, il partit pour l'Italie persuadé qu'il trouveroit dans cette école des modèles de perfection qu'il avoit inutilement cherché jusqu'alors. Des amateurs l'occuperent, en passant à Marseille, à faire quelques tableaux & plusieurs desseins, dont le goût fut fort approuvé par le fameux Puget.

Il trouva, en arrivant à Rome, une infinité de sujets d'admiration : la vûe des antiques, des bas reliefs, des tableaux de Raphaël & des autres grands maîtres, éléverent ses idées au sublime, & ranimerent en lui le désir d'atteindre à la perfection. Ce fut alors que rempli de tout ce qu'il voyoit, il commença à peindre d'invention, & fit des choses qui pouvoient soutenir l'examen des plus difficiles connoisseurs. Pour empêcher que son génie, dont il craignoit la fougue, ne s'écartât quelquefois du vrai naturel, il prenoit soin de le consulter par des modéles de terre, qu'il disposoit suivant les attitudes qu'il avoit données aux figures de son esquisse. Quelques tableaux faits pour un marchand, furent exposés à son insçu dans une fête publique, où ils mériterent les éloges des gens de l'art. Les Italiens, jaloux des ces succès, placerent une autre fois les mêmes tableaux à côté de plusieurs anciens, persuadés que ceux de Rivalz ne pourroient soutenir ce parallèle : leur jalousie fut découverte ; en rendant justice à ces anciens

tableaux, on ne diminua rien de ce qu'on avoit pensé de ceux de Rivalz : ce fut, pour ainsi dire, le commencement de sa réputation. ANTOINE RIVALZ.

Animé par ces progrès, Rivalz eut le courage de travailler au concours pour les prix de l'Académie de saint Luc ; il prit pour sujet la chûte des anges, idée vaste, & bien digne de l'étendue de son génie & de ses connoissances. Une victoire complette le fit couronner au Capitole : il reçut le premier prix des mains du cardinal *Albani*, depuis Clément XI. Rien ne l'empêcha, après ce triomphe, d'exposer ses tableaux aux fêtes publiques, & le (*a*) Directeur de l'académie de France à Rome, lui déféra l'honneur de poser le modèle, & de corriger les desseins des élèves.

Le cardinal de Janson, alors Ambassadeur de France à Rome, ayant voulu acheter deux tableaux pour le Roi, & n'ayant pu les obtenir, en fit faire à Rivalz deux copies de la même grandeur, qu'on envoya à ce Prince : l'un étoit une sainte famille de Raphaël, que possédoit Dom *Livio*, & qui est aujourd'hui dans la collection du palais Royal ; l'autre étoit un tableau du Guide, appartenant au cardinal Pamphyle. Rivalz fit, dans le même tems, pour le Roi Victor de Savoye, plusieurs sujets qu'on devoit placer à la Vénerie, lorsque ce Prince répara dans cette belle maison les désordres que la guerre y avoit causés. On parle encore d'un martyre de saint Barthelemi, qui est un de ses meilleurs ouvrages.

Tant de succès éclatans auroient dû lui attirer des jaloux ; sa douceur, & surtout sa modestie, ne

(*a*) M. de la Tuillerie.

ANTOINE RIVALZ.

lui donnerent que des admirateurs. Il consacra la mémoire de Nicolas Poussin, un dessein allé gorique, composé de Génies qui entourent so tombeau ; il le grava à l'eau forte, & le dédia Charles le Brun, dont il ignoroit alors le vra nom de baptême, qui, dans cette estampe, e marqué André-Louis. *Carlo Maratti* lui fit, de so côté, une politesse peu commune à l'égard d'u étranger ; ce fut de vouloir peindre avec lui un grande chapelle : ils se disposoient à cet ouvrage lorsque Rivalz fut rappellé par son pere qui éto malade, & qui mourut quelques années après, e 1706. Il quitta Rome dans le tems où il com mençoit à acquérir le plus de gloire, & se ren dit à Toulouse en 1701. Les Officiers de la vill le nommerent aussi-tôt peintre de leur hôtel ; c qui l'obligeoit à faire trois portraits de chacun de huit Capitouls que le Roi y nomme chaque anné Quoiqu'il manquât de ces occasions brillantes qu mettent les talens dans tout leur jour, il a toujour soutenu ce poste par un travail continuel, & ave beaucoup de distinction. Il épousa, en 1723 une de ses parentes, née à la Bastide-d'Anjou Les Capitouls, à sa considération, établirent e 1726, pour ses élèves, une Ecole de modèle, qu a formé d'habiles gens : cette Ecole a été érigée en 1750, en Académie Royale de peinture & d sculpture.

La multitude d'ouvrages sortis de sa main, & dont on va voir la liste, a de quoi surprendre ; & son amour pour le travail, mérite qu'on lui ap plique ce que Pline l'ancien disoit du grand Apelle qu'il marqua tous les jours de sa vie par quelqu trait de son crayon ou de son pinceau.

ANTOINE RIVALZ.

M. le Régent l'envoya à Narbonne pour présider à l'envoi du fameux tableau de la résurrection de Lazare, par Sébastien *del Piombo*, qu'on voit à Paris dans les appartemens du palais Royal. L'Archevêque & le Chapitre de ce lieu ne crurent pouvoir mieux réparer cette perte que par un tableau de Rivalz, qui fut la chûte des Anges, grand morceau composé de seize figures dans des attitudes bien contrastées, & dont le clair-obscur fait un grand effet, à en juger par l'estampe gravée. S'il ne fut pas reçu à l'Académie Royale de peinture de Paris, ce fut en partie à cause de son absence, & pour n'avoir pas voulu donner de tableau de réception.

Une attaque d'apoplexie, en 1733, lui causa une paralysie sur le côté gauche, qui ne suspendit ses travaux que pendant un mois; & dans les desseins qu'il fit depuis son rétablissement, on remarque une application qui redoubloit à mesure qu'il approchoit de sa fin; elle arriva en 1735, à l'âge de soixante-huit ans, lorsqu'il finissoit le tableau de saint Pierre dont l'ombre guérit les malades. On nomma peintre & architecte de l'hôtel de ville, le sieur Cammus son élève.

Il a laissé, à plusieurs enfans, une fortune médiocre, qu'il tenoit plus de ses peres que de ses talens. Le Chevalier Rivalz son fils, de retour d'Italie, exerce aujourd'hui avec distinction le bel art de la peinture, & marche sur les traces de son pere. On compte parmi ses élèves, Barthelemi Rivalz son cousin, Pierre Subleyras, mort à Rome, & qui a mérité une place dans cet ouvrage; les sieurs Croisac, Despax & Cammus,

ANTOINE RIVALZ.

qui ſe montrent tous les jours dignes des leçons qu'ils ont reçues de leur maître.

Le caractère de ſa peinture eſt vigoureux, ſes couleurs locales ſont juſtes, employant, ainſi que le Caravage & le Valentin, de fortes ombres. Si l'on en juge par quelques tableaux qui étoient à Paris, il varioit beaucoup ſon ton de couleur; quelquefois d'un gris plombé comme le Pouſſin, d'autres fois rouſsâtre; enfin d'un ton qui participe du bleu & du rouge-brun. Ce qu'on ne peut lui conteſter, c'eſt qu'il inventoit avec facilité & deſſinoit correctement.

Ses deſſeins ſont ſpirituels & fort légers, entiérement dans le goût de la Fage; quelques-uns ſont eſquiſſés à la pierre noire, rehauſſés de blanc au pinceau; d'autres ſont lavés à l'encre de la Chine, rehauſſés de même. On voit des etudes d'anatomie, de perſpective, d'architecture, & les caractères des paſſions deſſinés au ſeul trait d'une plume très-hardie. Ses plus beaux deſſeins ſont chez ſon fils; ſçavoir, la bataille de Conſtantin contre Maxence; la peſte d'Athênes; les miracles de ſaint Pierre; la communion de ſaint Jérôme; le repas chez Simon le Phariſien; la chûte des Anges; les Mégariens dévorés par des lions; la révocation de l'Edit de Nantes, où Louis XIV eſt repréſenté tenant une croix d'une main & de l'autre une épée.

Les ouvrages de Rivalz à Toulouſe ſont, un Chriſt & une Magdeleine à la chapelle de l'Archevêché; l'aveugle-né à celle des Pénitens-blancs; le Lazare & le mauvais riche à l'Hôpital ſaint Jacques. Dans une des galeries de l'Hôtel de ville, il a peint à l'huile la perſpective de la fondation d'Ancyre par les Tectoſages; Soſtrate, Roi de Macédoine, fait

prisonnier dans un grand combat par les mêmes peuples ; Littorius, général des Romains, vaincu, & conduit en triomphe dans la ville de Toulouse par Théodoric, à la tête des Toulousains, dont il étoit Roi ; Raymond, Comte de Toulouse, recevant la Croisade des mains du Pape Urbain II ; le même Raimond faisant lever le siége de Toulouse aux Anglois, & les forçant à se retirer ; dans la salle du grand Consistoire, le mariage de Louis XV, & les Génies qui servent de support aux armes de France ; la naissance de M. le Dauphin : la France tend les bras pour le recevoir, & est suivie de la Religion, de l'Abondance, & de plusieurs autres attributs qui caractérisent ce Prince. La Paix est le dernier morceau qu'il a peint : toutes ses figures sont grandes comme nature. Rivalz a fait encore plusieurs tableaux dans l'Eglise de l'Abbaye des Feuillans à six lieuës de Toulouse. On y voit la naissance du Sauveur, une adoration des Mages, & un Christ sur la croix. Il a peint aussi plusieurs grands portraits dans le château de la Réole en Gascogne.

ANTOINE RIVALZ.

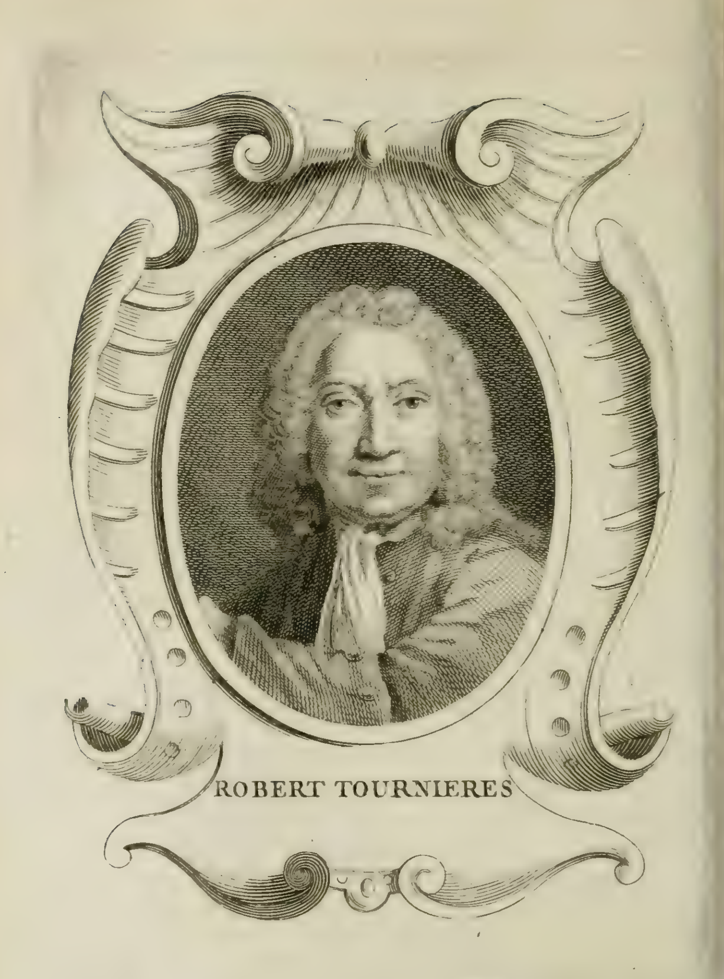
On remarque à Toulouse, dans les cabinets de différens particuliers, l'ombre de saint Pierre qui guérit les malades ; la vie est un songe ; une Vierge tenant l'enfant Jesus sur ses genoux, entouré de plusieurs anges ; saint Jerôme & une Madeleine ; Judith & Holopherne ; une Vierge tenant son fils entre ses bras ; la naissance du Duc de Bretagne ; le portrait de Jean-Pierre Rivalz son pere ; le sien ; celui de sa femme ; une Galathée ; Silène lié avec des guirlandes de fleurs ; le portrait du Président de Caulet ; un Christ avec une Vierge ; saint Jean & la Madeleine ; l'Arcadie remplie de ber-

ANTOINE RIVALZ.

gers, formant des danſes avec des bergères, dont une s'écarte dans le bois, ſuivie de ſon amant, ſous prétexte de viſiter le mauſolée & l'inſcription *& in Arcadiâ ego*; la Paix, grand ſujet allégorique; Priam maſſacré dans ſon palais; une Charité Romaine; Arrie & Pœtus; Cérès; une eſquiſſe de la mort de ſainte Pétronille; Caſſandre traînée par les cheveux hors du temple de Minerve; Priam & Andromaque demandant à Achille le corps d'Hector; Achille dans ſa tente; Dalila coupant les cheveux de Samſon; ſaint Bruno dans le deſert; un ſaint Jean pour pendant; ſainte Cecile; une Cléopâtre; une Lucrèce; Joſeph & la femme de Putiphar; une Suſanne, une Vierge avec l'enfant Jeſus ſur ſes genoux; une fuite en Egypte; ſaint Paul; Caliſto découverte par Diane; la naiſſance de Bacchus; Clélie avec ſes femmes traverſant le Tibre; Tullie qui fait paſſer ſon char ſur le corps de ſon pere, & quantité de portraits répandus dans toutes les familles de cette ville.

Il a gravé un morceau dédié à Charles le Brun, un autre petit ſujet allégorique, & quatre eſtampes dans un traité de peinture de Dupuy du Grez, imprimé à Toulouſe en 1699. Ils repréſentent la Peinture, que Minerve place parmi les Dieux. Cette Muſe inſtruit des enfans dans les trois arts; elle ſe montre dans la troiſiéme planche tenant une palette & des pinceaux : la même paroît rêveuſe, le crayon à la main, pendant que Minerve lui parle à l'oreille.

Barthélemi Rivalz, ſon couſin & ſon élève, a gravé à l'eau forte la chûte des Anges, qui eſt le tableau de Narbonne; Arrie & Pœtus; ſon por-


ROBERT TOURNIERES

rait; celui de son pere; sainte Cécile; Cléopâtre; Judith & Holopherne; une Charité Romaine; Joseph & la femme de Putiphar.



TOURNIERES.

LA France qui, dans le Sueur & dans Blanchard, eut son Raphaël & son Titien, a eu encore son Michel-Ange (*a*), son Caravage (*b*), son Snyders (*c*) & son Vandych (*d*). Il lui manquoit encore un Scalque; elle l'a trouvé dans la personne de Robert Tournieres, qui a fort approché, par son beau fini, du goût de peinture de cet habile maître. On le dit né à Caën en 1676, & fils d'un Tailleur d'habits, qui, surpris des talens de son fils pour la peinture, le mit chez Frere Lucas de la Haye, de l'Ordre des Carmes, assez mauvais peintre, qui ne put jamais remplir, en aucune manière, les idées de perfection que Tournieres s'étoit fait de cet art. TOURNIERES.

Il vint jeune à Paris, & se mit sous la conduite de Bon Boullongne: ce moyen pouvoit lui ouvrir la porte du sçavoir, & il fut peu de temps à faire paroître des talens naissans qui annonçoient un heureux avenir.

Tournieres se maria dans la suite, & épousa une veuve dont le commerce & l'aisance le tirerent d'inquiétude. Ne sentant plus alors l'horreur des besoins, il ne songea qu'à se perfectionner dans sa

(*a*) Puget. (*b*) Valentin. (*c*) Desportes. (*d*) Rigaud.

TOURNIERES. profeſſion. Le fils de cette veuve étoit François Lemoine, dont l'habileté a fait tant de bruit dans la ſuite. Ce fut à lui que Tournieres donna les premiers élémens de la peinture; mais ſon humeur auſtére ne convenant point au jeune élève, il paſſa ſous la diſcipline de Louis Galoche: cet élève, heureuſement voyoit par les yeux du genie; car, pour bien voir, il faut quelque choſe de plus que des yeux ordinaires.

Tournieres, de ſon côté, s'attacha au portrait, & le fit bien. On le reçut à l'Academie en 1703, en qualité de peintre de portraits, talent qu'il avoit préféré à celui de l'hiſtoire qu'il traitoit auſſi. Ses tableaux de réception ſont les portraits des ſieurs Monier & Michel Corneille, profeſſeurs.

Du temps de Louis XIV, M. le Duc d'Orleans, qui avoit entendu parler de l'habileté de Tournieres, vint chez lui avec Madame d'Argenton, dont il fit le portrait. Ce Prince, dans la converſation, dit au peintre: *Je m'amuſe auſſi à peindre quelquefois; mais je ne ſuis pas ſi habile que vous.* Le portrait réuſſit à merveille; la reſſemblance égaloit le coloris, & l'harmonie du tout enſemble y étoit des mieux obſervée.

Cet artiſte fut reçu dans la ſuite, en 1716, peintre d'hiſtoire, en préſentant à l'Academie un petit tableau très-fini dans le goût de Scalcken; c'étoit l'origine de la peinture. Jouvenet, accoutumé aux grands tableaux, dit, en ſortant de cette réception: *Il n'eſt guères difficile d'être admis peintre d'hiſtoire, puiſqu'en voilà un de reçu pour un bout de chandelle*, faiſant alluſion à la lampe qu'on voit dans le tableau, & que tient la jeune Dibutade qui marquoit ſur le mur l'ombre de ſon amant. Du reſte, le tableau étoit parfait pour la couleur & le beau fini.

TOURNIERES.

Animé par l'heureux ſuccès de ces petits ta-
ıleaux, Tournieres abandonna les grands, & s'at-
acha uniquement à peindre en petit des portraits
ıiſtoriés, ou des ſujets de caprice dans le goût de
ıcalcken ou de Gerardau. Son but étoit d'imiter
eur beau ton de couleur, leurs reflets ſéduiſans,
x ce précieux fini qu'on ne peut trop eſtimer. Ses
ortraits en grand doivent le céder, pour la per-
ection, aux petits morceaux. Il diſoit, *que le*
ılent d'un peintre n'eſt pas de faire connoître aux autres
u'il a de l'eſprit ; mais de leur apprendre qu'ils en
nt. Un jour que ce peintre montroit pluſieurs de
es ouvrages à feu M. le Régent, comme il avoit
outume de les louer beaucoup, quand il fut ſorti,
e Prince dit à ſes courtiſans : ***J'aime à voir les ta-***
leaux de Tournieres ; il épargne la peine de les louer.

Il arriva une avanture des plus ſingulieres à ce
eintre ; & je la tiens de lui même. Un homme
moureux d'une jeune perſonne qu'il avoit enlevée
n province, & qu'il tenoit cachée dans un des
auxbourgs de Paris, lui propoſa de faire le portrait
le cette perſonne, & que, s'il vouloit obſerver cer-
aines conditions qu'il lui propoſeroit, il lui donne-
oit cent louis d'avance. Tournieres, content du
rix, promit tout ce qui ſeroit poſſible. L'homme
e mena dans un Fiacre les yeux bandés ; &, après
leux heures de circuit pour le dépayſer, le fit deſ-
endre dans une maiſon fort écartée, & le con-
luiſit dans une chambre, éclairée ſeulement d'une
ampe. On lui ôta ſon bandeau, & un quart-
l'heure après il apperçut, par un trou fait exprès
ı la tapiſſerie, une tête qui ſortit, & qui lui parut
l'une extrême beauté. La coëffure & le col étoient
achés exprès : deux bougies, poſées ſur des guéri-

TOURNIERES.

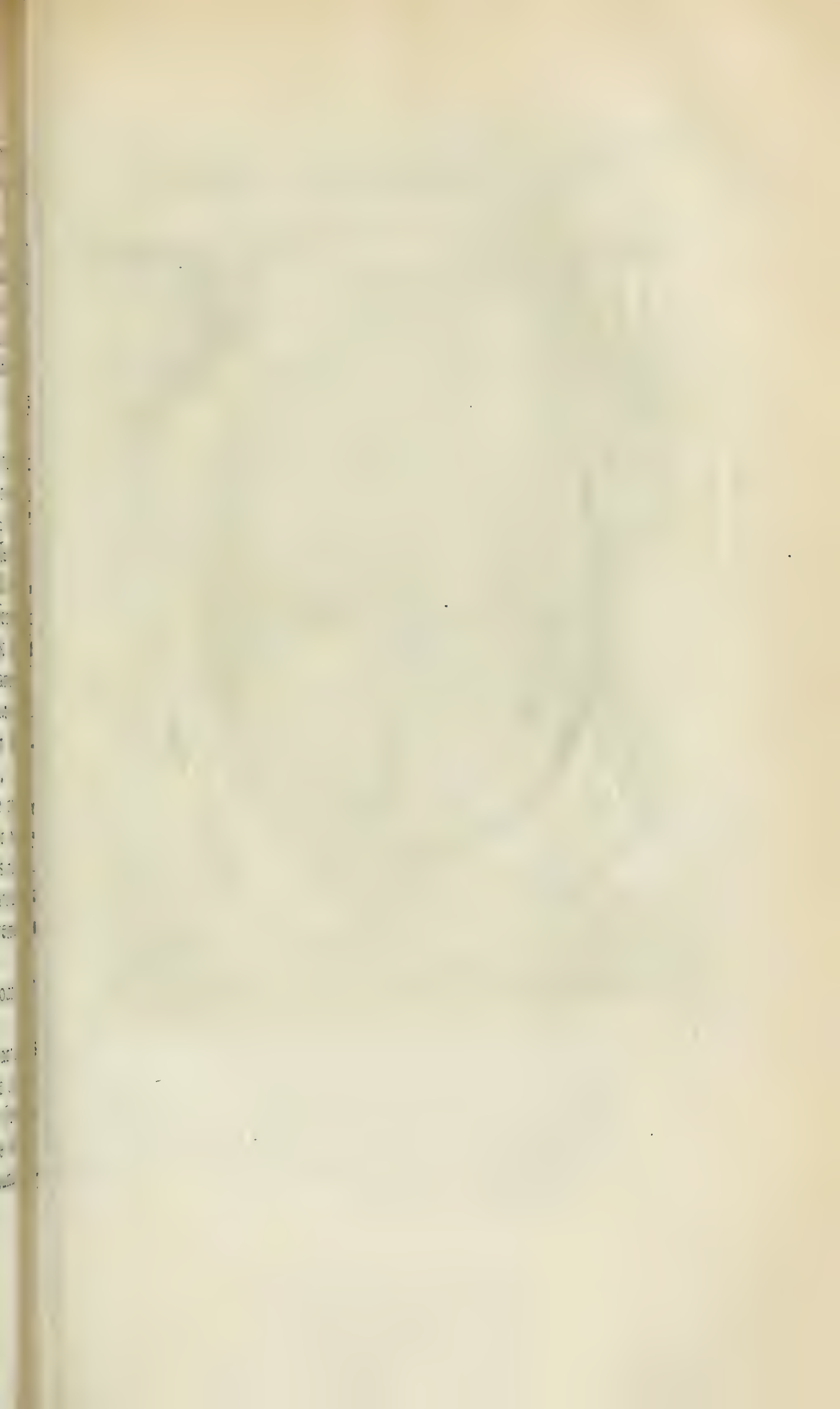
dons, furent allumées par l'amoureux. Le peintre alors sortit sa boete aux couleurs : il n'eut garde de faire voir des pistolets des mieux chargés dont il s'étoit muni en cas de besoin. Le portrait fut fini en trois heures de temps; la vraie tête ne parla point, & on ramena ensuite le peintre avec la même cérémonie. L'amoureux étoit convenu de garder le portrait, que le peintre viendroit finir dans sa maison, de peur que quelqu'un ne reconnût sa maîtresse dans son attelier.

Tournieres fut alors nommé professeur, & s'acquittoit très-bien de cet emploi; mais, sur une contestation qu'il eut dans une assemblée de l'Académie, il se retira parmi les anciens Professeurs, & ne revint plus dans les assemblées. Lorsqu'il devint vieux, n'ayant point d'enfans, & étant séparé de sa seconde femme, il ne travailla plus, & il se retira, en 1750, à Caën, lieu de sa naissance, où deux ans après il paya à la nature le tribut que tous les hommes lui doivent : ce fut le 17 Mai 1752, âgé d'environ soixante-dix-sept ans.

Quelque instance qu'on lui ait faite en ce pays pour l'engager à travailler, on ne put y réussir. Son unique occupation, pendant les deux années de sa retraite, fut de réciter, dans l'Eglise du séminaire des Eudistes, son Office, qu'il disoit régulièrement tous les jours.

Ses élèves sont les sieurs Huliot fils, pour les fleurs; Romagnesi & le Moine.

Les ouvrages de Tournieres étant la plûpart des portraits, sont répandus de tous côtés : telle est la famille de M. Lalleman de Bets, Fermier Général, où il y a plus de vingt figures; celles de M. le Chancellier de Ponchartrain, de M. de Launay




JEAN FRANÇOIS
DE TROY.

Tournieres.

Directeur des Médailles ; les portraits du Duc de Brissac, du Maréchal de Puységur, de M. Bernage, ancien Prévôt des Marchands ; celui d'un homme dans son cabinet, une Dame assise avec son fils auprès d'elle, une autre déguisée en paysanne, & son fils badinant avec un perroquet ; le portrait en petit de M. de Vilette, Trésorier de l'extraordinaire des guerres ; celui d'un de ses freres, une Susanne, un saint Etienne, la Reine de Candace, un grand tableau à sainte Geneviéve, pour la convalescence du Roi, en 1745.

On ne connoît de gravé, d'après Tournieres, que deux piéces, l'une est le portrait de M. de la Roque, où est celui du peintre, gravé par Sarrabat ; l'autre est le portrait de M. de Maupertuis, célebre Mathématicien, gravé par Daullé.



DE TROY, FILS.

De Troy, fils.

La peinture n'auroit peut-être jamais eu un plus grand sujet que Jean-François de Troy, s'il eût toujours voulu joindre l'étude au génie & à l'heureuse disposition que lui avoit donné la nature. Cette vérité m'a souvent été confirmée par le fameux Rigaud ami de son pere, qui l'avoit prié d'inspirer ces sentimens à son fils Jean-François. Il suffisoit, selon lui, de suivre ce favorable instinct, sans vouloir se donner la peine de le seconder : l'impulsion, il est vrai, y sert beaucoup, mais le travail fait encore davantage. Il semble que la nature ait remis à un grand pein-

DE TROY, FILS.

tre le ſoin d'ajouter à ſes ouvrages, la perfection qu'elle n'a pas voulu lui donner elle-même.

La naiſſance de cet artiſte eſt marquée dans la ville de Paris en 1680 : fils & petit-fils de grands peintres, c'étoit à lui à les faire revivre dignement. Des diſpoſitions ſi marquées, ſecondées par un pere habile, François de Troy, le formerent en peu de tems; l'eſprit s'inſtruit aiſément ſous de tels maîtres, ſans paſſer par le dégoût d'une inſtruction ſéche & ennuyeuſe.

Jean-François de Troy, dont le génie ſe faiſoit ouverture partout, auroit mérité par des prix rapidement remportés à l'Académie, d'être nommé penſionnaire à Rome; mais ſon pere l'envoya en ce pays à ſes dépens, & le fit dans la ſuite nommer penſionnaire. Il partit en 1699, & demeura près de neuf ans tant à Rome qu'à Piſe & à Veniſe. Des études étonnantes tant en deſſein qu'en tableaux, furent le fruit d'un auſſi long ſéjour : quel tems ne faut-il point pour que les réputations mûriſſent !

Revenu en France en 1708, on le reçut à l'Académie la même année; ſon tableau de réception repréſente le malheur que Niobé attira ſur ſa famille, pour avoir interrompu le ſacrifice que les Thébains offroient à Latone : Niobé y paroît transformée en rocher au milieu d'une plaine, & entourée des corps morts de ſes enfans enveloppés dans le même ſort. Ce tableau, traité avec beaucoup de feu & de génie, établit les richeſſes de la plus brillante imagination. On ne pouvoit pas lui reprocher qu'il y eût des figures pillées d'après les grands maîtres; tout ſortoit de ſon génie. En effet, pourquoi dépendre des autres, quand on

DE TROY, FILS.

peut être à soi ? *Alterius non sit qui suus esse potest.*

Ce jeune artiste avoit un coloris suave & piquant, une magnifique ordonnance, des pensées neuves heureusement exprimées, beaucoup d'art à rendre les passions de l'ame, des fonds d'une simplicité majestueuse, des formes qui sentoient l'Italie, enfin, un génie créateur, sans lequel un peintre reste toujours au-dessous de la perfection.

L'Académie le nomma en 1719 professeur, & il fut employé dans plusieurs ouvrages publics pour les Eglises de saint Lazare, des Augustins, de Ste Genevieve, & à l'hôtel de ville. Il peignit en 1726 la chapelle du château de Passy, près de Paris, où il a représenté à l'huile sur le plâtre d'un plafond, le moment où les Apôtres visitent le tombeau de la Vierge après son assomption. Les figures sont la plûpart à genoux, & occupent tout le contour du plafond qui est ovale, avec une lanterne au milieu. Le tableau de l'autel est une sainte famille dans le goût du Titien, & les quatre dessus de porte représentent la Religion, la Foi, l'Espérance, & la Charité en demi-figures. Cette derniere Vertu est la plus estimée.

De Troy travailla pour le concours en 1727, & prit pour sujet les bains de Diane, qu'il peignit d'un ton de couleur un peu dur & d'une composition fort commune : la faveur vint à son secours & lui fit (malgré la médiocrité de son tableau) partager le prix avec François le Moine, qui avoit représenté supérieurement, & d'une maniere aussi tendre que suave, la continence de Scipion avec des caractères de têtes admirables.

L'inégalité de ses ouvrages qu'on trouvoit sou-

DE TROY, FILS.

vent négligés, ne lui procuroit pas autant d'amateurs qu'il auroit souhaité pour le débit de ses tableaux : le haut prix où il les avoit fait monter y contribuoit encore. Il me montra un jour plus de trente morceaux finis dont il n'avoit pû se défaire ; ce qui le détermina à demander de l'emploi à Rome *ne pouvant*, à ce qu'il disoit, *vivre avec honneur à Paris.* On le nomma en conséquence en 1738, directeur de l'Académie de Rome, & Chevalier de saint Michel.

Personne n'étoit plus poli ni plus galant que de Troy avec le beau sexe : une aimable figure étoit le moindre présent que lui avoit fait la nature. Il faisoit sa cour assidument à la veuve d'un officier du Châtelet, riche, aimable, & qui avoit une fille dont la jeunesse & les charmes n'auroient point laissé balancer le choix entre elles s'il en eût été le maître. Cette riche veuve, ne put point remplir ses desirs, étant morte peu de tems après. De Troy crut la voir revivre dans sa fille qu'il épousa. Il en étoit épris, au point qu'il peignoit sa tête dans tous les morceaux galans qu'il a faits. Comme elle avoit un dragon dans l'œil, il la représentoit toujours de profil, suivant en cela l'exemple de Jules César, qui couvroit sa tête chauve d'une couronne de lauriers. Ce mariage augmenta considérablement sa fortune, & il se fit recevoir sécretaire du Roi du grand collége en 1737.

Comme il cherchoit à s'occuper, il avoit proposé de faire au (*a*) rabais les tableaux qui ser-

(*a*) Le prix ordinaire étoit de trois mille livres ; il les fit pour deux mille.

ven

vent de modéles aux tapisseries du Roi ; ce qui déplût à ses confreres. On lui donna, à son choix, deux tentures à faire ; il prit l'histoire d'Esther & celle de Jason. Les esquisses de celle d'Esther avec trois tableaux de cette suite, furent exposés au salon du Louvre en 1738, avant son départ pour l'Italie, avec sa femme & ses enfans. DE TROY, FILS.

Son arrivée à Rome fut marquée par l'exécution des quatre grands morceaux qui restoient de la suite d'Esther ; on les envoya en France sitôt qu'ils furent finis ; les ordonnances en parurent magnifiques, surtout le triomphe de Mardochée. Le ton de couleur qui y régne, fut autant estimé des Italiens que des François ; les premiers lui en donnerent des marques évidentes, en le nommant en 1743 Prince de l'Académie de saint Luc, où il a été continué une année de plus que ne portent les statuts.

Sa maniere de vivre avec les jeunes gens de l'Académie, le faisoit infiniment chérir ; ils ne reconnoissoient point en sa personne un chef, mais un camarade, qui, en examinant leurs ouvrages, leur disoit : *Il est si bien, que je voudrois l'avoir fait.* Un jour que le cardinal Aquaviva lui fit voir un plafond peint par *Benefial* Romain, le priant de lui en dire son avis : *Je n'aime point*, répondit-il, *à dire du mal de personne.*

De Troy perdit sa femme à Rome en 1742 ; son chagrin fut extréme, & pour le dissiper, on lui conseilla le voyage de Naples où il resta trois mois. Les beaux ouvrages de Lucas Jordane, ceux de Solimene qui étoit encore vivant, & qu'il ne négligea pas de visiter, l'occuperent agréablement.

DE TROY, FILS.

Enfin il revint à Rome, & il travailla auſſitôt à l'hiſtoire de Jaſon, dont les ſept ſujets n'eurent pas le même ſuccès que ceux d'Eſther : ſes talens particuliers pour les ajuſtemens galans étoient entrés plus favorablement dans les premiers morceaux que dans ces derniers, où la fureur & la haine prenoient la place des graces : on peut dire auſſi que ſon eſprit commençoit à s'affoiblir chaque jour ; tous ſes chagrins y avoient contribué, ainſi que la perte d'une ſeule fille qui lui reſtoit. Ce changement de ſtyle parut aiſément dans les quatre derniers tableaux de chevalet qu'il envoya à Paris, & qui furent expoſés au ſalon du Louvre en 1750.

Quelque mécontentement qu'il reçut de la cour de France, l'obligea à demander ſon rappel, comptant pouvoir devenir premier peintre du Roi : il eſpéroit avoir au moins un logement au Louvre avec une penſion conſidérable : il n'obtint ni l'un ni l'autre. La Cour nomma pour directeur à ſa place M. Natoire profeſſeur de l'Académie, qui eſt préſentement directeur à Rome : ainſi il ſe trouva en cette ville deux directeurs en même tems.

De Troy prit ſon parti, malgré le deſſein ſecret où il étoit de reſter à Rome ; ce qu'il demanda dans la ſuite, mais inutilement. La perte de ſa femme & de ſes enfans, l'obligeoit encore à reſtituer une groſſe dot qu'il avoit eu d'elle : l'homme eſt expoſé à ces revers de fortune, & il y a un âge où on les ſupporte difficilement.

Comme il étoit un jour dans une loge d'un théâtre de Rome nommé *Capranica*, avec la femme d'un médecin qui étoit fort aimable & dont on

DE TROY, FILS.

e disoit amoureux, on le vint avertir qu'il falloit partir le lendemain matin pour *Civita Vecchia*, & s'embarquer avec M. le Duc de Nivernois Ambassadeur de France qui s'en retournoit à Paris. La personne qui parla à de Troy s'apperçut d'un changement sensible sur son visage : il tomba malade le lendemain d'une fluxion de poitrine qui l'enleva en sept jours de tems le 26 Juin 1752, à l'âge de soixante-douze ans. Il aimoit tant son talent, qu'il a travaillé jusqu'à la fin de sa vie. Ses deux derniers tableaux sont une priere de Notre-Seigneur au jardin des oliviers, & un portement de croix pour l'Eglise de Besançon.

Ses élèves sont, le sieur Duflos mort pensionnaire à Rome, & le sieur Fauray pensionnaire, reçu chevalier de grace à Malthe.

Ses desseins sont presque tous faits au crayon de sanguine ; il y en a dont les hachures imitent la gravure, particuliérement les têtes & les mains. La pierre noire lui a servi quelquefois : une touche sçavante, une grande facilité le feront aisément reconnoître.

Ses ouvrages sont répandus dans tous les cabinets : comme son génie le portoit aux sujets galans, il a fait peu de tableaux d'autel.

On voit à Paris aux grands Augustins, la cérémonie des chevaliers du S. Esprit sous Henri IV, grand tableau bien colorié. On assure qu'il a été peint en soixante-dix heures.

A sainte Genevieve, il a représenté la Ville de Paris à genoux, implorant la protection de la Sainte pour la cessation de la disette que Paris souffrit en 1725.

DE TROY, FILS.

Il y a dans l'Egliſe de ſaint Lazare, cinq grands tableaux de ce maître, ſçavoir, la prédication de ſaint Vincent de Paule en preſence de Louis XIII & de ſa mere Anne d'Autriche; la mort de Louis XIII aſſiſté par Vincent de Paule; la Reine y paroît fondre en larmes. Le conſeil de conſcience de la Reine mere, où le ſaint eſt préſent. Une aſſemblée du clergé où le ſaint préſide : la mort de ſaint Vincent eſt le cinquiéme. De Troy a peint à l'hôtel de ville, les Officiers de la ville allant faire compliment au Roi & à la Reine ſur leur mariage : ces Princes ſont ſur leur thrône couronnés par l'Hymen & l'Amour.

Il a peint pour le Roi dans les petits appartemens de Verſailles, un repas où l'on mange des huitres & une chaſſe aux lions. Au Luxembourg, dans la chambre du thrône, Diane au bain. Les tableaux de l'hiſtoire d'Eſther envoyés de Rome pour une tenture de tapiſſeries compoſée de ſept piéces, ſçavoir, la toilette d'Eſther, le dedain de Mardochée, ſon triomphe, l'évanouiſſement d'Eſther ſon couronnement, le repas d'Aſſuérus chez Eſther la priſe d'Aman après le repas.

L'hiſtoire de Jaſon contient autant de piéces envoyées pareillement de Rome pour une autre tenture de tapiſſeries, qui ont été exécutées aux Gobelins, repréſentant Jaſon recevant l'herbe enchantée, ſa conquête de la toiſon d'or, le même héros ſemant les dents du dragon : il arrête la fureur des taureaux ; il épouſe Creuſe dans le Temple de Jupiter; Creuſe meurt conſumée par la robe dont Médée lui avoit fait préſent ; Médée embraſe la ville de Corinthe, & ſe retire à Athénes après avoir maſſacré ſes enfans.

DE TROY. FILS.

De Troy envoya, de Rome, pour le salon de 1750, quatre tableaux de chevalet qui furent exposés, l'un etoit Lot & ses filles, Susanne & les deux vieillards; deux plus grands en hauteur, sçavoir, l'entrevue de la Reine de Saba avec Salomon, & Abigaïl aux pieds de David; ces deux derniers morceaux furent trouvés inférieurs aux autres.

Parrocel a gravé d'après Jean-François de Troy, le triomphe de Mardochée; Susanne & les deux Vieillards, sont de Laurens Cars, Bethsabée par le même, Lot & ses filles, gravé à l'eau forte par M. Vien professeur de l'Académie; deux pendans, l'un d'une femme qui lit une lettre, un autre qui prend du caffé, par Chereau. Un grand morceau en hauteur représentant frere Blaise, Feuillant, fait a l'eau forte par M. Boucher; la peste de Marseille gravée par Thomassin; la mort d'Hypolite, par Cochin fils; trois morceaux, la naissance de Vénus, Jupiter & Calisto, Jupiter & Léda par Fessart, Joseph & Putifar, saint Jérôme humilié, gravés par Galimart; le départ pour le bal, & le retour par Beauvarlet; une Vierge tenant son fils, par Thomassin; trois des tableaux de saint Lazare, par Herisset; trois piéces en hauteur, sçavoir, la conversation, le jeu du pied de bœuf, & la Fontaine, morceaux galans gravés par Cochin le pere.





JEAN RAOUX.

JEAN RAOUX.

UN talent décidé pour le deſſein, ſe fit remarquer de bonne heure dans la perſonne de Jean Raoux, né à Montpellier, en 1677. C'eût été s'oppoſer à la nature même, que de ne pas ſuivre ce qu'elle dictoit en faveur de ce jeune artiſte; c'eſt elle qui décide ordinairement de la ſupériorité future des plus grands hommes. Son pere, Officier de la monnoye, le mit entre les mains de Ranc, bon peintre de Montpellier, & il crut pour le perfectionner, devoir l'envoyer de bonne heure à Paris.

L'école de Bon Boullongne ſe préſenta à lui en arrivant dans cette capitale; c'étoit une des plus floriſſantes. Ce grand peintre ſuppléoit, par ſon exemple, à la ſécherеſſe des préceptes, & pour bien faire, il ne falloit que l'imiter. Ses deux parties dominantes étoient la compoſition & la couleur; en faiſant part au jeune Raoux de la derniere, il ne put jamais faire paſſer juſqu'à lui ſa belle maniere de traiter l'hiſtoire. Avec des diſpoſitions les plus heureuſes, Raoux ne pouvoit acquérir une étendue de génie capable des grands ſujets; le maître, les préceptes, le travail, ne donnent point ce talent, c'eſt un préſent de la nature. Ses études & ſes recherches pour nourrir ce génie, furent étonnantes; ſon maître, qui l'aimoit & qui eſtimoit en lui une grande facilité de deſſiner & le moëlleux du pinceau, lui fourniſſoit tous les moyens pour y arriver.



Aubert sculp.

iaux
s il fa
cation
Il p
aître
jour
criti
ant d
n po
ean:
Grand
Rome
biadr
rendr
qui fu
le p
e aio
Prieur
epréſ
le l'ai
Raoux
toris
Jea
étoit f
le port
une de
d'aprè
oire,
ans fe
cette

(a) I

JEAN RAOUX.

Raoux parvint à gagner des prix à l'Académie, & il fut nommé pour aller à Rome en qualité de penſionnaire du Roi.

Il partit en l'année 1704, & l'étude des grands maîtres fut ſon principal objet à Rome ; après un ſéjour de trois ans à l'Académie, un noble (*a*) Vénitien le fit venir à Veniſe, & l'entretint pendant deux autres années. Il peignit dans ſon palais un portique qui lui acquit quelque réputation : étant tombé alors dangereuſement malade, le Grand-Prieur de Vendôme, qui l'avoit connu à Rome, & qui avoit fort goûté ſa maniere de peindre, le vit dans cet état, & lui promit de prendre ſoin de lui durant ſon ſéjour en Italie, qui fut de dix ans. Veniſe eſt la ville où Raoux a le plus ſéjourné, & cette Ecole avoit encore ajouté à la force de ſon coloris. Le Grand-Prieur lui ordonna quatre tableaux de chevalet, repréſentant les quatre âges de l'homme, auxquels je l'ai vû travailler à Rome à ſon retour de Veniſe : Raoux y mit tout ſon ſçavoir ; l'ordonnance, le coloris, les graces, n'y laiſſent rien à déſirer.

Jean Peſne, habile peintre de portraits, & qui étoit ſon ami, le peignit en ce tems-là à Rome : ce portrait, qui eſt actuellement à Montpellier chez une de ſes niéces, eſt le même que l'on a gravé ici, d'après le deſſein du ſieur Louis, élève de M. Natoire. C'eſt au grand amour qu'avoit pour les beaux arts feu M. le Préſident Bon, que l'on doit la découverte de ce portrait.

(*a*) *Juſtiniano Lolini.*

JEAN RAOUX.

Pendant que le Grand-Prieur étoit à Malte, en 1714, Raoux revint à Paris avec deux tableaux des ages qu'il avoit finis. Suivant les ordres de ce Seigneur, il fut logé dans son hôtel, où il s'appliqua à terminer les deux autres, dont le Grand-Prieur, à son retour d'Italie, lui marqua sa satisfaction par une pension de mille livres.

Ces tableaux, dont celui de la Vieillesse est le plus estimé, firent beaucoup d'honneur à la main qui les avoit faits, & mériterent à Raoux, en 1717, une place à l'Académie de peinture en qualité de peintre d'histoire; il donna pour tableau de réception, la fable de Pygmalion, où le bon ton de couleur & l'ordonnance ne sont pas soutenus par la correction.

Si les Graces eussent voulu emprunter le pinceau d'un peintre pour exprimer leurs pensées, elles auroient choisi celui de Raoux : il sentit cependant qu'avec ces mêmes graces, un pinceau coulant, un coloris frais & vigoureux, il falloit quelque chose de plus pour traiter les grands morceaux d'histoire, & il se borna aux sujets de caprice, aux noces de village & aux portraits historiés. Cet artiste étoit si jaloux du titre de peintre d'histoire, qu'il n'auroit pas peint un portrait en buste, quelque somme qu'on lui en eût offerte. Un de ses plus beaux portraits historiés, est celui de son protecteur, le Grand-Prieur de Vendôme, qu'il représenta en pied, avec des attributs & un fond de paysage, qui méritent l'attention des connoisseurs.

Le cardinal du Bois, sur la réputation de Raoux, souhaita de le voir, ainsi que ses ouvrages; il en fut si satisfait, qu'il lui proposa d'aller en Espagne

en qualité de premier peintre de Sa Majesté Catholique. Raoux, qui craignoit que l'air de ce pays ne fût contraire à sa santé, n'accepta pas cet honneur, & on envoya Ranc à sa place. JEAN RAOUX.

Il commençoit à devenir a la mode; on lui demandoit des portraits, des dessus de porte, & de petits sujets tirés de l'histoire & de la fable. Quoiqu'il eût augmenté le prix de ses ouvrages, ils n'en furent pas moins recherchés: on aimoit son pinceau, son air franc, sa gaieté; on lui a entendu dire en plaisantant : *Qu'il comptoit dans sa famille trois cens ans de roture.* Le désir de voir, & peut-être l'appas du gain, lui firent naître la pensée de quitter la France pour passer en Angleterre; il s'y rendit au mois de Septembre 1720. & fit en ce pays quelques portraits, entr'autres, celui du Chevalier Fontaine. Sa mauvaise santé l'obligea de revenir à Paris, après huit mois de séjour, & il se remit à ses sujets de caprice & aux portraits historiés, qu'il traitoit avec beaucoup d'intelligence & de vérité: tels sont les portaits en pied de plusieurs actrices de l'Opera, sur-tout une des plus célebres (*a*) habillée en prêtresse de Diane, dont elle jouoit le rôle dans l'Opera d'Iphigénie; une (*b*) autre sous la forme d'Amphytrite dans un char tiré par des chevaux marins; quelques-unes en Bacchantes (*c*) tenant une grappe de raisins; une autre en Nayade (*d*), & la fameuse Ac-

(*a*) La demoiselle Journet.

(*b*) La demoiselle Quinaut.

(*c*) Les demoiselles Prevost & Poignan.

(*d*) La demoiselle Cartou.

JEAN RAOUX.

trice du théâtre Italien (*a*), en Thalie : l'allégorie y eſt bien traitée ; les habillemens, les parures en ſont recherchées, la reſſemblance eſt parfaite, & il y a des ſatins qui pourroient le diſputer à ceux du fameux *Neſtcher*. Il peignoit ordinairement les Dames de la Cour en Cèrès, en Pomone, en Vénus, en Diane, d'autres en (*b*) Veſtales ; il les hiſtorioit & les habilloit avec avantage, ſuivant la couleur de leurs cheveux. Les fonds de payſage qu'on y voit ſont très-frais, & les belles fleurs qui y ſont répandues, ſont comme d'agréables digreſſions que les habiles gens ſçavent ſi bien placer dans leurs ouvrages.

Les converſations, les fêtes galantes, les Heures du jour, les Saiſons, les Élémens, les cinq Sens, les quatre Parties du monde, des demi-figures, telles que les Sciences, les Vertus, les Muſes, les Graces perſonnifiées, des ſujets de caprice qui font voir une femme qui lit un papier, qui cachette une lettre ; une jeune fille qui repréſente le ſilence, une autre tenant un oiſeau, une belle qui chante avec ſon amant, étoient les ſujets ordinaires que traitoit ſon pinceau. Il fit cependant, pour l'Electeur Palatin, deux tableaux d'hiſtoire aſſez conſidérables ; l'un la continence de Scipion ; l'autre Alexandre malade avec ſon Médecin : il peignit encore, pour M. le Duc d'Orléans Régent, Télemaque qui, après ſon nau-

(*a*) La demoiſelle Sylvia.

(*b*) Madame Boucher, femme du Sécretaire du Roi, & Madame de Sénoſan, depuis Princeſſe de Tingri.

JEAN RAOUX.

rage, arrive dans l'isle de Calipso. Le Grand-Prieur voulut bien, en faveur de Raoux, présenter lui-même ce tableau au Prince, qui, par distinction, le fit placer dans son grand appartement.

La maniere dont il fit une étude pour ce tableau, est singuliere. Raoux vit à l'Eglise une jeune personne d'une grande beauté, suivie de sa mere, toutes deux assez mal vêtues ; soit amour, soit compassion, il les suivit : & en leur donnant un louis, il parut fâché de ne pouvoir leur en donner davantage. Sa qualité de peintre, qu'il déclara aussi-tôt, lui fit proposer de peindre sa fille ; ce que la mere eut assez de peine à lui accorder : enfin elles consentirent à se rendre chez lui, &, d'après cette aimable personne, il dessina la figure d'Eucharis, qui se voit derriere Calipso, dans le tableau de Télemaque.

Quoique Raoux réussît mieux à peindre les Dames, on l'occupoit souvent à représenter des hommes en pied, tels que le Commandeur Perrost, & le Comte de Francieres en chasseur ; il peignoit aussi des familles entieres : celle de M. Bonnier de la Mosson en chasseur, est un morceau considérable pour le grand fini ; il y a, sur le devant, un liévre couché, que le maître du tableau avoit grand soin de faire remarquer, en disant que cet animal étoit la figure qui lui coûtoit le plus : en effet, il avoit donné plus de cent liévres au peintre pour la finir d'après nature.

Lorsque M. de Vendôme céda son Grand-Prieuré au Chevalier d'Orléans, il alla loger dans la rue de Varenne ; Raoux l'y suivit, & ne le quitta

JEAN RAOUX.

qu'à sa mort. Le nouveau Grand-Prieur le fit revenir au Temple avec les mêmes appointemens ; & il marqua sa reconnoissance à ce Seigneur par son portrait en pied, représenté comme Général des galeres, montant la (*a*) Réale, avec un esclave à ses pieds qui lui présente son bouclier. Il fit encore pour les appartemens du palais Prieural du Temple, des demi-figures de Vestales ; deux filles regardant dans un miroir : un paysan portant des figues qu'une bergere veut avoir ; deux chanteuses qui tiennent un livre de musique, & plusieurs Arts & Sciences personnifiées, telles que l'Astronomie, la Géométrie, l'Histoire, la Musique, qui étoient placées dans les lambris du salon.

Raoux, en ce tems là, fut sollicité par M. Bonnier, de venir achever son grand tableau de famille qui étoit à la Mosson près de Montpellier : ils arriverent ensemble en cette ville sur la fin de l'année 1723, & Raoux termina ce morceau, qui dans la suite a orné la salle à manger de la maison de M. Bonnier à Paris.

Ce peintre, qui n'étoit pas insensible à l'amour du gain, s'imagina que s'il pouvoit faire les portraits des Evêques de Montpellier & de Sénez, dont les affaires du tems avoient augmenté la célébrité, il les feroit graver à ses dépens, & en retireroit un gros profit. Raoux partit dans ce dessein, & comme il connoissoit l'extrême répugnance de M. de Montpellier à se laisser peindre, il pria un Abbé des amis de cet Evêque, de le mener à la Vérune, qui est la maison de campagne. Cette premiere visite fut inutile ;

(*a*) La Réale étoit la principale galere du Roi.

JEAN RAOUX.

a seconde fut plus heureuse : Raoux fit part au Prélat (a) du dessein qu'il avoit de passer par l'Auvergne en revenant à Paris, afin d'obtenir de M. de Senez la permission de faire son portrait. M. de Montpellier, qui ne prévoyoit pas où cette premiére ouverture pouvoit le conduire, applaudit a la pensée du peintre. N'étant embarrassé que des moyens d'y déterminer cet Evêque, le peintre lui répondit d'un air assez résolu, qu'il étoit sûr de son fait, pourvû que M. de Montpellier voulût l'aider : *Très-volontiers*, lui répondit le Prélat : *Mais que faut-il faire, écrire, prier, supplier, vous n'avez qu'à parler? Il ne vous en coûtera pas une ligne d'écriture*, répondit Raoux ; *donnez-moi seulement deux heures d'audience, avec quelques amis qui vous amusent ; je porterai mon ouvrage à M. de Senez ; je lui dirai, de votre part, que ne pouvant vous transporter sur sa montagne pour l'embrasser, vous y arrivez par l'unique moyen qui vous reste, & que vous y demeurerez toujours sous ses yeux, pourvû qu'il vous rende la même visite.* M. de Montpellier vit bien alors où l'on en vouloit venir. Enfin, après quelques jours de combat, il céda aux importunités de ses amis, & à une lettre qu'on lui présenta de la part de son frere le Marquis de Torcy. Comme ces deux Prélats s'aimoient parfaitement, ils ne surmonterent leur répugnance réciproque, que par respect & par considération l'un pour l'autre.

Raoux termina la tête de M. de Montpellier en trois séances, il en fit deux copies, qu'il re-

(a) Comme on ne doit rien perdre des grands hommes, on rapporte leur conversation en original, telle qu'elle a été envoyée de province.

JEAN RAOUX.

toucha d'après le Prélat, qui voulut bien avoi cette complaisance : l'une de ces copies a été pou l'ami de M. de Montpellier; l'autre devoit êtr portée à M. de Senez, & le premier original devoit être renvoyé à M. de Montpellier, sitôt qu Raoux l'auroit fait graver, avec celui de M. d Senez qu'il projettoit de peindre, & qu'il avoi aussi promis à M. de Montpellier.

Le portrait de ce dernier étoit si ressemblant qu'une de ses niéces, qui étoit pour lors à Montpellier, le voyant pour la premiere fois, s'écria *Ah! que mon oncle est ressemblant! il semble qu'il v me gronder.*

Raoux, revenant de Montpellier, passa pa l'Auvergne, & prit la route de la Chaise-Dieu Abbaye de Bénédictins, où M. l'Evêque de Senez étoit exilé. Muni de plusieurs lettres des amis de ce Prélat, & sur-tout de celle de M. de Montpellier, qui l'exhortoit à suivre son exemple, Raoux hasarda la visite, & trouva encore plus de résistance chez M. de Senez, qui, après avoir lu toutes les lettres, ne se rendoit point. La dernière ressource de Raoux fut de montrer avec art le portrait de M. de Montpellier : il fit parler ce portrait ; lui fit demander celui du Prélat, & joua si bien son rolle, qu'il ébranla M. de Senez. Tout ce qu'il avoit employé pour persuader M. de Montpellier fut exposé de nouveau, & il ajouta que le Roi, qui ne vouloit pas que les deux Prélats se vissent, n'avoit pas défendu qu'ils se communiquassent leurs portraits. Le Prélat se rendit enfin, pour ne pas résister plus long-temps à des amis à qui il avoit les dernières obligations. Un de ses confidens qui étoit présent à cette scène, a mandé que le Prélat en

voit pleuré de douleur. Il se retira dans la cham-
bre d'un de ses domestiques, où Raoux le peignit
tout à son aise, & lui fit présent du portrait de M.
de Montpellier. M. de Senez y mit une condition,
que son portrait ne paroîtroit point pendant sa vie;
ce que l'on a observé très-exactement. Raoux revint
à Paris avec les deux portraits, qu'il fit graver de la
même grandeur. Le portrait de M. de Senez fut en-
voyé ensuite à M. de Montpellier. A l'égard de ce
dernier Prélat, qui mourut pendant cet intervalle,
Raoux remit son portrait à M. le Marquis (*a*) de
Torcy son frere, qui en fit faire une belle copie pour
l'envoyer aux Directeurs de l'Hôpital de Montpel-
lier, que cet Evêque avoit nommés ses héritiers :
c'est de cette manière que nous possédons l'image
de ces deux Prélats.

JEAN RAOUX.

Personne n'aimoit son art autant que Raoux.
Sans cesse appliqué à son ouvrage, il y mettoit tout
son esprit, appellant à son secours l'Histoire, la
Fable, l'allégorie, & tout ce qui pouvoit flatter
le coup d'œil. La poëtique de la peinture étoit rare-
ment consultée par cet artiste : il est vrai que ses
sujets n'en demandoient point; & quant à l'ex-
pression, il la recherchoit peu. On pourroit lui
reprocher son peu de correction, & de trop fré-
quentes répétitions, quoiqu'il ne négligeât aucune
occasion de se procurer de nouveaux modèles. Son
dernier tableau, qu'il a laissé imparfait, repré-
sente la courtisanne Phryné jugée par l'Aréopage.

Ce peintre n'a jamais joui d'une fortune brillante :
peut-être que sa conduite, qui n'étoit pas des plus

(*a*) Ce portrait est présentement dans sa famille.

JEAN RAOUX.

réglées, y a contribué. Enfin, trois ans avant ſ. mort, il ſe retira du Temple par caprice, & all demeurer dans la rue ſaint Honoré près les Feuil lans, où il eſt mort, dans le célibat, en 1734 âgé de cinquante-ſept ans, & accablé de différen maux, laiſſant environ 40000 livres à ſes niéces d Montpellier, & ſes études à ſes élèves, dont les ſieur Chevalier & Mondidier ſont les plus connus.

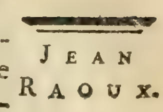
Ses deſſeins ſont peu terminés : ce qu'il a fai d'académies eſt médiocre ; ſes têtes, ſes demi-figu res ſont infiniment meilleures : il les deſſinoit à l pierre noire eſtompée, relevée d'un peu de blan de craie. Les études qu'il a faites à Rome d'aprè Raphaël ſont plus terminées, & le crayon rouge eſt manié très-proprement : ſon goût le fera tou jours connoître.

On voit de ſa main au village de Valenton prè Paris, dans la ſalle a manger d'une maiſon, un danſe de village en hauteur, avec ſept à huit figu res ; un retour de chaſſe de même forme ; on voit trois figures entieres, avec beaucoup de gibie ſur le devant. Il a fait une copie du portrait de Ma dame Boucher en pied, mais plus petit ; quatr deſſus de porte, demi-figures ; deux filles qui ſe mi rent, une bergere qui réveille ſon berger ; un autre qui ramaſſe des fleurs, avec un homme jouan du luth ; une fille qui dérobe des fruits à un berger

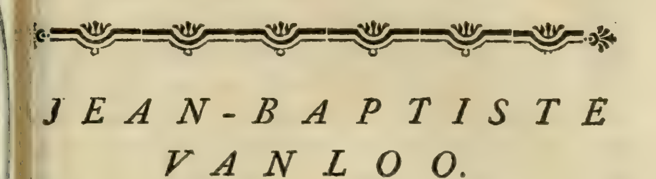
On a gravé d'après lui quinze à ſeize morceaux Jacques Chereau a fait les portraits des Evêque de Montpellier & de Senez ; une femme qui donn à manger à un oiſeau ; l'hiſtoire de David & d Bethſabée. C. Dupuis a gravé le portrait de Mada me Boucher ; Dupuis le cadet, une jeune fille te nant un oiſeau ; une autre qui chante avec ſon aman



Aubert sculp.


JEAN RAOUX.

mant jouant de la guittare. Poilly a gravé la femme qui lit une lettre, & une autre qui se cache vec un rideau; un morceau de l'histoire de Chares I, Roi d'Angleterre, qui représente sa prison, est ravé par le sieur Lépicié; un autre de la même uite, par Nicolas Dupuis; & les quatre âges de homme, par Moyreau.



JEAN-BAPTISTE VANLOO.

JEAN-BAPTISTE VANLOO.

LA famille des Vanloo est noble, & originaire e l'Ecluse en Flandres; elle a depuis long-temps roduit d'habiles gens dans la peinture. Celui qui y est attaché le premier, s'appelloit Jean Vanloo. on fils Jacques, excellent peintre de portraits, ejourna quelque temps à Amsterdam, & s'y maa. Un fils qu'il eut, nommé Louis, vint de bonne eure étudier à Paris, & son pere l'y joignit bienôt après : ce pere se fit naturaliser, & fut reçu à Académie de peinture en 1663. Louis remporta ans la suite le premier prix à cette Académie, où auroit été admis, si une affaire d'honneur ne eût obligé de se retirer à Nice, dans les états du Duc de Savoye.

Ce peintre passoit pour un grand dessinateur, & toit fort distingué par ses ouvrages à fresque. On oit de sa main un saint François dans la chapelle es Pénitens gris de Toulon. Il vint à Aix, & s'y maria en 1683 : c'est de ce mariage que sont venus

JEAN-BAPTISTE VANLOO.

Jean-Baptiste Vanloo, dont on écrit la vie, & M. Charles-André Vanloo, professeur de l'Académie, qui, par ses ouvrages, soutiendra toujours l'honneur de l'Ecole françoise.

Jean-Baptiste Vanloo vint au monde à Aix en 1684. La nature parloit en lui; ses heureuses dispositions prématurées faisoient admirer un génie également propre à l'histoire & au portrait, puisqu'il commença à peindre dès l'âge de huit ans. Son pere lui faisoit copier les bons maîtres, fondé sur la maxime de (*a*) Solimene, *qu'on doit toujours avoir devant les yeux les ouvrages des grands artistes, pour nourrir le génie, & le rendre capable de produire de belles idées.* C'est ainsi que Jean-Baptiste passa les premiéres années de sa jeunesse. Apres avoir parcouru toutes les villes de la Provence, il alla joindre son pere, qui étoit retourné à Nice; il se rendit ensuite à Toulon, âgé de vingt-deux ans, où il épousa en 1706 la fille d'un Avocat.

Plusieurs portraits à l'huile sur des cartes, commencés & finis dans le même jour, une sainte famille pour l'Eglise des Dominicains, & quelques autres tableaux, occupoient son pinceau, quand Victor Amédée, Duc de Savoye, vint assiéger cette ville en 1707. Vanloo fut alors obligé de se retirer à Aix; & ne pouvant trouver de voiture, il mit sa femme & son fils, qui n'avoit qu'un mois, sur un asne, qu'il conduisit lui-même à pied. Durant cinq années, il fut occupé à orner

(*a*) *Che l'opère de gran' maestri si devono aver sempre dinanzi gli occhi per mantener svegliata la fantasia e renderla idonea a concepir belle idee.* Vite di pittori Napolitani da B. de Domenici.

JEAN-BAPTISTE VANLOO.

es Egliſes de cette capitale de la Provence, & y placa les tableaux ſuivans : une belle annonciation aux Jacobins ; l'agonie de ſaint Joſeph dans l'Egliſe de la Madeleine ; dans la chapelle des Pénitens blancs chez les Peres Carmes, une réſurrection de Lazare ; dans l'Egliſe des Feuillans, deux ſaints de leur Ordre ; un Chriſt mort dans une des ſalles de la Chambre des Comptes d'Aix ; deux plafonds à l'huile dans la maiſon de campagne de M. Lenfant, Commiſſaire des guerres : l'un repréſente l'aſſemblée des Dieux ; l'autre les quatre ſaiſons ; & ſur la corniche ſont les figures de la peinture, de la ſculpture, de l'architecture & de la muſique. Vanloo fit encore quantité de portraits, dont celui de M. de Mailly, Archevêque d'Arles, eſt un des plus conſidérables.

Il partit en 1712 pour ſe rendre à Nice auprès de ſon pere; & l'ayant perdu quelque temps après, il finit pluſieurs ouvrages que ſon pere avoit laiſſé imparfaits. Son nom commençoit à faire du bruit dans la province, lorſque le Prince de Monaco le manda pour peindre les Princeſſes ſes filles. Il fut de-là à Gènes, où, pendant huit mois, il fit beaucoup de portraits, & ſe rendit enſuite à Turin. Le Duc de Savoye lui ordonna de peindre un de ſes fils, pendant qu'un autre peintre peignoit le Prince de Piémont : à peine les deux portraits furent-ils ébauchés, que le Duc les vint voir. Peu content du travail de ce dernier, le Duc lui dit : *N'oubliez pas de mettre le nom au bas du portrait ;* mais à la vue de l'ouvrage de Vanloo, il s'écria : *Que ce portrait eſt bien! il n'a pas beſoin de nom.* Le lendemain, il lui ordonna de peindre à ſon tour le Prince de Piémont : Vanloo voulant

JEAN-BAPTISTE VANLOO.

profiter de cette heureuse circonstance, proposa au Duc de faire le sien; & sur son indécision, il le peignit, de mémoire, très ressemblant.

Dès ce moment, le Duc de Savoye le prit en amitié; ce qui causa de la jalousie au Prince de Carignan. Ce Prince ne voulant pas que le Duc de Savoye retînt Vanloo à son service, lui proposa de le prendre au sien, de l'envoyer à Rome, & d'avoir soin de sa famille en son absence. De tels secours encouragent le sçavoir, & perfectionnent les talens. Charmé d'un si flatteur engagement, notre artiste partit pour Rome en 1714, après avoir travaillé pour ces deux Princes pendant plus de deux ans.

Les jours se passoient en cette ville à copier les bons tableaux, & à étudier d'après l'antique : les nuits étoient consacrées au dessein. Il se mit d'abord sous la conduite d'un maître, dont les louanges outrées lui firent quitter son école, pour entrer dans celle de *Benedetto Lutti*, qui étoit alors en réputation. Comme il travailloit pour les prix, une écritoire répandue sur son dessein l'obligea d'en recommencer un autre pendant la nuit, parce que c'étoit le lendemain que les élèves exposoient leurs ouvrages. Ce feu & cette *franchise de touche* qui se trouvoit dans le premier dessein, n'étoit plus dans la copie, & il n'eut que le second prix. Quelquefois son maître, embarrassé dans une composition, lui présentoit le crayon, que le disciple refusoit modestement, &, par une facilité naturelle, il exécutoit si bien la pensée de *Lutti*, qu'il l'embrassoit en lui disant : *Tu en sçais plus que moi.*

Vanloo fut ensuite employé à faire beaucoup de portraits, & un tableau pour l'Eglise de *S. Maria*

JEAN-BAPTISTE VANLOO.

della Scala, qui lui fit beaucoup d'honneur : c'eſt une flagellation, compoſée de ſix figures grandes comme le naturel. Il travailla pour les prix de l'Académie de ſaint Luc, & peignit Apollon & Marſyas au-devant des loges de l'Opera de *Capranica.* On lui demanda pour l'Angleterre une Latone, une Suſanne, & Vénus avec Vulcain. Le Duc de Savoye eut deux morceaux ſur cuivre : l'un eſt une ſainte famille ; & l'autre, Notre-Seigneur qui donne les clefs à ſaint Pierre : dans une expoſition publique faite a Rome, on les crut de *Carlo Maratti.* Vanloo envoya enſuite l'Amour & Pſyché au Prince de Carignan ; & un troiſiéme tableau au Duc de Savoye, repréſentant le bon Paſteur. On pouvoit dire que les traits d'hiſtoire prenoient ſous ſon pinceau une force comparable à celle de nos meilleurs modernes.

Ce fut à Rome que Jean Baptiſte commença à enſeigner ſon frere & ſes trois enfans, que ſa femme lui avoit amenés de Turin. Au lieu de leur faire copier ſes propres ouvrages, ils travailloient continuellement d'après les plus grands maîtres : cette même méthode fut encore ſuivie à Paris, lorſqu'il demanda pour eux la permiſſion d'étudier d'après les tableaux qui ſe conſervent dans la galerie d'Apollon. Il ne préféroit au plaiſir d'être aimé de ſes diſciples, que celui de leur être utile.

Le Prince de Carignan, peu content de la maniére dont le traitoit le Roi Victor ſon beau-pere, ſe retira a Paris en 1718, & ordonna à Vanloo de partir ſur le champ de Rome, & de le venir joindre en cette ville. Il paſſa par Turin, où le Duc de Savoye, qu'on commençoit alors à appeller Roi de Sardaigne, l'arrêta quelque temps, pour peindre

JEAN-BAPTISTE VANLOO.

à fresque deux plafonds dans son château de *Rivoly*. Ils représentent ; l'un, les quatre Saisons; l'autre, Minerve qui anime la statue de Pigmalion.

Dans le temps que Vanloo peignoit ces deux plafonds, sa femme, qui le suivoit par-tout, accoucha d'un garçon, qui fut tenu sur les fonts par la Princesse de Carignan & le Prince de Piémont ; on le nomma Charles-Amédée Philippe. Le Roi & la Reine de Sardaigne firent tous leurs efforts pour retenir le pere à leur Cour ; ils lui envoyoient tous les jours des plats de leur table. Vanloo, ne sçachant comment répondre à tant de bontés, n'avoit point de meilleure excuse que la parole donnée au Prince de Carignan, à laquelle il ne pouvoit manquer, sans se manquer à lui-même. Le Roi de Sardaigne loua la droiture de ses sentimens, & le laissa partir pour Paris.

Le Prince de Carignan le logea dans son hôtel en cette ville, où il arriva en 1719. Il ne se passoit point de jour que le Prince ne le vînt voir travailler. Comme Vanloo avoit une connoissance parfaite des anciennes écoles, il le consultoit souvent sur le choix des tableaux qui devoient entrer dans sa galerie. Notre artiste fit pour ce Prince de grands sujets de métamorphose, & le triomphe de Galathée. Il auroit eté reçu à l'Académie le même jour qu'il présenta ce dernier tableau, si le Prince de Carignan avoit voulu le céder. Vanloo fut seulement agréé en 1722.

On proposa alors de peindre en huit jours un plafond à détrempe, pour un ballet qui devoit être représenté devant le Roi dans la salle des machines à Paris. Personne ne voulut l'entreprendre : Vanloo se présenta, & contenta le Duc d'Orléans Ré-

JEAN-BAPTISTE VANLOO.

gent, qui demanda ſon nom, & lui ordonna de ſe venir voir. Ce Prince l'occupa dans la ſuite à raccommoder les anciens tableaux, entr'autres, les cinq cartons à détrempe de Jules Romain, repréſentant les amours de Jupiter. Il y réuſſit parfaitement, ainſi qu'à copier pour les Gobelins le lavement des pieds du fameux Mutian, que le Régent avoit tiré du Chapitre de Rheims. Il fit auſſi deux portraits à l'huile de Meſdames de Prie & de Sabran, dont on a vu tant de copies.

Vanloo continua d'inſtruire ſes deux fils & ſon frere, qui, ayant remporté ſucceſſivement les premiers prix de l'Académie, devoient être nommés tous trois penſionnaires du Roi pour aller en Italie: quelques contre-tems obligerent Jean Baptiſte de les envoyer en ce pays à ſes dépens. Ces jeunes gens, après avoir gagné les prix de l'Académie de ſaint Luc à Rome, obtinrent, dans la ſuite, par le crédit du Cardinal de Polignac, des logemens à l'Académie de France; & depuis, la penſion.

Jean-Baptiſte, ſans négliger l'hiſtoire, s'attacha beaucoup au portrait, & devint un des premiers en ce genre: on peut même dire que ſes portraits, peints dans la maniere d'un peintre d'hiſtoire, ſont infiniment plus moelleux que ne le ſont ordinairement ceux des peintres qui ne peignent que le portrait. Ses grandes occupations l'obligerent alors à partager ſon temps entre le Prince de Carignan & le public.

Les fruits de ſon travail furent aſſez conſidérables, pour qu'il haſardât aux actions de la banque 40000 livres, qu'il perdit en peu de temps par le diſcrédit des billets. Ce fut une raiſon pour obtenir du Prince de Carignan la liberté de travailler

JEAN-BAPTISTE VANLOO.

toute l'année pour le public. La mort du Duc d'Orléans survint en ce temps-là : ce Prince lui avoit promis de lui procurer le portrait du Roi. Le Prince Charles de Lorraine lui proposa, pour l'en consoler, de peindre ce Monarque de memoire, & Vanloo se rendit à Versailles pour saisir toutes les occasions de voir le Roi. Il s'imprima si parfaitement ses traits, que, venant sur le champ en poste à Paris, il fit un portrait très-ressemblant. Il le fit voir au Prince Charles & au Duc de Gêvres, qui l'honoroit de sa bienveillance. Ces deux Seigneurs en furent si surpris, qu'ils se chargerent d'en parler au Roi, qui voulut bien accorder à Vanloo une séance d'un quart d'heure, pour perfectionner son ouvrage.

Le Roi, qui n'étoit vû dans ce portrait que jusqu'aux genoux, lui en commanda un en pied, dont le peintre fit beaucoup de copies pour Sa Majesté. Il peignit encore la tête de ce Monarque dans un grand tableau, où il est représenté à cheval par Parrocel. Vanloo fit ensuite le portrait de la Reine, qu'il avoit déja été peindre à Wisembourg avant son mariage, ainsi que le Roi Stanislas & la Reine son épouse.

Louis Vanloo, qui revenoit alors d'Italie, se présenta à l'Académie de peinture, où il fut agréé; & ne voulant point être reçu avant son pere, il le pressa de faire son tableau de réception, représentant Diane & Endimion. Ainsi, Jean-Baptiste ne fût reçu qu'en 1731, neuf ans après avoir été agréé. Il employa son fils à peindre les têtes du Prévôt des Marchands & des Echevins, dans le tableau qu'il faisoit pour la ville au sujet de la naissance de M. le Dauphin. Il peignit encore un grand

JEAN-BAPTISTE VANLOO.

morceau pour S. Martin des champs, qui eſt l'entrée de Notre-Seigneur dans Jéruſalem. Enfin, il fut à Fontainebleau avec Louis, pour retoucher la gaerie de François I, peinte par le Primatice. Vanoo, à ſon retour, fut chargé de repréſenter le Roi donnant le cordon bleu au Comte de Clermont: ce tableau eſt placé à Paris, dans le chœur des Grands-Auguſtins.

Quelques années après, un de ſes fils, nommé François, qui revenoit de Rome avec ſon oncle, tomba de cheval, & mourut de cette chûte à Turin. L'oncle s'y maria, & y auroit fait ſon ſéjour, ſi Vanloo ne lui eût envoyé Louis pour le ramener. Le Roi de Sardaigne les employa tous deux à différens ouvrages; mais la guerre qui ſurvint leur fit demander leur congé. Ils revinrent à Paris, & Vanloo préſenta auſſi-tôt ſon frere à l'Academie. Ce fut dans ce temps-là qu'il fit le grand tableau de la cérémonie des Chevaliers du S. Eſprit, placé dans le chœur des Grands-Auguſtins, dans lequel Henri III reçoit le Comte de Gonzales. Il copia ſeulement d'après celui de Champagne, qui eſt dans une ſalle de l'hôtel de Bullion à Paris, la tête de Henri III, & celle des principaux Seigneurs de ſa Cour. Le ſaint Pierre delivré de priſon, qui eſt dans la nef à ſaint Germain des prés, eſt encore de ſa main. Ces grands ouvrages, par leur belle ordonnance, mirent le comble à ſa réputation. Il fut alors nommé, à l'Académie, adjoint à Profeſſeur en 1733, & profeſſeur en 1735.

Lorſque Jean-Baptiſte vit ſon fils Louis établi & fort connu à Paris, il ſongea à revoir ſon pays, où il retourna en 1735 avec ſa femme. Il n'y avoit guères qu'un an qu'il travailloit à Aix, lorſque le

JEAN-BAPTISTE VANLOO.

Roi d'Eſpagne, qui avoit beſoin d'un peintre d'hiſtoire & de portrait, chargea Rigaud de lui en envoyer un. Ce peintre choiſit Louis, fils aîné de Vanloo; ce qui obligea ſon pere de revenir à Paris en 1736.

Vanloo, à ſon arrivée, fit partir ſon fils pour l'Eſpagne; & ſe voyant ſeul à Paris, il regrettoit ſouvent ſa province. Ses amis lui conſeillerent de paſſer en Angleterre, la guerre ayant rallenti les ouvrages, & les pertes qu'il avoit faites à la banque n'étant pas encore réparées. Il partit donc en 1735, avec ſa femme & deux de ſes fils.

Il commença à Londres par faire le portrait d'un de ſes amis, qu'il montra à M. de Walpool, à qui Rigaud l'avoit recommandé. Ce portrait plût beaucoup à ce Seigneur, qui lui demanda auſſi-tôt le ſien. Dès que les courtiſans l'eurent vu, ils ſe firent inſcrire ſur le catalogue de Vanloo, qui ſe trouva ſurchargé d'ouvrages.

Cette vie laborieuſe, pendant les quatre années de ſon ſéjour à Londres, & l'empreſſement de ceux qui alloient voir ſes ouvrages, ne peuvent ſe concevoir : le Prince & la Princeſſe de Galles, les Princeſſes ſes ſœurs, l'honoroient ſouvent de leurs préſences, & il les peignit pluſieurs fois. La ſatisfaction qu'il eut d'être ainſi applaudi, fut troublée par la mort de ſon fils Claude, âgé de dix-ſept ans, & doué de beaucoup de talens. Sa ſanté, dans la ſuite, devint ſi mauvaiſe, que ſa femme fut obligée de le ramener en France en 1742. Il paſſa par Paris, où il ne reſta que quinze jours : la plûpart des Académiciens le viſiterent. Rigaud & lui, dans la converſation, ſe promirent réciproquement leurs portraits; mais ce projet reſta impar-

JEAN-BAPTISTE VANLOO.

fait, par la mort de Rigaud, arrivée peu de temps après.

Vanloo vint à Aix en 1742, à la fin de Novembre; & après quelques mois de repos, il reprit son pinceau, *qu'il avoit honte*, à ce qu'il disoit, *de laisser oisif.* Il commença les portraits de Dom Philippe, de la Princesse de Carignan & du Prince de Suze. Il travailloit encore la veille de sa mort, qui arriva le 19 Septembre 1745, à l'âge de soixante un ans. *Je meurs*, dit-il, *avec le seul regret de n'avoir pu instruire mon fils Hypolite; car les autres n'ont plus besoin de moi.* On l'enterra dans la meme Paroisse où il avoit été baptisé: il sembloit qu'il eût voulu rendre à sa patrie ce qu'il en avoit reçu.

Il laissa en mourant, en bons effets, la valeur de 90000 livres (*a*) à sa veuve & à plusieurs enfans, entr'autres à Louis-Michel, premier peintre du Roi d'Espagne, & à Charles-Amédée-Philippe, peintre du Roi de Prusse, qui sont ses élèves, ainsi que M. Charles-André Vanloo son frere, recteur de l'Académie; Pierre-Charles Tremolliere, mort, M. Dandré Bardon, professeur de l'Académie, & professeur des élèves protégés par le Roi pour l'histoire, la fable & la géographie.

Vanloo étoit bienfait, & assez beau de visage. Son excellent caractère le portoit à avoir soin de sa famille, & il aimoit à faire plaisir. Dans les secours qu'il a toujours procurés à ses parens, il a eu la seule satisfaction de leur faire du bien, sans rechercher la gloire de l'avoir fait. Sa facilité d'in-

(*a*) Ces mémoires ont été fournis par MM. Vialis, habile peintre, & Baraly, d'Aix, parens & amis de J. B. Vanloo.

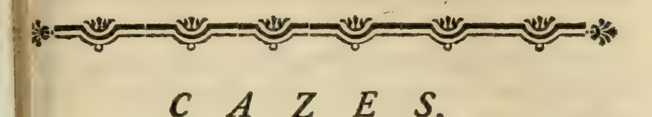
JEAN BAPTISTE VANLOO.

venter & de deſſiner ne peut s'exprimer; il peignoit en un jour trois têtes bien terminées, ſans preſque faire de deſſeins ni d'eſquiſſes, que ſur la toile. Son ton de couleur eſt excellent, ſa touche légère & ſpirituelle, & ſes chairs ſont ſi fraîches, qu'elles approchent de celles de Rubens. Tout occupé de ſon art, & penſant à l'exécution de ſes idées, on le voyoit ſouvent hors de chez lui auſſi agité que s'il eût manié le crayon. Voyoit-il des jeunes gens deſſiner? trouvoit-il quelqu'un avec qui il pût s'entretenir de peinture? Vanloo étoit au comble de ſa joie, & étoit charmé de leur communiquer ſes lumières & les aider de ſes conſeils.

Les deſſeins de Vanloo ſont faits la plûpart au crayon de ſanguine. C'eſt ainſi qu'il fit les portraits de tous les penſionnaires du Roi qui étoient de ſon temps à Rome: il n'oublia pas le ſien, que l'on a fait graver ici. On voit de ſes deſſeins ſur du papier bleu & gris, dont le trait eſt fait à la plume, lavés au biſtre & rehauſſés de blanc, qui font connoître ſa facilité à s'exprimer ſur le papier. Il y a encore des penſées de grands tableaux deſſinées à la pierre noire, rehauſſées de blanc de craye, qui ne démentent point le caractère d'un génie créateur.

Pluſieurs eſtampes ont été gravées d'après lui; ſçavoir, le Roi à cheval par Larmeſſin, un autre portrait de ce Monarque en pied & celui de la Reine, gravés deux fois par Larmeſſin & Chereau; ceux de Meſdames de Prie & de Sabran ſont gravés par Chereau le jeune; le portrait de M. l'Abbé de Pompone, par Petit. Le ſujet de ſon tableau de la flagellation à Rome, eſt gravé à l'eau-forte.


PIERRE JACQUES CAZES



CAZES.

CAZES.

L'AMITIÉ a ſes droits, ſes priviléges; mais elle ıe doit jamais détourner l'hiſtorien du chemin de ı vérité. L'Auteur, fort lié avec l'artiſte dont il a écrire la vie, ſuivra ſcrupuleuſement cette maxime.

Pierre-Jacques Cazes prit naiſſance à Paris en 676, d'un pere qui étoit du Diocèſe d'Auſch, & ui vint s'établir en cette ville. Il fut également rotégé, & de M. de Louvois, dont il étoit Offiier, & de M. de Villacerf. Ce dernier ſçavoit nieux que perſonne, qu'un Miniſtre, dépoſiaire des graces & des bienfaits du Prince, eſt ar-là le créateur des talens en tous les genres: ſçait s'enrichir en faiſant des largeſſes aux autres, uand il n'uſe de cette autorité que pour préſerver es Muſes de cette indigence qui jette dans le découagement. Le jeune Cazes, enchanté des deſſeins ue faiſoit un de ſes camarades d'école, voulut ſſayer d'en faire autant. Son pere, pour ſeconder e ſi heureux eſſais, le mit chez le ſieur Ferou, oncierge de l'Académie de peinture, qui lui fit opier les deſſeins des profeſſeurs.

Ces diſpoſitions, qui paroiſſoient des plus favoables, firent entrevoir dans ce jeune élève tout e qu'il ſeroit un jour. On le fit paſſer dans l'école 'Houaſſe le pere, où il reſta trois ans à peindre ans ſa manière, qui étoit de terminer beaucoup es ouvrages, & de tourmenter continuellement

CAZES.

ſes couleurs. Cette pratique n'étoit nullement du goût de l'élève : elle ne rendoit point la fraîcheur de la nature ; il ſçavoit de plus que le génie eſt le principe des ſciences & des arts ; le goût eſt leur guide, & leur terme eſt l'imitation de la nature.

Cazes, avec de ſi grands principes, cherchoit à ſortir de la marche ordinaire ; Boullongne l'aîné l'aida dans cette route : il ne pouvoit prendre un meilleur guide. Après ſix années d'étude, il gagna pluſieurs prix à l'Académie, & fut regardé comme le meilleur élève de ce maître. Ce mérite naiſſant le fit nommer penſionnaire du Roi pour aller à Rome ; un changement de miniſtère en décida autrement, & lui fit manquer cette occaſion, qui ne ſe retrouva plus ; ſon maître même lui conſeilla de n'y plus penſer, & le fit recevoir à l'Académie en 1703. Son tableau de réception repréſente le triomphe d'Hercule ſur Acheloüs dont Déjanire devoit être le prix.

Un établiſſement avantageux l'engagea, en 1704, à ſe mettre en ſon particulier : une noble émulation le faiſoit avancer de jour en jour ſans être jaloux du mérite d'autrui. Ses premiers ouvrages furent des ſujets de la fable, en camayeux, dans la galerie du Marquis de Clérambaut ; il fit enſuite le tableau qu'on préſente à Notre-Dame le premier jour de Mai ; ſon ſujet fut l'Hémoroïſſe de l'Evangile, tableau bien compoſé, & d'un grand ton de couleur.

Rien ne pouvoit mieux augmenter ſa réputation ; ſon école devint nombreuſe, & ſes diſciples, qu'il ſe faiſoit un plaiſir d'avancer, ont formé dans la ſuite de très-bons ſujets.

Cazes perdit ſa femme en 1739, & il eſt reſté

veuf depuis ce tems-là. Ses mœurs douces, ſon caractère poli & ſa grande capacité, le rendoient bien digne de l'amitié des gens de goût : l'Académie reconnut auſſi tout ce qu'il valoit, en le nommant adjoint à profeſſeur en 1715, profeſſeur en 1718, enſuite recteur & directeur en 1744; & enfin chancelier en 1746. CAZES.

Ce peintre ſe trouvant un jour chez M. Crozat dans l'aſſemblée des amateurs, qui viſitoient ordinairement ſa belle collection de deſſeins, la converſation tomba ſur la prétendue néceſſité du voyage d'Italie pour perfectionner les jeunes peintres. M. Crozat, lui adreſſant la parole, lui dit qu'il avoit vû avec plaiſir pluſieurs de ſes ouvrages, & que c'étoit dommage qu'il n'eût pas été en Italie ; il répondit : *J'ai fait, Monſieur, comme le Sueur, Jouvenet, Rigaud, Largilliere, & quelques autres grands peintres François ; j'ai fait voir qu'on pouvoit s'en paſſer.*

Les compoſitions de cet artiſte ſont grandes & bien penſées : on y remarque un genie heureux, des idées élevées, des draperies larges & bien jettées, un deſſein fort correct, & un bon ton de couleur ; s'il s'agiſſoit d'un tableau de dévotion, un ſtyle mâle & majeſtueux étoit répandu partout ; dans un ſujet de métamorphoſe, on y trouvoit les têtes les plus aimables, & les Graces ſe chargeoient du reſte. Ses chairs étoient naturelles, & ſes enfans douillets & coëffés de grand goût. Il a peint des portraits très-vivans ; mais en petite quantité. L'hiſtoire l'occupoit entiérement, & ſurtout les tableaux d'autel : également propre aux tableaux de chevalet, il a poſſédé le talent de peindre en grand & en petit, choſe aſſez rare dans un

CAZES.

même homme. On peut dire cependant qu'il a plus donné à l'ordonnance du tableau & à la correction du dessein, qu'à la force de l'expression, & à un certain feu qui met tout en mouvement. On sçait bien qu'aucun ouvrage n'est parfait; dans les meilleurs, les taches disparoissent à côté des grandes beautés.

En 1727, lors du concours, ses amis le voiant incertain s'il travailleroit ou non, l'engagerent à se mettre au nombre des concurrens, & il peignit la naissance de Vénus. Les grands sujets de dévotion, qui l'occupoient sans cesse, l'avoient tiré depuis long-tems de ces sujets galans, qu'il avoit traités si bien dans son premier tems, je l'avois bien prévû. Quoiqu'il n'eût que cinquante-un ans, son tableau augmenta le nombre des médiocres, & ne put lutter contre les trois qui remporterent la victoire.

Cazes a autant travaillé pour la province que pour Paris; enfin, dans son dernier tems, il fut plusieurs années en enfance, & il est mort à Paris le 25 Juin 1754, âgé de soixante-dix-huit ans.

Ses élèves sont, Pierre-Antoine Robert, Charles Parrocel, Lungberk, Suédois, renommé pour le pastel; M. Chardin, de l'Académie de peinture; ses deux fils sont encore ses élèves.

Ses desseins présentent toujours de riches ordonnances, ordinairement faits au trait seul de pierre noire lavé à l'encre de la Chine; les jours sont ménagés proprement: ses études sont au même crayon, relevés de blanc de craie; ses académies sont très-estimées, toujours au même crayon, lavées à l'encre de la Chine & rehaussées de blanc de craie; on ne peut rien de plus correct.

Ses

CAZES.

Ses ouvrages à Paris, outre le tableau de Notre-Dame dont on vient de parler, consistent, dans le chœur de l'abbaye de saint Germain-des-prés, en neuf grands tableaux, placés au-dessus des formes des Religieux ; ils représentent l'histoire des saints Germain & Vincent ; le premier est saint Vincent & l'Evêque Valère jugés devant Dacien, les mêmes traînés en prison, saint Vincent prêche devant l'Evêque Valère, l'ordination de saint Vincent par l'Evêque Valère, le sacre de S. Germain ; il présente le plan de l'abbaye au Roi Childebert, il guérit le Roi Clotaire malade, la mort de saint Germain, une descente de croix qui est au fond, au-dessus de la chaire de l'Abbé, fait le neuviéme tableau. Il y a encore deux autres tableaux de sa main dans la nef de la même Eglise ; l'un saint Pierre guérissant un boiteux à la porte du Temple ; l'autre est Tabithe ressuscité par saint Pierre, & un Apollon & Esculape dans l'apotiquairerie.

A saint Jacques de la Boucherie, sainte Catherine, tableau d'autel dans une chapelle, & un saint Jacques qui a servi à la baniere de cette Eglise.

On voit à saint Martin-des-champs, dans le chœur, le Centenier, grand tableau ; & dans le chapitre du même couvent, l'annonciation.

A saint Gervais, la multiplication des pains dans une chapelle.

Au petit saint Antoine, au maître-autel, l'adoration des Mages.

Dans la chapelle de sainte Marie Egyptienne, au coin de la rue de la Jussienne, on voit au maître-autel, la Vierge avec l'enfant Jesus, accompagnée de plusieurs anges ; & dans les chapel-

CAZES.

les à côté, un ſaint Nicolas, & ſainte Marie dans le déſert qui reçoit la communion des mains du moine Zoſime.

Au collége des Jéſuites, on voit, au maître-autel, une réſurrection.

Dans la nef de l'Egliſe de la Charité, le martyre de ſaint Pierre & de ſaint Paul.

La nouvelle Egliſe de Verſailles poſſede une Ste famille, moyen tableau.

Aux Camaldules près du château de Gros-Bois, une deſcente de croix.

Dans l'ancien ſalon du château de la Grange, quatre ovales de l'hiſtoire de Pſyché.

Un tableau de l'hiſtoire de la congrégation de ſaint Maur, dans la chambre du Pere général de l'abbaye de ſaint Germain des-prés.

Le portrait de Dom Denis de ſainte Marthe, Général des Bénédictins.

Pluſieurs tableaux dans la collégiale de ſaint Quentin.

Un morceau dans l'Egliſe des Cordeliers de la même ville.

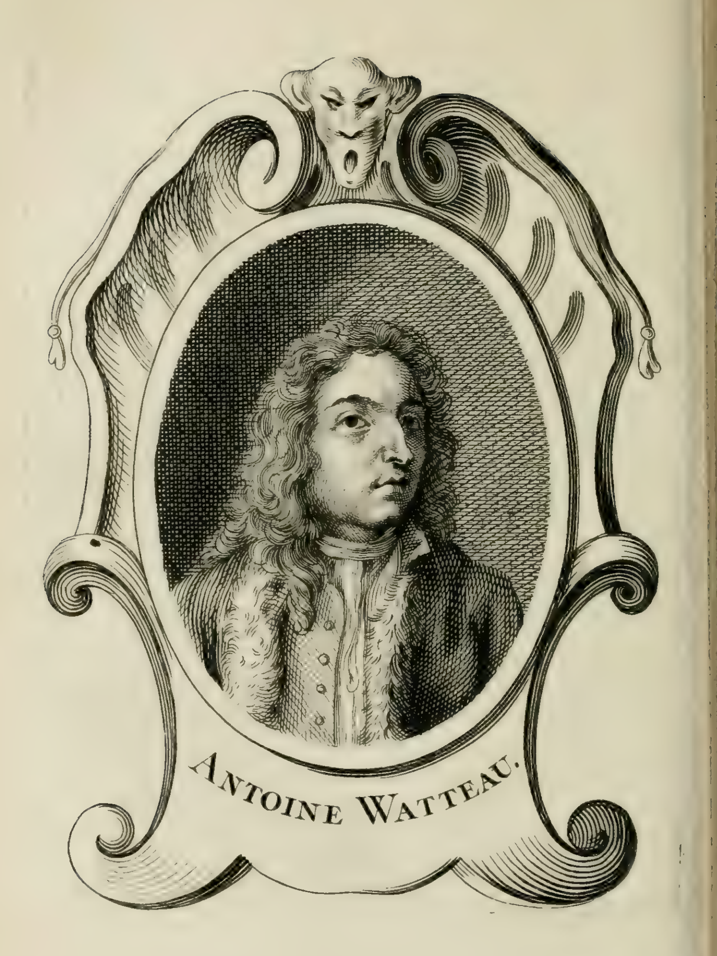
Un ſaint Hugues aux Chartreux du Val-Dieu.

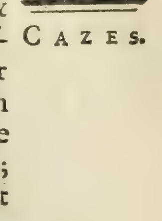
On voit un ſaint Martin & une annonciation dans une abbaye de Bénédictins.

Ses ouvrages dans les provinces ſont, dans l'Egliſe de ſaint Jacques à Abbeville, à un autel à droite, un ſaint Nicolas ſur un nuage, dont quelques pêcheurs implorent le ſecours.

A Amiens, une Pentecôte dans l'Egliſe des Jéſuites, il eſt gravé.

On a gravé d'après lui pour l'hiſtoire du Languedoc, cinquante-deux vignettes & autant de lettres griſes, exécutées par N. Cochin le pere.


ANTOINE WATTEAU.


CAZES.

Quatre ſujets de métamorphoſe, Achille & Deïdamie, Hercule & Omphale, gravés par Deſplaces; Pſyché & l'Amour, Apollon & Iſſe, par Vallee, Danaé, gravé par L. Deſplaces, moyen morceau en hauteur; l'Hémoroïſſe, tableau de Notre-Dame, gravé en petit par Tardieu le fils; Pyrame & Thiſbé, par Alexandre; le portrait du Pere ſainte Marthe, général des Bénédictins, eſt gravé par Drevet le pere.



ANTOINE WATEAU.

ANTOINE WATEAU.

ANTOINE Wateau né à Valenciennes en 1684, eſt réputé François, étant ſujet du Roi. Son pere maître couvreur, ne négligea rien pour favoriſer le penchant naturel de ſon fils pour le deſſein. Il le mit d'abord chez un aſſez mauvais peintre de la même ville. L'ardeur pour le travail rendit Wateau aſſez habile pour connoître le foible mérite de ſon maître; il le quitta pour en ſuivre un autre qui avoit du talent pour les décorations de théâtre. En 1702, il vint avec lui à Paris, où les directeurs de l'*Opera* l'avoient mandé, & travailla à ce genre de peinture; mais ſon maître étant retourné en ſon pays, le laiſſa en cette ville. Comme ſes talens n'y étoient pas encore dans leur grand jour, Wateau fut contraint, pour ſubſiſter, de travailler dans la boutique d'un maître peintre, dont il copioit les ouvrages, & faiſoit des tableaux qui ſe vendoient, comme l'on

dit à la douzaine. Le peu de profit qu'il en retiroit lui fit abandonner ce maître, & le hasard lui procura la connoissance de Claude Gillot.

CLAUDE GILLOT.

Ce peintre né à Langres en 1673, étoit disciple de Jean-Baptiste Corneille, & avoit beaucoup de génie pour les figures (*a*) grotesques, les Faunes, les Satyres & les scénes d'*Opera*; il fut reçû à l'Académie en 1715, & est mort à Paris en 1722, âgé de quarante-neuf ans. Gillot dessinoit avec beaucoup d'esprit & de goût : il gravoit de même; mais il étoit peu correct, & peignoit si médiocrement, que ses ouvrages ont été inhumés avec lui : il faut en excepter ses desseins qui sont toujours recherchés.

ANTOINE WATEAU.

Il est facile d'imaginer quelle fut la joie de Gillot de trouver un jeune peintre qui suivoit la même route; il le logea dans sa maison, & lui enseigna tout ce qu'il sçavoit de son art : on peut dire qu'en peu de temps le disciple égala le maître : à peine discernoit-on leurs ouvrages.

Wateau se distingua dans la suite par une plus grande recherche de la nature, dont il ne s'est jamais éloigné : Gillot le prévit; lorsqu'il s'apperçut que son disciple le surpassoit dans ses fêtes champêtres, il le mit chez Claude Audran fameux peintre d'ornemens, qui demeuroit au Luxembourg. Wateau peignit les figures dans ses ouvrages, puisa de nouvelles lumieres dans le bon goût de ce maître, & étudia le coloris & les riches compositions de la galerie de Rubens dont il étoit voisin. Il ne fut plus question alors de la maniere de Gillot, elle

(*a*) Vitruve appelle les grotesques, des impertinences. *L.* 7. *chap.* v.

ANTOINE WATEAU.

s'étoit insensiblement éclipsée ; un meilleur ton de couleur, un dessein plus fin, plus correct, plus recherché avoit pris la place ; Wateau travailla pour le prix de l'Académie, le remporta & fit paroître dans son tableau les étincelles de ce beau feu qui ne l'a jamais abandonné.

La fortune de ce peintre n'en étoit pas plus brillante ; on n'avoit pas encore goûté son nouveau genre de peinture ; il quitta Paris pour aller en son pays faire des études, & revint quelque tems après. Deux tableaux de même grandeur furent exposés dans une salle du Louvre par où passent ordinairement les peintres de l'Académie. Le célebre la Fosse voyant ses deux tableaux, en fut surpris, & s'informa du nom de l'auteur ; il apprit que c'étoit un jeune homme qui souhaitoit aller apprendre son métier à Rome. Wateau se présenta à lui : *Mon ami*, lui dit la Fosse, *vous ignorez vos talens ; vous en sçavez plus que nous, & vous pouvez honorer notre Académie* : il fit ses visites & fut reçu Académicien sous le titre de peintre de fêtes galantes. Ce fut alors que son maître Gillot connoissant sa supériorité, lui laissa le champ libre, & quitta le pinceau, pour se renfermer dans la gravure & le dessein.

Sa réputation en augmentant, accrut le nombre de ses admirateurs, dont les visites lui faisoient perdre tant de temps, qu'il accepta l'offre que lui fit un (a) grand curieux de le loger dans sa maison : il y trouva une collection de tableaux, & de desseins des grands maîtres, qui acheva de le

(a) Mr Crozat le jeune.

ANTOINE WATEAU.

perfectionner; & l'on remarqua que ses ouvrages se ressentoient de la vue de tant de belles choses. Il vint ensuite loger avec le sieur *Vleughels* son ami, qui est mort depuis directeur de l'Académie de Rome. Ses succès s'accrurent jusqu'en 1718, & auroient encore été plus loin, si son inconstance naturelle ne leur eût donné des bornes.

En 1720 le voyage d'Angleterre fut projetté. L'air de ce pays ne convenoit point à un temperament aussi délicat que le sien; il y fut presque toujours malade pendant une année de séjour. Apres y avoir fait quelques tableaux, il revint à Paris dans un état de langueur, qui lui laissoit à peine quelque intervalle pour travailler. On lui conseilla de prendre l'air; & un ami le mena au village de Nogent près Paris, où sa santé s'affoiblissant de jour en jour, il mourut dans le célibat en 1721, âgé de trente-sept ans.

Son médecin est peint d'une maniere fort plaisante dans la figure d'un homme suivi de deux autres tenant des seringues: on peut dire que ce peintre a fait rire la toile & l'a fait respirer; il naissoit des irrégularités qu'il a produites, des beautés qui en dédommagent.

Wateau légua à quatre de ses meilleurs amis tous ses desseins qui étoient en grand nombre: ils en firent des lots, payerent ses dettes, & leur reconnoissance les porta à le faire inhumer honorablement dans le même lieu.

Ce peintre dessinoit continuellement; ses heures même de promenade & de recréation étoient employées à cet exercice. Il aimoit à copier les bons tableaux, & le plus grand plaisir qu'on pût lui faire, étoit de lui en prêter. Rubens & *Van-*

dyck dont le ton de couleur l'avoit enchanté, étoient ses véritables modéles. Par le peu de tems que Wateau a vécu & par le grand nombre de ses ouvrages, on peut juger de sa vie laborieuse, & de l'amour qu'il avoit pour son art. Ses tableaux, il est vrai, ne sont pas du premier ordre, ils ont cependant un mérite particulier, & dans leur genre rien n'est plus aimable : il n'y a même aucun cabinet où ils ne puissent entrer.

ANTOINE WATEAU.

Wateau que le travail avoit rendu mélancolique, ne s'est point peint tel dans ses tableaux : on y trouve partout de la gaieté, un esprit vif & pénétrant, un jugement naturel, une correction de dessein, une vérité de couleur, avec un pinceau coulant & une touche des plus fines & des plus légeres : rien n'est au-dessus de ses caractères de têtes, la nature s'y montre telle qu'elle est ; il joignoit à tous ces agrémens un excellent paysage, & des fonds admirables pour l'intelligence des couleurs; on peut dire qu'il a non-seulement excellé dans les compositions galantes & champêtres, mais encore dans les marches & les haltes des soldats.

C'est peut-être une perte pour le public que Wateau entraîné par l'esprit extraordinaire de Gillot son maître, ait imité sa maniere, & n'ait pas traité l'histoire dont il paroissoit fort capable. Une Vierge qu'il a peinte & quelques autres sujets d'histoire, font présumer qu'il auroit pu réussir dans ce genre. Le goût qu'il a suivi est proprement celui des bambochades, & ne convient point au sérieux; tous les habillemens en sont comiques, propres au bal, & les scénes sont ou théâtrales ou champêtres : sa servante qui étoit belle, lui servoit de

modéle ; il l'a peint en danſeuſe avec un fond de payſage très-frais.

Ses diſciples ſont Jean-Baptiſte Pater peintre Flamand, & Nicolas Lancret, dont il ſera parlé dans la ſuite.

JEAN-BAPTISTE PATER.

Jean-Baptiſte Pater originaire de Valenciennes, né en 1695, vint très-jeune à Paris, & étudia ſous Wateau : avec un très-bon goût de couleur, il négligea la partie du deſſein, ainſi que le naturel, travaillant plus par intérêt, que pour la gloire. Il ſuivoit en cela le précepte (*a*) d'Horace. Il eſt mort à Paris en 1736, âgé de quarante-un ans.

ANTOINE WATEAU.

On a fait ces vers ſur Wateau.

Parée à la Françoiſe, un jour dame Nature
Eut le déſir coquet de voir ſa portraiture.
Que fit la bonne mere ? Elle enfanta Wateau :
Pour elle ce cher fils plein de reconnoiſſance,
Non content de tracer partout ſa reſſemblance,
Fit tant & fit ſi bien, qu'il la peignit en beau.

Les deſſeins de Wateau ſont eſtimés des curieux : le crayon rouge étoit celui dont il ſe ſervoit le plus ſouvent ſur du papier blanc, afin d'avoir des contre-épreuves, ce qui lui rendoit ſon ſujet des deux côtés : il a rarement relevé ſes deſſeins de blanc, le fond du papier faiſoit cet effet : on en voit beau-

---

(*a*) *Quærenda pecunia primum eſt,*
Virtus poſt nummos.
Epiſt. Lib. I.

coup aux deux crayons de pierre noire & de sanguine, ou de mine de plomb & de sanguine qu'il employoit dans les têtes, les mains & les chairs, quelquefois les trois crayons étoient mis en usage ; souvent il se servoit de pastel, de couleurs à l'huile, à gouache, enfin tout lui étoit bon, excepté la plume, pourvû que cela fît l'effet qu'il souhaitoit : les hachures de ses desseins étoient presque perpendiculaires, quelquefois un peu couchées de droite à gauche, d'autres estompées avec quelque lavis léger & des coups ressentis : la liberté de la main, la légèreté de la touche, une finesse dans les profils de ses têtes, son goût de les coëffer, le caractère des figures, des compositions, l'esprit qui y régne, indiquent aux curieux le nom de Wateau.

Les premiers ouvrages de ce maître consistent en petites figures qu'il a faites dans les plafonds de Claude Audran, & en plusieurs Chinois peints dans les lambris du château de la Muette; ses ouvrages sont tous tableaux de chevalet, celui qu'il a donné à l'Académie, est un pélerinage à Cythère.

Son œuvre compose trois volumes, & contient cinq cens soixante-trois planches : le premier volume comprend cent trente sujets historiés; les deux autres qui sont des études renferment trois cens cinquante piéces de sujets de caprice parmi lesquels il y a seize paysages, trente figures Chinoises & cinquante-trois ornemens, ou paravens dont plusieurs sont gravés de sa main, & de M. Boucher. Les autres qui ont exécuté les sujets historiés, sont Audran, Thomassin, Desplaces, Tardieu, Cochin, Simonneau, Joullain, Baron,

Larmessin, Aveline, Moyreau, Petit, le Bas, Cars, Dupuis, Lépicié & autres.



OUDRY.

OUDRY.

POPE disoit *que les préceptes de l'art sont ceux de la nature* : heureux les peintres qui ont sçu faire un si bon mêlange! Jean-Baptiste Oudry né à Paris en 1686, paroît avoir été de ce nombre. Il ne voyoit que des tableaux chez son pere qui en faisoit commerce, & qui étoit de l'Académie de saint Luc. Le jeune homme devint son éleve; il passa ensuite chez de Serre peintre des galeres du Roi à Marseille, qui le voulut mener dans cette ville. Son inclination naturelle lui fit demander d'entrer chez Largilliere qui étoit ami de son pere, & qui l'avança considérablement dans la partie du coloris. Ce maître qui sçavoit par lui-même que le génie est une force divine, une inspiration secrete, une lumiere de l'ame qui rend celui qui cultive un art, très-supérieur à ceux qui dénués de ce talent suivent la même route. Ce maître, dis-je, qui reconnoissoit dans son éléve cette excellente partie de la peinture, après lui avoir fait copier au Luxembourg des tableaux de Rubens, le mit à peindre dans tous les genres : ce fut alors qu'il dévoila tous ses talens. Il se porta naturellement à peindre des animaux, des fruits & des fleurs; ses tableaux étoient accompagnés de fonds d'architecture & de paysages


JEAN BATISTE
OUDRY.

D

-as

ait,

e Pri

ivre

erent

rince

n c

e pei

n ba

biens

tres ve

lliere

ositio

ne. Il

où on

lace

tes, d

eur ;

naître

ation

nire d

tec pri

enlion

elier d

Ses t

es étr

eufes

illes

n Fra

de Sué

rendar

ffr

venir e

OUDRY.

très-agréables. Dans le tems qu'il peignoit le portrait, il fit celui du Czar Pierre premier, en pied; ce Prince en fut si content, qu'il l'engagea à le suivre en Moscovie, mais ses amis l'en détournerent, & il fut obligé de se cacher lorsque ce Prince partit. Un jour qu'il peignoit le portrait d'un chasseur, il l'accompagna de son chien, & le peignit si parfaitement, que Largilliere lui dit en badinant : *Tu ne seras jamais qu'un peintre de chiens* : pronostique qui dans la suite s'est trouvé tres véritable. Oudry resta cinq années chez Largilliere, à qui il fut aisé, vû les heureuses dispositions de la nature, d'en faire un habile homme. Il entra d'abord dans l'Académie de S. Luc, où on le nomma Professeur : il exposa dans une place publique, ainsi que plusieurs autres peintres, des tableaux qui lui firent beaucoup d'honneur; cela lui attira l'approbation des meilleurs maîtres de l'Académie Royale : on l'y reçut en 1717, en qualite de peintre d'histoire sur une adoration des mages qu'il avoit peinte pour le chapitre de saint Martin des Champs. Son tableau de réception est l'Abondance. Oudry fut élû Professeur pensionnaire du Roi, avec un logement & un attelier dans le Palais des Tuilleries.

Ses travaux l'annoncerent partout, surtout chez les étrangers dont il recevoit des lettres très-flatteuses : on lui fit même présent de plusieurs médailles d'or; le Comte de Tessin qui l'avoit connu en France, lorsqu'il étoit envoyé extraordinaire de Suéde, parla de lui au Roi de Dannemarck pendant son ambassade en ce pays : ce Prince lui fit offrir les conditions les plus avantageuses pour venir en sa cour; & le Prince de Mekelbourg fit bâtir

OUDRY.

exprès une galerie pour mettre ses ouvrages. C'est ainsi que ce grand artiste étendoit son nom chez l'étranger, & cela en puisant dans le grand livre de la nature, & s'avançant à pas de géant dans la carriere du génie.

Ce talent particulier de peindre des animaux, fut cause que le Roi lui donna ordre de se trouver à sa suite quand il alloit courir le cerf, afin de dessiner d'après nature les événemens de la chasse : il y avoit exprés des chevaux entretenus pour lui. Ces sortes d'études lui servirent à peindre un grand tableau qui est à Marly; le Roi y est représenté à cheval au milieu de douze Seigneurs & Officiers tous ressemblans ; les chevaux & les chiens sont si bien imités, que Sa Majesté les nommoit les uns après les autres : le peintre s'est peint dans un coin du tableau dessinant la chasse. On ne peut se figurer combien ce morceau lui a coûté de tems & d'études.

Il faut convenir qu'Oudry avoit un talent particulier de représenter les choses avec les couleurs qui leur étoient propres ; leurs traits se présentoient d'eux mêmes sous son pinceau, de maniere qu'il réunissoit en sa personne l'inclination de tous les gens de goût. Ses tableaux piquants de lumieres, sont plûtôt l'ouvrage de l'esprit & de l'imagination, que celui du cœur & du sentiment. Sitôt qu'il arrivoit un oyseau rare à la ménagerie du Roi, on lui envoyoit pour le peindre ; les fleurs, les fruits, les légumes, tout étoit traité à merveille, & il a peint des vases & un bas-relief en bronze, qui trompent tout le monde. En ce tems-là les tableaux d'histoire & le portrait qui l'avoient occupé pendant plusieurs années, furent abandonnés.

En 1727, notre artiſte peignit en préſence du Roi, quatre chiens de chaſſe dans deux tableaux, chacun de cinq pieds de long ſur quatre de haut : l'un eſt un braque en arreſt ferme ſur un faiſan d'un beau plumage que le Roi avoit tiré dans le parc de Verſailles : le ſecond tableau repréſente trois épagneuls du Roi arrêtant des perdrix rouges, à l'entrée d'une piéce de bled, l'un des chiens court après des papillons : l'imitation eſt parfaite quand elle va juſqu'à nous tromper. OUDRY.

Son maître, Largilliere, fut ſi content de deux chaſſes copiées d'après un Hollandois, l'une d'un ſanglier, l'autre d'un ours, qu'il lui ouvrit ſa bourſe pour les acquérir ; Oudry refuſa l'argent, & les lui offrit.

Jamais peintre n'a été plus laborieux : à peine prenoit-il une après-dînée pour ſon plaiſir ; peignant ſans ceſſe, allant deſſiner d'après nature des animaux & des payſages : ſes ſoirées étoient employées à des études qui ſont entre les mains des amateurs. Il a été pluſieurs fois à Dieppe, pour peindre des poiſſons dans leur fraîcheur.

Sa probité eſt des mieux prouvée par des ſommes conſidérables qu'il avoit refuſées, pour recommander des affaires aux Miniſtres chez qui il avoit accès. Oudry, dans ſes dernieres années, fut nommé directeur de la manufacture des Gobelins, & le devint de celle de Beauvais, dont il étoit entrepreneur. Comme il étoit fort replet, il eut une attaque d'apoplexie, en 1755, mêlée de paralyſie, & ſe ſentant les mains engourdies, ſon chagrin de ne pouvoir plus travailler étoit marqué par ces paroles : *Je mourrai, ſi je ne travaille plus.* Trois mois après cette attaque, il voulut, ſuivant

OUDRY. sa coutume, aller à Beauvais, espérant que l'air lui feroit du bien; mais la mort nous l'a enlevé en cette ville le 30 Avril 1755, âgé de soixante-neuf ans.

Outre tous les grands ouvrages qu'il a peints pour le Roi, dont tout le détail se trouve ici, il a été fort employé à décorer les salles à manger de plusieurs maisons; il est étonnant combien il a peint de dessus de portes & de cheminées.

Son caractère étoit de se faire aimer de tout le monde: la musique l'occupoit quelquefois.

Ses élèves sont, son fils, reçu à l'Académie de son vivant, & attaché au service du Prince Charles à Bruxelles.

Ses desseins terminés sont à la pierre noire, très-bien touchés, rehaussés de blanc au pinceau. Ses études sont du même crayon, relevées de blanc de craie.

Oudry a peint dans le chœur de saint Leu, une nativité, & un saint Gilles en habit de Bénédictin, avec une biche & un chien.

Dans le chapitre de saint Martin-des-champs, une adoration des Mages, dont on a parlé ci-dessus.

Un bas-relief en bronze, imitant parfaitement le naturel d'après François Flamand; un cerf couché, de grandeur naturelle, resté imparfait.

On voit chez le Roi dans les appartemens de Choisy, un loup monstrueux fixé par quatre chiens, proche Versailles; un autre qui représente un loup cervier de la Ménagerie, assailli par deux dogues; trois paysages d'après nature; un vase de marbre dans une niche; un bas relief imitant le bronze, ce sont des jeux d'enfans; un autre vase

rempli de fleurs peintes d'après nature; un renard ſur une perdrix; un chien barbet ſur un canard; une grue mâle attachée par les pattes ſur un arbre; un cazuel, oiſeau rare de l'iſle de Banda; trois oiſeaux peints pour le Roi dans le même tableau; un endroit de la forêt de ſaint Germain-en-Laye; l'acqueduc d'Arcueil qui ſe reflette dans l'eau: on voit dans la ſalle des Buffets, à Choiſy, un grand tableau de dix pieds de long, repréſentant une fontaine vûe d'angle avec des pampres, dans le bas, un ſanglier & un chevreuil; on voit d'un côté un barbet qui ſurprend un héron dans des roſeaux; de l'autre deux chiens couchans, un faiſan & un liévre attachés, & des paniers remplis de gibier.

Pour les appartemens de Monſeigneur le Dauphin & de Madame la Dauphine à Verſailles, ſix ſujets de fables; ſçavoir, deux chévres, la lice & ſa compagne, le cerf qui ſe mire dans l'eau, le loup & l'agneau, les deux chiens & l'âne flottant, le renard & la cigogne.

Un bouquetin de Barbarie en largeur, pour le Roi, ainſi qu'un loup cervier de la Louiſiane, combattant contre deux dogues; une gazelle de cinq pieds de long ſur quatre de large; une chaſſe du cerf dans la forêt de Compiegne, grand tableau; trois autres tableaux pour le Roi, un tigre mâle, un tigre femelle, un chat cervier: il y a cinq deſſus de porte à Compiégne, dans le cabinet du Roi.

Dans la ſalle des Gardes à Chantilly, on voit trois tableaux de chaſſes, qui repréſentent un loup aux abois, un chevreuil lancé par des chiens, & un renard qui ſe défend contre des animaux.

Oudry a gravé de ſa main, à l'eau forte, ſix mor-

OUDRY.

ceaux ; sçavoir , une vûe de pêcheurs au bord de la mer, un loup aux abois, un chevreuil forcé par quatre chiens, un liévre pendu à un arbre avec plusicurs oiseaux, un chien courant arrêté sur une perdrix, & un renard fixé par quatre chiens.

Un livre d'études d'animaux , de chasses, de douze feuilles, terminés au burin par le sieur le Bas.

La mort du cerf, grand morceau, par Sylvestre.

Une chienne de chasse du Comte de Tessin ; par Aveline.

Un barbet sur un canard, gravé par Guelard.

On a gravé d'après lui trente-huit morceaux pour le Roman comique, dont il y en a vingt de sa main.

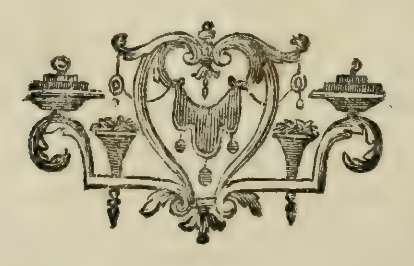
Une chienne braque avec sa famille, gravée par Daullé.

Le cygne effrayé,
Une curée,
Le cerf aux abois, } par le Bas.

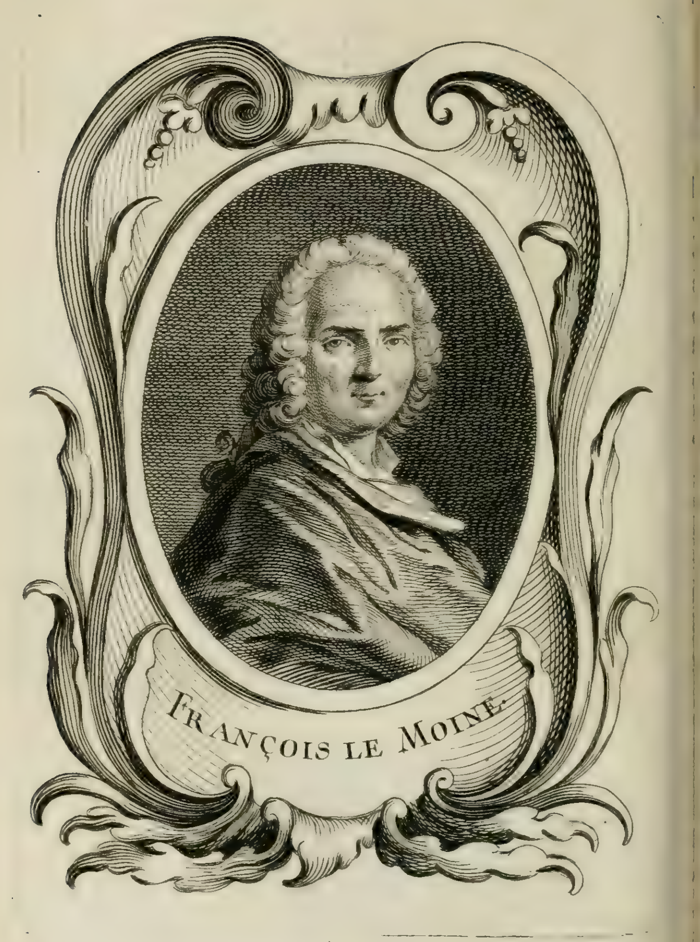
Serail du doguin, par Daullé.

Trois animaux en petit, par Basan.

Vûe de Beauvais, & une autre de l'abbaye de Poissy, par Tardieu.



FRANCOIS


FRANÇOIS LE MOINE.



FRANÇOIS LE MOINE.

FRANÇOIS le Moine, qui doit ſa naiſſance à la ville de Paris en 1688, mérite, avec juſtice, le plus parfait éloge. Sa famille, d'une condition médiocre, laiſſa agir ſon génie, qui, dès le premier âge, ſe déclara pour la peinture. Indépendamment des ſecours humains, le génie ſeul élève ceux qui s'abandonnent a ſon impulſion, juſqu'au rang où n'arrivent que très-rarement des hommes qui marchent avec l'eſcorte de la nobleſſe, de l'opulence & de la belle éducation. Il travailla d'abord ſous la conduite de Robert Tournieres, qui avoit épouſé ſa mere. On le mit enſuite chez Louis Galoche, ancien recteur & chancelier de l'Académie, dont les ouvrages ſont ſi connus. Le Moine ſçut mettre à profit les leçons & l'exemple d'un ſi bon maître : toujours le crayon ou le pinceau à la main, il enviſageoit la fraîcheur & les airs de tête du Guide & de *Carlo Maratti*. Son génie ne s'accommodoit point d'être gêné dans un tableau de chevalet : il cherchoit les grands ouvrages; l'ambition l'y conduiſoit naturellement. Pendant qu'il deſſinoit d'apres la boſſe avec un de ſes amis, la vapeur d'une poële de charbon les étourdit tous deux, & ils reſterent ainſi, pendant quelque temps, étendus par terre, lorſqu'un de leurs camarades, qui les trouva dans cet état, les réveilla, & leur ſauva la vie.

LE MOINE.

Un peintre d'Amiens, nommé Muſet, qui ſe défioit de ſes talens, jugea à propos, connoiſſant

LE MOINE. ceux de le Moine, de les employer dans un marché qu'il venoit de faire avec le Gardien des Cordeliers d'Amiens, pour neuf tableaux de leur réfectoire. Le prix fut arrêté à 1500 livres : le Moine fut en 1717 en cette ville, peindre trois de ces tableaux, sçavoir, le baptême de Jesus Christ, sa tentation dans le desert, la Samaritaine, & trois ans après, il en envoya quatre autres, qui sont, la cêne, un *Noli me tangere*, la Cananée, & la mission des soixante-douze disciples. Le Moine demanda encore 1500 livres pour les deux derniers, qui étoient les noces de Cana & l'entrée en Jérusalem, & qui étoient commencés. Les Cordeliers n'acquiescerent point à cette demande. Les tableaux sont restés chez le peintre, qui les a finis, & ils ont été vendus 3000 livres à son inventaire, & ont été envoyés en Amérique.

Pendant son séjour à Amiens, il fit encore une enseigne pour un perruquier, qui n'est plus présentement exposée aux injures de l'air, le Perruquier l'a fait mettre dans sa boutique. Cette enseigne est composée de quinze figures, dont la principale est un perruquier qui montre à trois Seigneurs une grande perruque à la chanceliere : près d'eux est un domestique appuyé nonchalamment sur le dos d'une chaise ; on y voit un Petit-maître étalé dans un fauteuil, & un autre qui se regarde dans un miroir. Ici est un jeune homme à qui l'on coupe les cheveux ; là, ce sont deux garçons occupés, l'un à repasser un rasoir ; l'autre, à accommoder une perruque. Enfin, trois ou quatre femmes paroissent tresser des cheveux, dans un petit cabinet qui remplit un des coins du tableau. Les beaux airs de tête, la finesse de la touche, décélent certainement le pinceau de le Moine : on ne

peut lui contester que dans tous ses ouvrages il n'ait connu la marche du cœur.

Ses études continuelles, plusieurs prix remportés à l'Académie, lui mériterent une place dans ce corps en 1718, & son tableau de réception est Hercule qui tue Caçus : ce morceau fut un préjugé avantageux de ce qu'il deviendroit dans la suite. Ce fut environ dans ce temps-là que parut son tableau d'Andromede délivrée par Persée.

Il entreprit de peindre à l'huile, dans la voute du chœur de l'Eglise des Jacobins du fauxbourg Saint Germain, la transfiguration de Notre-Seigneur, accompagné de Moyse & d'Elie. Les trois apôtres sont au bas, avec deux grouppes d'anges sur les côtés, & deux autres dans la partie inférieure. Le Saint Esprit, qui est dans le milieu, répand une lumière qui *reflette* sur le Christ, & une balustrade peinte en grisaille tout autour, est ornée de deux grouppes qui représentent les attributs des quatre évangélistes.

Le Moine qui, avant d'être reçu à l'Académie, avoit mérité par des prix de faire le voyage d'Italie, dont la Cour, par les malheurs de la guerre, avoit interrompu l'usage, s'en trouvant privé, il profita de l'occasion d'un amateur qui partoit pour ce pays en 1724. Quoiqu'il n'y ait été que six mois, il peignit, pendant son séjour, une femme dans le bain, Hercule qui file auprès d'Omphale, & dessina plusieurs vues des environs de Rome. Ses études & ses réflexions sur les ouvrages des grands hommes. le perfectionnerent extrêmement, sans cependant en faire aucune copie, se contentant de l'inspection. Il m'a dit que la chapelle de Michel Ange, les plafonds de Pietre de Cortone, de Lanfranc,

LE MOINE.

& la chaire de ſaint Pierre, étoient ce qui l'avoit charmé le plus à Rome. Son amour pour ſon art étoit extrême : aucun morceau conſidérable ne lui échappoit, & il copia, pendant ſon ſéjour à Veniſe, pluſieurs deſſeins du Parmeſan que poſſédoit un curieux. Le voyage même ne rallentiſſoit point ſon zèle : il faiſoit arrêter ſa chaiſe pour ſaiſir les vues qui ſe préſentoient à lui.

L'Académie de peinture, ſur une réputation d'Académicien déja formée & accréditée par ce voyage, nomma Lemoine, à ſon retour, profeſſeur. Alors il acheva le plafond du chœur des Jacobins; enſuite, la coupole de la chapelle de la Vierge, qui eſt à ſaint Sulpice, lui fut deſtinée pour la peindre à freſque. Ce fut dans ce morceau qu'il ſe diſtingua par ſes beaux grouppes, & par la fraîcheur de ſon coloris. La Vierge s'éleve au ciel, ſoutenue ſur un nuage, & environnée d'anges, dont les uns portent ſes attributs, les autres forment des concerts : ſaint Pierre eſt à droite & ſaint Sulpice à gauche. Ce magnifique grouppe, & des mieux contraſtés, eſt compoſé d'environ 15 figures, ſans les chérubins qui l'environnent. On voit ſur un côté les Peres de l'Egliſe & les chefs d'Ordres qui publient les louanges de Marie; & ſur l'autre, les Vierges qui, ſous ſa protection, reçoivent des palmes de la main d'un ange. Le peintre, par une multitude de peuple à genoux qu'il a placé ſur un des bords du plafond, a voulu repréſenter les paroiſſiens avec leur paſteur : on y compte, au moins quarante figures très-belles & très-variées.

Ce morceau, qui l'occupa pendant trois années, fut eſtimé de tout le monde, & mit le comble à ſa réputation. Dans l'année 1727, que ſe fit le

concours des tableaux que le Roi avoit ordonné à l'Académie de peinture, le Moine prit pour ſujet la continence de Scipion, & il partagea le prix avec Jean-François de Troy, un peu favoriſé, & devenu depuis directeur de l'Académie de Rome. Il épouſa en 1730 la ſœur de Stéemart, peintre de l'Académie, & n'en eut point d'enfans. Le Roi le nomma pour peindre le grand ſalon qui eſt à l'entrée des appartemens de Verſailles : il en préſenta à Sa Majeſté une eſquiſſe très-finie, en forme de vouſſure, conforme à la place : ce grand & magnifique morceau fait ſeul ſon éloge ; on le voit marcher continuellement avec la nature. LE MOINE.

On peut regarder ce ſalon comme un monument éclatant, qui prouve à la poſtérité le progrès de la peinture en France ſous le regne de Louis XV ; il repréſente l'apothéoſe d'Hercule. Cette grande compoſition offre cent quarante-deux figures, compris les trente feintes en ſtuc qui portent ſur la corniche du ſalon : trois cartouches feints de ſculpture de marbre blanc rehauſſés d'or, repréſentent ſur l'attique les principaux travaux d'Hercule, & à la place du quatriéme eſt Diomede dévoré par ſes propres chevaux. On a feint de même couleur, dans les angles ſur des piédeſtaux, quatre vertus aſſiſes, qui déſignent le caractère du Héros qui fait le ſujet de l'ouvrage.

Cette compoſition eſt diſtribuée en neuf grouppes. Jupiter & Junon, ſur leur trône, forment le premier ; ils préſentent à Hébé Hercule pour époux : le ſecond eſt Bacchus, accompagné de deux Sylvains, s'appuyant ſur le Dieu Pan ; Amphytrite, Mercure, Venus, avec les trois Graces & l'Amour, ornent ce grouppe : Mars, Vulcain, & les

LE MOINE.

Amours qui tiennent des armes, font le troisiéme; on voit dans le quatriéme, l'Envie, la Colère, la Haine & la Discorde, personnifiées, & terrassées au pied du char d'Hercule; adresse du peintre, qu'on ne peut trop louer, d'avoir placé dans cet endroit des nuages sombres pour repousser toutes les figures: Cybele, dans son char traîné par des lions, Minerve & Cérès, Neptune & Pluton avec leurs attributs forment le cinquiéme grouppe: le sixiéme est composé d'Eole, de Zéphire & de Flore, qui badine avec des fleurs qu'elle a fait naître, & la Rosée verse son urne sur Morphée endormi; Iris paroît sur son arc-en-ciel, avec l'Aurore entourée de quatre étoiles personnifiées dans le septiéme grouppe: Apollon avec les Muses, distinguées par leurs attributs, ornent le huitiéme, qui est un des plus beaux grouppes; le Temple de mémoire y paroît ouvert, avec des Génies qui y attachent les médaillons des grands hommes: enfin, le neuviéme grouppe est composé de la constellation de Castor & de Pollux, avec Siléne, qui conduit une troupe d'Enfans & de Faunes formant une fête bachique en l'honneur d'Hercule.

Ce qu'il y a de plus remarquable dans cette grande machine, qu'on peut regarder comme un vrai poëme épique, c'est que toutes les figures sont en mouvement, & caractérisées suivant leurs attributs; leur forme est toute romaine; toutes les têtes sont variées & très-gracieuses: une lumière douce répandue de tous côtés fait paroître ces figures aërées, vaporeuses, divines: ce ne sont point des figures ordinaires; le prestige y est si puissant, que l'œil y est trompé: ces belles figures participent de la fraîcheur de l'air dans lequel

LE MOINE.

elles ſont placées; le fond (*a*) du ciel extrêmement doux, des chairs très-fraîches paroiſſent être faites à freſque ; tout cependant eſt peint à l'huile ſur toile marouflé, & auſſi terminé que le ſeroit un tableau de chevalet.

Le Moine fut quatre ans à peindre ce ſalon, qu'il fit ſans aucun ſecours, & rehauſſa même de trois pieds de haut le grouppe principal qui lui paroiſſoit trop bas; & le travail qu'il fallut faire aux grouppes voiſins pour le racordement, lui coûta une année de plus. Tout le monde convient que le Moine poſſédoit toutes les gradations du ſentiment. La premiere fois que le Roi vit ce plafond, en l'année 1736, Sa Majeſté, avec toute ſa cour, en parut très-contente ; elle le nomma ſon premier peintre à la place de Louis de Boullongne qui étoit mort depuis trois ans : quelque tems après elle lui donna une penſion de trois mille cinq cens livres; il en avoit déja une de ſix cens livres. Le cardinal de Fleury ſortant de la meſſe avec le Roi, dit en parlant de ce plafond : *J'ai toujours penſé que ce morceau gâteroit tout Verſailles.*

On prétend qu'avant que de peindre ce ſalon, le Moine avoit été attaqué de grands maux de têtes, qui l'empêcherent de travailler pendant du tems. La mort de ſa femme arriva lorſqu'il étoit à la moitié de ſon ſalon ; il en fut ſi ſenſiblement affligé, qu'il quitta ſon attelier pendant quelque tems. Un jour que je le voyois occupé à ſon plafond, *il ſe plaignit devant moi de ce qu'on vouloit lui donner dans le ſalon de terribles voiſins, & qu'il n'avoit qu'à ſe bien tenir;* voulant parler des deux tableaux de Paul

(*a*) Il eſt entré pour dix mille livres d'outremer dans ce plafond.

LE MOINE.

Veronèse qu'on y a (*a*) placés, & qui repréſentent Notre-Seigneur chez Simon le Phariſien, & l'hiſtoire de Rébecca : il n'en fallut pas davantage pour lui donner beaucoup d'émulation. La facilité avec laquelle ce peintre opéroit étoit étonnante, pouſſant même le travail juſques dans la nuit à la lumiere d'une lampe. Après qu'il eut fini ce plafond, il peignit en griſaille le tableau qui a ſervi au ſieur Cars à graver la thèſe de M. l'Abbé de Ventadour, enſuite nommé le cardinal de Soubize.

Cette longue gêne d'avoir eu le corps renverſé pendant les ſept années conſécutives que ces deux plafonds l'ont occupé, jointe à un grand travail d'eſprit néceſſaire pour ces ſortes d'ouvrages, lui causerent un épuiſement total : la nature avoit beaucoup pâti, & il eut des eſpéces d'égaremens d'eſprit, que la privation de ſa femme augmenta conſidérablement. La jalouſie que quelques-uns de ſes confreres avoient de ſon mérite, ſervit encore à renouveller ſon chagrin & ſon inquiétude ; il s'étoit de plus flatté qu'en qualité de premier peintre du Roi, il auroit tous les avantages dont jouiſſoit autrefois Charles le Brun, qui ne les avoit acquis que par ſes longs travaux.

Ces idées le troublerent au point, que dans les derniers ſix mois de ſa vie, il fut attaqué d'une fiévre chaude qui lui laiſſoit peu de bons intervalles ; tout lui étoit ſuſpect, il croyoit ſans ceſſe être pourſuivi par des archers. Ses amis avoient ſoin de le diſſiper ; on lui liſoit l'hiſtoire Romai-

(*a*) Tant ſur la cheminée que ſur un des côtés.

LE MOINE.

ne ; & quand quelque Romain s'étoit tué par grandeur d'ame, il se faisoit relire l'endroit, en s'écriant, *voilà une belle mort* ! Les deux derniers desseins qu'il fit étoient de ces sujets tristes, dont un représente le corps de César porté en pompe sur un bucher d'ivoire au milieu d'une place publique, avec un Romain qui montre au peuple sa robe ensanglantée. Comme il entendit un jour frapper à sa porte un ami qui étoit convenu avec lui de le venir prendre pour le mener passer quelques jours à la campagne, & le faire traiter comme il paroissoit en avoir besoin ; il crut que c'étoit des archers qui venoient l'arrêter. Rempli de cette pensée, l'accès de sa frénésie redoublant, il s'enferma dans sa chambre, se perça de neuf coups d'épée, & tomba mort, à Paris le 4 Juin 1737, âgé de quarante-neuf ans.

Le Moine étoit naturellement inquiet, jaloux & satyrique, n'épargnant pas même ses meilleurs amis & ses confreres ; ce qui donna occasion à l'un d'eux de lui dire : *Vous qui peignez si bien, comment ignorez-vous que ce sont les ombres d'un tableau qui font valoir les clairs ? En abaissant vos confreres, vous n'êtes que bon ; en les élevant, vous devenez excellent.* Un autre de ses amis, connu par ses beaux portraits en miniature, voulut un jour le peindre : le Moine, qui connoissoit sa capacité, y consentit d'abord ; ensuite se regardant dans un miroir, *Il y a*, dit-il, *quelque chose dans ma physionomie qui me déplaît ; je ne veux plus être peint.*

Voici un trait de sa modestie. Je lui voulois faire peindre un dessus de cheminée dans un cabinet rempli de tableaux de grands maîtres anciens : *Comment*, *Monsieur*, me dit-il, *je suis donc*

LE MOINE.

bien mal dans votre esprit; vous voulez opposer une peinture nouvelle a de respectables couleurs, façonnées par le tems, & m'exposer par-là à l'horreur du parallèle. Sa reflexion étoit juste, & on mit à cette place un tableau du Guide.

Personne n'a plus approché de ce maître pour la fraîcheur du pinceau & la finesse de la touche : ses contours sont coulans, ses têtes gracieuses & expressives, sa touche légère & spirituelle, & ses teintes extrêmement vives. Il dessinoit ordinairement ses figures d'après le modèle, & les drappoit ensuite : on y souhaiteroit quelquefois un peu plus de correction. Il est toujours certain que ses fautes produisent de grandes beautés.

Son caractère étoit d'être serviable; il aimoit à donner des avis aux jeunes gens de l'Académie; il corrigeoit leurs desseins, & donnoit généreusement à ses amis des études de sa main, qui faisoient passer jusqu'à eux sa grande maniere de penser.

Ses disciples sont, MM. Natoire & Boucher, professeurs de l'Académie, dont les ouvrages ont une approbation universelle : M. Nonotte, peintre de portraits & de l'Académie, est encore un de ses élèves.

Les desseins de le Moine sont sur le papier gris à la pierre noire ou à la sanguine, relevés de blanc de craie, souvent il employoit les trois crayons, & quelquefois le pastel pour des têtes qu'il vouloit étudier séparément : il faisoit des études de mains, de pieds & de bras, qui font connoître qu'il ne négligeoit rien pour se perfectionner dans son art : ses compositions sont dessinées sur du papier bleu à la pierre noire, relevées de blanc de craie, &

rien n'eſt ſi leger pour la touche, & les hachures qui ſont d'une ſeule taille de droite à gauche. Son payſage & ſes fonds ne font qu'une maſſe, & cependant cela fait ſon effet. Les études qu'il a faites pour ſes plafonds (excepté les académies) ne ſont point deſſinées en grand, mais ſur une demie feuille de papier ordinaire, le contour en eſt précis & ſaiſi avec beaucoup d'eſprit; les graces réſident dans ſes airs de têtes, principalement dans celles des femmes: la fineſſe de la touche, la légèreté des draperies, le caractère rendu de chaque choſe, la belle compoſition & la penſée élevée de ce maître, ſont les véritables marques de ſes deſſeins.

LE MOINE.

Outre les ouvrages publics dont on a parlé, tels que le refectoire des Cordeliers d'Amiens; l'enſeigne du perruquier de la même ville, le plafond du chœur des Jacobins du fauxbourg ſaint Germain, celui de la chapelle de la Vierge à ſaint Sulpice & le grand ſalon de Verſailles, on connoît de ſa main dans l'Egliſe de ſaint Roch à Paris, une nativité; dans la nef de l'Abbaye ſaint Germain, ſaint Paul qui aveugle Barjeſu devant le proconſul Sergius; dans l'Egliſe des religieuſes de l'aſſomption rue ſaint Honoré, il a peint ſur toile entre les trumeaux du dôme, une belle fuite en Egypte; dans le chœur de ſaint Martin-des-champs, l'aveugle-né qu'il a laiſſé imparfait, & que M. Charles Natoire, ſon digne élève, a achevé; l'eſquiſſe coloriée & très-finie de la chapelle de la Vierge de ſaint Sulpice, ſe voit dans la ſacriſtie de cette Egliſe.

Son tableau de réception à l'Académie, eſt Hercule qui tue Cacus.

Pour le Roi d'Eſpagne, Alexandre & Porus

LE MOINE. grand tableau feulement au trait envoyé à Madrid.

On voit à Paris, dans le cabinet d'un particulier, Tancrede qui reconnoît Clorinde dans une bataille au moment qu'elle laiffe tomber fon cafque; Hercule & Omphale; Androméde délivrée par Perfée; une femme entrant dans le bain; le Tems qui découvre la Vérité; les Chevaliers Danois dans les jardins du palais d'Armide; l'enlèvement d'Europe; Adam & Eve; le baptême de Jefus-Chrift par faint Jean, ces deux derniers grands comme nature. Le Moine a peint encore quatre deffus de portes, fujets tirés des métamorphofes pour une maifon qui eft aujourd'hui l'hôtel de Biron près les Invalides.

A Verfailles, dans le magafin du Roi ou Surintendance, la continence de Scipion; le Roi donnant la paix à l'Europe dans le falon de la Paix; Céphale & l'Aurore petit ovale chez le Grand-Maître; à la nouvelle paroiffe de cette ville, faint Louis à genoux, préfentant à Dieu les inftrumens de la paffion, avec une gloire d'anges; dans l'hôtel de M. le contrôleur général à Verfailles, une Charité avec deux enfans en rond au-deffus d'une glace en face de la cheminée.

Il a peint une efquiffe coloriée d'un plafond pour la banque, qui n'a pas été exécutée; mais on peut juger de fa belle ordonnance par l'eftampe qui en eft gravée par Silveftre.

On a gravé environ trente piéces d'après le Moine; fes graveurs font Thomaffin, Sylveftre, Cars, Cochin & Larmeffin.




PARROCEL.



CHARLES PARROCEL.

PARROCEL.

C'EST un grand avantage aux artiſtes, de ſortir de parens diſtingués par le mérite; le ſang les porte à ſuivre les mêmes traces, & l'exemple les y conduit plus ſûrement. C'eſt à eux à faire revivre leurs ancêtres : ſans cela, comme a dit très-bien un de nos fameux (a) courtiſans : *Les grands noms abaiſſent, au lieu d'élever ceux qui ne les ſçavent pas ſoutenir.*

Charles Parrocel qui ſuit, en eſt un exemple. Paris le vit naître en 1688. Il fut élève de ſon pere, Joſeph Parrocel, peintre extrêmement diſtingué par le feu & la belle couleur qui regnent dans ſes tableaux : comme il étoit encore fort jeune quand il perdit ſon pere, on le mit chez Charles de la Foſſe.

Les premiers ouvrages de Parrocel lui mériterent pluſieurs prix à l'Académie : il fit cependant le voyage de Rome à ſes frais; & il ne fut nommé penſionnaire du Roi, que quelque tems après ſur un tableau qu'il fit à Rome & qu'il envoya à Paris; c'eſt un Moyſe ſauvé des eaux. On reconnut alors qu'il étoit élève de ſon génie; & les beautés qui ſe trouverent en foule dans ſon ouvrage, acheverent ſes ſuccès : il reſta pluſieurs années à Rome, où je l'ai vû en 1713. Ses études étoient méditées;

(a) La Rochefoucault.

PARROCEL.

ſon intelligence faiſoit face à tous ſes beſoins ; cependant il doutoit encore de ſon habileté. Veniſe l'appella dans la ſuite, & il y demeura quelque tems : pluſieurs morceaux qu'il y peignit, firent connoître que tout l'art avoit été employé pour réuſſir.

A ſon retour en France, il ſe préſenta à l'Académie, & y fut reçu ſur une compoſition d'un combat d'Infanterie & de cavalerie : on le fit enſuite conſeiller ; & comme il deſſinoit fort bien la figure, il fut nommé profeſſeur en 1745.

Parrocel s'étoit fait des regles ſûres pour marcher d'un pas ferme dans la voie du ſçavoir : comme il s'étoit appliqué particuliérement à peindre des batailles, il crut néceſſaire à ſon avancement de ſervir dans la cavalerie pendant quelques années. C'étoit ſe mettre plus à portée détudier les mouvemens & les évolutions militaires. Les études qu'il fit pendant trois campagnes, ſont conſidérables, & pour le nombre & pour leur excellence. La ſoupleſſe, la cadence, la vérité du mouvement dont eſt ſuſceptible un cheval, rien ne lui étoit échappé ; il en avoit ſuivi l'anatomie, & perſonne n'a aſſurément mieux deſſiné des chevaux que lui ; talent aſſez rare, même parmi les plus grands peintres.

Cet artiſte fit connoître par de grands morceaux bien compoſés & fort corrects, combien il étoit digne ſucceſſeur des rares talens de ſon pere : l'intérêt ſe trouvoit répandu dans tout ce qu'il faiſoit, ſçachant que dans l'exécution il ne falloit rien de petit, rien de joli : *Parva læves capiunt animos*, dit Ovide. En effet, il n'y a que le grand qui ſoit en droit de plaire aux yeux connoiſſeurs.

Ses idées furent formées ſur ce principe, ſans cependant trop s'écarter du naturel.

PARROCEL.

M. le Duc d'Antin, Surintendant des bâtimens, le chargea de peindre pour le Roi deux grands tableaux de vingt-deux pieds de long; l'un eſt l'entrée de l'Ambaſſadeur Turc dans le jardin du palais des Tuilleries, l'autre eſt la ſortie du même Ambaſſadeur par le pont tournant, après ſon audience. On y voit un grand nombre de figures, dont la plûpart ſont à cheval, accompagnées des Gardes Suiſſes & Françoiſes, & du côté du quai, de la Maiſon du Roi, & de ſon Régiment. Ces deux actions ſe ſont paſſées durant l'hiver de 1721, dans le temps que le Roi demeuroit au château des Tuilleries. On lui donna un logement & un attelier dans ce palais, où il fit les eſquiſſes de ces deux ſujets qu'il préſenta au Roi, & qui ſont actuellement dans les appartemens de Verſailles: ils ſont pendant au pont neuf de Vendermeulen. Le Roi lui donna dans la ſuite un appartement aux Gobelins, avec une penſion de 600 livres. Alors il recommença à peindre en grand les deux mêmes ſujets qui ont été exécutés en tapiſſerie dans la même manufacture des Gobelins.

Parrocel, en 1744 & 1745, partit, par ordre du Roi, pour ſuivre l'armée en Flandres, & pour deſſiner les conquêtes de Sa Majeſté, qu'il devoit peindre dans la galerie du château de Choiſy. On en a vu les deſſeins coloriés à l'expoſition des tableaux dans le ſalon du Louvre en 1746. Il y a fait ſentir combien le pinceau, manié par le ſentiment, a d'expreſſion, de chaleur & de vérité. Il animoit vraiment la toile: tout étoit en mouvement; mais les premieres penſées étoient toujours

PARROCEL.

ſes favorites ; il y mettoit tout d'un coup le feu & la liberté de main dont il étoit capable. Avouons-le cependant, quoique ſes tableaux ſoient piquans de lumières, leur ton de couleur griſe eſt bien différent de celui de ſon pere : il n'a jamais pu prendre le coloris de la nature.

Le caractère doux & aimable de Parrocel lui attiroit des amis. Il a vecu dans le célibat. Tous les ſoirs, il faiſoit un deſſein bien arrêté ; ordinairement le trait étoit à la plume, & ombré avec du biſtre ou de l'encre de la Chine. Il diſoit *que l'imagination d'un peintre ſe rempliſſoit d'idées, qu'elle prenoit feu, qu'elle s'enflammoit, & que c'étoit-là l'enthouſiaſme qui produit les belles choſes.*

Parrocel eut une attaque de paralyſie en revenant de Flandre, en 1749, & une autre environ en 1751, qui l'obligea d'aller aux eaux de Bourbon ; enfin, deux années après, il eſt mort aux Gobelins d'une hydropiſie de poitrine, en 1752, âgé de ſoixante-quatre ans.

Le meilleur élève qu'il ait laiſſé, eſt le ſieur de la Rue, agrégé à l'Académie ; le ſieur Lenfant de l'Académie, eſt encore un de ſes élèves, ainſi que M M. Egret & Cauſet ſon filleul, qui loge aux Gobelins.

Ses deſſeins ſont pleins de feu & d'intelligence ; ordinairement arrêtés par un trait de plume, avec un lavis léger à l'encre de la Chine ou au biſtre : on en voit de tout faits à la ſanguine, extrêmement pochés, mais d'une grande maniere.

Parrocel a peint pour le Roi, un tableau repréſentant une alte de la maiſon de Sa Majeſté, c'eſt un de ſes meilleurs morceaux, bien fini, & de bonne couleur : il eſt préſentement à Fontainebleau.

bleau ; il y a encore une chasse à l'éléphant & une autre au taureau, toutes deux dans les petits appartemens de Versailles : ainsi que deux dessus de porte de la chambre de Monseigneur le Dauphin, représentant des sujets de guerre. PARROCEL.

Il avoit dessiné en Flandre les dix sujets concernant les conquêtes du Roi, dont on a vû les desseins au salon; ces tableaux devoient être exécutés d'après ces desseins pour Choisy. Le seul qu'il ait terminé est celui de la bataille de Fontenoy, qui est dans la galerie de Choisy : le Roi y paroît à cheval, parlant à M. d'Argenson le Ministre, & il est entouré de plusieurs Officiers Généraux, dont les têtes sont assez ressemblantes. Parrocel avoit commencé la bataille de Lawfeld étant paralytique, & il ne la put terminer.

Ses autres ouvrages sont, un portrait du Roi à cheval, pour le Prince Charles de Lorraine ; celui de M. le Duc d'Orléans dernier mort, aussi à cheval, dont la tête est de Coypel; & celui de M. le Duc d'Orléans d'aujourd'hui. Il a fait plusieurs tableaux de batailles, entr'autres, une rencontre de cavalerie, gravée par le sieur *Preicler*, pour le Roi de Danemarc dernier mort, ainsi que son portrait à cheval; celui du Roi à cheval, gravé par Larmessin, & un autre par Thomassin ; plus une bataille de cavalerie; deux campemens de Gardes Suisses & Françoises; une bataille de Cuirassiers, un coup de tonnerre ; un repos; une marche d'infanterie ; une attaque ; un espion qu'on amene au Général ; un morceau pour le buffet de la salle à manger du Roi, à Fontainebleau. Il fit, pendant la prévôté du Président Turgot, un dessein de

PARROCEL.

cent-dix pieds de longueur, repréſentant la publication de la paix, faite en 1748 : il a laiſſé par teſtament ce magnifique deſſein à l'Académie ; il devoit l'exécuter en peinture.

Pluſieurs deſſeins de batailles & de ſujets d'hiſtoire, ainſi que des études de cavalerie, ſont répandus dans les cabinets de Paris. On voit encore quelques traits de l'hiſtoire de Charles I, Roi d'Angleterre ; des morceaux pour les livres de la Gueriniere, & les modéles des habits uniformes des troupes, ſous le titre de *Différens habits de cavalerie & d'infanterie*, dont il a gravé quatre à cinq feuilles au trait. La chaſſe du lion & celle du tigre peintes pour le Duc de Mortemart, ſont gravées par Deſplaces ; & le Bas a gravé trois piéces, une rencontre de cavalerie l'épée à la main, une halte de Gardes Françoiſes, une des Gardes Suiſſes ; Cochin a fait un camp volant, & un retour de campagne. Il y a un deſſein de cinq pieds de long, qui eſt une eſcarmouche de huſſards, qu'on devoit graver. Cochin a fait encore pluſieurs ſujets de guerre, ainſi que Creſpy, Thomaſſin, G. Scotin.

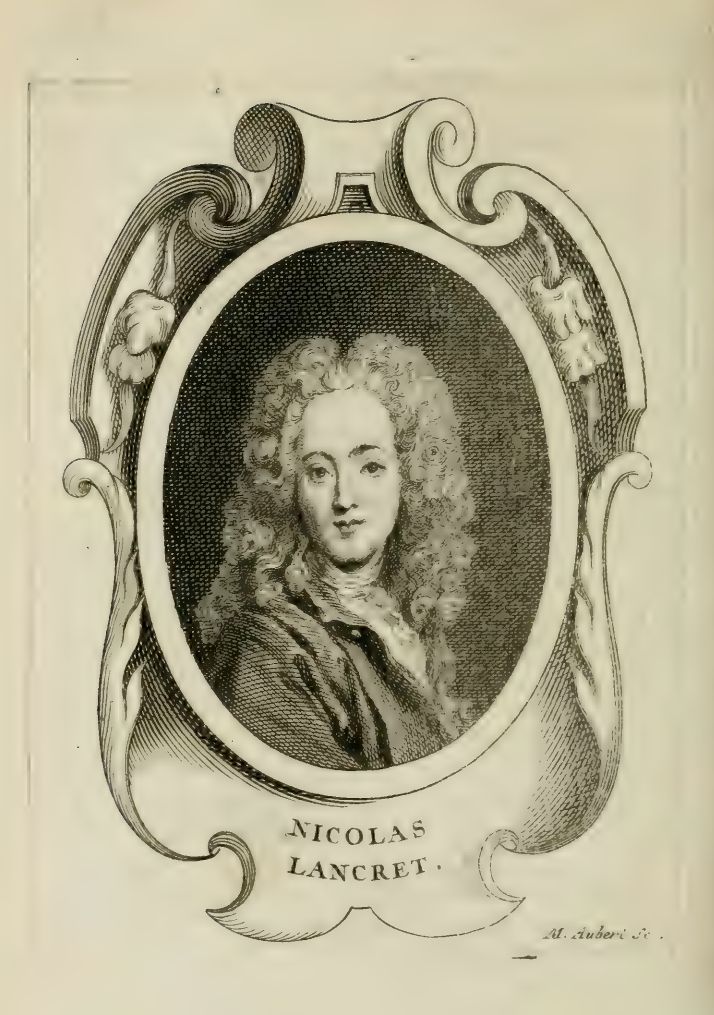
Les quatre Heures du jour en hauteur, ſont de le Bas.

La défaite des Ligueurs par Henri IV.

Un combat de cavalerie gravé par Marcenay.







NICOLAS LANCRET.



NICOLAS LANCRET.

NICOLAS LANCRET.

C'A été un grand avantage pour cet artiſte, d'avoir été précédé par un génie qui lui a frayé une route dont il a ſçu ſi bien profiter. Nicolas Lancret né à Paris en 1690, fut d'abord deſtiné à être graveur en creux ; ſon génie, qui devoit lui mériter une place diſtinguée dans les faſtes de la peinture, le porta vers ce bel art, & on le fit étudier chez Pierre d'Ulin, profeſſeur de l'Académie. Inſtruit dans cette Ecole des principes généraux, il ſe décida pour le genre de peinture de Wateau, qui étoit alors extrêmement à la mode. Les ſources où avoit puiſé ce gracieux maître, ne lui étoient pas inconnues ; il alla les chercher comme lui chez Gillot : heureuſement Wateau, qui l'aimoit, lui fit ſentir que les maîtres ne ſont bons que juſqu'à un certain point, qu'on perd enſuite ſon tems, qu'on court riſque même de n'être jamais qu'un copiſte, ſi l'on n'étudie d'après la nature ſi fertile en beautés de tous les genres. Lancret le crut ; il ne conſulta qu'elle. Il compoſa deux tableaux dont Wateau parut ſi ſatisfait, qu'il ne put réſiſter au plaiſir de l'embraſſer. Ces prémices d'un rare génie dans un âge ſi tendre, étonnerent tous les amateurs, & il fut agréé à l'Académie ſur ces deux tableaux.

Lancret, encouragé par ces premiers ſuccès, fit des études ſuivies, & des progrès ſi ſurprenans,

NICOLAS LANCRET.

que Wateau même en devint jaloux. Quelques tableaux exposés dans une place publique, parurent à nombre de connoisseurs, être de la main de ce maître : autre redoublement de jalousie, qui rompit toute liaison entre ces deux peintres.

La réputation de Lancret s'accrut de jour en jour ; on s'empressa d'avoir de ses ouvrages ; on leur donna place dans les meilleurs cabinets. Un amateur même en ayant commandé quatre, dont il fixa le prix, fut si content des deux premiers, qu'il augmenta de moitié celui dont on étoit convenu. Nicolas Lancret fut reçu à l'Académie, en 1719, sous le titre de peintre de fêtes galantes, & en 1735 il fut fait conseiller. Deux aimables tableaux furent donnés pour sa réception, & l'on peut dire qu'ils se distinguent dans les salles de l'Académie.

Une supériorité de talens, un grand amour pour son art, une vie laborieuse, produisirent la quantité d'ouvrages que nous avons de sa main. Son caractère sincere & affable, la simplicité de ses mœurs, lui attirerent l'estime de tous les honnêtes gens. Un brocanteur, qui sentoit combien le pinceau de Lancret lui seroit nécessaire à retoucher finement des tableaux de prix, lui proposa de se prêter à cette occupation, moyennant une grosse pension. Il lui répondit : *J'aime mieux courir le risque de faire de mauvais tableaux, que d'en gâter de bons.* Comme il n'aimoit que l'excellent en peinture, il disoit de plusieurs anciens tableaux : *Qu'on encensoit des idoles.* Juge impartial, il visitoit souvent les grandes collections des Princes avec le célébre le Moine, le seul de ses confreres qu'il fréquentoit. Tout y étoit examiné, discuté, critiqué,

NICOLAS LANCRET.

& apprécié ſuivant ſa juſte valeur ; c'eſt ainſi que Lancret s'acquit une grande connoiſſance des anciens maîtres. Son coup d'œil ſur cela étoit infaillible. Un amateur voulut un jour l'éprouver au ſujet d'une copie de Rembrant, repréſentant une Vierge, qu'il avoit ſubſtituée dans ſon cabinet en la place & dans la même bordure que l'original. Sitôt que Lancret l'eut examinée, il s'écria, à un ami qu'il avoit mené avec lui: *On nous trompe, ce n'eſt pas-là l'original que j'ai vû ici pluſieurs fois.* Le curieux en demanda la raiſon, & le peintre lui fit appercevoir quelques fauſſes touches ſur les bras de l'enfant & de la Vierge; l'original, qu'on apporta dans le moment, confirma ſon jugement.

Cet habile artiſte eſtimoit peu les ouvrages faits de pratique: la nature conduiſoit toujours ſon pinceau, & il ſe plaignoit à ſes amis, de la trouver rarement auſſi parfaite qu'il le deſiroit. Les hommes, ſelon lui, n'étoient point des anges, ils ne pouvoient deviner ce qui n'étoit pas toujours ſous leurs yeux: *Si vous abandonnez trop tôt*, dit-il, *cette nature, vous deviendrez faux & manieré au point, que, lorſque vous voudrez la conſulter de nouveau, vous ne la verrez qu'avec des yeux de prévention, & ne la rendrez que dans votre maniere ordinaire.*

Tout étoit étude pour Lancret: ſon talent, pour ainſi dire, marchoit avec lui; il ne voyoit que des modéles dans les promenades, & ſouvent il quittoit ſes amis pour deſſiner ſéparément ce qui lui avoit plû. On lui avoit fait perdre l'habitude d'aller tous les hivers, étudier d'après le modéle à l'Académie, comme un ſimple élève. Les ſpectacles avoient remplacé cette occupation, & il y étoit extrêmement ſenſible; ils lui fourniſſoient des

NICOLAS LANCRET.

ſujets pour ſes tableaux, & des ſcènes qui convenoient parfaitement à ſon genre de peinture. Le Roi, qui aimoit ſa maniere, lui commanda quatre deſſus de porte, qui ſont des ſujets champêtres, que l'on peut voir dans la galerie d'Apollon : il a fait de plus pour Sa Majeſté, une collation ſervie dans un jardin, qui eſt placée dans la ſalle à manger des petits appartemens de Verſailles ; une chaſſe d'un Léopard, attaqué par des hommes nus, ſe voit dans la galerie des mêmes appartemens.

On eſtime encore un tableau de Caliſto qu'on dépouille dans le bain, & un bal champêtre, compoſé de plus de quarante figures, avec un morceau d'architecture formant une Rotonde ſur un des côtés ; il a été expoſé au ſalon du Louvre, & paſſe pour un de ſes plus beaux ouvrages.

Nicolas Lancret s'eſt toujours diſtingué par une grande vérité, une belle exécution, de riches compoſitions, des grouppes bien ménagés, des figures gracieuſes, une légèreté de pinceau ſurprenante. Ces talens ont fait naître les deux vers ſuivans :

Son facile pinceau, rival de la nature,
Sut la toile, de l'art nous cache l'impoſture.

Quelle variété n'a-t-il pas miſe dans des ſujets auſſi uſés, auſſi rebatus que les Elemens, les Saiſons, les quatre Parties du monde, les Heures du jour, les douze Mois de l'année, les cinq Sens de nature ? Il y en a qu'il a traités juſqu'à deux ou trois fois, & toujours différemment. Avec tous ces avantages, peut-on le mettre au-deſſus de Wateau, comme a fait un de ſes amis, qui a publié ſon

éloge? Un (*a*) célébre journaliſte a ſi bien dit: *L'amitié eſt prodigue d'hyperboles; elle corrompt notre jugement preſqu'autant que la haine & l'envie; c'eſt que le cœur juge toujours mal; c'eſt l'affaire de l'eſprit.*

NICOLAS LANCRET.

L'imagination, qui faiſoit ſans ceſſe créer des ouvrages à Lancret, alloit juſqu'à l'enthouſiaſme; & ce feu qui le dévoroit, ne pouvoit réſiſter longtems à un auſſi grand épuiſement, qui faiſoit ſouvent craindre pour ſa vie. Il avoit conçu, avant ſa mort, le ſujet d'un tableau, où un Savoyard faiſoit voir la curioſité: on le ſurprit un jour, entouré d'une troupe de filles montrant la marmotte, qu'il avoit diſpoſées dans des attitudes les plus groteſques. Ce tableau étoit fort avancé, & il n'y manquoit plus que l'accord général, lorſqu'il fut attaqué d'une fluxion de poitrine, qui l'enleva en 1745, à l'âge de cinquante-quatre ans. Il n'a laiſſé ni enfans ni éléves: ſa veuve étoit petite fille du fameux Bourſault, ſi connu dans la Littérature; il l'avoit épouſé deux ans avant ſa mort, par inclination, & lui a laiſſé tous ſes biens.

Ses ouvrages ſont répandus de tous côtés, & il en eſt paſſé beaucoup chez les étrangers qui font un grand cas de ſes compoſitions: comme ils ſont peints avec amour & avec une grande pureté, ils ſe défendront beaucoup mieux de l'injure du tems, que les tableaux de Wateau, qui ſont aujourd'hui preſque méconnoiſſables.

Ses deſſeins ſont aſſez ſemblables à ceux de ce maître, excepté qu'étant plus finis, ils ſont moins

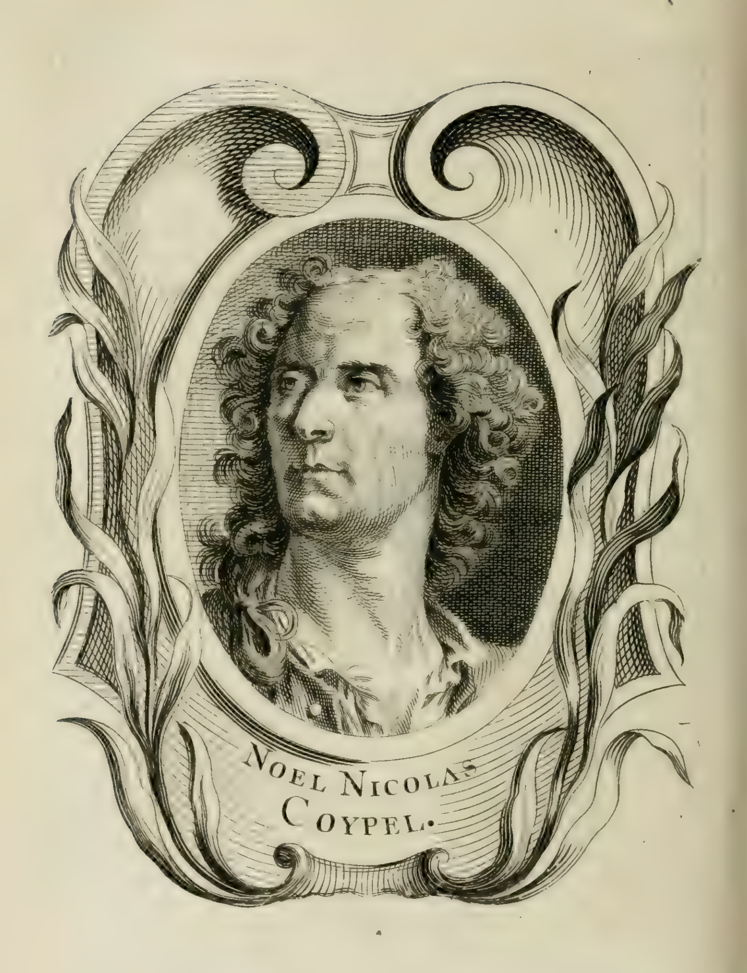
(*a*) *L'Abbé des Fontaines*, Jugemens ſur quelques ouvrages nouveaux. Tome I. page 144.

NICOLAS LANCRET.

pleins de feu. Les figures n'y péchent pas pour être trop courtes, & il avoit encore rencheri ſur Wateau à cet égard ; on y trouve cependant de la correction, beaucoup de légèreté de main, du gracieux : ſon amour pour ſon art lui faiſoit rechercher juſqu'aux moindres choſes. Le goût de ſes tableaux indique celui de ſes deſſeins.

Ses Eſtampes gravées par les plus habiles graveurs, font connoître l'abondance & la fécondité de ſon génie : elles montent à plus de quatre-vingt piéces ; ſçavoir, les quatre Saiſons, traitées de deux maniéres différentes, gravées par Larmeſſin ; les quatre Parties du jour, en hauteur, par M. Horthemels ; les Ages & les Elemens, par Deſplaces, Tardieu pere, & Benoît Audran fils ; les cinq Sens de nature, par Larmeſſin ; deux morceaux en hauteur, qui ſont des converſations, gravés par C. N. Cochin ; une recréation champêtre, par Joullain ; une converſation galante, qui eſt ſon tableau de réception, gravé par le Bas ; deux ſujets galans, grandes piéces, par le même & par Cochin le pere ; quelques contes de la Fontaine, par Larmeſſin ; le théâtre Italien ; les Demoiſelles Camargo & Sallé, danſant dans une campagne, & entourées de muſiciens ; le Glorieux & le Philoſophe marié ; quelques titres de livres de muſique, &c.




NOEL NICOLAS
COYPEL.



NOEL-NICOLAS COYPEL.

LA famille des Coypel a fourni successivement des sujets distingués dans la peinture : nous avons déja écrit les vies de Noël & d'Antoine Coypel. Il s'agit présentement de Noël-Nicolas Coypel, appellé ordinairement Coypel l'oncle, fils de Noël & frere d'Antoine. Sa naissance est marquée à Paris en 1692, il provenoit du second mariage de Noël, & son frere Antoine, qui étoit du premier lit, avoit trente-un ans lorsque Noël-Nicolas vint au monde.

NOEL-NICOLAS COYPEL.

Il apprit de son pere les élémens de la peinture, & eut le malheur de le perdre lorsqu'il n'avoit que quinze ans. Sa mere aussitôt voulut le placer dans les bureaux ; mais la facilité pour le dessein, qu'il avoit fait entrevoir dès sa plus tendre jeunesse, la détermina à laisser à son fils suivre un penchant qui lui étoit si naturel, &, pour ainsi dire, héréditaire. Des études assidues, les figures antiques dont il s'est servi utilement, de grandes réflexions sur son art, contribuerent à le perfectionner. La disproportion d'âge entre les deux freres, un peu de jalousie de métier, n'avoit pas lié entr'eux une amitié fort étroite. Noël-Nicolas travailloit de son côté à son avancement, & remporta plusieurs fois le prix de l'Académie. Selon l'usage ordinaire, on devoit le nommer

NOEL-NICOLAS COYPEL.

pour aller à Rome ; c'étoit ſon plus cher deſir : mais une cabale de jaloux empêcha la Cour de l'envoyer penſionnaire en cette ville. Ses facultés ne pouvoient y ſuppléer : ainſi, voyant ſes eſpérances fruſtrées, il ſe mit en état d'être reçû à L'Académie. Il le fut en 1720, pendant le rectorat de ſon frere, & donna pour tableau de réception, l'enlèvement d'Amymone par Neptune.

Avec des diſpoſitions auſſi heureuſes, un talent auſſi prouvé, le génie de Coypel ſe ſeroit nourri des excellentes figures antiques qui ſont à Rome, & des grandes penſées de ces morceaux de Raphaël, de Michel-Ange, du Carrache & du Dominiquin, qui ſont ſur les murs, & qu'on ne peut tranſporter en France : les belles collections que nous poſſédons y ont ſuppléé, & il n'en eſt pas devenu moins habile. Avec une grande facilité d'inventer & de peindre qu'il s'étoit acquis, les Graces travailloient avec lui, elles conduiſoient ſon pinceau, & la fraîcheur de ſes carnations nous rappelle celles du fameux Guide.

Soit timidité, ſoit crainte, Nicolas ne parut tel qu'il étoit qu'après la mort de ſon frere, arrivée en 1722. Le rang de premier peintre du Roi, de directeur de l'Académie, une réputation fondée ſur de grands ouvrages, avoient pû effrayer un jeune homme qui voloit de ſes propres aîles, & qui voloit ſans aucun appui : en s'élevant tout d'un coup, il a donné, dans le petit eſpace de tems qu'il a vécu, des preuves d'une capacité peu commune.

Lors du concours que le Roi ordonna, en 1727, pour encourager les peintres de ſon Académie, par un prix de cinq mille livres, ſans compter la ſomme

de quinze cens livres pour le tableau victorieux : parmi les douze de la même grandeur qui furent exposés à Paris dans le salon du Louvre, celui de Noël-Nicolas Coypel, qui représentoit le triomphe d'Amphytrite, fut trouvé si beau, le coloris en parut si frais, si suave, que le public lui adjugea la palme. Mais pour jouir d'un triomphe, il faut une victoire : la Cour ne pensa pas de même ; la faveur partagea le prix entre les deux peintres qui eurent le plus de crédit. Un (*a*) sécretaire d'Etat, connoissant l'injustice qu'on faisoit à Noël-Nicolas dans la distribution du prix, lui donna la somme de quinze cens livres, qui étoit celle que le Roi avoit promise pour le tableau gagnant. Ce trait de générosité est sçu de tout le monde : l'amour que ce Ministre avoit pour les beaux arts, égaloit sa connoissance.

NOEL-NICOLAS COYPEL.

Coypel cherchant de plus en plus des occasions publiques de se faire connoître, peignit la chapelle de la Vierge dans l'Eglise de saint Sauveur : l'amour de la gloire le touchoit plus que l'intérêt, puisqu'il offrit de peindre cette chapelle à l'huile pour le déboursé des couleurs & des échafauds : le plafond composé de deux principaux grouppes, représente Dieu le pere dans une gloire céleste, accompagné de Jesus-Christ au-dessous de lui avec des anges & des prophétes, lesquels forment le principal grouppe d'environ dix-huit figures ; les Peres de l'Eglise & les saints du nouveau Testament, qui pouvoient avoir place dans le ciel lors de l'exaltation de Marie, sont au bas de ce

(*a*) M. le Comte de Morville.

NOEL-NICOLAS COYPEL.

groupe, mais ſur un autre plan, entourés pareillement d'anges & de chérubins ; l'autre grouppe à main gauche, eſt compoſé du Roi David debout & appuyé ſur ſa harpe : on voit à ſes pieds Moyſe aſſis tenant les tables de la loi, avec deux prophétes & quelques anges ; le bas du plafond eſt occupé par douze figures formant des concerts le long de la corniche ; le Saint Eſprit avec quelques anges deſcend du ciel, & paroît au-deſſus de la tête de la Vierge.

Ce plafond eſt d'une fraîcheur admirable : l'outremer qui y eſt employé partout, & qui a fait la matiere d'un procès, y rend les teintes lumineuſes, & tout y paroît tranſparent : une vapeur qui ſe répand ſur les figures, la légèreté de leurs draperies voltigeantes, les fait paroître au-deſſus de l'humanité ; des anges moitié peints, moitié ſculptés placés ſur la corniche & dans les angles, portent l'arche d'alliance & d'autres attributs de la Vierge. Enfin, un génie heureux a conduit les ouvrages de cette chapelle, & a accordé en pluſieurs endroits la peinture & la (a) ſculpture : le tableau d'autel qui eſt une aſſomption, repréſente la Vierge ſoutenue de cinq principaux anges & Chérubins : ce morceau qui eſt marouflé, n'eſt pas auſſi eſtimé que le plafond, qui eſt ſi bien conduit, que quoiqu'il ſoit plat, il paroît d'en bas un plein cintre ; c'eſt une vérité qui fait illuſion.

Les Minimes de la place Royale ont dans leur

(a) La ſculpture eſt de M. le Moine le fils, profeſſeur de l'Académie.

NOEL-NICOLAS COYPEL.

ſacriſtie un tableau qui peut être regardé comme un des meilleurs de Noël-Nicolas ; c'eſt S. François de Paule avec ſes compagnons paſſant la mer ſur ſon manteau, qui en cette occaſion lui tient lieu de nacelle ; la touche, la couleur, l'expreſſion, l'ordonnance, ſe livrent entre elles un combat pour aſſurer la gloire de l'artiſte. Il fit dans ce tems-là, deux tableaux d'autel pour les petites chapelles ſecrettes de l'Egliſe de la Sorbonne, leſquelles ſont priſes dans l'épaiſſeur des pilliers qui ſoutiennent la coupole : ces tableaux ne deſhonorent point le pinceau de Coypel : ils repréſentent, l'un ſaint Hilaire qui tient une plume & regarde le ciel ; l'autre eſt une prédication de ſaint Antoine. Ce peintre ne paroît pas avoir beaucoup travaillé pour la Cour ; il n'avoit point encore eu le tems de s'y faire connoître.

L'Académie nomma Noël-Nicolas Coypel profeſſeur en 1733, & ſon aſſiduité à deſſiner & à conduire les jeunes gens, ne pouvoit trop ſe remarquer : il ſe donnoit la peine de corriger leurs deſſeins ; il les aidoit des ſiens qui ſont des académies parfaites pour le goût & pour le maniement tendre & moëlleux du crayon.

Rien n'étoit plus doux que ſes mœurs ; un eſprit liant & facile le faiſoit ſouhaiter partout ; ſon déſintéreſſement, ſa probité, une paſſion violente pour ſon art, font ſon éloge. Il ſe maria en 1714, à l'âge de vingt-trois ans avec une veuve qui avoit pluſieurs enfans, & qui ne lui en a point donné. Son humeur vive & agréable l'abandonna depuis ce tems-là. Voyant qu'un travail aſſidu pouvoit à peine ſuffire à l'entretien d'une ſi nombreuſe

NOEL-NICOLAS COYPEL.

famille, la liberté d'esprit si nécessaire à son art, en souffrit beaucoup.

Attentif & fidèle à suivre constamment les beautés de la nature, elles l'ont toujours conduit dans tous ses ouvrages : son dessein est élégant & correct, son pinceau moëlleux, frais & coulant, gracieux dans ses airs de têtes, ses compositions méditées sont aussi piquantes qu'élevées : de la maniere dont il traitoit la fable, elle recevoit dans son ouvrage un air de vraisemblance qui la reconcilioit avec la vérité. Dans ses dernieres années, il s'étoit attaché à peindre le portrait tant à l'huile qu'au pastel, & il a si parfaitement réussi dans ce dernier talent, que chacun s'empressoit à lui en demander des preuves : on y trouve la fraîcheur de la chair, un maniement de pastel admirable, une légèreté de main surprenante ; la vérité, la vie, l'esprit y sont exprimés.

Lorsque sa chapelle de saint Sauveur fut finie, les marguilliers qui ne s'attendoient pas que son mémoire des déboursés se monteroit si haut, refuserent de le payer : dans ce procédé, ils ne virent en lui qu'un artiste ordinaire, l'habile homme leur échappa ; on en vint à plaider. Coypel demanda des arbitres pour estimer son ouvrage, & ils lui adjugerent sa demande. Dans l'embarras des sollicitations de ce procès, il perdit beaucoup de tems, s'échauffa extraordinairement ; & s'étant blessé à la tête en passant brusquement par une porte, il se plaignit long-tems de grands maux de tête, dont il mourut en Janvier 1735, âgé de quarante-trois ans, quinze ans après la mort de son frere, & lorsque sa réputation devenoit

NOEL-NICOLAS COYPEL.

de jour en jour plus brillante : on peut dire que la mort l'a enlevé dans l'âge des succès. Un de ses amis a témoigné le chagrin qu'il avoit de sa perte par ces quatre vers :

Signale tes douleurs, Muse de la peinture,
Viens pleurer avec nous cet Apelle nouveau ;
Sujet aux loix de la nature,
Son mérite n'a pu le sauver du tombeau.

Quelques élèves qui commençoient à se former sous la conduite de ce maître, ne se sont pas assez distingués pour être ici nommés.

Coypel s'est servi dans ses études, de papier gris & de pierre noire, relevée de blanc de craie avec des hachures de droite à gauche, presque estompées & soutenues d'un petit lavis d'encre de la Chine ; on en voit d'autres qui sont lavées au bistre, d'autres à l'encre de la Chine avec un trait de plume, quelquefois le papier étoit épargné pour les jours, d'autres fois il employoit le blanc au pinceau : la sanguine lui a servi à faire des études de femmes & d'enfans aux trois crayons, qui sont très-correctes & d'une finesse admirable ; il s'est servi quelquefois de pastel : on voit de cette derniere maniere, des têtes & des demi-figures dignes des grands maîtres ; la légèreté de la main, une touche très-spirituelle, des contours prononcés & corrects, des têtes gracieuses, jointes à une sage composition, distingueront toujours ce peintre.

On voit de lui dans le chœur de Saint Jean-en-Grêve, un petit tableau, qui montre la danse

NOEL-NICOLAS COYPEL.

d'Hérodiade ; dans le château de Paſſy, trois deſſus de porte Vénus & l'Amour, Amphytrite ; le troiſiéme eſt un trait de l'hiſtoire de Pſyché, avec un Fleuve & une Nayade ſur le devant.

Le Roi a dans ſon château de Verſailles, une gloire d'anges, une nativité dans l'oratoire de la Reine, & Arion ſur un dauphin dans l'hôtel du Grand-Maître.

Coypel a gravé de ſa main à l'eau forte quatre morceaux, qui ſont ſainte Thérèſe en ovale avec pluſieurs anges, le triomphe d'Amphytrite, une femme dormant ſous un pavillon, qu'un Satyre découvre, avec l'Amour qui eſt à côté d'elle ; une autre femme demi-figure qui careſſe un pigeon.

Il y a treize morceaux gravés d'après lui, l'alliance de Bacchus & de Vénus, une Charité Romaine & le bain de Diane par J. P. le Bas ; quatre ſujets d'enfans, qui ſont les ſaiſons, pour des deſſus de portes, & une guirlande de fleurs avec des enfans, gravés par Tronchon; quatre ſujets d'enfans pour la chaſſe, autres deſſus de portes, & un ovale où ſont deux Déeſſes qui allument le flambeau de l'Amour, tous cinq gravés par Beaumont.



PIERRE


PIERRE
SUBLEYRAS.
M. Aubert Sc.





PIERRE SUBLEYRAS.

PIERRE SUBLEYRAS.

SI les premieres années de la vie des grands hommes annoncent ce qu'ils ſeront un jour, aucune enfance n'a pû faire eſpérer de plus heureux ſuccès dans les arts, que celle de Pierre Subleyras : ſon pere Matthieu Subleyras, peintre aſſez médiocre, le vit naître en 1699, dans la ville d'Uſez. L'ardeur avec laquelle ſon fils ſe portoit à l'étude du deſſein, dicta ſa profeſſion à ce pere, qui lui en donna les premieres leçons ; il fit des compoſitions de tous les ſujets de l'hiſtoire ſacrée & profane, qui ne ſentoient point l'éleve, mais l'habile profeſſeur.

Comme ſon pere ne ſe crut pas la capacité néceſſaire pour correſpondre aux heureuſes diſpoſitions de ſon fils, il l'envoya à Toulouſe à l'âge de quinze ans, & le mit ſous la direction d'Antoine Rivalz, dont la réputation faiſoit grand bruit dans la Province.

Subleyras étoit de ces génies rares, en faveur de qui la nature s'écarte de l'uniformité qu'elle obſerve envers les autres ; ſes progrès furent ſi rapides, que ſon maître en fut étonné. On l'envoya à Paris à l'âge de vingt cinq ans en 1724, & il montra pluſieurs deſſeins de plafonds de ſon invention, qu'il avoit exécutés à Toulouſe. Ces premiers morceaux le déclarerent un génie créateur, & furent fort eſtimés : il concourut deux ans après pour les prix de l'Académie, & remporta

PIERRE SUBLEYRAS. le premier sur un sujet du Serpent d'airain que l'on voit encore dans la salle du Modèle. On le nomma en conséquence en 1728 pour aller à Rome, & il y resta sept ans & demi à perfectionner par de nouvelles études, les heureux talens qu'il tenoit de la nature. L'air de cette ville qui convenoit à son tempérament délicat, une vie tranquille très-propre à l'état d'un artiste qui aime son métier, le peu de dépense qu'on est obligé d'y faire; tout le détermina à s'y établir, & à s'y marier en 1739, à la *Signora Maria Felice Tibaldi*, fameuse pour la miniature, & sœur de celle qu'avoit épousée Charles Trémolliere.

On le reçut peu de tems après à l'Académie de saint Luc, & il donna pour son tableau de réception, l'étude qu'il avoit faite du repas de Notre-Seigneur chez Simon le Pharisien pour les Chanoines d'*Asti* en Piémont : ce morceau, quoiqu'esquisse, est aussi beau que l'original ; on le reçut aussi parmi les Arcadiens de Rome sous le nom de *Protogene* : son épouse qui n'étoit pas moins distinguée dans son talent, fut aussi incorporée dans ces deux Académies deux ans après son mari ; les Arcadiens la nommerent *Asterie*.

Plusieurs villes s'empresserent de demander à Subleyras de ses ouvrages ; le Pape, les Cardinaux, les Princes Romains suivirent cet exemple : Sa Sainteté l'aimoit particulierement, & lui donnoit souvent des marques de son estime ; elle lui commanda deux tableaux, l'un l'extase de S. Camille, l'autre le mariage de sainte Catherine de *Ricci* avec l'enfant Jesus. Après que la cérémonie fut faite pour la canonisation de ces saints, ces tableaux furent placés dans l'appartement du

Pape, & mériterent l'approbation de sa Cour.

PIERRE SUBLEYRAS.

Le Cardinal *Valenti* Gonzague, sécretaire d'Etat, & grand connoisseur, lui donna des preuves les plus sensibles de sa protection, en lui procurant un grand tableau pour l'Eglise de saint Pierre. Le Cardinal venoit souvent voir travailler Subleyras, & le pressoit de finir son morceau, afin qu'il pût être terminé en (*a*) mosaïque pour l'année sainte 1750. On exposa le tableau durant trois semaines dans saint Pierre lors de la derniere béatification; il fut très-approuvé, & ensuite transporté dans l'attelier où se travaille la mosaïque. C'est peut-être la premiere fois qu'on a exécuté de cette maniere, le tableau d'un moderne de son vivant; on ne fait d'ordinaire cet honneur qu'à d'anciens tableaux accrédités, & dont les auteurs ont acquis une réputation à l'épreuve du tems. Subleyras peignit encore un grand nombre de petits tableaux pour des particuliers & des portraits, entr'autres, ceux du feu Pape Benoît XIV, du Cardinal *Valenti* Gonzague, du Prince Electoral de Pologne, & de plusieurs Cardinaux, Princes & Princesses Romaines.

Sa santé souvent dérangée, ne lui permettoit pas de travailler de suite, malgré l'amour qu'il avoit pour son art: les médecins lui conseilletent de changer d'air, & il fit un voyage à Naples pour se rétablir: peu à peu ses forces revinrent, & il peignit le portrait de M. de la Vieuville, Viceroi de Sicile, qu'il représenta à cheval. Après sept mois de séjour à Naples, Su-

(*a*) La grande humidité de l'Eglise de saint Pierre, oblige de copier les tableaux en mosaïque, ouvrage aussi admirable qu'éternel.

PIERRE SUBLEYRAS.

bleyras revint à Rome, & continua ſon tableau de ſaint Pierre, qui fut entierement achevé à la fin de l'année 1745.

Ce tableau, & pluſieurs autres, lui firent beaucoup d'honneur; tant pour le bon ton de couleur & la délicateſſe du pinceau, que pour la belle ordonnance. Perſonne ne connoiſſoit mieux que lui la théorie de ſon art; il en parloit en homme qu'une profonde étude, & une longue expérience avoient toujours conduit. Il aimoit les belles lettes, écrivoit avec eſprit, & ſe plaiſoit à s'entretenir des ſciences même les plus abſtraites. La muſique faiſoit un de ſes amuſemens; elle charmoit ſon caractère un peu trop mélancolique, peut-être occaſionné par ſa mauvaiſe ſanté. Cet état de langueur l'a empêché de jouir une partie de ſa vie des agrémens qu'il auroit pû eſpérer, ſurtout l'hiver, qui étoit pour lui le tems le plus fâcheux durant les dernieres années de ſa vie.

Son eſprit libre & tranquille lui étoit d'un grand ſecours, & lui faiſoit répondre avec franchiſe aux perſonnes les plus qualifiées. Un jour qu'il faiſoit le portrait d'un Seigneur du premier rang, qui voulut être peint dans ſon habit de cérémonie, malgré le long tems que le peintre lui repréſenta que cela dureroit; l'impatience prit à ce Seigneur une demi-heure après; il abandonna l'attitude, s'approcha du tableau, & voyant que le peintre n'avoit encore terminé qu'une manche, il ſe mit en colère, & parut très-ſurpris qu'un homme de réputation n'eût pas encore fini ſon habillement. Subleyras répondit que ſon impatience lui faiſoit croire qu'il n'étoit pas curieux d'avoir un bon tableau, mais qu'avec le tems il le rendroit digne de

PIERRE SUBLEYRAS.

lui. En effet, lorſque le tableau fut entierement fini, il le porta au palais de ce Seigneur un jour qu'il donnoit audience, & ce Seigneur ayant demandé à différentes perſonnes qui gardoient un profond ſilence, ce qu'elles penſoient de ſon portrait, le peintre lui dit : *Monſeigneur, ſi vous le trouvez bien, tous ces Meſſieurs ſeront ſatisfaits* ; la choſe arriva comme il l'avoit dite.

Sa probité fut exempte de tout reproche : peu attaché à ſes intérets, il s'étoit formé un caractère qui lui avoit procuré l'eſtime & l'amitié de tous ceux qui le connoiſſoient. Enfin, ſes longues ſouffrances s'augmentant de jour en jour, furent terminées par ſa mort, qui l'enleva à Rome le vingt-huit Mai 1749, n'ayant que cinquante ans : on croit qu'il avoit eu le poulmon attaqué ; ce qui l'avoit fait ſi long-tems languir. Il fut porté dans l'Egliſe de ſaint André *alle Fratte*, accompagné de l'Académie de ſaint Luc, de celle de France, & des Arcadiens. Il a laiſſé une fortune médiocre à quatre enfans en bas âge.

On ne lui connoît pas d'élèves aſſez diſtingués pour lui faire honneur.

Ses deſſeins ſont la plûpart à la pierre noire, ombrés de hachures au même crayon en différens ſens, & rehauſſés de craye blanche ; la touche en eſt ſpirituelle & légère, l'ordonnance heureuſe & bien digérée : la facilité de l'invention, l'élévation de la penſée, & la correction y marchent de compagnie.

A Rome, on voit de lui un grand tableau fait pour un des autels de l'Egliſe de ſaint Pierre, repréſentant la meſſe Grecque dite par ſaint Baſile, & l'évanouiſſement de l'Empereur Valens à

PIERRE. SUBLEYRAS.

l'offrande des pains ; ce tableau a été exécuté en mosaique, pour être placé dans saint Pierre, & l'original a été envoyé à *Termini*, où il décore l'Eglise des Chartreux : l'histoire de Psyché ; la femme adultére, grand morceau ; un tableau de vingt-quatre pieds de long, représentant le repas de notre Seigneur chez Simon le Pharisien, composé d'un très-grand nombre de figures ; il a été envoyé à *Asti* ville de Piémont, pour orner le réfectoire des Chanoines réguliers de saint Jean de Latran.

A Milan, un saint Jérôme pour les peres appellés *i Girolomini di Milano*, & pour la même Eglise un crucifix avec plusieurs saints.

A Pérouse, deux tableaux d'autel, l'un un miracle de saint Benoît qui ressuscite un enfant, l'autre l'Empereur Théodose aux pieds de S. Ambroise.

Pour la ville de Grasse en Provence, il a peint une Assomption de la Vierge avec les Apôtres. Pour celle de Toulouse, saint Joseph qui tient l'enfant Jesus.

Le tableau qui représente le Duc de saint Aignan, donnant à Rome au nom du Roi, le cordon bleu au Prince *Vaini*, est présentement à Paris.

Subleyras a gravé plusieurs estampes à l'eau-forte, sçavoir, notre Seigneur chez le Pharisien en grand, dédié au Duc de Saint-Aignan ; le Serpent d'airain qui lui avoit fait remporter le prix à l'Académie de Paris ; quatre sujets d'après les contes de la Fontaine qu'il a peints : son tableau du martyre de saint Pierre a été gravé par Barbaut.




TREMOLLIERE.



TREMOLLIERE.

TREMOLLIERE.

LA perte d'un habile homme eſt encore plus ſenſible, lorſque, prêt de parvenir au point de perfection, la mort vient nous le ravir à la fleur de ſon âge.

Pierre-Charles Trémolliere, né en 1703 à Cholet en Poitou, eut pour pere un gentilhomme qu'il perdit fort jeune. Sa mere, en ſe remariant, ne négligea pas ſon éducation ; & le voyant dicter lui-même ſa deſtinée, en deſſinant tout ce qui s'offroit à ſes yeux, elle l'envoya de bonne heure à Paris chez un de ſes parens, qui le mit ſous la conduite de Jean-Baptiſte Vanloo. Il fut aſſez heureux de trouver un protecteur, qui le logea dans ſa maiſon, & qui lui fournit les moyens de continuer ſes études. Sa capacité lui fit remporter pluſieurs prix à l'Académie, & il fut nommé penſionnaire du Roi pour celle de Rome. Il partit pour l'Italie âgé d'environ vingt-quatre ans, & il y reſta ſix années.

Ses études & ſes progrès l'ayant fait connoître de plus en plus, on le choiſit pour copier dans ſaint Pierre un grand tableau de *Vannius*, qui étoit tout gâté par l'humidité. Ce tableau repréſente Simon le magicien : il en changea l'ordonnance en pluſieurs endroits, & le fit avec tant de jugement & de capacité, que les Romains même ne purent ſe refuſer à la juſtice qui lui étoit ſi légitimement dûe ; cette copie lui avoit été ordonnée pour être exécutée en moſaïque. Il fit encore pluſieurs tableaux

TREMOLLIERE.

de chevalet qui sont restés à Rome. Enfin, six jour avant son depart pour la France, à l'âge de trente ans, il épousa la sœur de la *Signora Tibaldi*, renommée pour la miniature, & il l'amena a Paris.

Retenu par les instances des amateurs de la ville de Lyon, Tremolliere s'arrêta quelque temps dans cette ville, & y peignit plusieurs portraits & des tableaux d'autel, qui firent entrevoir ce qu'il seroit un jour. On voit à Lyon, chez les Carmes déchaussés, l'adoration des bergers, celle des Rois, & la présentation au temple, une assomption de la Vierge pour les Pénitens blancs. Il arriva à Paris en 1734, fut reçu a l'Academie en 1737, & donna pour son tableau de reception, le naufrage d'Ulysse abordant dans l'Isle de Calypso : on le fit adjoint à professeur la même annee.

Le goût de Tremolliere s'étoit formé grand & élevé : une composition élégante, un génie facile, un dessein correct ne l'abandonnoient jamais. Son coloris, en revenant d'Italie, étoit fort vigoureux ; mais sa mauvaise santé ne lui permettant pas de faire des études aussi suivies que son grand génie les lui dictoit, son coloris s'affoiblissoit de jour en jour. L'ordonnance de ses tableaux, le tour de ses figures, des pensées fines accompagnées des graces, lui donneront toujours un rang distingué parmi les habiles gens. Il travailloit assidument à de grands tableaux d'autel pour les couvens de Lyon, entr'autres pour les Chartreux, qui ont de lui une ascension de Jesus-Christ & une assomption de la Vierge, & il fut choisi avec quatre des plus habiles peintres de Paris, pour faire les dessus de porte de l'hôtel de Soubise. Il y a représenté l'éducation de l'Amour, Hercule & Omphale, Minerve

qui apprend à une jeune fille à faire de la tapisserie ; & la Sincérité accompagnée de trois Génies, dont l'un montre les caractéres de Théophraste ; un paysage, & deux morceaux de caprice. Ces tableaux se distinguent & se soutiennent parmi les autres ouvrages de cet hôtel. Né avec d'heureuses dispositions pour la peinture, il sçut allier aux graces de la composition, la facilité du pinceau, sans cependant lui avoir donné assez de force. Quels progrès n'auroit-il pas faits, si une carriere plus longue lui eût permis d'approfondir les mystères de son art, & d'ajouter aux dons de la nature les secours de l'expérience & de l'étude ! La douceur de son caractère, sa probité, sa politesse, sont universellement connues.

TREMOLLIERE.

Tremolliere fut chargé en 1738, un an avant sa mort, de peindre des sujets de tapisseries pour le Roi : c'étoient les quatre âges du monde. Il ne put commencer que (a) l'âge d'or, qu'il a laissé imparfait. C'est souvent le sort de ceux qui travaillent à s'immortaliser, que la mort, ennemie des succès, empêche de pouvoir terminer les beaux ouvrages qu'ils avoient commencés. Telle est la pensée d'un Ancien : *Qui posteros cogitant & memoriam suis operibus extendunt. his nulla mors non repentina est ut quod semper inchoatum aliquid abrumpat*. Plin. Jun. Epist. 5. Lib. 5. Sa santé devenant mauvaise de plus en plus, une maladie de poulmon, causée par la suite d'une petite vérole, termina ses jours à Paris en 1739, âgé de trente-six ans, & sans avoir eu le temps de former aucun élève qui ait pu le faire revivre.

(a) Ce tableau a été terminé par M. Lobel, de l'Académie.

TREMOLLIERE.

Ses desseins sentent le grand maître, & la composition en est riche. Toutes sortes de papiers & de crayons ont été employés par Tremolliere. On voit dans ses compositions, dessinées à la pierre noire, soutenues d'un lavis d'encre de la Chine, & réhaussées de blanc de craie, des hachures perpendiculaires, d'autres horisontales. Il ne cherchoit que l'effet, sans s'embarrasser du maniement du crayon, qui n'est pas aussi parfait que celui de le Moine & de Coypel l'oncle; mais on y trouve le même esprit, la finesse des contours, la correction, l'élévation de la pensée, la noblesse des caractères, les graces mêmes: en faut il davantage pour meriter d'être associé aux fameux artistes?

Il avoit fait les desseins des sept Œuvres de miséricorde, dans l'intention de les graver, il n'en a paru que deux morceaux à l'eau forte, gravés de sa main; le caractère des grands maîtres, & surtout, le goût simple & élevé d'Eustache le Sueur, s'y fait remarquer.

On a gravé d'après lui trois piéces moyennes, représentant Alphée & Aréthuse, Vénus & l'Amour, Amphytrite & l'Amour; le titre & le fleuron de la comédie du Fat puni, sont d'Etienne Fessard; Ravenet a gravé, sur ses desseins, plusieurs vignettes pour une édition des Œuvres de Boileau, faite à Paris.

Fin de l'Ecole de France, & du quatriéme & dernier Volume.





TABLE DES MATIERES

*Du quatriéme Tome de l'*Abrégé de la Vie des Peintres.

A

B

C

amour

G

H

J

L

M

N

O

P

S

T

V

Fin de la Table des Matieres.

Errata *du quatrième Volume.*

Page 39, ligne 24, les aveugles de Jérico, *lisez* l'aveugle de Jérico.

—53, lig. 24, petites cartouches, *lisez* petits cartouches.

—122, lig. 9, les aveugles de Jérico, *lisez* l'aveugle de Jérico.

—145, lig. 19, Malcé, *lisez* Macé.

—219, lig. 14, de Troye, *lisez* de Troy.

—300, lig. 3, fembloit, *lisez* fembloient.

—348, lig. 5, encore vivans, *lisez* encore exiftans.

—349, lig. 21, venoit fouvent, *lisez* venoit de tems en tems.

—357, lig. derniere, les fieurs Croifac & Cammus, *lisez* —Crozat & Cammas.

—303, au haut, 203, *lisez* 303.

—432, lig. 24, Cauzet, *lisez* Cozette.

—433, lig. 23, Preicler, *lisez* Preifler.

—456, lig. 1, fix jour, *lisez* fix jours.




RARE 86-B
13106
V.4
GETTY CENTER LIBRARY

